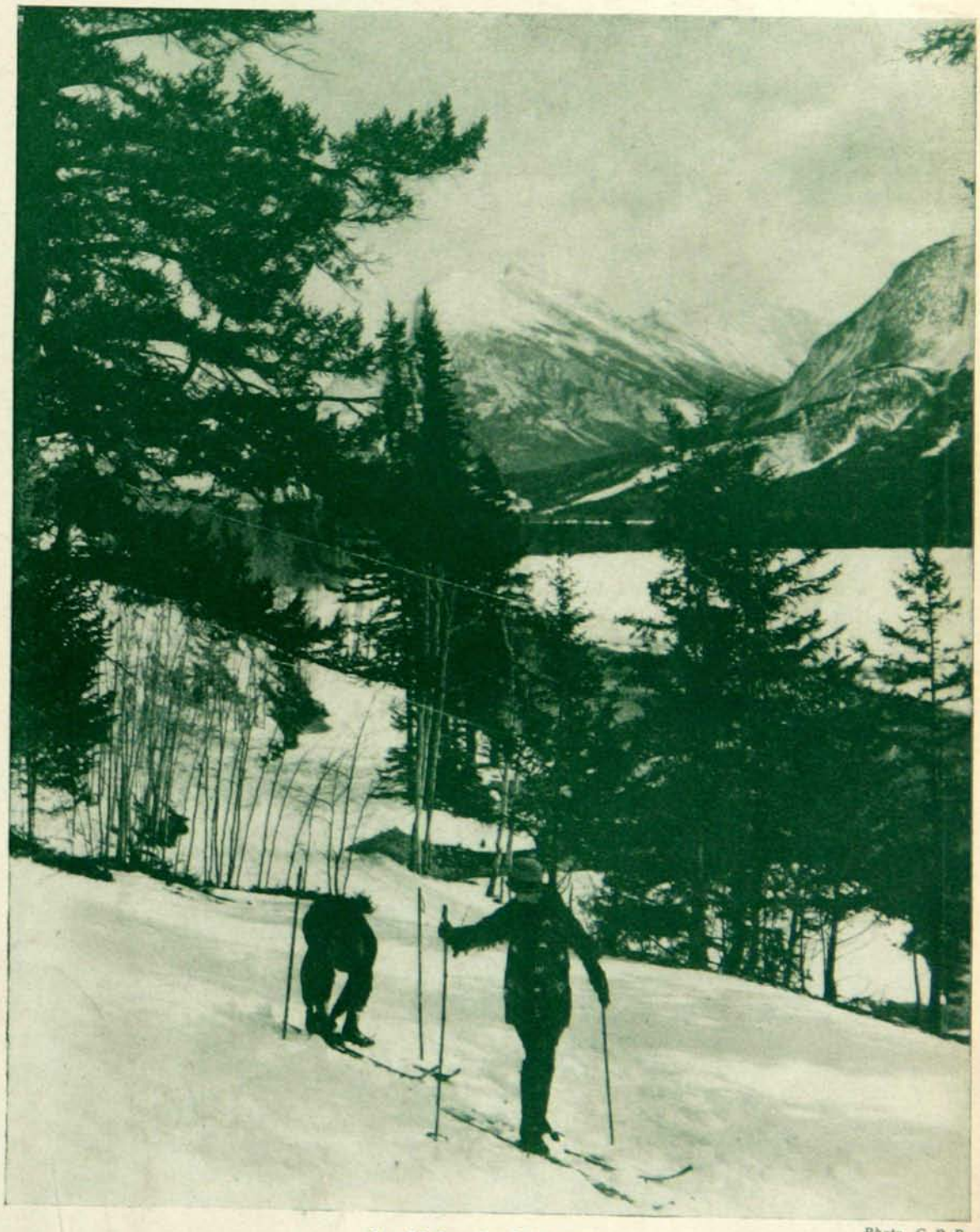
◀◀◀◀◀◀◀◀◀ *Roman complet :* **LE REVE D'ANTOINETTE, Par Eveline Le MAIRE**

LA REVUE MODERNE

15¢

Etats-Unis : 25c



Le ski dans les Rocheuses

Photo C. P. R.

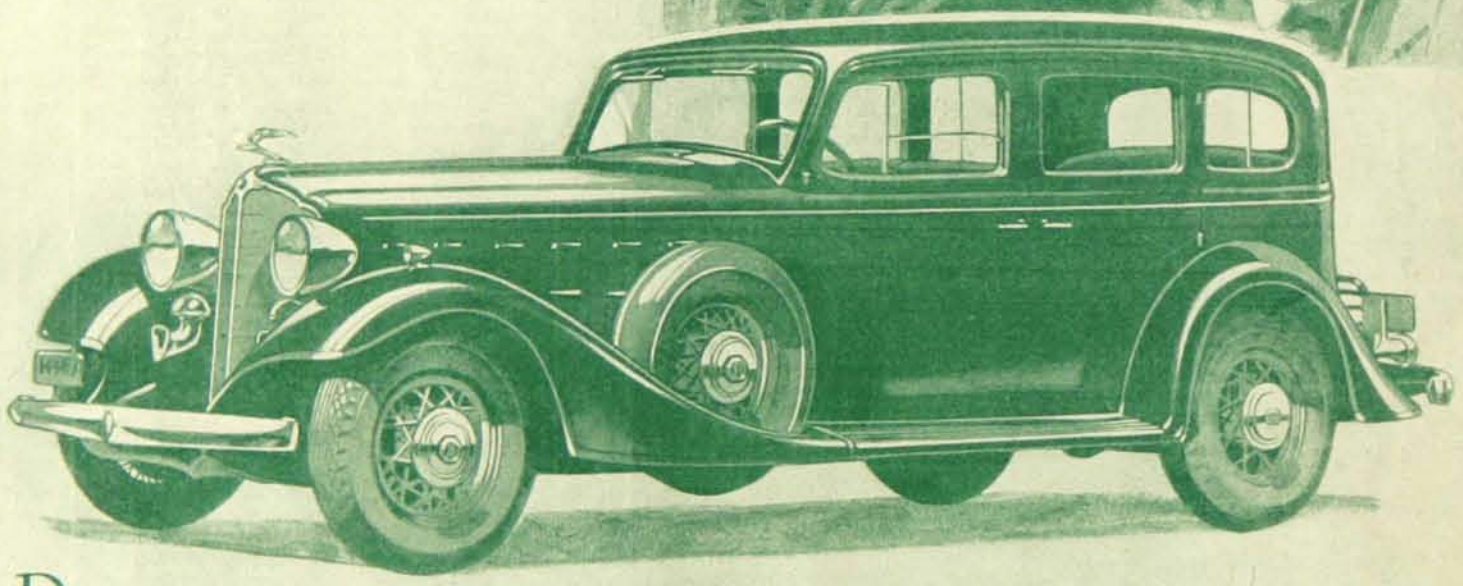
14e Année

MONTREAL, CANADA

Mars 1933 - No 5

"Nous choisissons le Nouveau McLaughlin-Buick pour des Milles Plus Nombreux et Meilleurs"





DANS tout le Canada l'on vient voir le nouveau McLaughlin-Buick—et l'on reste pour l'acheter. "Le Plus Beau McLaughlin-Buick jamais construit", disent les uns. D'autres disent: "C'est notre choix pour des Milles Plus Nombreux et Meilleurs".

Les raisons ne manquent pas: Les nouveaux McLaughlin Buick sont plus gros et plus élégants que jamais. Ils ont de nouvelles carrosseries par Fisher—plus basses de deux pouces—du style distinctif "Wind-Stream". Ils offrent aussi ce nouveau développement remarquable, la Ventilation Fisher Sans Courant d'Air—qui permet à tout occupant d'avoir tout l'air frais qu'il désire sans exposer les autres au danger des courants d'air.

Le grand confort, physique et moral, que procure la possession d'un McLaughlin-Buick est même poussé plus loin par des intérieurs plus spacieux . . . des Amortisseurs Automatiques . . . un nouveau cadre du type en X . . . un moteur coussiné au caoutchouc . . . et la Vitre de Sûreté. Le nouveau McLaughlin-Buick est même plus facile à conduire, grâce au Bouton-Poussoir du Démarreur . . . à l'Embrayage automatique perfectionné, avec deuxième vitesse silencieuse . . . et à des freins plus souples.

Mais voyez et conduisez le nouveau McLaughlin-Buick—soyez le juge de cette exceptionnelle *valeur de dollar*. Car ce bel et gros auto ne coûte que très peu plus par mois que des voitures plus petites, suivant le mode GMAC. Et puis l'habileté démontrée du McLaughlin-Buick à donner des Milles Plus Nombreux et Meilleurs en fait un placement d'auto vraiment économique et satisfaisant.

NOUVEAUX MCLAUGHLIN-BUICK HUIT

PRODUITS AU CANADA

POSSEDEZ L'AUTO QUE LE MONDE RESPECTE

Montréal, Mars 1933

LA REVUE MODERNE

Revue mensuelle

Président-Directeur :
Noël-E. LANOIX

Rédacteur en chef.....Jean BRUCHESI
Pages féminines.....MARJOLAINE
Bureaux : 320 est, rue Notre-Dame
Tél. HArbour 6195

Bureaux à :
Toronto, New-York, Chicago, Londres, Ang.

PRIX D'ABONNEMENT :
Canada: 1 an... $1.50 — Etats-Unis: 1 an... $2.00

Sommaire

Inactivité politique des jeunes..... 3
Roger LAROSE
Le jardin du Poète..... 4
Robert CHOQUETTE — Gabriel OUIMET
L'assassinat de M. Bocquet..... 4
Henri PICARD
Chasse au caribou..... 5
Anne de MISHEAGEN
Alchimie et pierre philosophale..... 6
André LESPERANCE
Trois-Rivières — 1634-1934..... 7
Armour LANDRY
Dans le monde des lettres..... 8-9
Jean BRUCHESI
L'oeuvre du Montreal Repertory Theatre 9
Jean BRUCHESI
La Vie Canadienne..... 10
JEAN-BAPTISTE

La Ville Lumière..... 11
L'hygiène dans l'alimentation..... 12
La beauté de la chevelure..... 25
Celia Caroline COLE
La peur chez l'enfant..... 26
Le courrier du mois..... 27
Les Modes..... 28-34
Une invention inappréciable pour la ménagère 35
L'opinion de nos lectrices..... 36
Nos mots croisés..... 46
La Petite Poste..... 50
MARJOLAINE

ROMAN

Le Rêve d'Antoinette

Par Eveline LEMAIRE

L'idéal tant attendu se présente un jour à une jeune orpheline qui habite une petite ville de province. L'âme en fête, l'orpheline ne voit plus qu'un ciel "teinté de rose sur fond d'azur". La romanesque Antoinette croit enfin tenir le bonheur. Hélas! il glisse entre ses mains, brisé par la plus amère méprise..... 13

Inactivité Politique des Jeunes

Par Roger LAROSE

"UN des fléaux de notre temps" disait tout récemment le Père Ferdinand Faure" "c'est la passivité, aussi les hommes de caractère sont rares".

Je crois que nous touchons là à la véritable cause de l'inaction politique des jeunes. Passivité chez leurs éducateurs et leurs parents, passivité dans leur entourage, passivité d'à peu près tous ceux qui leur devraient donner l'exemple, puis, conséquence nécessaire, passivité des jeunes gens, eux qui devront bientôt assurer l'existence et la prospérité du pays.

Les causes de cette passivité sont à la fois internes et externes. Jetons un rapide coup d'œil sur la vie de la jeunesse depuis la guerre.

L'enfant, qui, en 1920, avait dix, douze ou quinze ans, grandissait dans une atmosphère bien peu édifiante. Ignorant des craintes, des anxiétés, des souffrances qu'avait jetées dans la foule la terrible guerre de 1914, il vit presque tous les aînés emportés dans un tourbillon de soupirs de libération, de détente, de plaisir, d'insouciance, qu'amena véritablement la paix universelle.

L'esprit religieux, qui a l'avantage d'humaniser l'activité humaine, disparaissait graduellement. Le travail payé très cher exigeait la multiplication rapide, méconnaissant la qualité et la valeur réelle des produits. Des emplois nouveaux se créaient à mesure que les publicistes, instruments éclairés des industriels, créaient de nouveaux besoins. Point d'inactivité involontaire. L'indépendance des salariés devenait scandaleuse. Les enfants ne pouvaient pas savoir que l'étude consciencieuse, le travail acharné étaient les seuls facteurs du succès. Le soir, le repas en famille aurait pu corriger les influences néfastes de l'extérieur. Mais la vie de famille s'anémie, l'armée des plaisirs chasse les parents du foyer où les enfants attendent impatiemment leur tour de s'émanciper.

Que font pendant ce temps les gouvernants? Ils diminuent les impôts, ils donnent beaucoup, exigent moins. Les grands problèmes politiques ne passionnent plus les gens. La Société des Nations fait beaucoup parler d'elle. Sait-on bien ce qu'elle est et ce qu'elle peut donner? Peu importe d'ailleurs! On entend parler d'un ami qui a fait beaucoup d'argent dans une expropriation. Les gouvernements seraient-ils exclusivement voués à la distribution des faveurs?

A l'école on enseigne beaucoup d'histoire sainte, peu d'histoire du Canada. Le civisme? Connais pas. Les manuels de géographie des cours supérieurs disent qu'un gouvernement, c'est: "l'ensemble des institutions qui dirigent un Etat". A quoi bon d'ailleurs apprendre tout cela? Des adolescents de quinze ans, intelligents et studieux par ailleurs, soutiennent que l'étude de l'histoire n'est pas nécessaire. Les américains ne veulent-ils pas enlever cette inutilité du programme scolaire? On se moque du politicien consciencieux qui prédit la débâcle. Puis, nous nous jetons à notre tour dans les plaisirs qui nous sollicitent irrisistiblement. Les mieux formés se laissent prendre. Puis les valeurs baissent à la bourse, puis nous terminons nos études, nous cherchons un champs d'activité. Qu'est-ce que fait le gouvernement? Et voilà la tragique plaisanterie des deux dernières années. Les vieux comme les jeunes, mais je crois que les jeunes en somme sont excusables, demandent à une institution dont ils connaissent à peine le fonctionnement, la lumière, le secours, la vie. On nous crie de toutes parts: "Armez-vous! vous voyez le mal dont nous souffrons dont nous vous faisons souffrir. Etudiez, travaillez d'arrache-pied, donnez tout votre temps aux problèmes sérieux. Etudiez votre pays, votre province. Intéressez-vous au monde politique international. Le péril est grand". Et nous ne pouvons que répondre: "Nous ne savons pas". Que ne nous dit-on pas encore? "Notre langue perd ses droits; les étrangers envahissent notre marché". Et nous répondons: "Qu'avez-vous fait de nos droits, de notre commerce?" Et quelquefois, pris d'un enthousiasme subit, nous travaillons. Mais il reste beaucoup à faire. A peine connaissons-nous notre champ d'action.

Ce sont évidemment les causes immédiates de notre inactivité dans le domaine politique. Nous sommes pessimistes, direz-vous? Je ne crois pas. Mais notre pessimisme momentané ne vaudrait-il pas mieux que l'optimisme exagéré qui perdit tant de nos aînés?

Il faut rechercher aussi les causes internes, inhérentes à notre nature française enrichie et amoindrie à la fois par l'influence anglaise et américaine.

Notre esprit d'indépendance, notre individualisme outré, que contrecarre l'esprit de coopération anglais, mal compris, qui nous fait parfois qualifier de moutons. Nous manquons d'esprit de discernement des nuances. Notre tempéramment se plie mal au jugement impartial. Nous ne jugeons les hommes et les événements, le plus souvent, que dans leur ensemble, voyant mal le contre et encore plus mal le pour. Le jugement sain de nos ancêtres normands s'est-il perdu dans l'agitation des villes? Savons-nous bien critiquer? Quand il s'agit de démolir un homme, une institution, oui. Mais, comme nous semblons manquer de cet esprit critique, qui, montrant les défauts, louant les qualités, prescrivant des remèdes par l'exemple plus que par la parole, soutient, stimule, élève.

Enfin, accusons surtout notre absence d'esprit intellectuel. Connaissez-vous bien des Canadiens français passionnés d'histoire, de géographie, de philosophie, de sociologie? Je ne nie pas qu'il y en ait. Mais, règle générale, nous n'avons pas la passion de l'étude. N'oublions pas cependant, et je crois cette remarque très importante, que nos ancêtres, pour la plupart, étaient des agriculteurs. Nous détacher de la terre pour vivre aisément dans les villes, cela fut facile; mais nous détacher de la terre pour vivre par l'esprit, cela n'est pas encore complètement accompli.

Devons-nous désespérer? Nous contenterons-nous plus longtemps de l'à quoi bon, du je m'en fichisme? Il ne le faut pas.

Nous pouvons nous reprendre. Regardons en arrière le travail accompli. Réchauffons-nous à l'ardeur de nos prédécesseurs qui peu à peu ont conquis notre vraie place sur le sol canadien. Mettons en valeur notre individualisme. Que chacun fasse de soi une richesse nationale dont les bienfaits réjailliront sur tout le pays. Que chacun développe, puis extériorise sa puissance personnelle d'action. N'oublions pas que l'action seule a une réelle valeur et disons-nous bien qu'elle n'a pas besoin d'être entourée d'éclat pour donner son plein rendement d'efficacité.

Mais pour bien agir, il faut connaître ses moyens d'action, ses forces. Il faut trouver par l'étude des traditions et des expériences du passé, à quel endroit précis, le chainon que nous sommes doit se river à la longue chaine des citoyens. Ayons une idée maîtresse, traduisons-la dans une formule. Cherchons un drapeau que nous présentera un maître, un chef à la suite duquel nous avancerons. Acquérons l'esprit civique qui nous manque encore. A ce propos, il est heureux de noter le grand nombre d'élèves qui affluent depuis quelques années à l'Ecole des sciences sociales, politiques et économiques. Ces jeunes sociologues, guidés par l'excellent et dévoué directeur, notre véritable citoyen, M. Edouard Montpetit, répandront graduellement dans le peuple les richesses qu'ils auront accumulées.

Apprenons à penser, à travailler, à agir. Collaborons, unissons-nous. Rendons utile le travail de nos associations. Créons-en de nouvelles, s'il le faut, mais qu'elles soient autres choses qu'un étalage de présidences et de secrétariats Soulignons en passant l'enthousiaste et intelligent effort des Jeune-Canada. Né d'hier, ce groupement de jeunes fait déjà un travail efficace et unanimement bien accueilli. De la mise en action de nos énergies, de la direction ordonnée de nos forces, naîtra non pas seulement le désir d'action politique, mais l'action même, qui forme le complément essentiel de la vie humaine, de la vie de ceux qui, n'en déplaise à Jean-Jacques Rousseau, sont naturellement sociaux.

Jardin du Poète

Rève de jeunesse

Loin du monde réel,
Pouvoir découvrir sur la côte
Une petite maison haute
D'où je verrais le ciel.

Prendre cette chaumière,
En faire mon nouvel abri;
Y couler des jours sans souci,
Et tout pleins de lumière.

Savourer le bonheur,
Ignorant le chagrin qui passe,
Jouir, connaître assez d'espace
Pour y loger mon coeur.

Goûter la solitude
Que procurent les doux moments,
Dans le lis embaumé des champs
Trouver la quiétude.

Vivre en étant heureux,
Sentir au profond de mon âme
L'invincible amour d'une femme;
Rêver la nuit, tous deux.

Et quand l'aube s'éveille
Rougissant les feux du lointain,
Pouvoir saluer le matin
Dans sa grâce vermeille;

C'est un beau rêve d'or
Que je caresse encor . . .

Gabriel OUIMET

A la beauté

Beauté, toi la céleste, immatérielle fleur,
L'air où nous respirons une haleine charnelle
Saurait-il conserver le parfum de ton aile?
Tu dépasses la joie aussi bien que les pleurs,
Et quand il est permis à notre oeil misérable,
Un jour qu'il fait plus clair, de te voir un moment,
C'est dans un ciel trop haut pour qu'il soit respirable !
Si bien que, balancé dans son heureux tourment,
Impuissant à pleurer, impuissant à sourire,
Notre esprit, ô Beauté, te contemple et soupire . . .

Robert CHOQUETTE

(1) En attendant de pouvoir analyser, pour les lecteurs de LA REVUE MODERNE, le dernier livre de M. Robert Choquette, **Poésies Nouvelles**, publié récemment aux éditions Albert Lévesque, nous leur offrons ces quelques vers harmonieux.

L'Assassinat de M. Bocquet

Par Henri PICARD

L'HORLOGE de l'église voisine venait d'égrener neuf coups.

La maison reposait au milieu d'un profond sommeil, la cour était vide, l'escalier désert, et il ne venait des appartements clos qu'un silence plein de dignité.

Tout en haut de l'immeuble, sur un côté seulement d'un long couloir, s'espaçaient, régulières et uniformes, des portes jaunes numérotées en noir.

Dans la chambre "sept" une veilleuse dans un cornet verdâtre brûlait sur une table de nuit et inondait la pièce d'une pâle clarté.

A côté d'une table-toilette, l'étroit lit de fer faisait une masse noire éclairée seulement de la pâleur des draps.

Cette paix n'était troublée que par le souffle régulier de la dormeuse, une jeune fille, nommée Madeleine, dont la tête reposait paisible sur l'oreiller.

Soudain, un bruit de pas vint de l'escalier, quelqu'un montait, suivait le corridor; les pas s'arrêtèrent devant la chambre portant le numéro 9.

Quelques coups discrets, la porte fut ouverte et refermée doucement.

Madeleine toujours endormie gardait son visage placide et bon.

A travers la mince cloison séparant les deux pièces se percevait maintenant le sourd murmure d'une conversation qui de minute en minute s'animait.

La jeune fille n'avait pas bougé, mais brusquement elle se souleva.

Quelques mots prononcés à voix haute venaient de la réveiller.

Elle portait les mains à ses yeux, encore ensommeillée, lorsqu'une nouvelle phrase la fit s'immobiliser, clouée de stupeur.

— Sa disparition devenait nécessaire disait une voix.

— Coup de couteau? questionnait l'interlocuteur de celui qui venait de prononcer un arrêt de mort avec une telle désinvolture.

— Non, je préfère l'accident, c'est plus plausible, les deux autos se rencontreront, Jim sautera.

Le reste de la phrase, prononcé plus doucement, ne parvint pas aux oreilles de la jeune fille.

— Mon Dieu! Mon Dieu! murmura-t-elle, envahie par une sourde terreur qui, perfidement grandissait en elle.

Elle rejeta les couvertures et sauta sur le tapis.

De l'autre côté de la mince cloison le murmure continuait.

— Et les papiers? Qu'en fais-tu?

— Sous prétexte de le soigner, le faux docteur, qui par hasard passera en automobile les lui subtilisera et s'assurera en même temps de la mort de Charles Bocquet.

La jeune fille tressaillit violemment, elle venait d'entendre prononcer le nom de celui que les deux hommes venaient de condamner.

Un frisson lui parcourut l'échine en même temps que quelque chose la pinçait au cœur.

Debout, en chemise, contre le mur, elle tendait l'oreille, mais maintenant le murmure se faisait moins distinct, à peine, si de temps à autre elle percevait un mot, un lambeau de phrase...

Aucun doute ne subsistait, il s'agissait bien d'un crime, mûrement conçu et prémidété, réglé dans les plus infimes détails par un inconnu et son voisin, M. Moleroi.

Qui aurait pu deviner le bandit, dont l'audace et le cynisme révoltaient sa conscience et la laissaient de l'autre côté de cette faible cloison, horrifiée et impuissante, dans le jeune homme mis très correctement, qui, chaque matin lui adressait en même temps qu'un salut, un aimable sourire?

Un bruit de chaise repoussée la fit sursauter. Quelques pas, puis la porte voisine s'ouvrit doucement.

Vivement, Madeleine colla son oreille contre le mur avec l'espérance d'entendre le nom du complice.

— Alors au revoir, cher ami, tout est bien entendu ainsi?

— Tout, je crois que cela marchera.

— A lundi alors?

— A lundi.

Des pas s'éloignèrent, puis la maison retomba comme anéantie dans le plus profond sommeil.

Malgré le froid, la fatigue et la peur, Madeleine, debout contre le mur, immobile et anxieuse écoutait craignant que le voisin n'ait surpris le grincement de son lit ou le bruit de ses pieds nus sur le parquet.

Au bout de cinq minutes, elle l'entendit se coucher. Rassurée, elle se glissa entre les draps sans parvenir à s'endormir.

La jeune fille se retournait fiévreusement, la cervelle occupée des phrases surprises. La pensée de reposer à côté d'un criminel, séparée seulement par une mince cloison, lui était intolérable.

Que faire pour empêcher cet acte horrible? Se lever, réveiller le misérable et lui dire:

— Je connais votre horrible secret, vous ne pouvez plus commettre ce meurtre.

A la réflexion, cette démarche lui semblait d'une imprudence folle. Qui sait s'il hésiterait à la tuer pour supprimer l'obstacle à son projet: l'assassinat de Charles Bocquet.

Charles Bocquet! Ce nom revenait à chaque instant à son esprit.

Quel était cet homme dont on voulait se débarrasser? En quoi sa mort pouvait-elle être utile?

Assise sur son lit, elle prêtait l'oreille au moindre frôlement.

A deux heures du matin, n'y tenant plus, elle se leva sans bruit, alluma une bougie, fit le tour de la pièce, réconfortée par cette lumière qui la rassurait, mais, vaincue par la fatigue, elle se recoucha, et s'endormit d'un profond sommeil.

Lorsque, le lendemain, à huit heures, Madeleine descendit de sa chambre, son plan de conduite était arrêté. Parler à la concierge et ensuite avertir la police.

Elle aperçut dans la cour deux bonnes qui causaient elle répondit à leur salut et entra chez Mme Vervier.

Celle-ci lisait un journal. Etonnée, elle se leva.

— Comme vous êtes pâle, mademoiselle Madeleine, vous avez mal dormi?

— Si ce n'était que cela, madame.

— Facteur!

Un bras passa par le guichet et déposa sur la tablette un paquet de journaux et de lettres.

— Dites, madame Vervier, vous avez ça chez vous: M. Moleroi, auteur dramatique. Il y a un paquet pour lui, voulez-vous signer?

— C'est pour votre voisin, fit la concierge en se tournant vers la jeune fille, très intriguée.

Le facteur parti, Mme Vervier déclara:

— Un charmant garçon, votre voisin: il m'a promis des billets de théâtre pour une pièce qu'il est en train d'écrire avec un camarade et qui s'appellera, je crois, *L'assassinat de M. Bocquet.*

M. Honoré Vaillancourt

LA REVUE MODERNE arrive un peu en retard pour rendre un dernier hommage à la mémoire de M. Honoré Vaillancourt, décédé, le 25 janvier, après quelques jours de maladie seulement.

Un jour, sans renoncer pour cela à la scène, où il avait remporté de brillants succès, M. Honoré Vaillancourt entreprit de donner à la ville de Montréal une société d'opérette. Le rêve était beau. Mais que d'obstacles à renverser! Que d'objections et de préjugés à détruire! Il fallait le courage à toute épreuve, l'énergie indomptable d'Honoré Vaillancourt pour mettre l'œuvre sur pied d'abord, puis la mener, à travers mille embûches, au succès dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Fondée le 13 juillet 1921, la Société Canadienne d'Opérette a connu des heures bien pénibles. Mais, peu à peu, avec les années, les sympathies se faisaient plus nombreuses, plus ardentes, et, dès 1924, la Société s'installait dans son propre studio, rue Saint-Denis. Depuis lors, la Société Canadienne d'Opérette n'a cessé de progresser. Toutes les représentations qu'elle offre plusieurs fois par mois, dans la vaste salle du théâtre *His Majesty's*, reçoivent l'accueil d'un public des plus nombreux, enthousiastes et sympathiques. Ce public, autant que la Société d'Opérette, est donc douloureusement frappé par la mort de M. Vaillancourt. "Nous perdons, disait l'échevin Léon Trépanier, l'âme dirigeante de la troupe".

UNE CHASSE AU CARIBOU (1)

Par Anne de MISHAEGEN

Mercredi, 18 février

SOUS peine de réapparaître dans les cités, le chef orné d'une chevelure tombant sur les épaules, le trappeur est obligé de recourir aux services d'un voisin complaisant ou d'un hôte de passage.

Tour à tour, un pêcheur des *Cranberry Lakes*, un trappeur du mille 81 et Angus Boag avaient taillé ma toison trop longue. Ce matin-là le trappeur se confiait aveuglément à mes talents insoupçonnés de garçon coiffeur, et toute à mon peigne et à mes ciseaux, je réparais de-ci de-là des becs et des pointes pour en faire naître d'autres plus irréparables encore, lorsqu'une détonation troubla le calme et me laissa perplexe devant mon œuvre inachevée. "*It is a tree*" dit mon patient sans se mouvoir d'une ligne, "*That must be*". Je n'avais pas achevé de parler, qu'une autre détonation se répercuta dans la baie, suivie à courts intervalles d'une troisième et d'une quatrième. "*It is not a tree, it is a rifle*" Sur ces mots nous nous précipitâmes à l'extérieur et aperçûmes Yalmer avançant difficilement sans raquettes dans la neige molle à la poursuite de deux caribous sur le point de doubler le cap, en face de *Kennedy Island*.

Le temps de le dire et je courais sur le lac, armée de ma carabine, ma seconde paire de raquettes sous le bras.

"J'étais sorti pour puiser de l'eau", expliqua Yalmer en réglant à son pied le nœud des raquettes, lorsque j'aperçus les deux caribous sortant du bois tout près des cabanes. Le temps de chercher ma carabine, ils avaient pris du champ, ce qui fait que je n'ai pu tirer que de très loin".

L'un d'eux était blessé et nous laissait l'espoir de le surprendre dans le bois où il s'était réfugié.

Contrairement à nos espoirs, les animaux ne s'étaient pas couchés dès qu'ils s'étaient crus à l'abri, mais avaient traversé un bois d'épinettes et un *creek* maintenant une allure régulière sans bondir ni courir. Une goutte de sang rouge sillonnait la neige, témoignant d'une légère blessure à la patte. Il valait mieux rentrer aux cabanes et continuer la chasse après le lunch.

Angus désirait avoir de la viande fraîche, aussi fut-il expéditif et je revins chez Yalmer avant que celui-ci eût commencé son repas. Son manque d'empressement était provoqué par l'abondante provision de viande placée sur le toit de sa cabane et sous son plancher. Lorsque le ménage suédois-crée eut terminé sa viande d'orignal et ses pommes de terre, Yalmer et moi reprîmes nos traces du matin. Arrivés au terminus de ce sentier il nous fallut avancer avec beaucoup de précautions, l'œil aux aguets, et être toujours prêts à tirer. La piste, ne variant pas d'aspect, nous mena à travers un bois épais d'épinettes au-dessus de plusieurs formations de collines à pentes raides sur lesquelles nous devions nous hisser à l'aide des carabines. Le caribou blessé s'était reposé une fois seulement, mais il avait perdu du sang en abondance, sang déjà coagulé dans la neige encore molle, prouvant que le gibier n'avait pas quitté son gîte depuis longtemps. Dès lors l'animal alerté employa pour se défendre les procédés habituels. Il ne fuyait plus en droite ligne vers un but déterminé, mais voltait dans un rayon de plus en plus restreint, embrouillant sa piste à l'aide de ruses d'autant plus serrées que ses forces déclinaient. Si le premier cercle exigea de nous une poursuite d'une heure environ, le suivant fut de moitié plus court; les dernières circonvolutions plus courtes encore n'auraient pas nécessité un parcours de cinq minutes si elles n'eussent été embrouillées les unes dans les autres à tel point que nous nous trompions et hésitions à tout instant, perdant ainsi un temps précieux et nous fatiguant autant que le gibier dans cette neige molle et épaisse.

A différentes reprises le pauvre blessé devait s'être couché haletant, mais chaque fois à un endroit soigneusement choisi; fourré épais ou légère éminence d'où il pouvait nous apercevoir ou nous entendre venir, pour disparaître à temps, ne se faisant pas faute de doubler la piste de nos raquettes, suivi de son valide et fidèle compagnon.

Nous suivions les gouttelettes de sang frais, à travers une dépression où la neige s'était amoncelée en abondance. La piste semblait abandonner le petit rayon où les animaux avaient évolué jusqu'alors et se dirigeait vers les collines plus élevées au sommet desquelles le caribou blessé s'était reposé un court instant. M'éloignant de Petersen, je suivis la piste du caribou indemne qui s'était séparé de son compagnon et longeait une colline . . je vis sur une éminence Petersen courbé en avant dans une attitude attentive, épauler et tirer deux coups de carabine, puis très énervé me faire de grands gestes d'appel. "J'ai manqué", me dit-il, dès que je l'eus rejoint, et, avec une moue de dépit, il chercha sans conviction l'emplacement où l'animal avait passé, fit mine de revenir sur ses pas et d'abandonner la chasse alors qu'à mon avis elle ne faisait



un défaut de mémoire fréquent chez les chasseurs énervés, il avait cru tirer sur un gibier courant de droite à gauche, alors que le contraire était arrivé. Sans chercher à résoudre l'énigme, il demeura sur place me laissant le soin de que commencer. Il n'y avait pas trace de sang sur la piste qui nous conduisit jusqu'au milieu d'un petit marais où elle s'arrêtait brusquement. En réalité la piste était double, l'animal ayant posé ses sabots à l'emplacement exact des trous marqués dans la neige lors de son premier passage. Petersen n'y comprenait plus rien. Par un défaut de mémoire fréquent chez les chasseurs énervés, il avait cru tirer sur un gibier courant de droite à gauche, alors que le contraire était arrivé. Sans chercher à résoudre l'énigme, il demeura sur place me laissant le soin de déterminer le chemin de retour du caribou. Bien m'en prit, car des gouttes de sang frais jalonnaient la piste. Gravissant une légère élévation, je découvris un emplacement où un animal blessé s'était couché, puis une double piste sanglante, une déclivité où l'un d'eux avait dû faire un bond. Ayant fléchi sur ses pattes d'avant, trop faibles, il s'était alors ramassé en appuyant un cou ensanglanté dans la neige, et dans un rayon de cinq mètres, avait vomi du sang par les naseaux. Il n'y avait plus de doute, Yalmer avait cette fois encore tiré juste et blessé à la gorge le caribou valide. Son compagnon blessé à la patte avait marqué la piste avec plus de circonspection.

Je revins dès lors sur mes pas et rejoignis le trappeur, qui, pris d'une énergie nouvelle, gravit des collines, traversa des marais et des bois d'épinettes noires. Cependant à la vue des traces se renouvelant aussi loin que nous pouvions les voir à travers un bois clairsemé, pour disparaître ensuite derrière une colline, son beau courage le quitta brusquement. "Revenons demain, dis-je, il ne neigera pas d'ici là et nous retrouverons plus facilement les animaux affaiblis par la perte de sang".— "Demain dit Yalmer songeur, demain je comptais aller sur mon sentier. Sans ces animaux je serais déjà parti".— "Si vous ne pouvez y aller vous-même je m'en chargerai volontiers". Le trappeur tomba d'accord et, recoupant les détours de nos pistes, nous revînmes aux cabanes.

Pendant que le jour tombait sur le Portage et que le vent hurlant balayait la neige des lacs et des rivières, Angus et moi faisons nos projets. J'entretenais l'espoir de rapporter une provision abondante de viande fraîche, tandis que le prospecteur, sceptique à cet égard, décidait de se rendre à la Pointe, préférant renouveler les provisions à l'aide de bel argent comptant.

Jeudi, 19 février

Je me trouvais au bout d'une heure de marche sur l'élévation où nous avions renoncé à la poursuite du gibier.

Rien n'est plus passionnant pour un chasseur que de suivre la piste sanglante d'un animal, de démêler ses défauts et de se trouver seul en face d'une nature sévère et sauvage contre laquelle il doit se défendre. Mais s'il songe peu au froid ou à la tempête menaçante, c'est que la piste du gibier, irrégulière et jalonnée de gouttes de sang déjà-bruni, retient toute son attention.

La piste du caribou épousant le versant d'une colline se dessinait le long d'une seconde élévation au sommet de laquelle l'animal s'était reposé à deux reprises différentes après des voltes et des circonvolutions au cours desquelles le caribou blessé à la patte l'avait rejoint. Après une longue contemplation de la toile d'araignée, tissée par les sabots effilés des animaux je m'engageai sur une piste. J'étais en bonne voie, car, après avoir fait quelques pas dans un taillis épais, je repérai une goutte de sang, fraîche du matin. Avançant avec plus de précautions encore, je suivis cette trace à travers des épinettes frangées de mousse grise, enjambant des troncs couchés, longeant une formation de collines raides que l'animal blessé n'avait pas eu la force de gravir. Inquiet il s'était arrêté près d'un marais et s'était mis aux écoutes dans ma direction, pour continuer ensuite vers un petit marais fréquenté par une bande d'orignaux et par d'autres caribous. Ils avaient tant et si bien enchevêtré leurs pistes que je perdis celle que je voulais suivre, le sang ne la distinguant des autres qu'à de rares intervalles. Je battais la neige molle, soulevant comme de lourdes tartes de crème fouettée. Chaque pas demandait un effort. Si près du but, allais-je échouer? Chassant à la manière des loups en hiver, j'effectuai un vaste cercle à travers bois tout autour du marais, et j'eus ainsi la bonne fortune de croiser une piste fraîche marquée d'une tache de sang minuscule. L'animal ne cherchant plus à ruser, n'avait plus avancé qu'à menus pas en droite ligne à travers de légers vallonnements, après avoir rassemblé ses dernières forces pour retarder sa mort de quelques instants. Evitant de faire craquer les branches, je poursuivis mon chemin, retenant mon souffle, prête à tirer.

Une ombre fauve tentait de se dérober entre les piliers noirs des épicéas. J'aperçus sa tête se profilant de biais à environ une centaine de *yards*. Je lui envoyai une balle au défaut de l'épaule et la bête s'écroula à l'endroit qu'elle avait déjà peut-être choisi pour mourir.

C'était un daguet de caribou des bois. Les deux balles de Petersen avaient porté, l'une avait atteint le poitrail et l'autre la base du cou, mais, trop basses, elles avaient permis au caribou sa belle défense.

Le caribou dégage une odeur nauséabonde, mais sa viande est plus tendre que celle de l'orignal du cerf de Virginie ou du cerf Sauteur.

---

(1) *Une femme intrépide, Anne de Mishaegen, vient de faire paraître, aux éditions Beauchemin, le récit le plus pittoresque et le plus vivant de l'hiver qu'elle passa, en 193 -31, au pays Cree, c'est-à-dire dans la région de Port-Churchill et bien au delà. Son livre s'intitule* Mush, *mot qui signifie en Cree: "Partez!" C'est le signal que les indigènes et les trappeurs donnent à leurs chiens.*

Le livre de Madame de Mishaegen est d'une lecture agréable, plein de couleur, et fourmille de détails pittoresques. Les descriptions de paysages ont le mérite d'être vivantes et sobres. De très belles et nombreuses photographies, présentées avec goût, complètent, pour le bénéfice de l'oeil, la forte impression de ces pages qu'anime la poésie de la neige.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir aux lecteurs de LA REVUE MODERNE, *avec la permission de la maison Beauchemin, un passage caractéristique de* "Mush!" Un hiver en pays Cree.

Alchimie et Pierre Philosophale

Par André LESPERANCE

L'ALCHIMIE est la plus antique des sciences. De l'éternelle Egypte, elle fut probablement transmise aux temps modernes. La légende en attribue la fondation à Hermès Trismégiste, aux Anges déchus de la Genèse, à Moïse et Aaron. Lorsque le monde était plus jeune, les hommes inclinaient à croire en l'existence d'un ultime "secret". Il était alors communément supposé qu'une telle science, retirée d'Adam par suite de sa faiblesse, fut plus tard divulguée, soit par de mauvais anges ou par Dieu même, à quelques âmes d'élection. Car il faut noter que les alchimistes nourrissaient un grand respect pour leur Art et y voyaient le fruit d'une vie parfaite; la connaissance était la récompense immédiate de la vertu.

Un célèbre alchimiste du quinzième siècle, Nicolas Valois, écrit: "...on perd la science en perdant la pureté de coeur: et, pour ce, ont les Juifs et les Arabes icelle perdue comme indignes..., qui fut donnéepar le Tout-Puissant à Moyse sur la montagne, et icelle ainsi gardée de père en fils sans escriture jusqu'à Esdras, et depuis Esdras jusqu'à David... Mais iceluy roy David, se corrompant dans ses amours, par le vice abominable de paillardise, fut non seulement destitué de cet art... Mais par sur tous a esté Salomon, fils de David, lequel était si moult sçavant et subtil personnage, qu'il arguoit et disputoit depuis le plus hault cèdre du Liban jusqu'à la plus petite plante d'isoppe." (*Curiosités des sciences occultes*, par P. L. Jacob).

Ainsi la science était réservée aux bien intentionnés. Des charlatans imitaient les vrais alchimistes et poursuivaient l'Art pour des fins de pécune mais les chercheurs désintéressés ne brûlaient que pour la vérité. Afin de découvrir les lois qui régissent le monde, de bonne heure, ils se livrèrent à l'observation de la nature. Ce mouvement marquait un grand progrès sur la façon traditionnelle d'accepter le monde; l'univers devint un problème à résoudre. La connaissance devait découler uniquement de la pénétration des lois cosmologiques. L'alchimiste cherchait à codifier la marche des phénomènes et à les imiter. Seulement, il espérait reproduire rapidement les résultats séculaires de la nature laissée à elle-même; détenteur des lois éternelles, il accélérerait le travail du temps. La suprématie du possesseur des premiers principes se manifesterait par une double puissance avec laquelle il dominerait le monde; l'or et la panacée, c'est-à-dire, la richesse et la santé. Détenir ces deux biens, c'était en effet cueillir la fleur de la vie, et ainsi l'alchimie tendait à une existence plus libre et plus complète, une heureuse formule après tout. L'or et la panacée ou élixir de longue vie n'offraient que deux faces d'une même réalité qui n'était autre que la matière au sommet de son évolution.

Les disciples d'Hermès étaient donc déjà évolutionnistes? Mais cette idée formait la clef de voûte du système ! La matière est une et les différents corps ne sont que des degrés dans son affinement progressif qui aboutit à l'or, la matière parfaitement mûrie. La pierre philosophale n'était qu'un ferment susceptible d'activer les transformations de la nature et de mener en quelques heures l'élément primitif à sa forme supérieure.

Les expérimentateurs n'avaient à leur disposition qu'un outillage rudimentaire. Quelques flacons, des cornues, des mortiers, etc., du feu. Cela suffisait à la manipulation des éléments. La pierre se composait de soufre, de mercure et de sel. Les ingrédients, intimement mélangés, étaient soumis à l'action du feu pour une période de plusieurs mois, et à la plus longue cuisson correspondait le meilleur résultat. Le résidu, une masse brunâtre, était la pierre, qui, suivant le degré de perfection où l'alchimiste l'avait conduite, possédait la vertu de transmuer un poids plus ou moins considérable de métaux inférieurs en or. L'élixir n'était que l'or potable alchimiquement pur. Toutes ces opérations s'effectuaient souvent avec le soutien de pratiques de magie. C'est la croyance en l'action des étoiles sur ces entreprises qui poussa à l'étude du ciel. Les saisons, les conjonctions de planètes, les phases de la lune devinrent les objets d'extravagantes dissertations. Mais en fin de compte, de tout cela il resta un noyau de faits acquis que les méthodes modernes mirent à contribution.

Quelques alchimistes, voulant capter l'âme du monde, la cherchaient dans l'air. Pour obtenir des parcelles de l'objet de leur étude, ils analysèrent l'eau de pluie, la neige, la rosée et autres phénomènes météorologiques qui avaient un contact immédiat avec l'atmosphère. De même pour les aérolithes. Il fut supposé que certains animaux tels le crapaud, le lézard ou le serpent, devaient leur privilège de vivre plusieurs jours sans manger à leur don de pouvoir subsister uniquement du fluide mystérieux. Afin de toucher à la précieuse ambroisie, on les mettait à la diète, pour ensuite, lorsqu'on les jugeait bien nourris de l'air du temps, les disséquer et examiner de toutes manières. Autant de peines perdues ! Tout de même, il en demeura des observations, soigneusement transmises de père en fils et faisant boule de neige. Paracelse fut un des premiers à limiter ses recnerches aux faits simplement naturels.

Et maintenant, les alchimistes ont-ils vraiment produit quelque chose de valable? Les plus fameux ont sûrement atteint un haut degré de savoir et ont livré au monde d'importantes découvertes. Le moine Roger Bacon, qui vivait au treizieme siècle, établit la formule pour la fabrication de la poudre. C'est un autre moine, ironie du sort ! Bertnold Schwartz, qui fit fondre les premiers canons à Venise vers 1320. Raimond Lulle guérit une jeune fille qu'il aimait de rien de moins que du cancer, rapporte la tradition. L'on prétend également qu'il créa de l'or et du diamant devant la cour d'Angleterre. Van Helmont, medecin et alchimiste du seizième siècle, remporta de tels succes qu'il fut accusé de sorcellerie. Brandt, par hasard, découvrit le phosphore vers 1699. Paracelse commençait à appliquer les ressources de la cnimie à la médecine. Un traité de métallurgie fut publié par Georges Agricola. A côté de ceux-ci, il y avait nombre d'hallucinés qui se consumaient dans de chimériques recherches. Telle fut la quête de Berbiguier du Thym, qui, vers 1796, espérait produire la "pièce volante"; cette merveilleuse monnaie ne devait jamais manquer, après avoir été dépensée, de retourner dans la poche de son propriétaire ! Et ici, bénévole lecteur, ne vous entends-je pas soupirer: "Que n'a-t-il réussi!"?

La pierre philosophale a-t-elle jamais été matériellement réalisée? Bien des textes anciens le proclament, mais il est loisible de les lire avec plus de curiosité que de foi. En de vieux manuscrits, empreints de la plus grande sincérité, on rencontre des passages tels que le suivant: "Le docteur Anselme de Boot, médecin flamand, ayant trouvé, entre les livres de la bibliothèque de son père, un vieux manuscrit en parchemin, couvert de deux petits ais à moitié rompus, et voulant faire mettre une autre couverture à ce livre, il en ôta cette couverture de bois, en un côté de laquelle il aperçut une cavité, et en cette cavité il trouva un feuillet de parchemin écrit et plié, et dans ce parchemin une petite enveloppe de papier qui contenait un grain de certaine poudre rouge... Il jugea que cette poudre pouvait être l'échantillon de la poudre des philosophes, dont il fut assuré par la projection qu'il en fit faire sur du mercure échauffé, lequel fut changé en bon or." (P. L. Jacob, op. cit.)

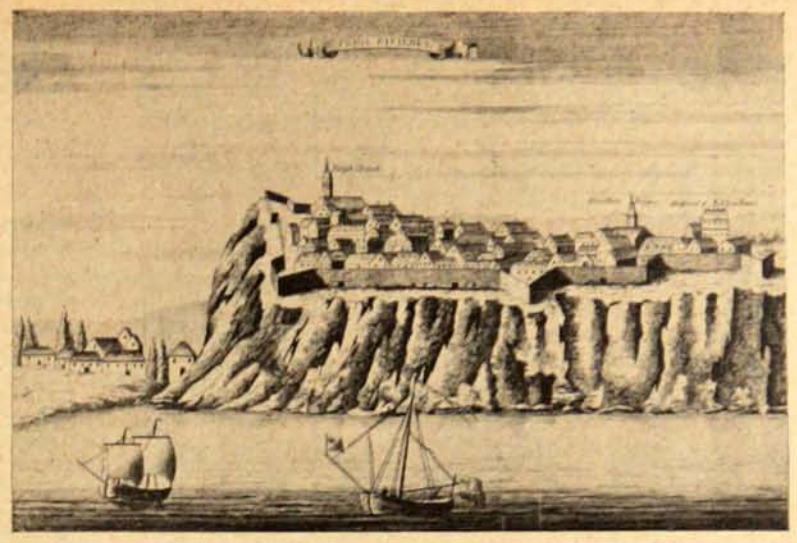
L'alchimie a toujours joui de beaucoup de popularité. Des hommes éminents l'ont étudiée, des figures telles que Newton, Leibnitz, Spinoza. Les aspects mystérieux de l'Oeuvre étaient bien propres à enflammer les imaginations. Le but de la recherche, la maîtrise du monde, éblouissait les esprits. La noblesse prit un intérêt particulier aux pratiques des alchimistes. La crédulité de ces patrons fut mise à profit par des imposteurs qui les exploitèrent magistralement. On raconte que Charles IX fut roulé par un certain Pézerolles. Ce charlatan avait promis au roi que, pourvu qu'on lui fournit une somme d'or initiale, il rendrait des richesses fabuleuses. Un laboratoire et 120,000 francs lui furent alloués. Naturellement, dès qu'il eut encaissé la somme, il fila à l'anglaise, mais seulement pour se voir ramener et pendre à un gibet doré, en moquerie de ses prétentions.

Les cours ne s'intéressaient pas à l'oeuvre pour la seule production de l'or, mais aussi pour la réponse au problème de l'existence que les alchimistes pouvaient offrir. C'était un engouement pour la science. De nobles dames recevaient dans un salon où, si vous regardiez attentivement, vous remarquiez, caché derrière une tapisserie, le squelette pour les études anatomiques. Partout vous croisiez des personnes absolument convaincues des avantages indiscutables de l'Art. La bonne Mme de Sévigné raconte dans une lettre comment son ami Corbinelli vécut jusqu'à cent ans grâce à la panacée.

Ce fut durant les seizième et dix-huitième siècles que la science se distingua nettement de l'alchimie. Des intelligences aiguës, armées des faits amoncelés par leurs prédécesseurs, se mirent à l'étude systématique de la nature. L'expérience, fécondée par la spéculation, devait les conduire à la science d'aujourd'hui. Depuis cette époque, la connaissance a avancé en progression géométrique, chaque nouvelle découverte préparant la voie pour une autre conquête. C'est à Galilée, Descartes, Bayle, etc., que l'on rattache la naissance de ce mouvement.

Cependant, il ne faut pas oublier que bien des précautions des alchimistes ont été confirmées de nos jours. Des principes fondamentaux comme l'unité de la matière, n'ont qu'à être légèrement retouchées pour s'accorder parfaitement avec les théories les plus récentes. N'est-ce pas Cornélius Agrippa, un alchimiste, qui proclamait il y a longtemps que le moindre atome de matière était l'image de l'univers? C'est la théorie moderne. Par l'action de la radio-activité, par le radium, de l'hélium a été produit. La transmutation des métaux inférieurs est-elle plus merveilleuse que les miracles de synthèse accomplis sous nos yeux? L'alchimie devait être l'enfance de la science avant de devenir la science organisée et de plus en plus apte à améliorer la vie humaine. C'est un exemple de progrès normal qui ne peut laisser froid aucun ami de la vérité, l'exemple d'un développement qui ne cesse pas et qui ravit l'imagination par les avenues ouvertes sur le grand problème.

Trois-Rivières 1634-1934



Le fort des Trois-Rivières d'après une gravure du XVIIIe siècle

TROIS-RIVIERES est vibrant d'activité, il y a de l'électricité dans l'air, la préparation des fêtes du 3ème Centenaire de sa fondation anime, passionne tout le monde. Toutes les bonnes volontés fraternisent pour faire de cet événement une étape qui fera date dans notre histoire locale; toutes les énergies se décuplent afin de présenter à la province, et au Canada tout entier, une petite ville grosse d'ambition, une vieille ville à la figure rajeunie, mais portant toujours le cachet noble de son âge respectable.

Notre ville, fondée par le Sieur de la Violette, en 1634, possède une histoire qui tire à la fois du poème épique et du roman d'aventure. Les petits et les grands héros qui ont vécu en son sein, lui ont donné, tour à tour, ces différents aspects pleins de contrastes qui rendent cette histoire si palpitante et d'un intérêt si varié. Le passé trifluvien se moule à l'empreinte des magnanimes fils du Grand Siècle.

Au début de la colonie, l'avenir du bourg naissant se lie étroitement à l'avenir du pays, c'est l'âge héroique, celui qui mit en valeur, entre autres, la belle figure de Pierre Boucher de Grosbois, ce grand Trifluvien qui établit définitivement le nom des Trois-Rivières sur la carte de la Nouvelle-France. Les activités de cet homme débrouillard et plein d'initiative, aidèrent fortement à fixer le sort de la race française en Amérique; il est une des figures les plus marquantes de son époque, et son rôle en fut un de premier plan. Par la suite, la famille Boucher se mêle activement à notre petite histoire, et elle reflète toujours la grandeur de Pierre, son ancêtre.

Pendant près de cent ans, Trois-Rivières fut le chef-lieu de la traite de pelleteries. C'est la période des grandes aventures. A l'intérieur des fortifications trifluviennes les trafiquants de fourrures ont préparé et tracé les explorations qui ont agrandi la carte de l'Amérique du Nord. Le voyageur, coureur-de-bois, a imprimé à notre ville un caractère qu'elle a porté pendant de longues années; même, notre localité n'est-elle pas encore une ville de "gars de chantiers", pour un bon nombre de gens de l'extérieur?... Ce Trifluvien de jadis était un type; c'était un être crâne, déluré, audacieux, un peu hâbleur; c'était aussi un homme au cœur d'or, d'une générosité prodigue, et sa parole d'honneur faisait foi; il avait soif des grands espaces, du tumulte des rapides et des torrents impétueux; il recherchait l'inconnu, le danger, l'aventure; son âme simple savait s'attendrir au spectacle grandiose de la nature; gai comme pinson, il faisait retentir dans la forêt les échos de mélodies parfois langoureuses, d'autres fois, alertes et saccadées. En un mot, c'était un homme taillé tout d'une pièce dans l'érable fier et robuste, à l'écorce grossière, mais dont la sève ne laisse pas d'être douce et délicieuse; il était bâti de cet érable au tronc noueux, aux branches tordues, qui laisse chanter la brise à travers sa feuillure. De cette pléiade de voyageurs trifluviens est sortie la belle lignée des Nicolet, Godefroy, Marguerite, Chouart, Radisson, Pépin, Perrot, La Vérendrye; figures auréolées de gloire dont les noms sont à jamais burinés dans le fier granit de notre histoire.

Le passé trifluvien est aussi brodé de légendes. Du St-Maurice, charriant ses eaux noires avec fracas, sur un lit tourmenté par des accidents de la nature, et des Vieilles Forges, avec leurs hauts-fourneaux vomissant le feu de l'enfer, est sorti tout un monde d'esprits malfaisants, de gnomes, de lutins, de grands diables pleins de malice, qui ne cessaient de taquiner, de toutes sortes de manières, les habitants de la Vallée du St-Maurice. Les Vieilles Forges, surtout, étaient le royaume des loups-garous et des feux-follets. Ce que nous racontent les anciens au sujet de ces esprits des ténèbres, est à faire frémir d'horreur... Dans le bon vieux temps, les "gars" du St-Maurice, eux qui avaient bravé Lucifer et tous ses satellites, faisaient figures de héros; ces bons blagueurs, à l'imagination féconde, avaient su créer une atmosphère de mystère et de crainte autour de notre région.

Trois-Rivières fut le premier centre industriel au Canada, il fut le berceau de l'industrie métallurgique. Pendant près d'un siècle et demi, les Forges St-Maurice ont fourni au pays tous les produits tirés du fer dont il avait besoin. Aujourd'hui il ne reste plus que de vénérables ruines sur les lieux de ces anciens établissements. Cependant, soit dit en passant, notre ville est en train de refaire sa réputation de centre industriel de première importance, avec sa production annuelle de plus de quarante millions de dollars.

Le XIXème siècle a vu en évidence des patriotes trifluviens, ouvriers de la première heure pour la conservation de notre langue et de nos droits, tels que les Vallières de St-Réal, les Pierre Bédard, les Ludger Duvernay; il fut aussi pour notre ville un siècle de stagnation économique. Pendant que Québec et Montréal se développaient normalement, Trois-Rivières souffrait d'une léthargie fâcheuse; il n'était plus qu'un simple village de rentiers qui grignotaient béatement leur petite fortune. Trois-Rivières marquait le pas, pendant que le reste du pays marchait rapidement sur la voie du progrès.

L'aurore du XXème siècle se leva sur une ville profondément endormie. Le Destin courroucé, voulu se venger d'une telle apathie: en 1908, une horrible conflagration dévasta en entier la ville des Trois-Rivières, ne respectant que quelques reliques, témoins des jours glorieux. Hale tante, éveillée comme d'un cauchemar, dès l'instant, elle se remit à la tâche, se releva de ses ruines, vit naître de petites et de grandes industries; elle -ecula ses limites, et avait peine à tenir haleine pour suivre la marche du progrès. La période de la guerre mondiale, 1914-1918, vit notre localité bourdonnante d'activité; puis l'industrie du papier fit un bond prodigieux; d'autres industries, moindres celles-là, vinrent se joindre aux précédentes; c'est la course effrénée vers les grands succès!... Il n'y avait jamais assez de logements pour contenir la population débordante; c'est le "boom" de l'immeuble; Trois- Rivières grimpe nerveusement, toujours...

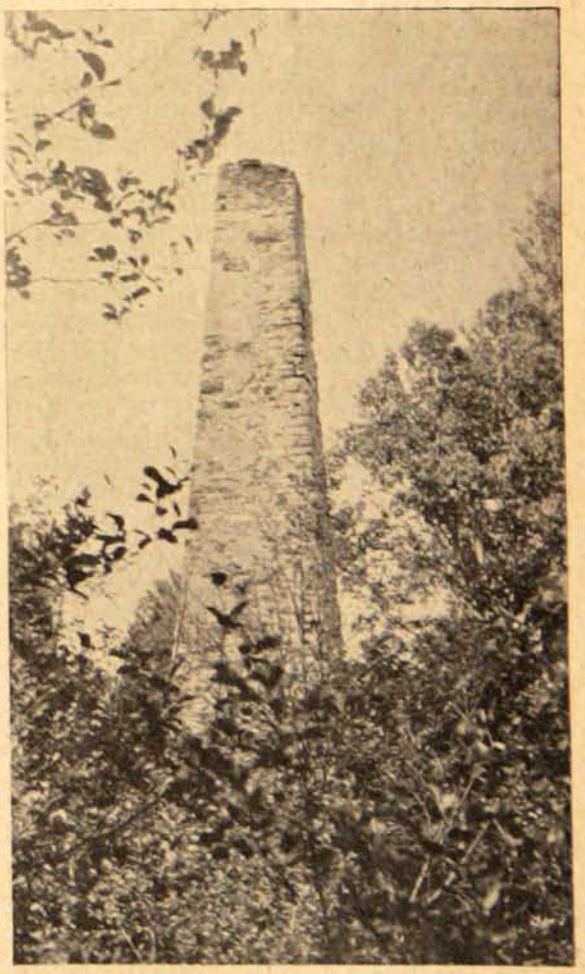
1929: Arrêt brusque!... La crise brise l'élan vers les hauteurs, tout le monde piétine sur place... Ici il y a lieu de dire: A toutes choses malheur est bon: cette crise nous permet d'arrêter, de respirer, de jeter en regard en arrière... La préparation des fêtes du 3ème Centenaire de la fondation de notre ville nous offre une magnifique occasion de revenir sur le passé, d'envisager posément la situation présente, et de préparer pour l'avenir d'autres beaux jours.

L'année jubilaire 1934 sera soulignée d'un grand trait dans les annales du pays; ce sera une année de grandes fêtes pour le Canada français. Le 4ème Centenaire de la découverte du pays par Jacques Cartier sera au premier plan, mais le souvenir du 3ème Centenaire de la naissance des Trois-Rivières viendra juste ensuite. C'est notre plus ardent désir que ces fêtes aient leur répercussion à travers tout le Dominion, même dans toute l'Amérique et dans le monde entier.

Armour Landry
de la
Société d'histoire des Trois-Rivières

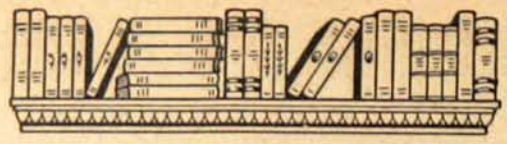


Maquette du monument au sieur de la Violette



Ruines d'un haut-fourneau des Forges Saint-Maurice

Dans le Monde des Lettres » »



Par Jean BRUCHESI

Les enfants et les livres

LES lectures sont une part importante de l'éducation des enfants. On ne s'est jamais autant préoccupé de l'éducation des enfants, "rois-prêtres qui sommeillent", disait Barrès. Il ne faut pas, d'autre part, oublier que l'étude de ce problème ne date pas d'aujourd'hui. De grands esprits s'y sont intéressés, et, pour ne pas remonter plus loin dans l'histoire, il suffit de rappeler les sages préceptes enseignés par Fénélon dans son traité de *l'Education des filles.*

M. Paul Hazard a étudié les principales littératures du monde pour y découvrir la part qui est faite à la littérature enfantine. Dans *Les livres, les enfants et les hommes* (1), il commence par affirmer que les hommes "ont opprimé les enfants", que les hommes ont voulu imposer aux enfants des livres ennuyeux, sans imagination et sensibilité. Les oeuvres de madame de Genlis, de madame Leprince de Beaumont et de Berquin n'échappent pas à la critique vengeresse de l'auteur d'un remarquable *Don Quichotte* (2). L'éminent professeur au Collège de France salue avec enthousiasme ceux qu'il appelle les libérateurs, depuis Grimm jusqu'à Andersen. Ce qu'il nomme le règne des sots et des pédants touche à sa fin. Voici venir les livres qui éveillent chez les enfants "non pas la sensiblerie, mais la sensibilité, qui les fassent participer aux grands sentiments humains, qui contiennent une moralité profonde, qui mettent en action des vérités dignes de demeurer toujours et d'inspirer toute vie intérieure." La réaction a commencé en Angleterre — mais Perrault en France? — où il y avait une *Juvenile Library* dès 1750, avec les histoires de John Newbery. Puis, "les enfants se sont défendus contre les hommes." M. Paul Hazard résume la vie et l'oeuvre de Daniel de Foe, l'auteur de l'immortel *Robinson Crusoé* qui a suscité partout des imitateurs. En Espagne, c'est Cervantès dont l'oeuvre, pas plus que celle de Daniel de Foe ou de Swift, d'après Paul Hazard, n'était destinée aux enfants. Mais ceux-ci s'en sont emparés. Les enfants ont fini par conquérir une place dans la littérature: ils ont leurs livres, leurs journaux, leur théâtre, et Paul Hazard a raison de souligner "l'importance grandissante qu'on accorde aux enfants." Il consacre cinquante pages à démontrer la supériorité du nord sur le midi et cherche à l'expliquer. C'est que, selon lui, dans les pays latins, "les enfants ne sont que de petits candidats au métier d'hommes"; tandis qu'en Angleterre, avec les *nursery rhymes*, et au Danemark, avec Andersen, l'enfance existe comme telle, "possède une valeur en soi, une valeur stable." Mais tout le monde n'est pas prêt à admettre avec Paul Hazard que le petit Anglais d'Eton ou de Rugby, lecteur de Walter Scott, de Dickens ou de Mark Twain, soit plus heureux que le petit Français ou le petit Canadien plongé dans les contes de Perrault, dans les livres de la comtesse de Ségur ou ceux de Jules Verne.

Ayant dégagé les traits nationaux de la littérature enfantine en Italie, en Allemagne, en France et en Angleterre, M. Paul Hazard recherche le sens de l'humanité qui est à la base des livres anglais ou allemands écrits pour les enfants. "Les livres des enfants, écrit-il, entretiennent le sentiment de la nation; mais ils entretiennent aussi celui de l'humanité." Ce sentiment, ce sens de l'humanité qui n'empêche pas l'irréel, le chaos, la confusion du conscient et du subconscient, l'auteur en souhaite le développement plus intense. Il a raison d'écrire que les enfants nous ramènent vers "les sources de vie", que ces "âmes fraîches" maintiennent l'héroïsme parce qu'à chaque génération "elles recommencent l'épopée de notre race". C'est donc presque un témoignage de reconnaissance que Paul Hazard leur apporte avec son beau livre, bien pensé, bien écrit, d'où se dégage aussi un précieux enseignement pour les grandes personnes et qui renferme tout l'éclat, toute la joie rayonnante de l'enfance.

(1) **Les livres, les enfants et les hommes**, par Paul Hazard, édit. Flammarion.
(2) **Don Quichotte**, idem, édit. Meillottée.

Alexandra Féodorowna (1)

DANS la nuit du 16 au 17 juillet 1918, au rez-de-chaussée de la maison Ipatieff, à Ekaterinebourg, la famille impériale de Russie était lâchement massacrée par le commissaire bolchévique Yourowski et une dizaine de Gardes Rouges, Russes et Allemands. Les assassins n'avaient fait qu'obéir aux ordres du Comité central de Moscou alors composé de Lénine, Trotsky et Djerzinsky. Le crime accompli, ils transportèrent aussitôt les cadavres encore chauds dans une forêt voisine, et là, les ayant au préalable dépouillés, démembrés, recouverts de 200 livres d'acide sulfurrique, inondés de pétrole, ils mirent le feu à cet amas de chair humaine, puis jetèrent ce qui restait dans un puits de mine vite comblé. Ainsi mourut, avec son mari, son fils et ses quatre filles, Alexandra-Féodorowna, fille du grand-duc de Hesse et petite-fille de la reine Victoria.

De cette femme, prédisposée dès son jeune âge au mysticisme et à l'exaltation religieuse, qui trouva auteur d'elle, après sa conversion à l'orthodoxie, les éléments les plus propres à alimenter, pour son malheur, un nervosisme malsain, les bolchévistes ont voulu faire une espionne de l'Allemagne pendant la guerre, une ennemie du peuple russe, voire une débauchée, proie facile pour des aventuriers comme le magicien Philippe Nizier, le mage Papus et l'affreux moine Raspoutine. M. Maurice Paléologue, qui fut, pendant plus de trois ans, de 1914 à 1917, ambassadeur de France à Moscou, fait justice de ces calomnies, nous restitue le vrai visage de l'infortunée tsarine dans un livre pathétique que ses dons de peintre et de psychologue animent de la première à la dernière page.

Avec beaucoup de respect et un grand souci de la vérité, M. Paléologue entraîne son lecteur sur les pas de celle qui se révélait, dans sa correspondance, la plus passionnée des femmes. Il la prend au lendemain de sa naissance à Darmstadt, le 6 juin 1872, raconte ses fiançailles avec l'héritier des tsars, les cérémonies du mariage et du sacre, lève le voile sur la vie intime de la famillei mpériale, où passent d'étranges figures. Comme il est émouvant le tableau de la mère au chevet du Césarévitch malade d'hémophilie, et comme tous les personnages du drame, commencé bien avant la révolution de 1917, continuent de demeurer énigmatiques! La fatalité s'acharnait après la malheureuse impératrice dont les Russes disaient, au lendemain du mariage: "L'Allemande a le mauvais œil". Et tout cela s'achevait, par une nuit tragique dont le récit donne le frisson, entre les quatre murs d'une pièce basse de la maison Ipatieff. L'Ensoleillée", comme elle s'appelait elle-même à la fin de certaines lettres brûlantes qu'elle écrivait au tsar faible et indécis, disparaissait de la scène du monde aux premiers jours d'une des plus effroyables tragédies dont l'histoire fasse mention, après avoir versé toutes les larmes de ses yeux.

(1) **Alexandra-Féodorowna**, impératrice de Russie, par Maurice Paléologue. Plon, édit.
(2) Un volume, Aubanel Père, éditeur, Avignon

Le Spectre menaçant (2)

CE roman de M. Joseph Lallier est le second du même auteur. Le premier s'intitulait *Angéline Guillou* (2) et c'était l'émouvante histoire d'une pieuse jeune fille de la Côte Nord qui se fit religieuse, après avoir appris la disparition de son fiancé, l'aviateur Jacques Vigneault. M. Joseph Lallier affectionne particulièrement les coups de théâtre, les situations dramatiques. Il les avait multipliées dans *Angéline Guillou*, faisant revenir l'aviateur après trois ans d'absence et le mettant face à face avec la religieuse qui le croyait mort. Son nouveau roman, *Le spectre menaçant* (3), en est tout rempli.

Le héros du livre, André Lescault, fils d'un brave cultivateur de la région de Verchères, a été condamné à cinq ans de pénitenticer pour un vol dont il n'est pas coupable. Libéré avant l'expiration de sa peine, il attend l'heure de faire éclater son innocence et ne veut pas revoir les siens. Il part pour Québec où le bedeau de la basilique remplit auprès du malheureux jeune homme l'office de bon Samaritain. De là, il gagne l'Isle Maligne, au lac Saint-Jean, dans l'espoir de travailler à la construction d'un barrage. A peine est-il arrivé sur le théâtre des travaux, qu'il sauve un ouvrier qui allait se noyer. Le gérant de l'usine l'embauche. André Lescault ne tarde pas à devenir contremaître, puis comptable pour le milliardaire Drassel dont il sauvera la fille unique, Agathe. Le véritable coupable finira par avouer sa faute. Notre héros retrouvera sa famille et épousera la riche héritière.

L'auteur a voulu écrire une œuvre morale. Mais il n'a pas su donner à son récit l'allure et la souplesse sans lesquelles le roman le plus honnête intéresse médiocrement. Il n'a pas animé la riche matière qu'il possédait. L'action se traîne, arrêtée trop souvent par des digressions qui font perdre le fil au lecteur. La langue n'est pas suffisamment riche — parfois même elle pèche gravement contre les règles du style, voire de la grammaire — pour racheter ce que l'intrigue offre de décousu, les invraisemblances et les naivetés trop nombreuses. Presque tous les personnages ont l'allure de marionnettes. Les caractères sont à peine effleurés. Trop de fils blancs empêchent le lecteur d'être ému ou surpris. Beaucoup de bonnes intentions, des signes d'une imagination très vive, dialogues assez bien conduits. L'expérience apprendra sans doute à l'auteur ce qu'il faut éviter.

(3) Un volume, Aubanel Père, éditeur, Avignon

Voici des livres...

LE CANADA PAR L'IMAGE, M. Robert Rumilly s'est donné pour tâche de faire connaître le Canada. Venu chez nous, il y a quatre ou cinq ans à peine, il a déjà exploré certains chapitres de notre histoire. Nous lui devons un *Sir Wilfrid Laurier* et une *Sainte-Anne-de-Beaupré* qui ont leur place tout indiquée dans la bibliothèque d'un Canadien instruit.

Mais M. Rumilly poursuit sa belle œuvre de propagande en faveur de notre pays et la maison Larousse vient d'éditer, par ses soins et par ceux de M. Paul Bertin, un magnifique album de 315 photographies en héliogravure, *Le Canada par l'Image*. Commentées en français et en anglais, ces photos, fournies par les services de nos grands réseaux, illustrent, province par province, les principaux aspects du Canada. Un tel album, que la maison Larousse répandra dans le monde entier, fait honneur, dans l'ensemble, au bon goût de MM. Rumilly et Bertin. Il confirme à son tour l'intelligence et profonde sympathie que le Canada inspire au biographe de sir Wilfrid Laurier. Nous ne pouvons en dire autant de certains aboyeurs que tout le monde connait et méprise.

DE LA PRISON A L'ECHAFAUD, par Georges Lenôtre; Flammarion édit.— "Après l'immense succès de *D'une Révolution à l'autre*, M. Georges Lenôtre a ouvert encore une fois ses cartons pour donner à la célèbre collection "Hier et aujourd'hui", un récit inédit.

Avec son art saisissant d'évocation, appuyé sur les sources les plus authentiques, il nous fait pénétrer dans l'intimité mystérieuse de personnages marqués par le destin. Nous le suivons à la Conciergerie où Marie-Antoinette, séparée de tous les siens, attend la mort. Nous assistons avec lui à l'explosion de la machine infernale dressée contre le Premier Consul. Nous pénétrons dans les geôles du roi de Prusse où Trenck combine ses perpétuelles évasions."

(*Suite de la page 9*)

◆ LES ECHOS ◆

Nouvel honneur pour M. Ed. Buron

LES lecteurs de LA REVUE MODERNE n'ont pas oublié l'article que M. Robert de Roquebrune consacrait ici même au remarquable ouvrage de notre compatriote, Edmond Buron, *Ymago Mundi*. Nous avons, dans le temps, résumé la carrière et l'œuvre de cet ancien élève de l'Ecole Normale supérieure de France, devenu l'un des archivistes du gouvernement canadien à Paris. Nos lecteurs savent déjà que l'*Ymago Mundi*, contenant les quatre traités cosmographiques du célèbre cardinal français d'Ailly et les notes marginales de Christophe Colomb, a été salué des plus favòrablement par la critique européenne. Le ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts de France a honoré cet ouvrage d'une souscription. La Société de Géographie de Paris a reconnu la haute valeur scientifique de l'œuvre de notre compatriote en lui décernant une médaille d'or, et la Société Historique de Montréal, une médaille de vermeil.

La presse française nous apprenait récemment que l'Académie de Marine avait décerné son grand prix annuel (frs. 3,000) à M. Edmond Buron, pour son ouvrage *Ymago Mundi*, "monument inestimable" dont parlait un critique parisien. Ce nouvel honneur confirme, une fois de plus, le témoignage d'admiration que nous avons déjà adressé à notre compatriote. Cela le consolera sans doute de n'avoir pu, pour des motifs qui n'avaient aucun rapport avec la valeur de son œuvre, décrocher le substantiel prix David.

Nous nous empressons d'offrir à M. Edmond Buron nos plus chaleureuses félicitations.

Chez les auteurs canadiens

LE 28 janvier dernier, la section française de l'Association des Auteurs Canadiens tenait son assemblée générale annuelle à l'hôtel de la Place Viger. Une quarantaine d'écrivains et d'artistes ont, à l'issue du dîner et après lecture des rapports, procédé à l'élection du nouvel Exécutif. M. Jean Bruchesi a été réélu une quatrième fois à la présidence et Monseigneur Camille Roy à la vice-présidence en même temps que Mme E. P. Benoit (Monique). Voici quels sont les autres dignitaires élus: secrétaire-trésorier: M. Albert Lévesque; assistant-secrétaire: M. Emile Coderre; conseillers: M. l'abbé O. Maurault, Rév. Père M. A. Lamarche, Mme L. F. Turgeon, MM. Robert Choquette, Harry Bernard, Pierre Daviault, Elzéar Soucy, René Guénette et Charles-Marie Boissonnault. Font également partie du Conseil à titre d'anciens présidents, MM. juge Ed. Fabre-Surveyer, colonel G. E. Marquis, Victor Morin, Cyrille Delage et Alfred Bienvenu.

Le président a annoncé aux membres présents que le prochain congrès annuel de l'Association générale aurait lieu à Québec dans les derniers jours de juin 1933. L'agréable tâche de recevoir les écrivains canadiens incombera donc à la section française. Celle-ci, qui compte déjà près de quatre-vingt dix membres inscrits, adresse le plus pressant appel à tous les écrivains de langue française du pays et les invite à lui donner leur concours.

Voici des livres...

(*Suite de la page 8*)

LA VIE ARDENTE DE WAGNER, par Louis Barthou: Flammarion, édit. "Avec Beethoven; Wagner est le plus grand compositeur du XIXe siècle. Aucune destinée n'a été plus remplie, plus tourmentée, et, à de certaines heures, plus tragique que la sienne. Ce prodigieux musicien, dont l'art a créé un monde nouveau, a puisé dans sa propre vie ses plus belles inspirations.

C'est ce géant de la musique romantique que Louis Barthou a voulu évoquer dans le nouveau volume de la Collection "Hier et Aujourd'hui", en montrant que chez lui, l'œuvre est le jaillissement nécessaire de ses forces intérieures. Du *Vaisseau Fantôme* jusqu'à *Parsifal*, l'amour, celui du cœur et celui des sens, l'inspire et le domine".

DEVANT LE PAYS, par André Tardieu; Flammarion, édit., "André Tardieu, par sa force de dialectique, par son style, et aussi par cette saveur faite de causticité et d'indulgence qui est sa marque, a mis ici magistralement au point toute la situation française et s'égale aux plus grands orateurs politiques d'un pays qui en compte beaucoup".

FRANCIS GARNIER, par Albert de Pouvourville; Plon, édit., "M. A. de Pouvourville, qui connait bien notre domaine d'Extrême-Orient et qui a vécu longtemps sur les lieux mêmes, donne de cet excellent serviteur de la France que fut Francis Garnier une biographie très substantielle et attachante. Faisant un grand usage des papiers et de sa correspondance familiale, il expose d'une façon très exacte son œuvre et ses idées sur la colonisation".

LA MUSIQUE AU SANCTUAIRE, par Eugène Lapierre, Albert Lévesque, édit. "L'oeuvre est originale et l'auteur n'a pas hésité à faire une critique loyale de nos institutions maîtrisiennes. Le franc parler de l'écrivain relève encore la saveur du livre."

NELLIGAN ET SON OEUVRE, troisième édition publiée par les soins du Père Thomas M. Lamarche, o.p. "En cultivant un genre, où selon la formule de Verlaine, "l'indécis au précis se joint", Nelligan atteint du coup, sans le rechercher, dans la limite de ses moyens d'artiste, l'objet le plus élevé de la poésie."

L'Oeuvre du Montreal Repertory Theatre

LES quelques émissions radiophoniques, consacrées au théâtre canadien l'automne dernier ont révélé au public que ce domaine de la littérature, s'il n'a pas reçu chez nous autant de soins que l'histoire ou la poésie, n'en renferme pas moins des œuvres intéressantes. Si ces émissions reprennent — ce que tout le monde espère — nos compatriotes seront surpris du nombre d'auteurs dramatiques et d'œuvres de théâtre que renferme notre jeune littérature. Sans doute, il ne faut pas s'attendre à y trouver des chefs-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre n'abondent nulle part, et nous sommes encore, au Canada français, à en souhaiter la venue, qu'il s'agisse du théâtre, du roman, de la poésie ou de l'histoire. Mais l'activité littéraire de ces dernières années est un signe des temps. Elle est toute gonflée de belles promesses.

La récente exposition de la Semaine du Livre, par exemple, a mis en pleine lumière une abondante production littéraire: quelque 200 ouvrages écrits par les nôtres en moins de douze ans. Ce chiffre impressionnait fort, ces jours derniers, les élèves de *MacDonald's College*, devant qui j'avais l'honneur d'étudier l'œuvre d'une dizaine de jeunes écrivains canadiens-français. A tel point que le Doyen Laird — un de nos amis les plus dévoués et sincères — veut absolument former une bibliothèque d'ouvrages écrits par nos compatriotes.

Avec plus ou moins de mesure et de bonne foi, nos critiques ont déjà tenté d'indiquer les causes de la faiblesse de notre production dramatique. Je n'y reviendrai pas, uniquement désireux aujourd'hui d'attirer l'attention des lecteurs de LA REVUE MODERNE sur la très louable initiative du *Montreal Repertory Theatre*.

Cette institution est un théâtre bilingue que Miss Martha Allan fondait il y a trois ans. Par l'esprit qui l'anime, par sa manière de procéder, un tel groupement se rattache à l'œuvre entreprise et menée à bonne fin par Jacques Copeau au théâtre du Vieux Colombier de Paris. Copeau et quelques camarades: acteurs, auteurs, metteurs en scène, décorateurs, ont voulu faire revivre ce qu'Henri Ghéon appelle "un théâtre de mots et de gestes". Nul mieux que l'auteur du *Pauvre sous l'escalier* n'a su interpréter le geste courageux de Copeau et de ses amis. "Leur ambition, écrivait-il — et la nôtre — ce n'était rien moins que de rendre à la poésie la place qui lui revient de droit, la première, sur le théâtre".

L'ambition de Miss Allan et de ses collaborateurs, conditionnée par les circonstances de temps et de lieu, consiste à former chez nous une "école de théâtre". C'est la raison d'être du *Montreal Repertory Theatre* dont l'activité grandit de mois en mois et qui a pour objet de stimuler l'intérêt pour le théâtre en général, surtout de permettre à des auteurs du terroir de faire jouer sur une scène locale des œuvres canadiennes par des acteurs canadiens. Auteurs, acteurs, metteurs en scène, dessinateurs de décors et de costumes, unis par le même désir de voir se former un théâtre canadien et par le souci de l'œuvre d'art bien faite, s'efforcent d'attirer le public, de l'intéresser aux choses du théâtre. Encouragés, soutenus, assurés d'avoir une scène et des acteurs à leur service, et, avec le temps, d'un bénéfice matériel, les auteurs dramatiques n'apparaîtront plus comme des espèces de parias dans le monde des lettres canadiennes.

Déjà, plusieurs centaines de membres, anglais et français, groupés autour de Miss Allan — dont nous ne célébrerons jamais assez le dévouement et la générosité — constituent un public des plus sympathiques. Soit au studio du *Montreal Repertory Theatre*, 1461, avenue Union, soit au *Moyse Hall* de l'université McGill, ils ont déjà assisté à plusieurs représentations théâtrales couronnées de succès. Oeuvres d'auteurs étrangers ou d'auteurs canadiens, français ou anglais, ont subi les feux de la rampe. De tels essais ont démontré jusqu'à l'évidence que les talents ne manquent pas chez nous. Encore faut-il — c'est toujours la même chose — leur donner l'occasion de se produire.

Développer l'art dramatique au Canada, donner à chacun une chance d'essayer son talent, soit comme auteur, acteur, soit comme metteur en scène, décorateur ou machiniste: telle est donc, encore une fois, la très belle œuvre entreprise par le *Montreal Repertory Theatre*. Cette œuvre, maintenue jusqu'ici grâce au dévouement des fondateurs, des artistes amateurs et de quelques auteurs, ne pourra se poursuivre qu'avec la collaboration active du public. Ce dernier aura bientôt l'occasion de manifester sa sympathie aux vaillants apôtres du bon théâtre chez nous.

En effet, le *Montreal Repertory Theatre*, avec la coopération des "Anciens du Gésu", donnera, dans la salle académique du collège Sainte-Marie, rue Bleury, les 18, 21, 22 et 23 mars prochain, la célèbre pièce en quatre actes de M. André Obey, *Noé*, créée au théâtre du Vieux Colombier par le groupe des Quinze. Miss Martha Allan, assistée de M. Pacifique Plante et de M. André Biéler, dirige présentement la mise en scène de cette pièce dont la distribution comprendra les artistes suivants:

Noé.	Dr. Honoré David
Mme Noé.	Mlle Hélène Labrecque
Noema.	Mlle Olivette Thibault
Ada.	Mlle Yvette DeLorier
Sella.	Mlle Monette
Sem.	M. Georges Bouvier
Cham.	M. Ferdinand Biondi
Japhet.	M. Guy Fillion-Payoux
L'Homme Sauvage. . .	M. Bernard Hogue

André Obey est devenu le poète du théâtre des Quinze. Ce "dramaturge de grande et forte race", comme l'appelle René Salomé, présente dans son œuvre un Noé "simple et grand", mais "aussi proche de nous que peuvent l'être un de nos vieux paysans à la charrue, un de nos vieux artisans à l'établi". C'est donc cette œuvre, représentée pour la première fois en Amérique, que le public de Montréal est invité à entendre et à applaudir en mars prochain. L'effort du *Montreal Repertory Theatre* mérite tous les encouragements. La pièce d'André Obey à elle seule devrait attirer le plus grand nombre d'auditeurs au Gésu, car c'est, d'après Henri Ghéon, "un des plus beaux spectacles qui soient pour les yeux, et le seul jusqu'ici de son espèce. Un des essais de tragédie familière les plus hardis et les plus émouvants; à de nombreux moments, l'un des plus réussis et des plus hauts que je connaisse".

Jean BRUCHESI

LA VIE CANADIENNE

Représentation Parlementaire

C'EST la province de Québec, nos lecteurs le savent, qui fournit l'unité de population d'après laquelle on fixe, à chaque recensement décennal, la représentation parlementaire des huit autres provinces de la Puissance, à Ottawa. En vertu de l'article 51 de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, le nombre des députés québecquois est invariablement fixé au chiffre 65; "Québec aura le nombre fixe de soixante-cinq représentants. Il sera assigné à chacune des autres provinces un nombre de représentants proportionné au chiffre de sa population comme le nombre soixante-cinq le sera au chiffre de la population de Québec".

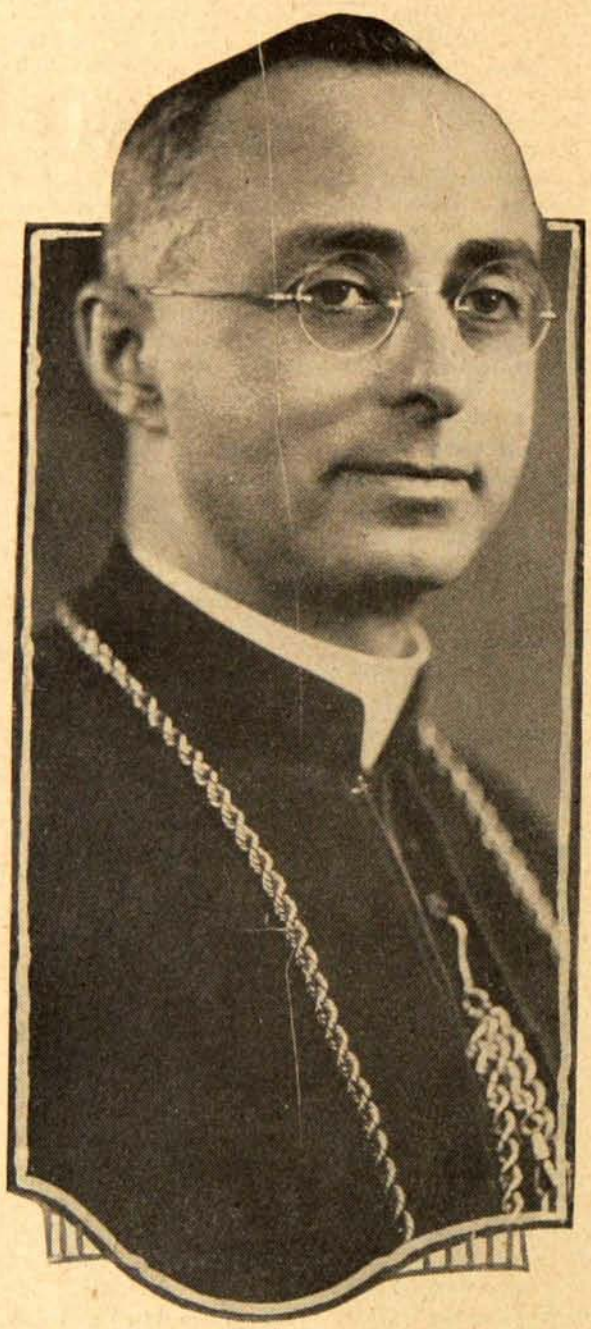
Escomptant la facilité et la rapidité avec lesquelles nos mères québecquoises mettent des enfants au monde, les "Pères" canadiens-français de la Confédération n'avaient toutefois pas prévu l'avalanche des immigrants qui déferlerait un jour sur les provinces de l'Ouest. Ou bien, peut-être se disaient-ils que la crainte de voir augmenter trop vite la représentation parlementaire des futures provinces inciterait les Canadiennes françaises à collaborer de plus en plus avec le Créateur. Quoi qu'il en soit, les provinces de l'Ouest se sont peuplées en majorité d'immigrants européens. Québec a vu partir pour les Etats-Unis ou pour l'Ouest des centaines de milles de ses enfants et la proportion des naissances, bien qu'elle soit encore très honorable pour notre vitalité, n'est plus ce qu'elle était il y a un siècle. Pour empêcher l'accroissement trop rapide de la représentation parlementaire des provinces d'Ontario et de l'Ouest, il nous aurait fallu, d'un recensement à l'autre, augmenter dans la même proportion l'unité de population de la province de Québec. Ce n'est pas ce qui s'est produit. Québec a toujours soixante-cinq députés. Le nombre des représentants de l'Ontario, du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta et de la Colombie britannique n'a cessé de croître. Bien plus, d'après les chiffres du recensement de 1931, la province de Québec a un député pour 44,719 habitants — tel est le quotient — tandis que la province d'Ontario en a un pour 41,849 habitants. Il y a là une injustice peu conforme aux principes du suffrage universel et de l'égalité démocratiques — s'il en est qui croient encore à ces nuées. C'est pour faire disparaître cette injustice que M. Victor Barrette, député de Berthier, déposait devant la Chambre des Communes, à la session d'automne, une importante résolution dont voici la portée. Prenant prétexte de la prochaine redistribution des sièges électoraux, M. Barrette demande ni plus ni moins que la province d'Ontario remplace la province de Québec pour déterminer l'unité de population d'où dépend le nombre de ces sièges électoraux. "Afin d'assurer l'harmonie parmi le peuple canadien, le Parlement du Canada devrait accorder aux provinces une représentation juste et équitable fondée sur l'unité de représentation de la province d'Ontario".

Si, par chance, la résolution de M. Barrette, replacée devant la Chambre ces jours derniers, recueillait l'assentiment de la majorité des députés et sénateurs, la province d'Ontario conserverait ses 82 représentants, mais la province de Québec en aurait 69, au lieu de 65. La représentation des provinces de l'ouest serait également accrue, celle des provinces maritimes diminuerait légèrement, et la Chambre des Communes compterait 252 membres au lieu de 245. Mais il est fort peu probable que la résolution du député de Berthier dépasse la première lecture. Il n'apparaîtra pas opportun d'augmenter, en temps de crise, le nombre des élus du suffrage universel. Combien le trouvent même trop élevé, trop coûteux et ne demanderaient pas mieux que de le voir réduit de moitié. Est-ce que 125 députés ne feraient pas aussi bien l'affaire que 250?

Toutefois, ce n'est pas cet aspect du problème qui nous intéresse présentement. Il s'agit de savoir si la demande de M. Barrette est juste et raisonnable. Nous le croyons, sans entretenir l'espoir que la résolution, dans la forme où elle a été présentée, ait quelque chance de succès. Une fois de plus, nous devons admettre que la Confédération coûte cher à la province de Québec.

Le Cardinal Villeneuve

LE Souverain Pontife Pie XI vient de causer une joie indicible à l'Eglise canadienne, en élevant au cardinalat Son Excellence Mgr Villeneuve, huitième archevêque de Québec. De l'Atlantique au Pacifique, il n'est pas un catholique, sans distinction de race ou de langue, qui n'applaudisse de toutes ses forces au geste du Pape. Le nouvel honneur conféré au siège de Québec, s'il est conforme à une tradition déjà vieille d'une cinquantaine d'années, rejaillit sur chacun des membres de l'Eglise canadienne, religieux ou laïques.



S. E. le cardinal Villeneuve

Québec, berceau de la race française en Amérique, est aussi le berceau du catholicisme sur ce continent. C'est de Québec que partirent les missionnaires pour aller évangéliser les peuplades indiennes, suivant les instructions des rois de France et l'ardent désir des premiers explorateurs, tel Champlain qui souhaitait de "faire venir les Sauvages à la connaissance de Dieu" et y contribua largement. De plus, c'est dans les limites de l'immense vicariat apostolique de François de Laval que se sont formés peu à peu, depuis près de deux siècles, les principaux diocèses de l'Eglise canadienne et même de l'Eglise des Etats-Unis.

Monseigneur Villeneuve devient donc le quatrième cardinal canadien, ses trois prédécesseurs ayant été les cardinaux Taschereau, Bégin et Rouleau. Jeune encore — il aura cinquante ans en novembre prochain — le nouveau prince de l'Eglise a gravi rapidement les échelons de la hiérarchie ecclésiastique. Prêtre depuis 1907, nommé premier évêque de Gravelbourg en juin 1930, promu archevêque de Québec dix-huit mois plus tard, Son Eminence le cardinal Villeneuve s'est acquis une juste réputation de théologien et d'éducateur, unissant à la science d'un esprit formé d'après les meilleures disciplines, l'inépuisable charité de son coeur de prêtre et un sens aigu des problèmes sociaux. Il a toujours donné la preuve d'un patriotisme éclairé qui s'est traduit par des actes, des conférences, des écrits, avec l'unique souci de voir progresser le petit peuple canadien-français et de contribuer à ce progrès.

LA REVUE MODERNE partage la joie de l'Eglise canadienne, du siège de Québec et des frères en religion du nouveau cardinal, ces intrépides Oblats de Marie-Immaculée qui besognent depuis un siècle au pays du "grand silence blanc" et à qui le premier ministre de la Puissance, l'honorable R. B. Bennett, rendait récemment un témoignage des plus flatteurs. A Son Eminence le cardinal-archevêque de Québec, qui recevra le chapeau rouge au Consistoire du 13 mars, l'hommage de notre respect et de notre admiration.

La Fédération Nationale

LA Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, qui groupe une quinzaine d'associations féminines canadiennes-françaises, célébrait, les 23, 24 et 25 janvier, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Des cérémonies religieuses, des séances d'études et un déjeuner ont marqué cette nouvelle et lumineuse étape d'une oeuvre qui a déjà rendu de précieux services, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue national et social, et qui est devenue un organisme essentiel de la société montréalaise.

L'on a rappelé, à cette occasion, les débuts difficiles de l'oeuvre que fondaient en 1907, avec le concours de quelques femmes d'élite, mesdames F. L. Béique et Henri Gérin-Lajoie. Une séance entière figurait au programme des fêtes sous le titre de "La leçon du passé". Tour à tour, les deux fondatrices ont évoqué la démarche qu'elles firent auprès de Monseigneur Bruchesi, à une époque où l'action sociale féminine apparaissait généralement comme une dangereuse et inopportune nouveauté. "Nous sommes allées, rappelait madame Béique, trouver Monseigneur Bruchesi qui a eu la bonté de nous encourager tout à fait et c'est grâce à lui si notre société a pu commencer, car l'idée d'une action sociale féminine n'était pas encore acceptée."

Ainsi protégée et soutenue, dès ses débuts, assurée du concours de femmes du monde conscientes de leurs responsabilités et soucieuses du progrès moral et matériel de leurs compatriotes, la Fédération Nationale se mettait aussitôt à l'oeuvre. On ne compte plus les succès remportés par elle et les initiatives qui ont pris naissance dans ses rangs, qu'il s'agisse d'éducation ou de législation, les deux domaines où son activité n'a cessé de s'exercer depuis vingt-cinq ans. Cercles d'études, associations professionnelles des employées de bureau, de magasin et de manufacture, groupe des Femmes d'affaires, Jeunesse ouvrière catholique féminine, enseignement ménager paroissial, aides maternelles: voilà qui en dit long sur les bienfaits dont notre peuple est redevable à ce féminisme bien compris — le seul qui ne mette pas en péril les droits de la famille et l'intérêt général de la société. L'action sociale féminine — dont le besoin grandit de jour en jour — n'est devenue possible chez nous que grâce à la Fédération fondée au bon moment. Pour une fois, nous n'avons pas fait le geste tardif, et, surtout, l'oeuvre s'est maintenue, elle a grandi, ayant, entre autres moyens de se faire connaître et d'opérer la liaison entre ses groupes, cette vaillante petite revue qui s'appelle *La Bonne Parole*.

La Fédération Nationale, logée chez elle depuis plusieurs années, a des droits sur nous. Ne lui ménageons ni l'aide matérielle ni l'appui moral que son passé lui permet d'escompter et que les années à venir réclameront davantage.

JEAN-BAPTISTE



LA VILLE LUMIERE

Impressions d'un voyageur sur l'enchantement qu'est Paris "la plus belle ville du monde"

A Paris, la femme, de quelque nationalité qu'elle soit, est dans son élément. En deux minutes, la ville des bords de la Seine l'a conquise et elle en garde l'ineffaçable impression. Elle l'aime dans sa jeunesse, la revoit avec joie dans sa maturité et la regrette dans sa vieillesse.

L'heure charmante de l'avril à Paris pour le voyageur, est peut-être celle de l'absinthe alors que les habitués regardent béatement l'eau pénétrer lentement, goutte à goutte, le morceau de sucre surnageant dans les grands verres.

Cependant, la mienne n'est pas du même genre. Je la passe de préférence sur les quais, choisissant un bouquin ici et là, admirant le rougeoiement de la Seine sous les rayons du soleil couchant, ou le midi, le fin duvet des platanes dansant à la brise légère du printemps; et ce, jusqu'à ce que, les dernières lueurs disparues, les lumières scintillantes du pont tracent leur cordon lumineux, en descendant vers le Trocadéro et en montant vers l'île de la Cité et les tours de Notre-Dame.

Oh! Paris en avril, le Paris de la jeunesse! Y eut-il jamais charme plus durable?

Les américaines aussi expertes dans l'art de faire leurs achats que les vendeurs de carpettes orientales, et dont la ténacité jusqu'à la conclusion de leur marché tient un vendeur hors d'haleine, sont réputées les femmes les plus extravagantes du monde. Mais il est bon de rappeler qu'avec quelques dollars seulement, elles peuvent aussi visiter les magasins pendant toute une après-midi, et qu'au contraire des hommes, elles n'achètent jamais rien dont elles ne soient absolument satisfaites. Le commis le plus médiocre peut persuader un homme que les chaussures qu'il lui offre lui vont très bien, quand il sait le contraire. L'homme achète à la hâte pour regretter presque aussitôt.

Aucun homme ne peut estimer Paris au même degré qu'une femme, car Paris est lui-même une femme. Beaucoup d'hommes l'aiment, mais les femmes seules le comprennent. Paris est la plus belle ville que j'aie jamais vue; nénamoins, je ne m'y sens pas chez moi, bien que j'aie passé plusieurs mois au milieu de sa belle activité. Je n'avais jamais pu comprendre le pourquoi de cette impression avant d'entendre la réflexion d'un étudiant américain: "A Paris, je me sens comme entouré d'ennemis polis". Les Français ont un profond esprit de famille. La mère française et la ménagère française sont constamment sur leur garde. Si vous leur parlez de quelque sujet concernant leur bourse, leur maison ou leurs enfants, leur visage revêt aussitôt une expression sérieuse comme celle d'un homme avec qui vous avez une conversation d'affaire.

Paris est la plus belle ville du monde, mais il ne faut pas oublier que Paris est une ville du nord. L'épithète "la France ensoleillée", ne s'applique pas à Paris où le climat est à peu près le même que celui de Londres. Les nuages reviennent aussitôt après la pluie. Anatole France dans son amusant roman: "Le crime de Sylvestre Bonnard", décrit ainsi les yeux de son héroïne "ses yeux étaient gris, le gris du ciel de Paris". A Paris, le ciel est ordinairement bas, impénétrable, les rues et les trottoirs bourbeux, avec une puie fine.

Paris attire des hommes remarquables et illustres de toutes les parties de la France, des écrivains et des peintres des quatre coins du monde. C'est une agréable satisfaction que de se promener par ses belles rues, ses beaux boulevards et de penser que tant d'écrivains et d'artistes du monde entier vivent dans cette ville magnifique.

Outre les poètes, les dramaturges, les romanciers, les sculpteurs et les peintres, il y a les héros nationaux. Les rues et les avenues portent les noms d'hommes célèbres et on trouve leur statue dans les squares et sur les places publiques. La France est aussi très hospitalière aux œuvres d'art des autres pays.

Si la Bible et Shakespeare représentent le génie national anglais, Voltaire et Racine représentent le génie français.

Le printemps dernier, Shakespeare a été l'auteur dramatique le plus populaire dans la capitale française. Un théâtre national, l'Odéon, dut donner plusieurs représentations de "Le roi Lear" pour répondre aux nombreuses demandes, et la célèbre Comédie Française a répété et répété "Hamlet", toujours avec le même succès: salle comble et un auditoire enthousiaste. A l'Opéra, l'auteur le plus populaire a été Wagner. "Lohengrin", "Tannhauser" ont été bien accueillis, mais les œuvres les plus applaudies furent "Les maîtres chanteurs de Nuremberg", "La Walkyrie" et "Tristan et Ysolde".

Les théâtres français, à part ceux qui sont subventionnés par l'Etat, souffrent de la dépression financière qui affecte ceux des autres pays. Il n'y en a que quelques-uns qui soient ouverts et ils sont loin d'être remplis. Les représentations commencent ordinairement vers neuf heures, et comme il s'écoule un temps interminable entre les actes, elles ne finissent pas avant minuit.

Les écrivains français prétendent que la passion du sport a été funeste à l'intellect français, qu'elle a tué le théâtre et l'amour de la lecture, et qu'elle a éteint l'idéal chez la jeunesse française. De quelque manière que c-soit, il n'y a pas à nier que l'idée sportive anglaise a cone quis les jeunes de France, ce qui est excellent pour leur santé. Les jeunes gens jouent à la balle au camp, au tennis, au golf, et les jeunes filles excellent au tennis. Le sport est devenu une *passion nationale*, et le cadeau le plus apprécié que vous puissiez faire aux garçons et aux filles, est une raquette de tennis. Le sport offre de véritables avantages. Il est un facteur de santé, de vigueur, de courage, de respect pour l'adversaire, de confiance en soi-même, d'habileté à remporter la victoire sans vanité, de subir une défaite sans chercher une excuse, de bonne camaraderie, et de bien d'autres qualités.

Les funérailles sont un des spectacles les plus caractéristiques de Paris. Elles sont solennelles, et les Français suivent le corbillard à pied, contrairement aux Américains qui, toujours au nom du confort, vont aux funérailles et en reviennent en automobile. Il y a une autre coutume française qui devrait être suivie partout. Quand une procession funèbre défile, qu'elle soit pauvre et humble, tous les hommes qui sont sur le trottoir se découvrent. "Nous leur disons au revoir", m'explique un jour un parisien pendant un défilé.

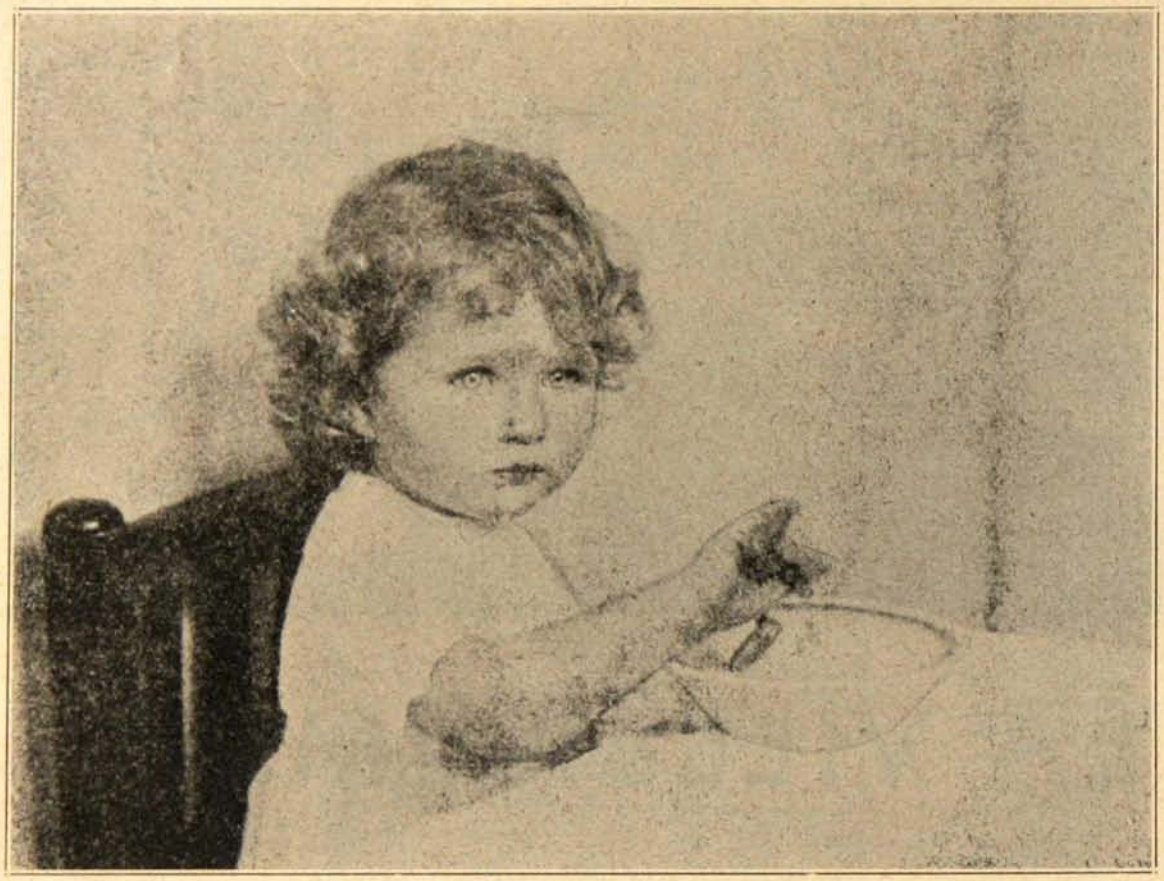
Etre à Paris, c'est aussi être rapproché des chefs-d'œuvre d'architecture que possède la France: les cathédrales gothiques du nord. Rien n'est plus beau que les cathédrales de Chartres, du Mont-Saint-Michel, de Rouen, d'Amiens, de Rheims, de Laon, de Bourges, de Le Mans, de Notre-Dame de Paris. Il est impossible d'entrer dans la cathédrale de Chartres et d'en sortir avec la simple curiosité satisfaite. On en garde une impression indéfinissable.

La grâce est la qualité caractéristique des parisiens. Ils détestent tout ce qui est laid et gauche. Tout est gracieux en France: les peintures, la sculpture, les jardins, les repas, le peuple. Ils servent les mets de façon attrayante et coquette. Leurs vêtements semblent faire partie de leur personnalité.

Il est amusant de constater comme le parisien ne veut pas admettre que ce qu'il a sous sa garde ou sa direction puisse être vilain. Une parisienne tenant une maison de pension, me faisait visiter des chambres. Comme devant une, si petite qu'on aurait à peine pu y loger une poupée, je lui en faisais la remarque, elle me répondit: "Elle est mignonne, très mignonne"!

(Courtoisie du "Dellneator")

L'Hygiène dans l'Alimentation



LA question de l'alimentation est, de nos jours, la question la plus importante pour la maîtresse de maison. La maman a, non seulement l'obligation de satisfaire le goût de sa famille, mais surtout la responsabilité de choisir une nourriture appropriée aux besoins de chacun de ses membres.

Avec le profond souci de développer une race forte et saine et d'aider aux mères à former une jeunesse vigoureuse et rayonnante de santé, le Gouvernement a fondé les Ecoles Ménagères, oeuvre foncièrement nationale et patriotique qui enseigne aux jeunes filles l'art d'être les économes et habiles ménagères de demain.

Un grand nombre de dames et de demoiselles — et nous ne saurions trop les encourager — ont l'avantage de suivre ces cours donnés par des personnes d'une compétence indiscutable. Mais pour celles qui ne sont pas à même de profiter de cet enseignement ménager, voici quelques conseils qui pourront leur être utiles à l'occasion.

Le premier point à considérer à ce sujet, est d'établir son budget de manière à permettre un item d'alimentation suffisant pour un approvisionnement sain et fortifiant qui comprendra le lait, les oeufs, les légumes et les fruits, en plus de la viande et des aliments qui l'accompagnent généralement dans la plupart de nos familles canadiennes.

Il importe donc que les femmes aient une connaissance de ces problèmes, qu'elles puissent leur faire face et les résoudre lorsqu'ils se présentent.

D'abord, comme proportion, allouons une pinte de lait par jour pour chaque enfant, et une chopine pour chaque grande personne. Ceci fait, divisons la nourriture en quatre groupes de coût à peu près égal, comme suit:

Pain, céréales, riz et autres.
Légumes et fruits.
Oeufs, viande, fromage, fèves et pois secs.
Graisse, sucre et autres épiceries.

Si nous répartissons ainsi nos dépenses, il sera facile de *balancer* les menus, même si nous achetons des produits de qualité supérieure.

Maintenant, si le coût d'achat du lait et du fromage est de beaucoup plus élevé que celui de chacun des autres aliments, le lait évaporé — meilleur marché — aidera considérablement à rétablir l'équilibre. C'est là un des avantages de cet excellent produit.

Un diététiste compétent a dit: "Il est bon de faire la diète du pain et du lait." Et il ajoute: "Moins il y a d'argent à dépenser, plus on doit se priver d'autre nourriture et s'appliquer à donner une large place aux légumes et aux fruits."

Des experts ont fréquemment démontré depuis quelques années, que des familles quelquefois nombreuses peuvent être nourries avec des plats substantiels quoique d'une variété très limitée.

Ainsi, quand *chaque* sou doit être *bien* employé, achetez *d'abord*

DU LAIT	PAIN ET CEREALES
Frais	Pain de blé entier
Evaporé	Flocons de maïs
ou	Autres céréales
toute autre	tels que
forme de lait.	l'avoine roulée

LEGUMES ET FRUITS

Pommes de terre	Tomates fraîches
Chou	ou en conserve
Carottes	Bananes
Oignons	Pruneaux
Epinards	Oranges
Navets jaunes	
Fèves et pois	

Les fruits crus et les légumes devraient avoir leur place dans un, au moins, des menus quotidiens. Ne pas oublier aussi que le pain vieux d'une journée est meilleur pour les enfants que le pain frais. Il est d'ailleurs plus économique.

Quand les fruits frais ne sont plus de saison, il y a encore comme ressource les conserves de fruits de chez nous — il y a de quoi satisfaire tous les goûts — et les pommes, les délicieuses pommes du pays qui devraient faire partie des provisions d'hiver de toute famille canadienne. Elles accompagnent les céréales du déjeuner d'une manière délicieuse.

Le Rêve d'Antoinette

Par **Eveline Le MAIRE**

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres

I

Antoinette d'Aipeuille à Thérèse de Kerdignac

"Prenez garde, mes chères enfants! le monde est un *monstre* malfaisant! (Auriez-vous jamais ouï, par hasard, qu'un monstre fût quelquefois bienfaisant et gentil?) "Dans cette paisible maison, vous ne "pouvez soupçonner sa cruauté perfide, "mais prenez garde!... il vous guette aux "portes du couvent, tout prêt à fondre "sur vous pour vous dévorer!..."

Mignonne Thérèse, vous rappelez-vous ce pompeux discours de Mère Fidélia au jour de notre départ? Je la vois encore, la chère vieille, toute cassée, jaune et ridée comme une pomme de l'an dernier! Elle tenait ses yeux obstinément fixés sur le parquet, si bien verni que je vous chuchotai dans l'oreille que, faute de miroir, elle faisait cela pour "se regarder dans la glace", à quoi vous m'avez, d'un coup d'œil sévère, montré l'inconvenance d'une telle supposition. Vous aviez raison, comme toujours: quand enfin elle releva la tête, nous vîmes ses pauvres petits yeux gris, si ternes d'habitude, briller d'un éclat humide, inaccoutumé, et je compris! Mère Fidélia pleurait!... Pauvre chère figure connue depuis dix ans, toujours la même, toujours laide, toujours fanée, toujours centenaire, je la trouvai soudain d'une beauté inouïe.

C'est alors, vous vous en souvenez peut-être, que j'allai vers elle et, prenant entre mes mains la pomme ridée de l'an dernier, je l'embrassai par deux fois, à pleine bouche. Les larmes étalées jusqu'ici sur l'émail terni des yeux coulèrent lentement sur le parchemin jauni et se nichèrent dans quelque ride où je ne les vis plus.

En m'en allant, j'emportai un sentiment bizarre fait de regret, de reconnaissance, de confusion, pour ce que je quittais, avec la crainte savoureuse de cet inconnu redoutable et du monstre cruel qui me guettait aux portes du couvent. Démêlez cela si vous pouvez.

Je tremblais un peu, en franchissant le seuil béni de la sainte maison..., et, me rapprochant encore de Fanchette, je risquai un coup d'œil au dehors. La rue s'étendait à droite et à gauche, tranquille et muette, presque déserte, avec de grands murs moroses... Le monstre n'était pas là.

A demi rassurée, vaguement inquiète, je pris le chemin de ma destinée, épiant à travers les vitres de mon wagon les cornes ou les griffes de l'hydre redoutable; mais les rivières et les bois défilaient devant moi, paisibles; les villes se succédaient lançant sur le ciel bleu, comme de grands points d'exclamation, les tours et les clochetons de leurs églises, sans rien de suspect ni d'effrayant.

Alors, sans doute, ce serait à Montreil seulement que je verrais l'ennemi face à face et qu'il faudrait, pour m'en défendre, me remémorer les conseils maternels ou terrifiants de Mère Fidélia. Eh bien, on apprendrait alors ce que je suis capable de faire...

Chère Thérèse, vous me connaissez assez pour me croire si je vous dis que je fus, non pas rassurée, mais sincèrement désappointée en entrant dans ma nouvelle existence: là non plus, le monstre n'y était pas!

A quoi me servait mon arsenal de bonnes résolutions? J'aime la lutte, hélas! et rien ne me provoque, à moins que l'ennemi sournois ou bon prince ait décidé d'attendre un peu...

Je n'entrerai pas dans de fastidieux détails sur la maison triste, noire, maussade, de Mlle Bertrand, ma tante, maison où la monotonie, mère de l'ennui, s'est établie en maîtresse souveraine. Je garderai le même laconisme au sujet de sa propriétaire, car je le sais très bien, si je m'étendais un peu, vous me trouveriez méchante et vous me gronderiez très fort... Je ne vous dirai donc pas qu'elle est maniaque, mais maniaque!... Là! ne vous fâchez pas, mettez que je n'ai rien dit. Ou plutôt j'ai voulu dire, elle a un ordre si surprenant, une régularité telle, que sa vie est étiquetée, classée, rangée, comme le pupitre de Marguerite Pinson. Toutes ses minutes sont mises en bouteilles numérotées et, méthodiquement, elle les boit l'une après l'autre. Ainsi, bien que je ne l'aie pas vue depuis deux heures au moins, je puis vous affirmer qu'au moment précis où je vous écris, elle est dans son fauteuil vert, un tabouret sous les pieds, son chat Ratapon sur les genoux; de la main gauche, elle tire un peu l'oreille dudit quadrupède, de la droite, elle tient son journal et doit en être vers la fin de la troisième colonne de la quatrième page, ou aux premières lignes de la colonne suivante.

Je vous ferai savoir un peu plus tard si elle m'aime, ne m'en étant pas encore aperçue jusqu'à présent. Par la même occasion, je vous avertirai de mes sentiments à son égard.

Ne croyez pas, chère amie, que je prenne en grippe Montreil et mon nouveau genre de vie!... Parfois, je l'avoue, j'ai des accès de mélancolie, mais cela dure peu, et ma joyeuse humeur reprend vite le dessus.

Etant décidée à voir les choses du meilleur côté, j'aurai encore de bons moments, je crois. Multipliez-les, petite amie, en m'écrivant beaucoup. Vous connaissez ma très grande affection pour vous, je ne veux pas radoter en vous en donnant de nouveau l'assurance.

Croyez-moi votre amie

ANTOINETTE

La jeune fille achevait à peine sa lettre quand Mlle Bertrand fit son apparition.

— Ma nièce, dit-elle, nous sommes au 1er septembre. Mon expérience m'a permis de constater qu'à cette époque le Pâtis devient un peu frais, et j'ai l'habitude de faire, à partir de ce jour, ma promenade quotidienne sur la route de Champfleur, je n'y veux pas manquer cette fois, car pour moi l'habitude est une chose sacrée. Préparez-vous donc, nous allons sortir.

— Oh! ma tante! il fait une température du Sénégal!

La perspective d'une promenade sur la route très ensoleillée de Champfleur effrayait à bon droit la jeune fille.

— Prétendez-vous, Antoinette, connaître mieux les choses et la vie qu'une femme de mon âge? Votre remarque est déplacée, mon enfant. Croyez, du reste, que vous avez toute liberté de ne pas m'accompagner si cette promenade vous déplaît.

Mieux valait subir les réverbérations solaires de la grande route blanche, que de rester toute une journée dans le sombre logis. Sans mot dire, Antoinette suivit sa tante qui, très digne, se retirait.

Pauvre Mlle Bertrand! la seule pensée qu'un changement quelconque pût être apporté au petit va-et-vient de sa vie de tous les jours la remplissait d'une secrète terreur. Son idéal de bonheur consistait en une routine jamais démentie. Mais, gémissait elle, combien son existence était changée, maintenant qu'il lui fallait recevoir chez elle sa petite-nièce, Parisienne de naissance et d'éducation, orpheline depuis dix ans, et dont elle était la plus proche parente!...

Durant les années de couvent tout avait été parfait! L'enfant se plaisait dans la sainte maison et répondit par un refus quand, aux premières vacances, Mlle Bertrand l'invita mollement à venir chez elle, à Montreil. Deux fois par an, la petite écrivait, et recevait en réponse une lourde pâtisserie dorée capitonnée d'amandes, vers le jour de l'an, et une corbeille de fruits mûrs dans le courant de l'été. Là se bornait la sollicitude maternelle de Mlle Bertrand pour l'orpheline.

Mais quand la jeune fille eut dix-huit ans, il fallut bien songer à elle.

Tout d'abord, la digne demoiselle déclara que s'il lui fallait subir cette jeunesse, elle en mourrait à bref délai. On lui fit comprendre que sa robuste santé résisterait sans doute à un tel assaut, et qu'il serait peu convenable pour Mlle d'Aipeuille de ne point venir chez sa tante: le monde en pourrait jaser.

Ce dernier argument fut tout-puissant sur l'esprit routinier de la vieille fille. Elle envoya Fanchette à Paris, avec mission de ramener la pensionnaire à Montreil. Dès lors, elle considéra sa vie comme bouleversée, quoiqu'elle n'eût rien changé à ses chères habitudes.

Il se fit en son esprit un travail lent et sûr; une idée s'y implanta, solide et indéracinable: pour se débarrasser de cette encombrante petite, sans faire jaser le monde, un moyen existait, le mariage. Ce serait facile et prompt: il y avait à Montreil plusieurs jeunes gens fort comme il faut, Antoinette n'était point sotte ni laide; sans être riche, elle possédait quelques petites rentes; quoi de plus simple, alors?

Que la principale intéressée pût avoir sur le mariage des idées à elle, sages ou baroques, tout opposées aux projets en question, Mlle Bertrand n'y songeait point, non, pas plus que, de son côté, la jeune fille ne soupçonnait les combinaisons machiavéliques qui bouleversaient le cerveau paisible de sa vieille tante.

En attendant l'heure des révélations, l'une et l'autre, essoufflées et en sueur, suivaient sous un soleil ardent la route poussiéreuse de Champfleur.

II

Antoinette fit sensation dans la petite ville de Montreil. Sans être précisément jolie, elle avait un charme exquis et une grâce mutine tout à fait séduisante dans ses yeux très francs, sa petite bouche rose toujours souriante et ses cheveux fous, légers et chatoyants comme de la lumière.

Mlle Virginie était secrètement flattée du succès de sa nièce, mais n'en voulait rien laisser paraître. Tout haut, elle réprouvait fort son élégance pourtant bien naturelle; tout bas, elle la bénissait et en faisait la complice de ses projets.

Mais il fallait qu'on connût mieux la nouvelle arrivée, il fallait la présenter à la société de Montreil... Hélas! que de peines pour marier une jeune fille! Mlle Bertrand admirait très fort son dévouement et sa force morale insoupçonnée jusque-là... Chose inouïe! Elle allait, en septembre, recommencer la tournée de visites qui, depuis les temps les plus reculés, se faisaient toujours méthodiquement dans la première semaine de janvier.

Antoinette raconte à son amie les petits détails de son existence.

"Thérèse chérie, je l'ai vu... le monstre...

"Voulez-vous sa description? Il est insignifiant, lourd banal, comme un vulgaire animal de basse-cour. Rien de redoutable dans son aspect; je ne le crois pas méchant, au sens propre du mot; il manque un peu d'esprit, embaume la province à cinquante pas; je crois même que, pour l'avoir approché, j'en ai pris une vague odeur que vous retrouverez certainement dans cette lettre. En somme, je ne me laisserai pas dévorer par lui, et il ne me semble point en avoir envie; méfions-nous toujours, c'est si perfide, ces monstres-là!

"Il y a trois jours seulement, et sans y avoir été préparée, j'appris soudain que j'aurais avec lui ma première entrevue:

"Au sortir du déjeuner, tante Virginie prit un air grave, et comme je lui offrais mon bras pour faire son traditionnel pèlerinage à l'acacia décharné de l'allée gauche du jardin, quarante pas pour aller, autant pour revenir, qui facilitent, dit-elle, sa digestion, elle eut un geste négatif et me cloua de surprise, en disant:

— Pas aujourd'hui, Antoinette!

— Ma tante, seriez-vous malade?

— Pas encore, quoique je m'y attende chaque jour; heureusement que...

Une de ses habitudes, quand elle me parle, est de terminer par cet adverbe chacune de ses phrases. Pourquoi?

— Aujourd'hui, reprit-elle, je n'ai pas le temps de me soigner, je dois penser à vous, mon enfant.

Je fus si intriguée que je ne songeais pas à rire de son ton solennel.

— Penser à moi, ma tante?... Je vous en suis mille fois reconnaissante, mais pourquoi, à mon sujet, changer vos habitudes et vous priver de votre petite promenade quotidienne?

— Ne savez-vous donc pas, Antoinette, que tout Montreil, en ce moment, a les yeux fixés sur vous?

— Sur moi?... Quel honneur!

— C'est assez naturel, la nièce de Mlle Virginie Bertrand ne peut passer inaperçue dans notre ville. Grâce à moi, j'ose le croire, vous êtes assurée de la meilleure bienveillance. Ces dames vous accueilleront avec indulgence et bonté; tâchez de rester digne de la situation évidente où vous êtes placée.

Il fallait entendre ce ton, en disant cela!... Thérèse, je n'ai jamais essayé de vous tromper en me faisant passer à vos yeux pour l'ange de la douceur... ne vous étonnez donc point si je vous avoue qu'à ces mots je rougis de colère.

— Ma tante, je n'ai pas l'honneur de connaître "ces dames", mais je ne veux ni de leur indulgence, ni de leur bonté. Dites-le-leur de ma part si vous voulez.

— Du calme, ma nièce! je suis surprise, péniblement surprise de votre extrême vivacité. Vous ferez bien d'assouplir votre caractère, mon enfant, si vous voulez vivre

Le roman d'avril

Mon Lieutenant

Par Geneviève LECOMTE

...est l'histoire passionnante de la lutte d'un coeur de jeune fille, entre le souvenir d'un fiancé malheureux qui lui rend sa parole, et l'amour généreux et désintéressé d'un ami d'enfance qui ne demande que le droit de guérir son coeur blessé.

C'est alors que l'auteur fait habilement entrer dans l'intrigue une découverte dont l'intérêt poignant crée une situation dramatique, bouleverse les projets et les rêves du jeune homme, et le pousse au plus héroïque sacrifice: à celui qui lui avait sauvé la vie, un jour, Pierre paye sa dette en lui donnant le bonheur qui brise le sien.

Le Rêve d'Antoinette

dans le monde. Je trouve inconvenante votre manière de me parler, et plus inconvenante encore la façon dont vous traitez les excellents sentiments de ces dames pour vous.

J'avais déjà honte de mon mouvement d'humeur; de plus, un mot de ma tante, me fit dresser l'oreille.

— Vous avez raison, lui dis-je, aussi pardonnez-moi, je vous prie! Alors, ma tante, le monde c'est Montreil?...

— Pas tout à fait, Antoinette, c'est une partie de Montreil, c'est la société choisie à laquelle je voulais vous faire l'honneur de vous présenter, mais, vu votre indépendance d'idées, je ne sais si je dois...

— Oh! si, ma tante, vous devez. Oubliez, de grâce, un mouvement d'humeur que je regrette et conduisez-moi dans le monde.

Mlle Virginie, subitement radoucie, me tapota la joue.

— Alors, petite fille, habillez-vous et faites-vous belle. De mon côté, je vais procéder à ma toilette. C'est pour cela que j'ai changé mes habitudes aujourd'hui.

Elle coula un regard tendre et langoureux du côté de l'acacia pendant que, tout émue, je montais bien vite dans ma chambre, me préparer à ma première bataille.

Quelles armes devais-je prendre? Ma conscience me suggérait vaguement de mettre la petite robe à rayures bleues et blanches que je trouvais très gentille à Pâques, et dans laquelle je serais passée modeste et inaperçue... Mais je voyais tout à côté mon costume de voile blanc pas encore étrenné (vous savez que je raffole du blanc); j'entendais ma tante me recommandant de me faire belle... et, somme toute, je lui dois l'obéissance, à ma tante... Je choisis donc ce que vous devinez. Je fis bien, car Mlle Bertrand avait elle-même sorti de leurs boîtes camphrées ses plus beaux atours: robe de soie, couronne de roses, ombrelle puce à manche d'ivoire, et au milieu de tout cela, un "air de circonstance" qui m'en imposa très fort.

Par une chaleur tropicale (dans ce brave Montreil, on commence les visites au début de l'après-midi), nous partons en campagne.

Chez M. le notaire, une petite bonne effarée vient nous ouvrir.

— Mme Benoît est-elle visible?

— J'sais pas, j'vas y demander: c'est aujourd'hui lessive.

On entend alors des chuchotements, des pas précipités, des portes qui s'ouvrent et se ferment. Bientôt, la bonne reparaît et nous introduit dans un endroit si sombre qu'il est impossible d'y rien distinguer. Au bout de cinq minutes, une forte odeur d'eau de javelle et de chlore se répand dans l'endroit mystérieux où nous sommes. J'entends le bruit d'une respiration haletante, de chaises que l'on cogne, de meubles que l'on heurte, et une voix courroucée qui s'exclame: "Encore cette sotte de Joséphine qui laisse une "visite" dans l'obscurité! Excusez-moi, mesdames, mais ces domestiques!"

Nous entendons alors qu'on veut ouvrir une fenêtre. Cela n'arrive pas souvent, sans doute, car une lutte s'engage entre une chose qui résiste et un être humain qui tire, pousse et se démène. La lutte se prolonge; enfin l'humanité triomphe, et la lumière se fait!

Je puis donc voir Mme la notairesse, une courte personne essoufflée, sanglée dans une robe trop hâtivement mise, trahie par la plupart de ses agrafes. Ma tante fait les présentations d'usage.

Mme Benoît, vexée par la négligence de Joséphine, commence sur les domestiques et leurs innombrables méfaits une dissertation qui me donne tout le loisir de jeter un coup d'œil distrait autour de moi.

Je ne puis vous dire ni la couleur ni le style des sièges, cachés sous leurs housses; tâchez de prendre votre parti de cette ignorance! Aux murs, deux glaces modestement voilées de gaze luisante, de naïfs dessins dans de superbes cadres; sur la cheminée, une pendule et son globe entre deux bouquets de dahlias en étoffe lie de vin; vers la fenêtre, un piano jaunâtre. Je crois bien que c'est tout.

Pendant ce temps, les voix de ma tante et de notre hôtesse continuaient à me bercer par les mêmes mots souvent prononcés: lessive, savon, chère amie, repassage, cendre, soude, Joséphine, etc. Je me rendais compte, vaguement, que j'étais peu brillante: depuis l'entrée de Mme Benoît je n'avais pas ouvert la bouche! Par deux fois, une petite toux sèche de ma tante sembla me rappeler à l'ordre; à la fin elle n'y tint plus.

— Ne trouvez-vous pas, Antoinette, que Mme Benoît a une idée excellente d'employer l'eau de riz plutôt que l'amidon pour ses rideaux de vitrage?

— Mais je ne sais pas...

Je m'arrêtai, foudroyée par le regard de ma tante.

— Voyons, mon enfant, continua-t-elle, ne vous laissez pas intimider ainsi. Vous êtes ici presque en famille, et du reste, l'avis d'une personne adroite comme vous l'êtes pourrait ne pas nous être inutile.

Du coup, je la regardai bien en face, persuadée qu'elle se moquait de moi. Mais non, rien d'ironique sur son visage, rien qu'une admiration attendrie pour mes nombreuses qualités!

Cependant, j'avais encore présents à la mémoire tous ses sermons sur mon incapacité et ma déplorable éducation.

Je devais passer par tous les étonnements: Chez la femme du maire, nulle comme moi ne saurait diriger un intérieur; chez le médecin, j'excellais dans les travaux d'aiguille; chez le percepteur, ma tante fit de telles allusions à mes capacités culinaires que Mme Largeot implora, de ma science, une recette pour conserver leur fermeté aux cornichons. Je suffoquais! Maintenant encore je me demande ce que tout cela veut dire.

Il est évident que ma tante m'aime peu et m'apprécie encore moins. Je dérange sa vie, je la scandalise par mes éclats de rire et mes idées souvent tout opposées aux siennes.

Alors, pourquoi tant d'éloges?

Il faut que je sois bien sûre de votre amitié, ma Thérèse, pour vous écrire cette lettre interminable. Nulle autre que vous ne la lirait jusqu'au bout.

Pour votre bonté et votre admirable patience, je mets en terminant de très tendres baisers.

ANTOINETTE

III

Fragments d'une lettre de Thérèse à Antoinette

Vos lettres m'amusent, petit lutin. Comme l'a si bien deviné votre amitié, jamais je ne les trouve trop longues...

...Je me suis creusé la tête pour trouver une signification raisonnable des espérances de Mademoiselle votre tante, pour comprendre ce que voulaient dire les louanges (peu sincères, prétendez-vous) dont votre loyauté et votre modestie ont eu tant à souffrir lors de "la première bataille".

Suis-je plus perspicace que vous? ou bien, par quelque miracle inouï, aurais-je soudain une imagination plus vagabonde que la vôtre? Voici ce que j'ai compris, ou cru comprendre:

Toinon, ne vous faites pas d'illusions, vous gênez Mlle Virginie. Elle est, il me semble, une excellente personne, mais se voit obligée, pour vous, de troubler tant soit peu ses chères habitudes. Votre voix, votre pas, votre présence sont autant d'éléments étrangers à la petite monotonie qu'elle aime.

Comment faire rentrer les choses dans l'ordre? Bref, comment se débarrasser de vous?

Votre tante ne veut pas votre mort, elle ne peut vous remettre au couvent; en somme, elle vous aime, croyez-le, et désire votre bonheur, si le sien n'en doit pas souffrir.

Je vois donc une seule issue, pour Mlle Bertrand; vous marier. Vous êtes bien jeune encore, ma chérie, pourtant cette idée ne m'effraie pas trop, sachant ce qu'on peut attendre de votre raison et de votre cœur.

Vous comprenez maintenant pourquoi mademoiselle votre tante, en quête d'un parti sortable, vous présente à la société de Montreil, avec force compliments à votre actif. Les célibataires de l'endroit, attirés par votre excellente réputation, vont sous peu se présenter en foule...

Mon amie, j'espère être informée la première des propositions de M. le notaire ou peut-être même de M. l'adjoint au maire.

Pourtant, restez calme et sachez que tout ce que j'écris est une simple hypothèse.

Un dernier mot. Dieu est bon infiniment. Confiez-lui le soin de votre vie, il saura mieux que vous la conduire. Si le bonheur passe, prenez-le. Croyez toujours en ma sincère affection.

THERESE

Antoinette à Thérèse

Mon amie, est-ce bien vous qui m'avez écrit une telle lettre? Moi, devenir la femme d'un notaire ou d'un adjoint de Montreil! Oh! j'ai bien ri, cette supposition est si drôle!...

Puisque vous avez oublié mes confidences sur mes projets d'avenir, il me faut vous les faire encore et vous gronder un peu de votre mauvaise mémoire.

Vous vous rappelez sans doute qu'autrefois je me révoltais contre le destin qui m'avait faite femme... Je rêvais de grandes choses, de célébrité, de gloire. Le souvenir d'Alexandre me donnait des insomnies; celui de César et de Napoléon, le délire.

J'étais une femme, une misérable femme dont l'âme trop grande devait rester esclave sous une robe de pensionnaire, et je pleurais de rage en lançant au milieu de la classe ces affreux livres d'histoire, écrits par un auteur malicieux tout exprès pour m'exaspérer, semblait-il.

Une fois là, les pauvres livres ahuris ne pouvaient revenir tout seuls! Sur une admonestation indignée de Mère Laurentia, il me fallut un jour aller les chercher.

Les pauvres Macédoniens gisaient en piteux état. Les Romains, plus neufs, ne semblaient pas avoir souffert. Le Français me parut un peu fatigué. Il s'allongeait, grand ouvert, comme n'en pouvant plus. Je le pris dédaigneusement et m'apprêtais à le fermer, l'effleurant à peine d'un regard quand, les yeux dilatés, la respiration suspendue je retins à grand'peine un cri de joie, de triomphe, de reconnaissance, de tout ce que vous voudrez.

Merci, mon Dieu! pensais-je, merci de cette révélation, de cette lumière éclatante projetée sur mon avenir. Vous m'avez montré ma voie!

Qu'avais-je donc vu de si miraculeux dans cette innocente histoire? Oh! rien de plus simple, chère amie: mon livre, en tombant, s'était ouvert tout tranquillement à la page de Jeanne d'Arc. Je crus à une intervention divine me montrant que les femmes peuvent comme les hommes se couvrir de gloire.

De ce jour, je recherchai la solitude et le silence pour mieux entendre "mes voix". Je m'informai anxieusement auprès des externes de l'état politique de la France et de l'Europe... Hélas! tout était tranquille: point d'envahisseur à l'horizon... point de visions lumineuses ni d'avertissements angéliques! Je commençai à m'inquiéter.

Au bout de trois mois, de trois interminables mois, je renonçai à toute espérance, et je pleurai de nouveau mes illusions perdues.

J'oubliais César et les grands conquérants pour jalouser Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette. Je pâlissais d'envie au souvenir des héroïnes de la Révolution. Pendant deux jours, je fus Mlle Sombreuil; pendant toute une semaine, Charlotte Corday.

Je dis à ce sujet des choses terrifiantes à Mère Fidélia.

— Ma Mère, comment pouvez-vous rester aussi calme quand je parle de cette femme?... Vous ne sentez donc pas ce qu'elle a dû lutter et souffrir, vous ne voyez donc pas son admirable dévouement!

— Mon enfant, du calme, du calme!

— Mère Fidélia, dites quelque chose.

— Eh bien! Charlotte Corday était une exaltée.

Je bondis.

— Une exaltée, oh!... Mère Fidélia! pouvez-vous dire des choses pareilles!...

J'étais si surexcitée que les mots ne venaient plus, que les idées me manquaient.

Mère Fidélia posa sur moi un long regard inquiet.

— Vous m'épouvantez, mon enfant, dit-elle.

Le soir, Mère Supérieure me fit venir dans sa chambre et me dit des choses très belles, dont je me souviendrai toujours, sur le rôle de la femme au foyer domestique et dans la société. Elle me montra que le devoir est partout et que, pour le remplir en silence il faut souvent plus d'héroïsme que dans les grandes actions d'éclat.

— Puisque vous aimez tant les femmes guerrières et frondeuses, ajouta-t-elle en souriant, pourquoi ne supportez-vous pas sans larmes de légères égratignures? Pourquoi mourez-vous de peur quand il tonne? Pourquoi refusez-vous de traverser une cour à la nuit noire? Vous n'êtes pas du bois dont on fait les héroïnes, mon enfant. Contentez-vous d'être une femme simple, bonne et sensée.

Mère Supérieure avait raison, je le compris bien vite, et je renonçai en soupirant à être une femme "dont on parle".

Mais si je ne dois pas être *quelqu'un*, pourquoi n'essayerais-je pas au moins d'épouser *quelqu'un*? Ce rêve est bien permis, je suppose. Je reporterais sur celui que j'aimerai mon ambition et mes désirs de gloire, voulant tout pour lui, et rien pour moi.

Il me faudrait tomber de trop haut, voyez-vous, pour épouser votre notaire ou votre adjoint.

Je rencontre une petite difficulté. Ici, le héros manque, où le prendrai-je? A son défaut, je me contenterais d'un homme célèbre ou très en évidence... Mais lui aussi, je ne sais où le trouver.

Un ministre? Montreil n'en a jamais vu, et puis cette situation est si fragile!

Un avocat célèbre, défenseur de la veuve et de l'orphelin, et dont la parole remue les foules?

Un ambassadeur, drapeau de la France à l'Etranger?

Un savant?... Tout cela est très joli. Hélas! j'ai bien peur de rester vieille fille en les attendant.

J'ai déjà pris mes renseignements. Je sais qu'il n'y a personne ici, ni poète, ni grand musicien (une des formes les plus aimées de mon rêve), rien pour mon bonheur.

Mais je ne désespère pas, il me reste encore une toute petite chance:

Les environs de Montreil sont ravissants, et souvent, m'a-t-on dit, des artistes épris de leur fraîche beauté viennent y faire de longs séjours.

Peut-être... Ce serait charmant d'épouser un peintre, célèbre naturellement: on expose au Salon, on a des médailles; les revues parlent de lui, les journaux publient son portrait et les interviews qu'on lui a arrachées; quand il meurt, ce sont partout de longs articles éplorés rappelant sa carrière, son génie, les détails de sa vie intime. L'épouse, la muse, l'inspiratrice n'est pas oubliée non plus dans ces cas-là.

Ma chérie, que dites-vous de mon idée?

IV

Mlle Bertrand ne sortait jamais le soir, ce n'était pas dans ses *habitudes*. Pourtant, à la fin de septembre, elle fit cette chose inouïe en faveur de sa nièce et consentit à la conduire au grand bal donné par Mme de Châtenoy pour les dix-huit ans de sa fille.

L'invitation arriva un matin où Mlle Virginie, après une bonne nuit peuplée de songes apaisants, était d'agréable humeur.

Elle commença par hausser les épaules, blâma l'infirmité qu'ont certaines gens de ne savoir s'amuser tout seuls.

La fidèle Fanchette qui, à ce moment, procédait comme chaque jour à la toilette de Mademoiselle, reçut à ce sujet toutes ses confidences.

— Moi, aller en soirée! me coucher après minuit! tu ne me verras pas faire cette folie, ma bonne.

— Eh! mademoiselle, ce ne serait pas une si grande folie après tout.

— Tu parles sérieusement, Fanchette?

— Très sérieusement, mademoiselle.

La grande glace encadrée d'acajou réfléchissait un visage austère ne portant nulle trace d'ironie ou d'aliénation mentale.

— Ce ne serait pas pour vous que vous iriez, bien sûr, ce serait pour la petite. Croyez-vous que le temps ne doit pas lui durer des fois, à cette innocente? Dans son couvent, elle était avec de petites demoiselles, ici elle ne connaît encore personne. Mademoiselle est très bonne, bien sûr, mais Mademoiselle n'est pas de son âge, ni moi non plus. Et puis, ajouta d'un air fin la fidèle servante qui connaissait les secrètes pensées de sa maîtresse il y aura peut-être à cette soirée un beau monsieur qui la trouvera gentille et la demandera en mariage.

— Sais-tu bien, Fanchette, que tu viens de dire une chose très sensée? Va me chercher Antoinette.

Peu après, la jeune fille arriva surprise et curieuse: il fallait une chose grave pour que Mlle Virginie la fît appeler à cette heure inusitée.

— Me voici, ma tante!

— Lisez cela, mon enfant.

— Oh! le joli billet parfumé!... Une invitation! Quel bonheur, ma chère petite tante, ce sera la première fois que j'irai au bal! Mais je ne suis pas très sûre de me rappeler toutes les danses. Si j'allais me tromper!

Le Rêve d'Antoinette

— Calmez-vous, Antoinette. Dans tout ceci, vous oubliez une chose: mon consentement.

— Oh! ma tante, auriez-vous l'intention de le refuser? Alors, pourquoi m'avoir appelée, pourquoi me montrer cela? Si je n'avais rien su, au moins je ne regretterais rien!

— Bon, vous allez pleurer! pour une telle frivolité! Quelle enfant vous êtes! Je suis peinée, vraiment, très peinée de vous voir ainsi. Mais rassurez-vous, je vous mènerai à ce bal. Après mûre réflexion, je crois devoir le faire, pour plusieurs raisons; il me serait difficile de répondre par un refus à l'amabilité de l'excellente Mme de Châtenoy, puis ces sortes de distractions sont très rares à Montreil; pour une fois je consens à bouleverser mes habitudes, heureusement que... Enfin, une petite distraction ne pourra pas vous faire de mal.

— Chère tante, vous êtes exquise, laissez-moi vous embrasser. Croyez-vous qu'il sera très joli, ce bal? Y aura-t-il beaucoup de monde?

Mlle Bertrand dut avouer son ignorance.

— Mais tout fait supposer que ce sera bien, ajouta-t-elle, et comme vous avez un rang à soutenir, je désire que vous ayez une toilette convenable. Pensez-y, examinez votre garde-robe et s'il vous manque quelque chose, dites-le-moi.

Antoinette ravie remonta tout de suite dans sa chambre pour s'occuper de cette importante question, mais sa joie s'arrêta net devant ses placards grands ouverts. Sa modeste garde-robe ne comprenait, en dehors de ses robes de pensionnaire, que quelques frais costumes d'été bons pour la ville, et tout à fait impropres au rôle de toilettes de bal. Elle eut beau faire, s'ingénier, combiner, elle n'en put rien tirer, et, la mine penaude, s'en alla conter sa déception à Mlle Bertrand.

Quand celle-ci eut constaté, *de visu*, que la jeune fille n'exagérait rien, elle réfléchit longuement. Faudrait-il refuser d'aller à ce bal sur lequel, depuis un quart d'heure, elle venait de bâtir tout un château en Espagne? ou, pour l'accepter, faudrait-il faire des dépenses folles? Comment tout concilier? Quel moyen de sortir de là?

— Antoinette, venez avec moi, dit-elle enfin. J'ai là-haut, dans quelque coffre, d'anciennes robes de ma grand'mère, votre trisaïeule, où nous trouverons peut-être ce qu'il nous faut. Voilà bien longtemps que je ne les ai regardées, je me souviens pourtant de les avoir jugées fort belles, autrefois.

Avec mille peines, on fit jouer les serrures rouillées par vingt-cinq ans d'abandon; les clés, révoltées d'une telle profanation, refusaient énergiquement tout service.

Il fallut appeler Fanchette à la rescousse, et ce ne fut pas trop des efforts combinés des trois femmes pour venir à bout du meuble récalcitrant. Il cède enfin, le couvercle s'ouvre laissant s'échapper l'exhalaison dolente d'un parfum démodée et charmant, évocateur discret d'un âge disparu, et le fouillis des soies aux tons langoureux dans un bruissement gazouilleur et coquet.

Antoinette bat des mains et pousse un cri de joie.

— Oh! chère tante, il y a là de quoi faire revivre toute la cour de Marie-Antoinette. Que c'est joli, et frais encore! Conseillez-moi, de grâce, que dois-je prendre?

— Ces gros bouquets me semblent trop vieux pour vous; ce satin est bien lourd...

— Et cette mousseline brodée, un peu... mûre. Quel dommage, c'est si gentil!

Le choix s'arrête enfin sur un taffetas rayé de blanc et de rose, parsemé de fleurettes Pompadour, d'un ensemble charmant avec ses nuances molles atténuées par le temps.

Et sur ce fragile morceau de soie les rêves s'entassent et montent dans un tourbillon chatoyant: rêve de plaisir éclos sous les boucles d'or; rêve de paix reconquise née sous les bandeaux blancs.

. . . . . .

Enfin! le jour du bal arriva.

Depuis une semaine, Antoinette comptait les heures, trouvant ces derniers jours les plus longs qu'elle eût jamais vécus. De vagues échos des splendeurs préparées lui venaient par les rumeurs de la ville inhabituée aux réceptions cérémonieuses: dans la petite société de Montreil on ne parlait plus d'autre chose.

A neuf heures, tante et nièce partirent, l'une chantant, l'autre maugréant. Le cœur d'Antoinette battait à se rompre quand elles atteignirent l'avenue du château gracieusement illuminée par des girandoles de lanternes chinoises, tandis que, tout au bout, elles apercevaient l'imposante façade laissant ruisseler par toutes ses fenêtres une lumière éclatante et les phrases attardées d'une valse langoureuse.

Des groupes d'invités, peu à peu, les rejoignirent; on arrivait.

Dès le vestibule, c'était une profusion de lumières et de fleurs; les reines-marguerites, les glaïeuls et surtout les roses se mariaient aux fougères et aux fusains dans une harmonie rustique et souriante. Par les portes-fenêtres largement ouvertes sur la terrasse, le parfum des géraniums-lierres arrivait en effluves capiteux, et la masse sombre d'un gazon, éclairé par l'écarlate d'un massif de gébonias, faisait à l'éblouissement des salons une perspective adoucie et reposante.

Tout était d'un luxe charmant, admirablement à l'aise dans ce cadre champêtre, sans rien de lourd ni de criard.

Malgré son inexpérience du monde, Antoinette, guidée par son goût très fin, le sentit tout de suite et respira mieux dans cette atmosphère plus légère et plus assimilable que celle qu'elle avait à la fois désirée et redoutée.

Ce fut donc tout épanouie de joie qu'elle suivit Mlle Bertrand dans le grand salon où la maîtresse de maison recevait ses invités. L'orchestre se taisait, les danseuses, roses de plaisir et toutes gentilles dans leurs toilettes pâles, avaient repris chacune sa place respective; près de la porte et dans les coins les messieurs se groupaient.

La garnison de Montfort avait envoyé à Montreil ses plus brillants représentants! La note claire des hussards, celle plus sobre des officiers d'infanterie mettaient une gaieté parmi la raideur morose des habits noirs, et tout cet ensemble d'uniformes, de soie, de bijoux et de dentelles faisait un fort brillant coup d'œil.

Antoinette fut très remarquée.

De fait, elle était ravissante dans sa toilette du siècle dernier, de coupe un peu surannée et si gentiment garnie de petites ruches de taffetas rose. Sans le vouloir, elle éclipsait toutes les jeunes filles de Montreil, un peu guindées dans leurs robes coûteuses et fraîchement confectionnées, car aucune ne possédait au même degré ce charme pénétrant, cette grâce piquante et cette exquise modestie.

Le beau capitaine de S... s'informa auprès du maire de l'endroit.

— De grâce, monsieur, dites-moi le nom de ce pastel échappé de son cadre!

— Ce pastel?...

— Eh! oui, cette toute mignonne jeune fille qui vient d'entrer et cause maintenant avec Mlle de Châtenoy.

— Ah! Mlle d'Aipeuille, vous voulez dire! C'est une nouvelle venue à Montreil, récemment sortie du couvent, ou de son cadre, si vous l'aimez mieux.

— Veuillez me présenter, je vous en prie.

— Très volontiers, capitaine.

Et toute la soirée, Antoinette fut l'objet envié des attentions très flatteuses du plus brillant officier de Montfort.

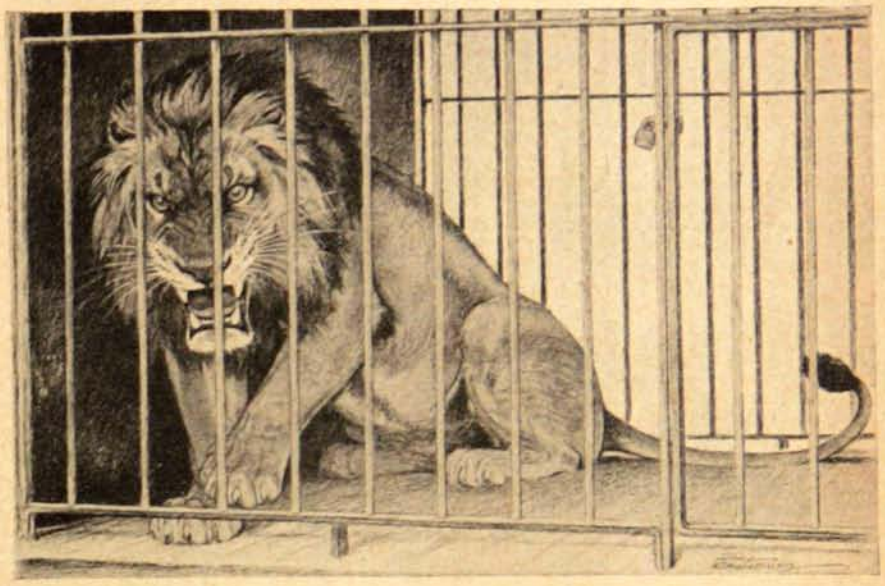
Du reste, les hommages ne lui furent pas épargnés; le général lui-même s'empressa et voulut, dès le commencement, la conduire au buffet. Mlle Virginie triomphait.

La jeune fille s'amusa beaucoup; cependant son plaisir fut un peu gâté pour quelques minutes, quand on la pria de se mettre au piano.

Les musiciennes de Montreil n'étaient appelées que très rarement à faire connaître leurs talents, Mme de Châtenoy le savait et voulut leur offrir, par ce bal, une occasion inespérée de se faire entendre; toutes en profitèrent: les plus beaux morceaux de leur répertoire défilèrent l'un après l'autre. Ce fut alors que Mademoiselle Bertrand confia à la maîtresse de maison que sa nièce avait une jolie voix et chantait à ravir.

Il fallut bien céder aux instances de si aimables hôtes et de la plupart de leurs invités, et prendre le bras qu'offrait M. Philippe pour aller au piano, mais vraiment c'était tout à fait ennuyeux, un nuage dans le firmament radieux du premier bal. Elle choisit la jolie phrase de Massenet: "Mireille ne sait pas encore le doux charme de sa beauté", de mélodie fraîche et simple, de poésie naïve, en exquise harmonie avec sa voix très juste et pleine d'une douceur veloutée à ce point que l'on aurait dit musique et voix faites l'une pour l'autre.

LE DIABÈTE
...un lion captif



TENU en échec, le diabète est comme un lion mis dans une cage solide. Mais si on laisse évoluer la maladie, elle frappe avec la rapidité et la force écrasante du lion.

La découverte de l'insuline et son application au traitement du diabète constituent l'un des grands triomphes de la science médicale. Par là, des milliers de vies ont été sauvées.

L'insuline non seulement a réchappé des enfants qui sans elle auraient été perdus: elle les a mis en état de grandir et de mener l'existence saine et normale de leurs camarades de jeu. Elle a sorti les diabétiques chroniques de la catégorie des invalides, et leur a permis de fournir des carrières laborieuses et utiles.

Avant cette grande découverte, un malade du diabète, s'il voulait vivre, devait strictement s'en tenir à un régime épuisant et souvent décourageant. Tenaillé par la faim pour les aliments riches et les sucreries, faim constante, presque intenable, il luttait pour observer les ordonnances du médecin: "Rien de farineux, rien de sucré". La salle à manger était bien triste pour un diabétique.

Quel contraste avec ces anciens jours de famine et d'accablement, maintenant que la plupart des diabétiques peuvent se permettre bien des choses qu'ils aiment à manger. Une forte proportion d'entre eux dépassera le nombre d'années qu'on leur donne à vivre pour leur âge.

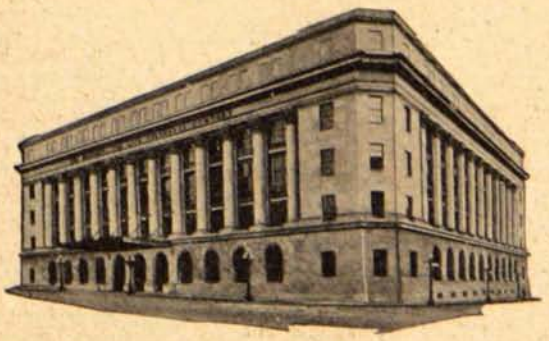
Le diabète s'observe le plus souvent surtout chez les personnes obèses. On peut l'éviter, dans une large mesure, par un régime et des exercices appropriés. En ce pays, des nouveaux cas de diabète se présentent, chaque année par milliers, avec une régularité presque mathématique. Mais une personne qui ne faisait pas de diabète, il y a un an, et qui, aujourd'hui, se trouve certainement atteinte, a peu sujet de s'inquiéter. Tout probablement, sa maladie peut être complètement enrayée par un régime et des exercices convenables, et par l'emploi de l'insuline.

Toutefois, il reste un grave danger. L'insuline fait tant de bien à un diabétique qu'il fait parfois l'erreur de se croire guéri. Il faut lui rappeler que s'il laisse échapper son lion, le diabète, il court un risque qui peut être fatal. Tant qu'il tient son lion captif, il n'a rien à craindre.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Frederick H. Ecker, Président

BUREAU CHEF CANADIEN — — OTTAWA, CANADA



AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

Le Rêve d'Antoinette

Antoinette regagna sa place, toute rose d'émotion, bien heureuse d'avoir fini et, jusqu'à la fin de la soirée, s'amusa de tout son cœur.

Quand Mlle Bertrand se dévouait, c'était consciencieusement.

Le minuit redouté, depuis deux heures au moins, avait sonné quand elle emmena sa nièce. Pendant le trajet du retour elle fit les commentaires les plus aimables sur les divers incidents du bal; jamais Antoinette ne l'avait vue de si joyeuse humeur. Le lendemain matin, ce fut autre chose encore!... Mlle Bertrand se réveilla un sourire aux lèvres.

— Tu avais raison, Fanchette, fit-elle aussitôt à sa fidèle servante venue plus tard que de coutume prendre les ordres de sa maîtresse, tu avais raison, j'ai bien fait de conduire Antoinette là-bas. Tout s'est très bien passé, on m'a fait beaucoup de compliments sur son compte et elle a été vraiment très gentille, bien plus modeste et réservée que ses manières bruyantes et sa frivolité habituelle ne me l'avaient fait espérer.

— Ses manières bruyantes, pauvre agneau! parce qu'il lui arrive de chanter et de courir parfois dans le jardin, en voilà un crime!

Mademoiselle, décidément de bonne humeur, ne releva pas cette interruption.

— Antoinette a été très entourée, reprit-elle, et j'ai vu bien des choses!

Fanchette brûlait de savoir la cause et l'objet d'une si douce satisfaction, elle interrogea:

— Alors, mademoiselle a vu quelque chose de très bien?

— De parfait, ma bonne, mon idéal!

Elle leva ses yeux au ciel rouge et blanc de son alcôve, d'un air extasié, et continua plus bas, d'un ton mystérieux:

— Je t'assure, Fanchette, que le jeune notaire est littéralement fou de ma nièce. Je l'ai bien observé, il n'avait d'yeux que pour elle... Laisse-moi parler. Il y avait tant de monde, de messieurs surtout, que je n'aurais sans doute rien vu sans Mme Morisson. Tu sais qu'elle a jeté son dévolu sur lui pour marier sa Marguerite; c'est une bonne personne, Mme Morisson, mais une intrigante: ainsi voilà trois fois qu'elle invite ce jeune homme à dîner, à propos de quoi, je te le demande? Elle manque de tact, c'est certain, une femme sérieuse ne compromet pas sa fille à ce point. Toute à son idée fixe, hier, elle surveillait donc étroitement M. Marelle. Je la voyais inquiète, agitée, je lui demandai si elle n'était pas souffrante. "Pas du tout, répondit-elle, je me trouve fort bien, au contraire, ce bal est délicieux". Mais incapable de penser à autre chose, elle ajoute: "C'est plutôt M. Marelle qui semble fatigué, ce soir, regardez donc, chère amie, comme il se tient à l'écart". En effet, il était dans une embrasure de fenêtre, tout seul. "Il ne danse pas du tout! ajouta Mme Morisson, il n'a pas encore dansé une seule fois, pas même avec Marguerite". Je la laissai à son inquiétude, et continuai à regarder l'embrasure en question, intéressée moi-même au plus haut point. Pourquoi ce jeune notaire, qui jouit d'une réputation d'homme du monde accompli, se réfugiait-il ainsi derrière un rideau, sans bouger? Cela n'était pas naturel, il y avait sûrement un motif à cette conduite. A ce moment, Antoinette, au bras de M. du Verdat, passa près de lui pour aller au piano. Il la suivit des yeux jusqu'au bout, et tout le temps qu'elle chanta il semblait en extase. Ah! ma bonne, si tu avais vu sa figure à ce moment-là! Quand elle eut fini, il recommença à la suivre du regard, et toute la soirée j'ai bien vu qu'il ne s'occupait que d'elle.

— Il aurait mieux fait de la faire danser et de lui causer, grommela Fanchette.

— Attends donc. Plusieurs fois il sortit de son embrasure et se dirigea de son côté, dans cette intention, bien sûr, mais à moitié chemin il battait en retraite, tous les jolis-cœurs et traîneurs de sabre ayant été plus lestes que lui! Ce digne garçon n'avait pas l'aplomb des autres, tu comprends, les vrais amoureux sont timides. Moi, j'aurais griffé avec plaisir ces insipides freluquets, le beau capitaine en tête. Une fois, enfin, il arriva à temps et eut l'immense joie de danser avec la petite. Mme Morisson, toute verdâtre, s'approcha de moi. "Mlle Antoinette est privilégiée", fit-elle. Je feignis de ne pas comprendre. "Pourquoi donc, chère amie"? — "M. Marelle fait une exception en sa faveur, ne voyez-vous pas?" — "Vraiment, je ne sais pourquoi, en vérité". Un peu après elle fut consolée, le jeune notaire invita aussi Marguerite, la politesse l'y obligeait, ce digne jeune homme. Que dis-tu de tout cela, Fanchette?

— Je dis, mademoiselle, qu'il ne faut pas vous monter la tête comme cela. Après tout, un jeune homme peut bien remarquer un joli brin de fille comme notre mignonne, sans en être amoureux. A Montreil les nouveaux venus paraissent toujours intéressants, surtout quand ils sont mieux tournés que les autres.

Mlle Virginie haussa les épaules.

— Toi, tu n'as rien vu, puisque je te dis que je suis sûre!

— Si mademoiselle est sûre, alors, moi aussi! Mais dans un mariage, il faut être deux; si Mlle Antoinette allait ne pas en vouloir, de votre monsieur?

— Ah! voilà qui est fort. Perds-tu la tête, Fanchette? Antoinette refuser d'épouser M. Marelle, un jeune homme si bien, si sérieux, avec une fort jolie position sans compter son patrimoine considérable! Mais c'est un parti superbe, une chance inespérée. Et pense donc comme, pour moi, ce serait gentil: marier ma nièce dans le pays, la voir quand je voudrais, sans en être embarrassée, quel rêve!...

— Peut-être bien que ce rêve-là n'est pas celui de notre jeune demoiselle...

— Ma bonne, tu divagues. Les jeunes filles ne doivent avoir d'autre volonté que celle de leurs parents. Car, je veux, j'exige que ce mariage se fasse... si le notaire vient la demander.

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle, mais c'est égal, j'ai idée que notre mignonne aura, elle aussi, sa petite volonté.

Mlle Virginie, d'un geste nerveux, lui imposa silence.

— Nous verrons bien. En attendant, tout est bouleversé ici. Neuf heures, je ne suis pas encore levée; quelle affaire, mon Dieu! Sûrement, je vais être malade.

Et tout en se hâtant de faire sa toilette, elle continua son rêve de notaire et de mariage.

V

Pendant ce temps, Antoinette, plus en avance que sa tante, écrivait une longue lettre à son amie, lui racontant le grand événement de la veille, mille drôleries sur les choses et les gens et, très discrètement, ses petits succès mondains.

"De tout cela, ma chérie, disait-elle enfin, que faut-il conclure? Que me reste-t-il de ce bal tant désiré? Rien. Et je commence à trouver moins extraordinaires les sermons de Mère Fidélia sur le néant des choses de ce monde. On désire, on aime, on veut ces distractions, on s'y amuse à cœur joie toute la nuit. Le jour vient les fleurs sont fanées, les tulles fripés, les coiffures savantes en désordre, il faut partir, et l'on n'emporte avec soi qu'un peu de fatigue physique, et tout au fond du cœur un peu de trouble inexplicable. C'est ainsi pour moi, du moins. Soyez donc bien tranquille, mon amie, si les soirées et les bals manquent, ici, je saurai m'en passer sans regrets.

"Mais ne supposez pas, au moins, que mon humeur soit devenue chagrine, n'allez pas croire que je sois en train d'être "jamais contente". Pas du tout, je suis sûre, au contraire, que nulle plus que moi n'a joui de cette fête, de cet ensemble charmant de fleurs, de musique, de lumière, de cet esprit souvent banal, parfois très fin, disséminé çà et là dans des conversations aimables et du meilleur goût. En faisant un peu la moue, je parle non de la fête, mais de son lendemain.

"Je le devine maintenant, vous voulez savoir autre chose, il vous tarde d'apprendre si parmi les beaux valseurs d'hier je n'aurais pas trouvé mon idéal, et si je n'ai pas laissé aux lustres ou aux guirlandes fleuries du château quelque lambeau de mon cœur. Rassurez-vous, ma Thérèse, mon cœur est plus solide que cela; puisque toujours je vous ai tout confié, vous savez déjà que mon idéal ne se rencontre pas si facilement.

"Ecrivez-moi, ma grande Thérèse! je vous embrasse très tendrement".

Antoinette parapha d'un trait net et resta pensive la plume entre les doigts.

Elle l'avait bien dit à son amie, il lui restait de cette fête une vague tristesse, le regret peut-être que ce fût si vite passé, avec l'ennui de reprendre aujourd'hui les banales occupations joyeusement acceptées la veille.

Elle descendit au jardin; l'air était frais, légèrement piquant même; elle le trouva délicieux et l'aspira à pleins poumons tout en courant dans les allées pour secouer sa torpeur. Elle courut à perdre haleine, à la poursuite de Ratapon affolé; le digne animal, dans toute sa carrière déjà longue, n'avait pas souvenance de telles émotions. Puis subitement, calmée, elle revint à petits pas jusqu'à la charmille où, sur un socle ébréché, souriait une statue de Flore humide et verdâtre.

Elle était bien dépaysée, la déesse du printemps dans ce décor automnal. Les pampres de la charmille avaient jeté sur elle et autour d'elle de grandes feuilles pourpres et dorées aux tristes senteurs pénétrantes.

— Tu es pourtant bien jolie comme cela, ma vieille statue, déclara la jeune fille, mais vois-tu, chacun son métier: toi, tu es pour le printemps, comme moi, et l'approche de l'hiver ne nous dit rien qui vaille, Il y a encore des fleurs ici, ma pauvre vieille, attends, je vais t'en donner.

Elle alla bien vite jusqu'aux massifs de la pelouse et revint à Flore. Montant sur le socle, elle ôta toutes les feuilles sèches qui la couvraient, mit dans ses mains une touffe d'hortensias, sur sa tête une couronne de géraniums roses.

— Là, tu es contente, fit-elle. Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer. Il suffit qu'une bonne âme vous aide dans les jours sombres et tout s'ensoleille. On attend mieux le printemps ensuite.

"Moi, la rencontrerai-je, cette bonne âme?"

Pour faire ce petit discours, Antoinette était restée debout sur le socle, près de Flore, qu'elle entourait d'un bras. Rien de plus gracieux que ce groupe: la statue du printemps ornée de fleurs d'automne, et son évocation vivante portant des fleurs de joie dans son regard, son teint et ses cheveux de lumière.

Ce tableau était si réellement joli que Fanchette qui venait s'arrêta pour le contempler.

— Tout de même, pensa-t-elle, le notaire peut bien en être amoureux, après tout. Ma mignonne?

— Ah! c'est vous, Fanchette! Que vous m'avez fait peur!

Elle sauta lestement sur le sable.

— Qu'y a-t-il?

— Le déjeuner est prêt, vous n'y pensez donc plus?

— Déjà? C'est vrai, j'ai grand'faim.

Elles revinrent ensemble, par l'allée des marronniers et Fanchette amicalement demanda:

— Il paraît que vous avez été gentille à croquer à ce bal?

— Mais... je ne sais pas. Qui vous a dit cela?

— Mademoiselle, donc.

— Ah! vraiment, vous ne vous trompez pas? Ma tante m'a enfin trouvée à son goût?

— Bien sûr, mon pauvre agneau... Mademoiselle vous aime, allez, et veut votre bonheur, seulement... il ne faudra pas la contrarier.

— La contrarier!... pourquoi? Je n'en ai nullement l'intention, Fanchette.

— Tant mieux, ma mignonne, vous me faites plaisir.

Antoinette sourit affectueusement à la bonne figure ridée qui la regardait tout émue.

Fanchette, la femme de confiance, presque l'amie de tante Virginie, aimait avec idolâtrie la jeune fille si semblable à sa mère, morte jeune, en plein bonheur; et quand Mlle Bertrand s'était décidée à prendre sa nièce auprès d'elle, la vieille servante avait cru revivre les jours heureux d'autrefois alors que, durant de longues vacances, le même sourire espiègle mettait une joie dans la sombre maison. Elle aima la fille comme elle avait aimé la mère, Antoinette le sentait et lui rendait en menus soins cette grande affection.

Onze heures étaient sonnées depuis trois grandes minutes quand Mlle d'Aipeuille entra dans la salle à manger. Tante Virginie, déjà assise à sa place, le lui fit doucement remarquer sans nulle acrimonie.

— Vous savez, mon enfant, que je tiens absolument à déjeuner à heure fixe, vous me ferez plaisir en ne vous mettant plus en retard une autre fois. Ce n'est pas votre faute, sans doute, nos habitudes ont été si changées depuis hier! Il faut le temps de s'y remettre.

Pendant tout le déjeuner, elle fut d'une humeur charmante. On parla du bal, naturellement.

— Alors vous vous êtes bien amusée?

— Beaucoup, ma tante.

— Cela ne m'étonne pas, tout était parfait. Du reste, les danseurs ne vous manquaient pas, mesdemoiselles! Je n'aurais jamais cru que Montreil pût en fournir autant.

— Oh! ma tante, Montreil... et les environs. Sans la garnison de Montfort, que serait-il resté?

— Mais, il y aurait eu encore un nombre respectable d'habits noirs...

— Recrutés dans les châteaux environnants et dans la famille de Châtenoy, sans cela!...

— Sans cela, ma nièce, il y a encore des jeunes gens fort bien, ici même...

Elle s'arrêta un peu embarrassée.

—... Par exemple, le notaire.

Antoinette releva ses sourcils d'un air étonné.

— M. Benoît? Oh! ma tante, vous ne le comptez pas parmi les jeunes gens de Montreil, j'imagine.

Elle riait, la petite folle, à pleines dents.

— Qui vous parle de M. Benoît? Voyons, soyez donc sérieuse.

— Dame, vous dites le notaire.

— Ne savez-vous pas que nous avons deux notaires ici? Je parle de M. Marelle.

— M. Marelle? Connais pas!

— Mais si, Antoinette, rappelez-vous! Il était hier au bal!

— Il y en avait tant d'autres, avec lui! Je peux bien ne pas m'en souvenir, et même ne l'avoir pas vu.

— Ah! Quant à cela, vous l'avez vu, j'en suis sûre, vous avez même dansé avec lui. Vous rappelez-vous?

— Pas du tout! Il est si difficile de se voir et de se parler en dansant. Et puis, s'il faut vous l'avouer, chère tante, je m'en soucie fort peu.

Mlle Bertrand, très contrariée, insista.

— Allons, cherchez un peu: un grand jeune homme brun avec des yeux clairs, une petite moustache... Vous ne voyez pas? Très distingué, très bien.

Pour faire plaisir à sa tante, et suivant le conseil de Fanchette, ne pas la contrarier, Antoinette rassembla ses souvenirs.

— Attendez! vous dites brun, avec des yeux clairs, grand, mince, n'est-ce pas?

— C'est cela même.

— Oui, je me souviens! mais ma tante, ce n'était pas un notaire, c'était un officier.

— Un officier! où avez-vous la tête?

— Je vous assure, ma tante, je me le rappelle maintenant, je le vois encore. Il était habillé en lieutenant d'infanterie.

— Ma nièce, vous n'êtes pas sérieuse.

— C'est trop fort! Est-ce ma faute à moi s'il s'est déguisé en militaire? Mais j'y suis, fit-elle dans une inspiration subite, il est peut-être lieutenant de réserve et a mis son uniforme pour la circonstance...

Mlle Virginie hocha la tête d'un air vexé.

— Je ne sais pas s'il est lieutenant de réserve, mais je sais très bien qu'hier il portait un habit noir du meilleur goût.

— Alors, ma tante, celui que je veux dire n'est pas votre monsieur... le notaire. Après tout, qu'est-ce que cela nous fait, à toutes les deux?

En quittant la salle à manger, Antoinette prit son front entre ses mains, dans un geste navré.

— Ça y est, pensa-t-elle. Ma tante s'est mis un notaire dans la tête.

VI

Décidément, c'était bien l'automne.

Les arbres du jardin et des grands bois semblaient passer au henné leurs tignasses échevelées; les premiers chrysanthèmes commençaient à s'ouvrir; la campagne prenait de petits airs dolents que chassait à grand'peine le tranquille soleil d'arrière-saison.

Antoinette, un peu romanesque, nous le savons, et très éprise des choses de la nature, jouissait délicieusement de ces pages poétiques que sont les jours d'automne dans le grand livre des années, pages si brèves, et par cela même plus exquises, que l'on voudrait relire encore alors que le dernier feuillet en est déjà tourné.

Tous les jours, elle s'en allait, ivre de grand air et de liberté, par la campagne jolie. Sa tante la laissait faire à sa guise, heureuse de la savoir contente, plus heureuse encore du silence et de la tranquillité qu'apportait à la maison l'absence de la jeune fille.

Une semaine environ après le bal du château, Antoinette sortit dans l'après-midi, comme de coutume. Elle prit une allée inexplorée de son bois, faisant craquer les feuilles sèches sous ses pas.

Que c'est joli, se disait-elle, c'est un vrai bois de conte de fées! Il me semble que je

Le Rêve d'Antoinette

suis le Prince charmant à la recherche de la Belle au bois dormant, tout est mystère ici: de l'ombre, des petits chemins tournants, des arbres, toujours des arbres. Et dans tout cela du soleil éparpillé qui vibre et qui sourit!

Elle avait promis à tante Virginie de pas aller trop loin; il était bien tôt pour rentrer, cependant. Elle choisit un talus gazonné, au pied d'un arbre, afin de s'y asseoir et de lire un peu; ce serait exquis! Mais soudain elle entendit un bruit de feuilles sèches: un lièvre affolé passa devant elle en une course vertigineuse, un coup de feu retentit, une balle siffla... Antoinette poussa un cri déchirant, son livre en lambeaux gisait loin d'elle, brisé par la balle; les branches touffues d'un noisetier sous lequel elle s'abritait avaient été arrachées et la couvraient de leurs feuilles déchiquetées; la plus grosse, la plus lourde, en tombant avait heurté son bras qui lui causait une douleur insupportable... La violence du choc et surtout l'extrême frayeur la jetèrent sur le gazon, à demi évanouie.

Elle vit comme dans un rêve les feuilles jaunies retomber autour d'elle et sur elle, un peu de fumée sortir du fourré là-bas, un oiseau éperdu fuir à tire d'ailes et disparaître dans les ramures de la voûte; un homme jeune et très beau, le regard noyé d'inquiétude, qui s'approchait d'elle. Qui donc avait parlé de conte de fées? Par quelle étrange aberration avait-elle cru être le prince Charmant, quand au contraire c'était elle la Belle au bois dormant que son prince cherchait et venait éveiller.

Mais une douleur plus aigue au bras lui fit fermer les yeux; elle ne vit plus rien...

Elle reprit ses sens sous l'impression magnétique, infiniment subtile, d'un regard et d'une volonté fixés sur elle. Le prince Charmant était là, agenouillé comme dans le conte, et maintenait sous ses narines un étroit flacon de cristal.

En la voyant ouvrir les yeux, il sourit et s'éloigna un peu.

— N'êtes-vous pas blessée? interrogea-t-il tout ému.

— Je ne sais pas.

— Pourriez-vous vous relever?

— Je le crois.

Il l'aida, avec mille précautions, à se mettre debout, et la jeune fille, chancelante et tout étourdie encore, dut s'appuyer à lui pour ne pas tomber.

— Je ne suis guère vaillante, fit-elle en souriant; pourtant, le bras seul me fait mal.

— Je vous en prie, mademoiselle, permettez-moi de vous aider.

Il la fit asseoir sur le gazon, bien appuyée au tronc d'un gros chêne, se déclara quelque peu médecin, examina le membre endolori, et se releva tout joyeux.

— Rien de cassé, fit-il, une simple foulure très légère; ce ne sera rien, mademoiselle, vous en êtes quitte pour la peur, mais quelle peur!

Tout en parlant, il arrangeait le pauvre bras confortablement pour qu'un mouvement maladroit ne vînt pas raviver la douleur. Antoinette le regardait.

Le trouble de son demi-rêve ne l'avait pas trompée. Il était bien jeune et très beau: le teint pâle ou peut-être pâli par l'émotion, les cheveux noirs, les yeux superbes, longs et sombres comme des yeux d'Oriental..., un héros de roman!

Il n'en fallait pas tant pour exalter l'imagination de la jeune fille. Elle remercia d'une voix un peu faible.

— Que vous êtes bon, monsieur! ajouta-t-elle. Je suis vraiment confuse de vous donner tant de peine.

— Ne me remerciez pas, mademoiselle; je suis trop heureux d'avoir pu vous rendre ce léger service.

— Vous devez me trouver bien sotte d'avoir eu si peur et d'avoir perdu connaissance, dit-elle, mais tout a été si brusque, si violent, que je n'ai pas pu me rendre compte des choses; je ne sais même pas maintenant ce qui s'est passé.

— Ce n'était pas peu de chose, mademoiselle, c'est au contraire miracle que vous n'ayez pas été tuée sur le coup; la balle a passé si près de vous!...

Il y avait un frisson dans les mots du jeune homme.

— Je voudrais trouver l'imprudent ou le maladroit qui a fait ce joli coup, continua-t-il.

— Quoi! ce n'était donc pas...?

Antoinette, s'interrompit, confuse.

En effet rien dans la tenue du jeune homme n'indiquait un chasseur: ni le pantalon de drap bleu légèrement flottant, et plus étroit aux chevilles, ni le chapeau de feutre aux larges bords... pas de chien, de carnier, ni de fusil.

— Excusez-moi, fit-elle; j'aurais dû penser que cette chasse étant défendue, mon accident n'a pu être provoqué que par un braconnier.

— Sans doute, et ce monsieur, qui a certainement entendu votre cri, s'est bien gardé de paraître; il doit être loin maintenant. Vous voyez, mademoiselle, combien il est dangereux de s'aventurer dans les bois en cette saison. Une autre fois, vous et moi ferons bien de chercher ailleurs la poignante beauté d'un soir d'automne.

La sympathie pour l'étranger, tout d'abord éclose chez notre héroïne, allait croissant.

— Mais où trouverions-nous ailleurs ce que nous voyons ici? fit-elle un peu ranimée. J'aime mieux croire que notre braconnier, mis sur ses gardes par sa maladresse d'aujourd'hui, ne reviendra plus désormais troubler la quiétude des paisibles promeneurs. Ce bois appartient au château d'Harfeuille, nul n'a le droit d'y chasser. Où devrait-on être plus tranquille?

Sa voix se raffermissait tandis qu'elle défendait sa promenade favorite. L'étranger se tenait debout, respectueusement, devant elle; le sourire de l'un se réfléta dans les yeux de l'autre.

— Vous êtes courageuse, mademoiselle; le danger auquel vous avez miraculeusement échappé tout à l'heure aurait laissée tremblante pour longtemps toute autre que vous!... Vous ne gardez pas rancune au pauvre bois pour les frayeurs qu'on y rencontre, vos sympathies savent résister à l'épreuve; c'est rare et joli!

— Oui, reprit-elle pensive, il y a du miracle dans tout ceci. Dieu est bon! N'est-ce pas une chose providentielle aussi que vous soyez passé juste pour me secourir dans cette extrême détresse? Par quelles circonstances, monsieur, la Providence vous a-t-elle amené là?

— Oh! c'est tout simple, mademoiselle, répondit le jeune homme. Je peignais dans le voisinage quand il m'a semblé entendre un cri d'appel. Je suis venu en hâte, et bien m'en a pris, puisque ainsi j'ai pu vous rendre un léger service.

Il se tut.

Antoinette, les yeux fermés à demi, se croyait transportée dans le pays des songes. Alors, ce prince Charmant était un peintre? Le coup de fusil, la syncope, la romanesque apparition n'étaient-ils pas plutôt un rêve?

Mais non, tout était bien vrai, au contraire. En ouvrant les yeux, elle voyait le bois, et lui, le peintre, son peintre, penché vers elle, avec, au fond des yeux, un peu d'angoisse.

— Mademoiselle, vous sentez-vous moins bien?

— Je suis tout à fait remise, dit-elle en extase; voyez, je puis remuer le bras, je vais pouvoir rentrer à la maison.

Elle tenta de se lever, mais le sol se dérobait sous ses pas.

— Attendez un peu, de grâce, dit le jeune homme d'un ton ferme, encore quelques minutes de repos, et vous pourrez marcher. Si vous craignez que l'on s'inquiète chez vous, permettez-moi d'aller rassurer les vôtres et chercher quelqu'un si vous le désirez... en m'expliquant, je saurai bien trouver...

— Non, non, merci, n'y allez pas! Je veux au contraire que l'on ne sache rien! Ma tante ne voudrait plus me laisser sortir, si elle se doutait...

— Alors, mademoiselle, vous me permettrez de vous accompagner un peu, vous êtes encore si faible!...

Il s'appuya au fût d'un hêtre, de l'autre côté du sentier, tout prêt à l'aider s'il lui fallait un secours, et tandis que l'ombre des grands arbres devenait très longue sur le chemin, ils causèrent.

De mille petits riens, de la couleur des feuilles, de la forme des arbustes; ils échangèrent des réflexions banales sur le temps probable du lendemain. Mais Antoinette savait à peine les mots dits par ses lèvres... une idée, une seule, martelait sa pensée, une question la brûlait. A la fin, n'y tenant plus, elle baissa la tête en rougissant et demanda:

— Alors, monsieur, vous êtes artiste?

— Mademoiselle, j'aime la peinture de toute mon âme, et je lui ai consacré ma vie.

— Oh! comme je vous comprends, reprit ardemment la jeune fille. L'art, c'est



Quand un petit garçon de trois ans est *languissant* et *déprimé*

QUAND un silence inaccoutumé règne dans la maison... quand le petit roi de la nursery manque d'appétit... une mère sage s'apercevra bientôt qu'il y a quelque chose *qui ne va pas!*

La plus fréquente des indispositions de l'enfance

Il peut fort bien se faire que vous ne soupçonniez pas, dès l'abord, *la constipation*... véritable cause de ce que vous croyez n'être qu'une légère altération de sa santé. C'est, chez l'enfant, une des indispositions les plus communes. Il est vrai que ses selles puissent *sembler* régulières, mais comment savoir si cette élimination quotidienne s'effectue complètement et si ce jeune organisme est, chaque jour, entièrement débarrassé des déchets alimentaires qui, absorbés par les parois de l'intestin, sont peut-être devenus de redoutables agents toxiques?

Un régime n'est pas toujours efficace

Même si vous observez les meilleures méthodes d'alimentation scientifique, même si vous *savez* que votre enfant fait *plus* de culture physique et reste *plus* longtemps exposé au soleil que votre médecin l'a recommandé, il peut souffrir d'une constipation causée, en dépit de votre scrupuleuse surveillance, par le fait qu'il consacre à ses jeux une partie du temps qui doit être réservé à l'évacuation intestinale. S'il est pâle, languissant, sans appétit... il est tout probable qu'il lui faut un bon laxatif.

Certains laxatifs, d'autre part, font plus de mal que de bien. Ils peuvent être trop énergiques pour l'appareil digestif, très délicat, d'un enfant. Même administrés en petites doses, les purgatifs destinés aux adultes ne conviennent pas à l'enfance.

Donnez-lui du Castoria Fletcher!

Pour les enfants, le Castoria Fletcher est le laxatif idéal. C'est *le seul* laxatif qui soit préparé spécialement pour eux. Préparation végétale absolument *sûre* et *sans danger*, elle régularise les estomacs délicats, sans causer de coliques ni entraîner la formation d'une habitude. Les enfants en aiment le goût et l'ingèrent sans la moindre crainte.

Consultez votre médecin au sujet du Castoria Fletcher. Il vous dira que cette préparation ne contient ni éléments nocifs *ni narcotiques*. C'est le remède tout indiqué contre la constipation des enfants, dès leurs premiers mois à la onzième année. Achetez, dès aujourd'hui, un flacon de Castoria chez votre pharmacien. Le *format des familles* est le plus économique. Et, surtout, exigez la signature *Chas. H. Fletcher* sur l'étui de carton.

CASTORIA

Chas. H. Fletcher

contre la

constipation

infantile



de la petite enfance à la IIième année

Le Rêve d'Antoinette

ce qu'il y a de meilleur sur notre pauvre terre, c'est ce qui soulève, idéalise, ennoblit tout. Vivre en lui et pour lui, ce doit être le bonheur le plus complet que puisse offrir la triste vie!

— Ne le pensez pas, mademoiselle, l'art est un maître impérieux et trop souvent ingrat. Il peut torturer celui qui l'aime, le faire souffrir jusqu'à la folie; j'ai vu des artistes mourir de ses trahisons. C'est un supplice sans égal, croyez-le, que d'avoir en soi un rêve inexprimé. On le caresse, on l'adore, on veut lui donner la vie. Pour le parer d'un corps, on appelle à soi les recherches les plus étudiées, les plus subtiles du talent; l'œuvre naît, belle parfois, admirable peut-être, les hommes la loueront, mais le rêve n'y est pas, le corps est vide de l'âme pour laquelle on l'avait créée, et le poète, le musicien ou le peintre sentant encore en lui le poids trop lourd de son idéal, abandonne son clavier, jette sa plume et ses pinceaux, s'enferme jalousement et pleure.

Antoinette savourait les moindres mots, les plus légères intonations de cette voix chaude et sympathique; elle croyait ressentir elle-même la souffrance qu'on lui décrivait. Hé quoi! cette tête superbe se parait-elle encore d'une auréole de douleur, et surtout de cette douleur intéressante et distinguée inconnue du vulgaire? C'était plus qu'elle n'avait rêvé.

Il reprit gaiement:

— Mais, grâce à Dieu, tous les artistes ne sont pas ainsi. Ils peuvent être heureux en plaçant moins haut leur idéal; alors, l'art procure des jouissances inouïes, s'il veut bien leur sourire. Le rêve léger qui flotte en leur âme est facilement traduit par un talent exercé, ils se croient créateurs et peuvent bien l'être en effet si quelque étincelle de génie s'est par hasard égarée entre leur intelligence et leur sensibilité. Quant à moi, j'aime mon art, bienveillant ou cruel: je l'aime trop peut-être, puisqu'il m'entraîne à vous fatiguer en vous parlant ainsi de lui.

Elle se redressa, les yeux brillants, le teint redevenu rose.

— Vous ne me fatiguez pas, dit-elle, je vous comprends si bien!...

Elle s'arrêta confuse, craignant d'avoir trop parlé, mais il sembla ne pas voir cet émoi.

— Vous peignez peut-être, mademoiselle? demanda-t-il.

— Seulement un peu, des fleurs, et si mal! Dieu merci, je m'y connais assez pour ne point me faire d'illusions. Je n'ai guère pris de leçons, encore étaient-elles fort médiocres, et je n'ai jamais eu l'occasion de voir beaucoup d'œuvres de maîtres quand j'étais en pension. Ici, vous devez le savoir déjà, il y a peu de ressources pour les amateurs.

— En effet, répondit-il en riant, je vous trouve même très indulgente de ne pas dire "aucune" ressource. Je regrette vivement, ajouta-t-il, de n'avoir point aujourd'hui les aquarelles et les croquis de bons maîtres que j'ai apportées à Montreil pour m'aider dans mes études: j'ai comme cela quelques amis dont je me sépare difficilement. Je me serais fait une joie de vous les montrer et vous auriez été heureuse de faire leur connaissance, je n'en doute pas.

— Oh oui, cela m'aurait fait tant de plaisir!

— Peut-être... (il hésita un peu), peut-être les hasards de la promenade nous rapprocheront-ils ces jours-ci; je peins tous les soirs près d'ici. J'aurai sans doute ma collection; c'est un hasard de l'avoir laissée à l'hôtel aujourd'hui.

Elle ne répondit rien, heureuse et l'âme en fête. Dans le bois, les coins d'ombre s'épaississaient, un rayon de lumière rose, filtrant à travers les aiguilles d'un sapin, n'éclairait que les branches élevées du chêne le plus haut; les allées étaient baignées de crépuscule vaporeux et transparent, plein de reflets et de parfums. Une feuille tournoya lentement dans l'air et vint tomber avec un bruit mat, formant sur le gazon une tache lumineuse.

Antoinette tressaillit et se releva.

— Décidément, je suis très bien, dit-elle, je vais rentrer.

Il fallut bien accepter le bras compatissant qui s'offrait pour soutenir ses pas chancelants, répondre aux remarques banales sur le temps et le paysage, alors que sa pensée était pleine d'autre chose; il fallut bien aussi le remercier encore quand, à la lisière du bois, il s'inclina cérémonieusement devant elle.

Et l'âme tout engourdie, elle revint à la maison par la route empourprée des feux de l'occident.

VII

Mlle Virginie attendait sa nièce avec impatience. A tout moment, elle se penchait à la fenêtre pour voir si, de loin, elle ne l'apercevrait pas; jamais encore la respectable tante n'avait, semblait-il, désiré autant la présence de sa chère pupille.

Enfin, elle la vit au tournant de la route, marchant lente et pensive, dans un nimbe de lumière. Mlle Bertrand s'étonna.

— Qu'a-t-elle donc fait de son insupportable vivacité? pensa-t-elle. Ne mettrait-elle pas quelque secrète malice à revenir aussi tranquillement quand, pour une fois, je désire son retour?

Mais non, il n'y avait rien de machiavélique dans la lenteur d'Antoinette. Et la voyant de plus près, sa tante s'inquiéta.

— Comme vous avez mauvaise mine, mon enfant! On dirait que vous ne pouvez pas marcher, seriez-vous malade? Vous m'avez désobéi, j'en suis sûre, en allant beaucoup trop loin, vous êtes restée si longtemps dehors...

Il ne fallait pas que Mlle Virginie se doutât du pseudo-accident d'Antoinette... Après les radieuses perspectives entrevues le long de sa rêverie, quel désespoir pour la jeune fille si, dans une juste prudence, on lui défendait les chères promenades au bois d'Harfeuille!

— Mais non, ma tante, je n'ai même pas été à la limite de votre permission; je suis restée en deça.

— Alors, pourquoi êtes-vous verte? Vous êtes malade.

— Je vais l'être assurément si vous insistez. Je ne vous demande pas de vos nouvelles, ma tante, car jamais vous n'avez été mieux, il me semble.

De fait, Mlle Virginie avait, ce jour-là, une grâce tout à fait inusitée.

— Je ne suis pas mal, en effet...

D'ordinaire, elle répondait toujours par mille plaintes aux questions ou remarques qu'on lui faisait sur sa santé. Cette bonne humeur inquiéta la jeune fille.

— Qu'y a-t-il là-dessous? pensa-t-elle. Sûrement il est arrivé quelque chose à ma tante, mais quoi?... C'est la journée des aventures, aujourd'hui.

Subitement intéressée, elle demanda:

— Avez-vous passé une bonne après-midi, ma tante?

— Oui, merci, toujours tranquille, comme d'habitude.

— Tranquille... comme d'habitude... hum! c'est à voir, se dit Antoinette regardant son interlocutrice souriante et rougissante.

A ce moment, Pauline, la petite femme de chambre, vint annoncer que Mademoiselle était servie; on se mit à table, on causa de choses et d'autres, mais ni l'une ni l'autre des deux convives ne paraissait être aux phrases qu'elle prononçait.

Enfin, après mille détours, et d'un air qu'elle croyait le plus naturel du monde, Mlle Bertrand dit d'une voix toute changée:

— A propos, j'ai eu tantôt la visite du notaire...

Elle s'arrêta, regardant sa nièce d'un œil scrutateur, attendant une rougeur, un trouble, l'indice d'une émotion quelconque sur le visage d'Antoinette. Mais rien n'altéra l'imperturbable sérénité de la jeune fille et, ironie des choses d'ici-bas, ce fut Mlle Virginie qui rougit violemment dans l'ardeur de son désappointement.

— Mme la notairesse ne l'accompagnait-elle pas? demanda sa malicieuse pupille d'un air innocent.

— La notairesse? Quelle notairesse?...

— Mais... Mme Benoît, c'est bien son nom, je crois.

— Antoinette, perdez donc l'habitude de me répondre M. Benoît quand je vous dis M. Marcelle. Vous savez parfaitement que nous avons deux notaires ici... à vous entendre on croirait que M. Benoît seul est digne de l'être! Je vous prie de ne pas me parler de lui comme cela, c'est inconvenant.

Elle était tout à fait en colère, la brave demoiselle.

— Oh! ma tante!... c'est inconvenant de parler de M. Benoît? Pauvre cher digne homme, il n'a pourtant pas l'air compromettant! Du moins je ne m'en doutais pas. Un homme de son âge! Et un notaire encore!...

Ces derniers mots n'étaient pas faits pour calmer les nerfs surexcités de Mlle Virginie.

— Eh! bien quoi, un notaire?... Est-ce que par hasard les notaires seraient des êtres à part? Quel ton dédaigneux! vraiment on croirait qu'ils ne sont pas dignes de votre attention!

— Allons bon! tout à l'heure c'était inconvenant de rappeler l'existence de M. Benoît... maintenant c'est le contraire. Ma chère petite tante, qu'est-ce que je vous ai fait?

Elle s'approcha câlinement de la vieille fille, l'entoura dans ses bras et mit un baiser sonore sur chacune de ses joues. Mlle Bernard eut honte de sa nervosité.

— Allons, allons, c'est bien. Si vous aviez un peu plus de sérieux dans la tête, vous seriez une charmante enfant!

— Cela viendra, ma tante, ne désespérez pas. Alors, vous me disiez que l'un des notaires, pas M. Benoit, l'autre, est venu vous voir tantôt?

— Oui, ce jeune homme qui était au bal de Mme de Châtenoy, vous vous rappelez bien?

— Hélas! j'ai eu déjà le regret de vous dire que non, ma tante!

— C'est vrai, mais je ne puis croire qu'il vous ait fait si peu d'impression!... Vous ne voyez pas? un grand jeune homme brun...

— Avec une petite moustache et des yeux clairs, mais si, je vois, seulement ce n'est pas votre notaire.

— Il est bien dommage que vous n'ayez pas été là tantôt, ma chère, cela vous aurait rafraîchi la mémoire!

— Je l'ai échappé belle! pensa Antoinette.

— Et vous auriez vu combien il gagne encore à être connu.

Là-dessus, une verbeuse énumération des brillantes et solides qualités de son héros.

— Ma parole! se dit notre espiègle, ma tante est amoureuse de lui! Tant mieux alors, elle voudra le garder pour elle.

Mise en gaieté par cette idée, elle écouta d'une oreille complaisante le récit de la sensationelle visite, dans ses plus petits détails: la manière discrète dont *il* avait sonné, *sa* façon de marcher, de s'asseoir, de tenir son chapeau, sa distinction, sa correction, son intelligence, son goût marqué pour les poires duchesses, la supériorité qu'il reconnaissait aux confitures sur les conserves, etc.

— Il est comme vous grand amateur de la campagne, ma nièce, et il affectionne tout particulièrement le bois d'Harfeuille.

A ce moment, l'attention d'Antoinette dérailla; ce bois d'Harfeuille n'éveillait-il pas en elle un monde de sensations et de souvenirs délicieux: cette romanesque aventure d'une balle égarée tout près d'elle, cette apparition du prince Charmant, d'un artiste épris de son art, toute cette histoire, jusque-là rêvée plutôt que vécue, prenait maintenant corps et consistance dans son esprit plus calme. Il lui semblait que, ce jour-là, les grandes portes de son avenir s'étaient ouvertes à deux battants par la volonté d'une prévoyance miséricordieuse.

La balle du braconnier n'avait pas été égarée, mais *conduite* par une main toute-puissante qui *voulait* ce qui s'ensuivit. Sans elle, le sauveur ne serait pas venu...

Ils auraient pu passer l'un près de l'autre, séparés par l'ombre de quelques arbres, sans se rencontrer jamais. Tandis qu'il lui était apparu, comme dans son rêve, lui protecteur compatissant, à elle faible et tremblante, ayant besoin de lui... Oui, tout avait été mené, conduit par la Providence... Elle avait tant désiré que ce fût ainsi! ces désirs mêmes étaient des pressentiments, *cela devait arriver*. Eh bien! tant mieux, cet avenir si net, si brusque, lui semblait doux infiniment...

Tante Virginie observait l'air songeur de sa nièce et, continuant sa narration, recouvrait toute sa sérénité.

— Bien sûr, se disait-elle, Antoinette ne pouvait rester insensible à l'éloge fort mérité que je lui fais de M. Marelle. Cela lui donne à réfléchir, elle n'est pas sotte et comprend que je ne parle pas ainsi pour le plaisir de parler.

"Enfin, conclut-elle, s'adressant à sa nièce, il se leva et s'excusa en termes parfaits de la longue visite qu'il venait de me faire (il est bien resté une heure), s'accusant d'indiscrétion avec une grâce, un tact que je ne puis vous rendre".

Pour en donner une idée, elle esquissait de grands saluts, prenait de petits airs confus qui, en tout autre moment, eussent bien amusé Antoinette, mais Antoinette continuait à rêver.

Le soir, elle écrivit à Thérèse de Kerdignac:

"Ma chérie, *Il* existe, je l'*ai* vu! Je le savais bien, j'en avais le pressentiment, et la réalité a dépassé toutes mes espérances. J'en ai la tête si remplie que je ne puis penser à autre chose, et il me semble que tout le monde doit être comme moi. Pardonnez-moi donc si je ne vous ai pas dit encore de quoi il s'agit.

"*Il*, c'est mon idéal, mon peintre. Vous rappelez vous ma dernière lettre? En vous l'écrivant, je ne pensais guère pouvoir vous dire si promptement que mes idées romanesques, comme vous dites, étaient sagesse et pressentiment. Je vous raconterai une autre fois les circonstances dramatiques grâce auxquelles je l'ai vu. Aujourd'hui, il est tard, je suis un peu souffrante, j'ai besoin de repos, mais je ne veux pas attendre un seul jour pour vous dire mon émotion. Il m'a rendu un très grand service, m'a presque sauvé la vie; il est jeune, beau, généreux, artiste, je ne sais rien de plus, pas même son nom. Dieu est bon, qui me fait une part de bonheur si large, si éblouissante; l'avenir l'ouvre devant moi teinté de rose sur fond d'azur, ma Thérèse, et c'est joli, joli!

"La plume me tombe des mains, bonsoir".

VIII

Cette nuit-là, l'heureuse jeune fille eut de beaux songes, d'une qualité si rare qu'ils ne s'évanouirent point au réveil. La joie vibrait sur ses lèvres en un gai sourire qu'elle envoya, là-bas, par la fenêtre grande ouverte, au bois enchanté, inviteur et séduisant.

Tout de suite sa résolution, flottante jusque-là, fut prise: elle retournerait à la place même où, la veille, *il* était apparu et, sans doute, elle le rencontrerait encore. Pourquoi n'irait-elle pas? pourquoi se priverait-elle de la promenade quotidienne qui seule lui faisait la vie heureuse? Parce qu'un doux espoir venait de traverser son horizon, fallait-il renoncer aux arbres d'or, aux mousses odorantes, aux clairières pleines de soleil? Fallait-il contrarier les voies de la Providence qui avait ménagé cette rencontre comme un avertissement, comme une indication de la route à suivre désormais...?

Pourquoi du reste se dire tout cela? Elle finit par croire que son devoir l'*obligeait* à se promener au bois d'Harfeuille ce jour-là comme la veille. Cependant, une vague inquiétude l'assombrissait un peu. N'aurait-elle pas l'air de venir à un rendez-vous? Mais non, quelle folie! Elle ne devait pas gâcher tout son avenir par de sots scrupules. Aide-toi, le Ciel t'aidera.

Forte de cette pensée, elle se prépara de bonne heure, dans l'après-midi, apportant à sa toilette plus de soin que de coutume. Puis, marchant à pas feutrés pour ne point troubler la sieste de Mlle Bertrand, elle sortit de la maison.

Le cœur lui battait un peu quand elle entra dans la forêt, toute changée lui semblait-il, et plus mystérieusement jolie que d'habitude. Elle revit, tout émue, le fameux chêne de la veille, le noisetier endommagé avec ses rameaux effeuillés et la grosse branche cassée dont le souvenir s'imposait par son bras endolori. Le livre déchiqueté gisait toujours dans le chemin.

Tout était comme la veille, mais le Prince charmant ne s'y trouvait pas. Où se cachait-il donc?

Pour mieux rappeler ses souvenirs, elle recommença la scène mémorable: s'assit au pied du chêne, allongea ses deux mains côté à côte comme pour tenir un livre, retint un cri d'effroi, et se jetant de côté sur le talus, s'efforça de prendre la position même dans laquelle elle s'était évanouie; puis elle ouvrit les yeux à demi et reconnut enfin le coin de bois par où son sauveur était venu à elle: un petit sentier étroit et charmant, plein de gazouillis d'oiseaux. On s'y enfonçait plutôt qu'on n'y marchait, avec la surprise, à chaque tournant, de voir un passage alors qu'on se croyait au bout. Il aboutissait à une clairière ensoleillée traversée en biais par un ruisseau limpide aux parois capitonnées de mousse.

L'ombre élégante de l'artiste se profilait sur le sombre des arbres, Antoinette s'arrêta. Mais il l'avait entendue venir et, réprimant un mouvement de surprise, il se leva, s'approcha d'elle et, s'inclinant profondément.

— Je suis heureux, mademoiselle, du hasard qui a conduit ici votre promenade, dit-il, heureux aussi de voir que l'émotion

Le Rêve d'Antoinette

d'hier n'a pas eu de suites sérieuses. J'espère que vous allez tout à fait bien aujourd'hui!

— Merci, je ne pense plus à cette aventure, sinon pour déplorer ma sotte frayeur. Je vous ai très mal remercié de votre obligeance, monsieur; croyez pourtant que je vous en ai une très grande reconnaissance.

L'émotion paralysait les mots sur ses lèvres. Elle aurait voulu dire autre chose, et le dire autrement, mais ses facultés la trahissaient au moment précis où elle en avait le plus grand besoin. Vit-il cet émoi? Peut-être. Pour la mettre à l'aise, il abandonna son allure et son ton cérémonieux.

— De grâce, mademoiselle, ne parlez plus de cela, dit-il gaiement. Puisque vous y tenez, j'accepte votre reconnaissance, et ce sera, de mon séjour à Montreil, un souvenir précieux et charmant. Ne restez pas ainsi au soleil, il fait très chaud aujourd'hui.

Elle le suivit dans un coin d'ombre et s'assit sur le pliant qu'il lui offrait.

— Après votre départ, hier soir, j'ai voulu avoir le cœur net des causes de l'accident et me suis mis à la recherche du maladroit chasseur. Son chien me l'a fait découvrir, une bête superbe, laide et précieuse (le chien, pas l'homme) qui battait un fourré pas trop loin d'ici. En le suivant, j'ai pu arriver jusqu'à son maître; vous aviez raison, mademoiselle, c'était un braconnier d'aspect peu rassurant et surtout peu rassuré quand il me vit. Notre explication ne vous intéresserait guère; sachez seulement que vous n'avez plus rien à craindre, il n'osera pas une autre fois déranger vos promenades. Pauvre homme! il était désolé de sa maladresse et vous croyait morte, pour le moins.

— En tout cas, il a une singulière façon de secourir ses victimes, interrompit Antoinette en riant.

— Que voulez-vous? la frayeur lui a donné des jambes, reprit-il en riant d'un bon rire communicatif. Mais ne parlons plus de cela et surtout n'y pensez plus! Les lièvres seront tranquilles désormais, le braconnier ne braconnera plus.

— Cher braconnier! murmura la jeune fille avec ferveur.

Elle avait pensé tout haut, l'artiste la regarda surpris. Elle s'en aperçut, rougit un peu et dit vivement:

— Le hasard seul ne m'a pas amenée ici, monsieur, mais aussi la curiosité. Vous m'avez parlé hier de votre collection de voyage et j'ai si peu l'occasion de voir de jolies choses que vos paroles m'ont fait rêver.

Elle regardait en même temps un vaste carton reposant sur l'herbe à côté du chevalet.

— Je suis trop heureux de vous faire plaisir, mademoiselle!

Il s'empressa, tira du carton les délicieux petits chefs-d'œuvre dont il avait parlé, fit admirer les meilleurs morceaux de chacun d'eux, expliquant ses préférences en artiste consommé, mettant toute son âme dans son interprétation personnelle de l'art et son jugement des œuvres d'autrui. Il y avait là d'exquises aquarelles, de solides études, quelques toiles vigoureuses et talentueuses; presque tout était signé de noms célèbres.

Antoinette s'extasiait. Malgré le défaut d'éducation artistique, son goût très sûr lui faisait reconnaître la beauté réelle et les jolisesses factices, et puis son peintre savait si bien faire passer en elle toutes ses admirations! Trouvant en la jeune fille une pensée intelligente et docile, lui-même s'attardait, souriait à ses amis, et leur découvrait peut-être encore, ce jour-là, des charmes nouveaux.

— Que pensez-vous de cela? demanda-t-il en terminant.

Il lui montrait une aquarelle largement traitée, tout imprégnée de lumière.

A la voir si fraîche et si pure, on se sentait respirer mieux et l'on ne découvrait qu'ensuite le chatoyant décor qui l'encadrait: un coin de jardin où, sur une pelouse, irradiait une débauche de fleurs, coucous, pavots, bleuets, pivoines, giroflées, toute une flore de printemps exquise et parfumée. A gauche, l'angle d'une maison, une tourelle pointue dont le mur vénérable se cachait à demi sous l'escalade folle d'une glycine exubérante; et dans tout cela, un charme joyeux et captivant, intraduisible.

Antoinette s'était approchée, vivement intéressée.

— Comment trouvez-vous cela? demanda une seconde fois le jeune homme.

— C'est adorable, tout simplement! Rien de ce que vous m'avez montré n'a cette apparence de vie ni ce cachet personnel de l'auteur! Tenez, je me trompe peut-être et vous allez vous moquer de moi, mais en regardant cette aquarelle, je suis sûre de plusieurs choses: d'abord, ce jour-là, il faisait un peu de vent, oh! très peu, une brise légère trop faible pour agiter les branches de glycine, mais suffisante pour y laisser un frisson; de plus cette brise était tiède et parfumée, ce tableau sent bon; ensuite, celui qui l'a fait aimait cette pelouse, la tourelle, les fleurs. Je ne puis vous dire à quoi je sens cela, mais j'en suis très convaincue. Est-ce votre avis?

Elle regarda de plus près encore, cherchant la signature.

— Palverini! s'exclama-t-elle, je ne m'étonne plus maintenant. Est-ce le grand Palverini?

L'étranger sourit en répondant.

— Mais, je ne crois pas qu'il y ait deux peintres de ce nom, mademoiselle.

— Alors, vous avez le bonheur de posséder une aquarelle de lui!

— Le nom de Palverini est donc arrivé jusqu'ici? interrogea-t-il.

— Qui pourrait l'ignorer? fit-elle. Je ne sais ce qu'en pensent les indigènes de Montreil, mais pour moi, c'est un génie, ce peintre. Au couvent, j'eus l'espace d'une saison une véritable passion pour lui, j'en étais folle. Une amie m'avait donné, dans un élan de générosité, une livraison du *Salon illustré*, vous savez.

— Oui, oui.

— C'est là que j'ai découvert Palverini. Il avait exposé plusieurs toiles: un *Lever du soleil sur le Rhin;* la *Symphonie en bleu mineur*, et ses célèbres *Djinns* qui lui valurent la médaille d'or, il y a deux ans. La seule reproduction de ces œuvres me jeta en extase, il n'y eut ni fin ni cesse, il fallut que je les visse elles-mêmes. Un jour de sortie, j'obtins la permission de passer l'après-midi chez cette amie... là, on voulut bien me conduire au Salon, et j'ai vécu des heures inoubliables devant les toiles du maître. La *Symphonie* surtout me ravissait; une moisson de fleurs coupées, une corbeille enrubannée, une draperie de velours sombre et, sur un horizon d'azur aux transparences laiteuses, la ronde fantastique des fées. C'est tout, mais la symphonie est complète, on entend l'allegro initial des pervenches coquettes; l'adagio langoureux et chantant des iris frissonnants joué en sourdine sur l'azur assombri du velours; le menuet pimpant et gracieux des myosotis et des rubans; l'hallali vif et clair des bleuets joyeux. Et tandis que la ronde marque la mesure et chante la mélodie, tous ces bleus sont veloutés, cendrés, mineurs, en un mot, comme le voulait le maître, en une harmonie incomparable. Mais vous connaissez peut-être la *Symphonie*!

— Je la connais en effet, mademoiselle, pourtant vous ne sauriez croire le plaisir que j'éprouve à vous entendre en parler ainsi. Savez-vous que vous êtes profondément artiste?

— Vous croyez? Comme je suis contente! Eh bien, c'est Palverini qui m'a fait aimer et comprendre son art. Ce jour-là, je suis rentrée au couvent dans une exaltation indescriptible. Mes amies me taquinèrent et une bonne vieille religieuse à qui je racontai mon enthousiasme disait cent fois par jour, en hochant la tête, qu'il avait été imprudent, très imprudent, de me conduire là-bas.

Le peintre écoutait, amusé.

— Et vous dites, reprit-il, que cette belle passion n'a duré qu'une saison?

— Oui, après ce fut Rostand.

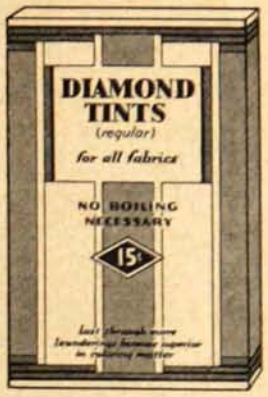
— La peinture et la poésie sont sœurs, mademoiselle.

— Mais il m'est toujours resté une très grande admiration pour Palverini, bien que, depuis, je n'aie vu que des reproductions de ses tableaux. Aussi vous devinez combien la vue de cette aquarelle doit me faire plaisir! Laissez-moi la regarder encore.

Elle vit mieux alors le détail du dessin, la courbe de la pelouse, elle découvrit, nichées dans les glycines de la tourelle, deux étroites fenêtres en ogive et par delà les fleurs des massifs, l'ombre violacée d'une allée de tilleuls.

— Comme ce coin de parc est joli, dit-elle, et comme il doit faire bon y vivre! Savez-vous où Palverini a trouvé ce bijou?

Le jeune homme ne répondit pas tout de suite. A son tour il regarda longtemps la fraîche peinture, tandis qu'une légère émotion passait sur son visage.



Une NOUVELLE *et agréable expérience pour vous!*

Teindre avec les NOUVELLES

TEINTES DIAMOND

NE DEMANDENT PAS A ETRE BOUILLIES

● Vous n'avez jamais vu d'aussi belles et brillantes couleurs — toutes les nouvelles nuances populaires!
● Vous n'avez jamais vu des couleurs résister aussi longtemps à de nombreux lavages!

Chez tous les pharmaciens

Faites par les fabricants des Teintures Diamond

Aux Marches de l'Europe (1)

Par Jean BRUCHESI

L'opinion de quelques critiques:

"*Aux Marches de l'Europe* est écrit en une langue simple, précise, claire. L'ouvrage se lit avec facilité, et c'est un grand mérite... Le livre de Jean Bruchesi nous ouvre des fenêtres sur le monde. De telles oeuvres, qui font circuler un air nouveau dans notre vie intellectuelle, ne peuvent que nous donner de la vigueur... Livre probe, d'une précision peut-être trop consciencieuse,... *Aux Marches de l'Europe* mérite l'attention des gens avides de savoir ce qui se passe en dehors de leur "village".

Pierre Daviault (*Le Droit*)

"Ce ne sont pas de simples notes de voyage qui remplissent les trois cents pages du livre de M. Jean Bruchesi. L'auteur ne vise pas seulement à intéresser le lecteur, il veut l'instruire. Aussi bien, fait-il, à l'occasion, l'histoire des pays traversés; il signale l'influence française sur plus d'un de ces peuples ainsi que la sympathie que la France y reçoit; il étudie le problème des minorités... il aborde la politique et crayonne le portrait d'hommes d'Etat célèbres, de dictateurs, d'intellectuels, réputés il pénètre dans le domaine économique et social propre à chaque peuple. D'où, intérêt réel, caractère instructif et valeur documentaire de l'ouvrage de M. Jean Bruchesi. Sans compter l'aspect littéraire, la clarté dans l'expression, une langue sobre, précise."

J. H. M. (*Revue de l'Université d'Ottawa*)

En compagnie d'une cicérone comme M. Jean Bruchesi, un tel voyage devient des plus captivants. L'auteur, qui connait excellemment l'histoire, sait agrémenter le trajet de considérations historiques. Il évoque le lointain passé de chaque pays. Ensuite, il apporte sur la situation présente des détails politiques et des statistiques récentes qui illuminent la question... *Aux Marches de l'Europe*, grâce à ses mérites historiques et littéraires, a droit de cité dans toute bibliothèque canadienne.

Hermas Bastien, professeur de philosophie
(La Revue Dominicaine)

"Le livre de M. Bruchesi pourrait être édité en France et nul ne soupçonnerait son auteur d'être né si loin des bords de la Seine."

(Robert Rumilly, dans *La Revue Moderne*)

(1) Volume, en vente au prix d'un dollar à LA REVUE MODERNE, aux éditions Albert Lévesque et dans toutes les bonnes librairies.

Le Rêve d'Antoinette

— Cela, dit-il enfin, c'est chez moi.

Un éblouissement traversa l'esprit d'Antoinette. Cette fois encore ne rêvait-elle pas? Etait-ce possible qu'elle eût rencontré une réalité aussi complète de son rêve? Ce manoir des temps passés, ce nid de fleurs et de verdure était-il vraiment la demeure enchantée de son prince? C'est là qu'il vivait, là qu'un jour il amènerait la femme qu'il aurait choisie!...

— Ah! comme vous devez l'aimer, votre "chez vous"!

Dans sa surprise, elle avait oublié Palverini. Un nouveau regard jeté sur son œuvre lui rendit la mémoire.

— Alors, vous connaissez personnellement Palverini? dit-elle très intéressée.

— Oui, mademoiselle, assez bien.

— Surtout, ne lui répétez pas ce que je vous ai dit de lui! Je serais désolée... fit-elle très rouge.

— Soyez tranquille, je serai muet comme la tombe. Pourtant j'imagine qu'il serait très flatté.

— Peut-être, mais comme il se moquerait de moi!

— Ah! Quelle idée vous faites-vous donc de lui?

— Je ne sais trop, une idée très vague. Puisque vous le connaissez, je vous en prie, donnez-moi des détails! Est-il jeune, est-il beau? Comment vit-il?

— Que vous importe, mademoiselle? Vous aimez ses œuvres, arrêtez-vous là, croyez-moi. N'approfondissez jamais l'homme chez l'artiste, ne cherchez pas à voir les coulisses des gens célèbres, vous risqueriez de perdre ainsi la plupart de vos illusions. Par pitié pour elles, ajouta-t-il en riant, je ne vous dirai rien de Palverini.

Antoinette fit la moue.

— Je vais supposer alors qu'il est vieux, laid, grinchu et ridicule.

— Supposez, mademoiselle, supposez.

— Oui, mais je ne le crois pas.

Voyant le jeune homme bien décidé à ne rien dire, elle dut en prendre son parti, un peu dépitée.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle, d'avoir interrompu votre travail, je viens de prendre à votre art un temps précieux, je ne lui demanderai pas une minute de plus. Serait-il très indiscret, ajouta-t-elle de jeter un coup d'œil sur l'étude commencée!

— Pas le moins du monde, mademoiselle et puisque vous êtes si fin connaisseur, je vous serai très obligé de me donner votre avis.

Ils s'approchèrent tous deux du chevalet, qui supportait une large toile où Antoinette charmée reconnut l'âme même de la clairière. Partout de l'air, dans le frémissement des branches, dans les pâles échappées d'azur transparent, dans la sauvage épaisseur du bois sombre où s'enfonçaient d'étroites et mystérieuses allées; l'eau du ruisseau, fluide et transparente, murmurait; les feuilles mortes tombaient en bruissant...

L'œuvre de *son* artiste! Antoinette n'avait pas osé la désirer aussi belle... Son cœur se gonfla.

— C'est beau! dit-elle. Vous aimez bien Palverini, n'est-ce pas?

— Cela dépend.

— Je suis sûre que vous l'aimez, vous voyez la nature comme lui.

— Est-ce un compliment, mademoiselle?

— Le meilleur que je puisse vous faire.

— J'en suis profondément touché, mademoiselle, merci.

L'enthousiasme d'Antoinette ravissait le jeune artiste, c'était pour lui le prémice d'autres succès, d'autres éloges plus retentissants peut-être, mais assurément ni mieux éclairés ni plus sincères.

Il dut, pour lui faire plaisir, se remettre au travail.

— Je serais bien contente de vous voir peindre, déclara-t-elle, cinq minutes et je m'en vais.

Et ces cinq minutes furent très longues à tomber dans l'éternité; le temps deviendrait-il caduc? Mais aussi, que c'était intéressant de voir l'artiste aux prises avec le métier de voir la couleur devenir âme et pensée!

Elle s'arracha enfin à sa contemplation et s'éloigna lentement, très lentement, à regret.

— Monsieur, ne vous dérangez pas, de grâce! je continue ma promenade. En repassant tout à l'heure, je commettrai peut-être une seconde fois le péché de curiosité...

Il la vit disparaître fine et menue dans un sentier broussailleux, et la clairière, soudain, lui sembla tout assombrie.

Il peignait seul depuis une demi-heure à peine quand un bruit de branches froissées annonça le retour de la jeune fille. Bientôt elle sortit du coin le plus épais du bois; sa silhouette se détachait en pâle sur la sombre rousseur des arbres, poétique et vaporeuse comme une apparition. L'étranger la regarda charmé, tandis qu'elle s'avançait, un frais sourire aux yeux.

— Savez-vous, mademoiselle, dit-il en l'abordant, que je viens d'avoir une révélation?

— Une révélation, laquelle?

— Je vois maintenant que mon tableau ne vaut rien, que cette clairière est monotone et triste, que cette œuvre suinte l'ennui.

— C'est un blasphème, s'écria-t-elle. Qui vous a mis cette belle idée en tête?

— Vous-même, mademoiselle, en apparaissant comme la divinité de la forêt; j'ai compris alors pourquoi je n'étais pas satisfait jusqu'ici, vous m'avez bonné brusquement la vision très nette de mon rêve complet; il faut à mon tableau l'évocation vivante de l'âme des bois, fée, sylphe ou nymphe, peu importe; il lui faut la mystérieuse et poétique personnification du rêve qui flotte entre les grands arbres, le soir, quand tout se tait. Et c'est faute de cette évocation que ma peinture fera une œuvre morte.

Antoinette le suivit jusqu'à son chevalet.

— Voyez, continua-t-il, c'est là qu'elle devrait être, au coin de cette masse sombre, comme vous tout à l'heure...

— Eh! monsieur, il faut l'y mettre.

— Vraiment, mademoiselle, vous consentiriez?

— A quoi? demanda-t-elle sincèrement étonnée.

— Mais... vous le savez bien, à prêter votre grâce, votre charme, votre sourire à la divinité sylvestre qui fera vivre ce tableau.

Antoinette devint pourpre.

— Monsieur! dit-elle, vous n'y pensez pas! Je suis votre obligée, et toute disposée à vous rendre service, mais en la circonstance, ce serait, je crois, un mauvais service; je n'ai guère le physique d'une fée, il me semble.

Ce disant, elle relevait d'un air de défi sa tête mutine.

— C'est pourtant ce physique, mademoiselle, qui vient de me montrer la pauvreté de mon travail; vous étiez si bien "cela" que maintenant je ne comprends plus autrement la Dame des Forêts. En somme, n'avez-vous pas ce qu'on peut lui demander: les cheveux dorés, une carnation de blonde, les yeux clairs où dort une pensée?

— Je me figure les ondines ou les fées comme de souples choses éplorées toujours sur le point de tomber en syncope, répondit-elle, tandis que moi... Ah! monsieur, vous n'avez pas oublié ma ridicule peur d'hier et mon grotesque évanouissement!

— Ce n'est pas du tout cela, répondit l'étranger en riant. Pourquoi voulez-vous que ma Dame des Bois soit en pleurs ou en pâmoison? C'est elle au contraire qui met des nids dans les grands arbres, qui accroche des grappes aux cytises et des fruits rouges aux cornouillers; l'âme de la forêt est rêveuse et profonde, triste jamais. Je vous assure que si vous vouliez, vous me rendriez un réel service; ce serait si peu de chose, quelques courtes séances...

Antoinette était profondément troublée. Un désir intense d'accepter pour le revoir encore, pour continuer en une extase l'idylle commencée, se combattait en elle avec une crainte subtile, l'incertitude du bien et du mal, du permis et du défendu. L'idée que son avenir était écrit là, la décida; elle résolut de s'en remettre à une sage autorité.

— Je ne voudrais pas vous refuser, monsieur, répondit-elle, mais je ne sais si ma tante consentira...

— Mademoiselle, je voulais, avant tout votre permission, bien décidé à aller aussitôt demander moi-même celle de vos parents. Laissez-moi donc vous exprimer ma vive gratitude pour votre complaisance; dès demain, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous.

Maintenant l'artiste, étonné de son audace, se demandait comment il avait osé réclamer cette faveur d'une inconnue. L'air ouvert et spontané d'Antoinette, son allure indépendante avaient seuls pu lui permettre une telle liberté, et puis, pour son art, que n'aurait-il pas fait?

Il fallait partir. Antoinette s'inclina légèrement en disant: "A demain!" et prit le chemin qui l'avait amenée, où la flamme oblique du couchant faisait de grandes taches roses.

IX

— Antoinette, n'ouvrez donc pas la porte si brusquement! Le pauvre Ratapon en est tout tremblant, voyez, vous l'avez réveillé en sursaut!

La jeune fille jeta un regard malicieux sur sa tante, dont les yeux effarés, les cheveux en désordre, et les lunettes périlleusement posées à l'extrémité de son nez indiquaient que le doux Ratapon n'avait pas été seul interrompu dans un sommeil bienfaisant.

— Oh! chère petite bête, je lui fais mille excuses. Voulez-vous me pardonner, monsieur? dit l'espiègle en tapotant le crâne pelucheux de "son cousin". Le chat apaisé reprit sa place en rond sur les genoux de sa maîtresse, et Antoinette, s'approchant câline, tendit son front aux lèvres de la vieille demoiselle.

— Qu'y a-t-il, Antoinette? interrogea Mlle Bertrand. Vous êtes bien animée, mon enfant.

— J'ai marché vite, ma tante.

— Vous avez bien fait, car il me déplaît de vous voir rentrer tard comme hier. Quel plaisir pouvez-vous trouver à marcher ainsi, à vous fatiguer, à vous asseoir sur des troncs d'arbres rugueux et même sur l'herbe, quand ici vous auriez un bon fauteuil, une température égale, et tout ce qu'il vous faut sous la main? C'est incompréhensible.

— Mais, ma bonne tante, en admirant la belle nature j'éprouve un plaisir très vif, bien supérieur aux petites satisfactions de confortable que vous prêchez.

— La belle nature!... Vous êtes romanesque, mon enfant.

— Eh! ma tante, c'est de mon âge.

— J'ai eu votre âge, Antoinette, répondit la respectable demoiselle en prenant une pastille dans sa bonbonnière, mais je n'ai jamais eu vos idées extravagantes.

— Alors, reprit-elle c'est extravagant d'aimer la jolie campagne?

— Non, quand ce goût a des limites; oui, quand on y met votre ardeur exagérée.

Mais cette conversation ne faisait pas l'affaire d'Antoinette, il fallait aborder un sujet plus brûlant.

— Alors, chère tante, s'il est extravagant d'aimer la promenade, les gens de Montreil sont joliment raisonnables! Croiriez-vous que je ne rencontre jamais personne! Ah! si, pourtant (elle prit son air le plus dégagé), si, j'ai vu un peintre qui fait un bien joli tableau...

Elle débita cette phrase tout d'une haleine. Mlle Bertrand l'interrompit en lui faisant observer que les peintres n'étaient pas rares aux environs de Montreil.

— C'est vrai, reprit-elle, mais il y a peintres et peintres, les uns sont artistes, les autres ne le sont pas... Cette fois j'ai été surprise de voir ici un pareil talent! Si vous saviez par quel hasard, j'ai vu les œuvres de ce peintre, ma tante, c'est incroyable.

— Oui, au fait, expliquez-moi.

Le moment psychologique était arrivé. Antoinette s'assit confortablement, prit une pastille dans la bonbonnière de Mlle Virginie, et commença.

— Figurez-vous, ma bonne tante, qu'il m'est arrivé hier un tout léger accident.

Son interlocutrice se redressa bouleversée.

— Ah! rassurez-vous, ma tante, ce fut la moindre des choses, une grosse branche de noisetier m'est tombée sur le bras, me causant une douleur si vive que je me suis à moitié pâmée là dans le chemin. N'est-ce pas tout à fait stupide?

— Est-il possible, Antoinette, que vous ne m'en ayez rien dit? Vilaine enfant, c'est très mal.

— Chère tante, ne me grondez pas, je vous en supplie! je ne voulais pas vous inquiéter inutilement. Vous voyez qu'il ne m'en reste rien.

Elle agitait son bras pour bien prouver son entière guérison.

— Mais sur le moment, cela m'avait fait mal. Je ne sais combien de temps je serais restée ainsi tout étourdie, si le peintre dont je vous ai parlé n'était venu m'aider à m'asseoir au pied d'un arbre où je me suis remise bien vite. Ce monsieur a été on ne peut plus complaisant.

— L'avez-vous bien remercié au moins, Antoinette?

— Oui, ma tante, de mon mieux, et pour bien lui prouver ma reconnaissance je n'ai pu lui refuser le petit service qu'il m'a demandé, vous comprenez.

— Certes, je comprends, mais de que petit service s'agissait-il?

— Oh! presque rien, un peu d'obligeance de ma part, tout simplement. Il était très embarrassé, ce pauvre homme, figurez-vous qu'il faudrait un personnage à son tableau! et ici il n'a pas de modèle, c'est un étranger. Il paraît que je ferais son affaire... Bref il m'a demandé de poser pendant quelques séances. J'ai répondu que oui, cela va sans dire.

— Cela va sans dire! mais, ma chère, ce ne me semble pas très correct!

— Ma bonne tante, c'est l'unique moyen de m'acquitter envers ce brave monsieur. Je n'aime pas à rester l'obligée des gens, moi; un refus serait très blessant pour lui... Et puis, s'il faut tout vous dire, j'avoue que je ne serais pas fâchée d'être portraiturée par un grand artiste et de figurer au Salon dans un beau tableau qui aura du succès, je vous en réponds.

La jeune fille secoua la tête d'un air si câlin que tante Virginie en fut tout ébranlée. La question du Salon flattait son amour-propre, elle serait fière du succès de sa nièce... De très grandes dames se prévaudraient d'un tel honneur, cependant!...

— C'est possible, reprit-elle, mais que dira-t-on?

— Oh! cela m'est égal, et puis, qui le saura? Enfin, ma tante, si cela vous déplaît, vous répondrez non à ce bon monsieur quand il viendra demain vous demander votre permission.

— Ah! il doit venir demain? Cela, c'est correct. Ce sera bien difficile de refuser de lui rendre ce service. Au moins, Antoinette, vous n'irez pas seule à ces séances, ce ne serait pas convenable; Fanchette vous accompagnera, et comme je ne saurais m'en priver longtemps, il vous faudra renoncer à vos promenades habituelles et vous dépêcher de rentrer le plus tôt possible.

Antoinette se leva radieuse.

— Qu'à cela ne tienne! dit-elle, je prendrai Fanchette; elle est d'un âge assez raisonnable pour me servir de chaperon.

Ravie du prompt succès de sa diplomatie, la jeune fille regagna sa chambre. La résistance redoutée s'était évanouie à sa voix, la petite enchanteresse. Maintenant son héros pouvait venir, elle l'attendait.

X

Antoinette à Thérèse

"Vous n'avez pas encore répondu à ma dernière lettre, Thérèse chérie! Au fait, il est fort probable que vous n'en avez pas eu le temps, mais les trois derniers jours ont été pour moi si fertiles en événements que, tout en passant délicieusement vite, ils me semblent un monde entre la vie d'autrefois où je ne *le* connaissais pas encore, et le présent radieux.

"Je l'ai revu, hier et aujourd'hui, et je sens bien maintenant que je ne me trompais pas, c'est *lui*, mais Lui plus parfait, plus glorieux que mes ambitions folles, que mes rêves démesurés n'auraient pu le souhaiter. Je ne vous dirai rien de sa distinction ni de son charme, tout cela pâlit et s'efface, on oublie tout devant son génie.

"Vous ouvrez de grands beaux yeux étonnés. Vous vous demandez si je ne... déménage pas un peu. Non, non, rassurez-vous; pour vous tranquilliser tout à fait, je vais redevenir l'Antoinette d'il y a trois jours, et vous raconter, sans enfourcher Pégase, ce qui s'est passé aujourd'hui.

"Sachez donc que mon peintre a demandé hier à Mlle d'Aipeuille la faveur de la reproduire dans un de ses plus jolis tableaux. Oui, j'ai bien mon bon sens. Mlle d'Aipeuille, en personne bien élevée, répondit aussitôt qu'il fallait pour cela la permission de sa tante et tutrice; et cette après-midi, d'assez bonne heure, son artiste arrivait chez le mentor en question pour remplir la formalité imposée.

"Depuis longtemps, j'étais en observation dans ma chambre derrière une persienne mi-close, admirablement placée pour surveiller toute la route.

"Je *le* vis donc venir de loin...

"Un coup d'œil à mon miroir, un coup de brosse à mes cheveux ébouriffés, un rien de poudre sur mon nez, et me voilà au salon. Au grand scandale de ma tante, je bousculai une chaise ici, un fauteuil là, pour donner à la pièce un air moins momifié, et je pris sur la table une revue dans la lecture de laquelle je feignis de trouver un très grand intérêt. Presque aussitôt, la femme de chambre remettait à ma tante une carte que j'ai précieusement conservée.

Le Rêve d'Antoinette

" — Peste, c'est un marquis! fit-elle, regardez.

"Sous une couronne à fleurons un nom flamboyait fantastique, prodigieux: Olivier Palverini. Le soleil et toutes les constellations seraient tombés dans la chambre que mon émoi n'aurait certes pas été plus grand.

"Vous souvenez-vous, Thérèse, de ce nom enchanteur? Palverini, le peintre des Djinns, de la symphonie en bleu mineur, cette exquise symphonie dont vous étiez enthousiasmée vous-même! Palverini mon héros de tout un trimestre!

"Vous croyez sans doute que ma surprise fit tout de suite place à une joie délirante; ce fut au contraire une extrême confusion qui m'accabla. Hélas! j'avais eu l'imprudence, en causant de chose d'art, la veille, de confesser à mon inconnu ma belle flamme pour Palverini! J'avais tout dit. Que pouvait-il penser de moi, mon Dieu? Mettez-vous une toute petite minute à ma place.

"Tout ce que je vous écris là, j'eus à peine le temps de le penser. Notre visiteur suivait de près la femme de chambre. Il me trouva si tremblante, si bouleversée d'émotion, de surprise, de confusion surtout, qu'il ne reçut pas de réponse à son profond et respectueux salut. Peut-être n'en fut-il pas très étonné, car je le vis retenir à grand'peine un malicieux sourire. Et toutes les phrases aimables et pimpantes que j'avais préparées d'avance pour le recevoir s'enfuirent à tire-d'aile, les lâches! me laissant stupide et désemparée.

"Quant à ma tante, tout d'abord éblouie par le bristol armorié (elle est très sensible à ces choses-là), elle paraissait maintenant à peu près aussi interloquée que moi; elle regardait avec des yeux ronds le nouveau venu, sans rien faire ou dire pour le mettre à l'aise. Heureusement qu'il n'en avait pas besoin; avec sa parfaite politesse, son tact, son habitude du monde, il eut bientôt fait de me remettre d'aplomb et de ramener les yeux de Mlle Bertrand à des proportions normales.

"Il parla de tout, avec le même charme, effleura tous les sujets pour tâter les terrains, et découvrant enfin celui qu'affectionnait ma tante, s'y fixa avec la plus merveilleuse bonne grâce.

"Ma tante, tout à fait "dans son assiette", prodiguait maintenant ses sourires, elle causait, causait, je ne lui ai jamais vu tant de verve. Croiriez-vous qu'elle a parlé de ses conserves de fruits et de légumes? J'étais vexée! . . Eh bien! il n'a pas ri, il n'a même pas eu l'air de trouver cela ridicule. Je voyais ma tante si enchantée de son visiteur que je pris mon parti de ces petites vulgarités: je tiens beaucoup à ce qu'il lui plaise, vous comprenez, c'est très important. Et pourtant, parler de conserves au grand Palverini! Mais il ennoblit tout, et je vous assure, mon amie, que même les tomates, les petits pois et les différentes méthodes pour leur faire passer l'hiver, prenaient un peu de son génie en passant par ses lèvres. Riez si vous voulez, je le permets.

"Trop vite à mon gré, il dut prendre congé de nous, après avoir obtenu la permission de peindre ma tête, et nous nous quittâmes en disant: A demain!

"Quel serait l'appréciation de ma tante sur le grand artiste? Je la soupçonnais, mais je voulais l'entendre. Et puis, pourquoi cet air effaré au début de l'entrevue?

"Je refermai la porte sur mon héros et revins, tranquillement, au grand fauteuil d'où tante Virginie me regardait avec les mêmes yeux exorbités que tout à l'heure.

" — Mais, ma chère, il est tout jeune, s'écria-t-elle.

" — Cela vous étonne, ma tante?

" — Vous ne me l'aviez pas dit.

" — Vous aurais-je dit, sans y penser, qu'il était vieux?

" — Pas précisément, mais vous me l'avez laissé croire.

" — Par exemple! comment cela? fis-je indignée.

" — En disant "ce pauvre homme", "ce brave monsieur", etc., quand vous parliez de lui.

Fort irrévérencieusement, j'éclatai de rire à son nez.

" — Alors, ma tante, il faut être vieux pour être un pauvre homme et un brave monsieur? . . Voyons, ne vous tourmentez pas. D'abord il est, comme vous avez pu en juger, parfaitement sérieux et correct, et puis, les hommes célèbres n'ont pas d'âge, ils appartiennent de leur vivant à la postérité. Or, ma bonne tante, M. le marquis (j'appuyais sur ce mot) Palverini est une des célébrités artistiques de notre temps. Je vous l'aurais dit hier, mais je ne me doutais pas que c'était lui; si j'avais pu le supposer une minute, le respect m'aurait anéantie, je n'aurais pas osé lui dire un mot, pas même merci quand il m'a rendu service, je le trouve trop loin de moi.

"Je m'étais échauffée en parlant; ma tante fut impressionnée et très flattée, au fond, d'avoir reçu la visite d'un grand homme.

" — Voyons, demandai-je, comme le trouvez-vous?

" — Mais fort aimable, très intelligent; il cause bien, ce célèbre marquis, de choses intéressantes. Pourtant . . . (elle prit un air profond) j'aime mieux encore un jeune homme simple comme M. Roger Marelle. En voilà un qui est distingué, et qui a une fortune solide!

"Là-dessus, ma tante me quitta sans me laisser le temps de lui répondre. Peut-on manquer de goût à ce point? Je suffoquais. J'ai le bonheur de ne pas connaître le cher favori de la maison, mais il est permis de supposer, sans méchanceté, que le grand Palverini est quelque peu supérieur à ce notaire de campagne. Non, c'est trop drôle, j'ai eu tort de me fâcher.

"Dites-moi bien ce que vous pensez de tout cela, mon amie. L'espérance un moment entrevue, peut-elle résister à l'éblouissement d'une telle gloire? Ne serait-ce pas folie que de me croire destinée à un si merveilleux avenir? ou bien la Providence ne me trouverait-elle pas trop indigne?

"Tenez, je voudrais vous avoir ici pour vous embrasser à mon aise. A défaut de vos chères joues, c'est le papier que j'embrasse, là, dans le petit coin à gauche. Il y restera bien encore quelques baisers quand ma lettre vous parviendra. Prenez-les, ils sont pour vous.

VOTRE ANTOINETTE

XI

Antoinette, escortée de Fanchette, fut exacte au rendez-vous le lendemain.

Elle posa admirablement, sans effort: c'était pour elle, une si grande joie! Loin de lui sembler long et fatigant, ce temps d'immobilité passa pour elle comme un rêve; sous le regard de l'artiste, son visage s'idéalisait dans cette extase au point que Palverini charmé se demandait si c'était bien là le minois chiffonné de la veille . . Sa verve d'artiste s'en augmentait, sa conversation fut plus brillante encore que de coutume.

Il connaissait tout, cet Olivier, choses et gens, et il sut intéresser son modèle par mille détails intimes sur les hommes célèbres de l'époque qu'il avait vus de près à Paris ou à l'étranger. Antoinette, nous le savons, avait toujours eu le culte des gens de notoriété ou de célébrité quelconque. Les paroles de l'artiste, la transportant soudain dans leur intimité, lui donnaient le vertige, la troublaient comme un parfum trop capiteux.

Les yeux mi-clos, elle écoutait, respirant à peine, de peur qu'un mouvement, un geste, ne rompissent le charme captivant.

— Dans toute ma carrière, dit Palverini en souriant, je n'ai jamais rencontré de modèle comme vous, mademoiselle. Les plus sages demandent grâce de temps en temps; vous seule semblez ne point éprouver de fatigue ni d'ennui.

Elle leva sur lui ses yeux clairs doucement alanguis.

Oh! ne voyait-il pas qu'aucun de ses modèles n'avait cette foi, cet enveloppement d'avenir qui l'immatérialisait? D'autres pouvaient rester devant lui par métier, par complaisance, peut-être . . Aucun pour accomplir un délicieux devoir, une mission nette et grave imposée par le destin qui voulait que les choses fussent ainsi . .

Vit-il cela dans le regard bleu d'Antoinette? Peut-être! Il quitta brusquement son chevalet, jeta son pinceau et lui dit:

— J'abuse, mademoiselle, pardonnez-moi, et reposez-vous un peu, je vous prie.

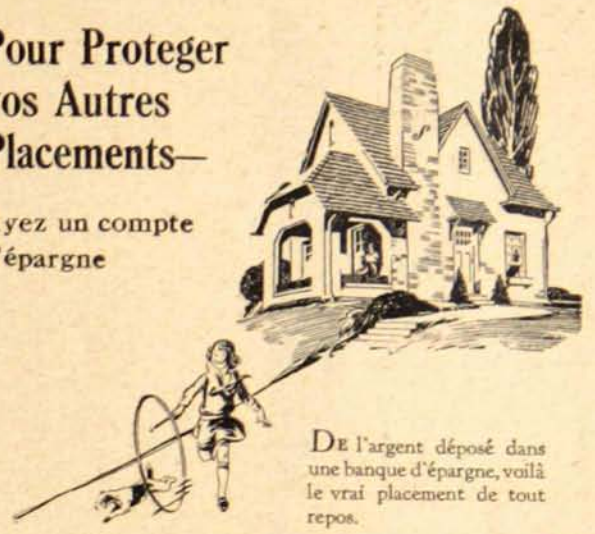
— Mais je ne suis pas fatiguée.

Elle dit cela timidement comme si elle craignait de l'avoir fâché. Pour lui faire plaisir, elle s'assit sur un pliant, le sien, tandis qu'il restait debout auprès d'elle.

— Me direz-vous, monsieur, demanda-t-elle au peintre, pourquoi vous m'avez

Pour Proteger vos Autres Placements—

Ayez un compte d'épargne



DE l'argent déposé dans une banque d'épargne, voilà le vrai placement de tout repos.

Dans le cas de la plupart des autres placements, il vous faut vendre à perte chaque fois que vous avez un besoin urgent d'argent. Mais l'argent d'un compte d'épargne garde toute sa valeur. Cet argent reste toujours disponible, tout en vous rapportant un sûr 3% d'intérêt.

Quel que soit votre état financier, vous vous devez d'avoir un compte d'épargne comme placement à toute éventualité. A la Banque Royale, votre compte d'épargne sera l'objet de l'attention courtoise d'un personnel compétent.

La Banque Royale du Canada

Actif Total plus de 700 Millions de Dollars

DOLLFUS-MIEG & Cie

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746

MULHOUSE - BELFORT - PARIS

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME

COTON

LIN & SOIE

POUR BRODER·CROCHETER·TRICOTER

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT

ARTICLES DE Ire QUALITÉ

POUR OUVRAGES DE DAMES

MULHOUSE-BELFORT-PARIS

COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C

COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C

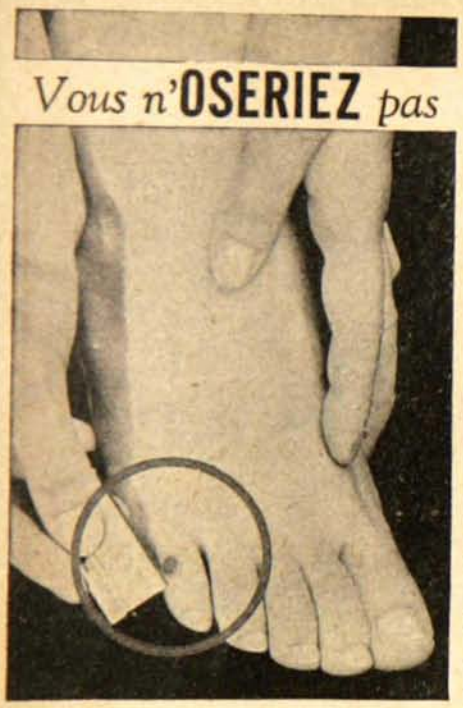
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS .... D·M·C

SOIE À BRODER .. D·M·C, FILS DE LIN .... D·M·C

SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames



...faire *ceci* à un COR devant votre médecin!

Non, vous n'oseriez pas, car vous savez fort bien qu'en agissant ainsi, vous risquez de vous infecter dangereusement. Vous ignorez tous les principes de protection contre l'infection et vous vous exposez à des conséquences graves. Et pourquoi? Probablement parce que vous n'avez pas découvert le "Blue-Jay"— l'emplâtre anti-cor sûr et efficace.

● "Blue-Jay" a donné ses preuves et son action est douce et sûre. Il est employé par des millions depuis 35 ans. Il enraye la douleur instantanément, enlève le cor en 3 jours et exige rarement une seconde application.

● "Blue-Jay" est la création d'un savant célèbre; il est fabriqué par la grande maison d'articles de pansements chirurgicaux Bauer & Black. Employez-le pour vos cors. 35c dans les pharmacies. Grandeurs spéciales pour oignons et callosités.



1. Trempez le pied 10 minutes dans l'eau chaude, puis essuyez. **2. Appliquez "Blue-Jay,"** mettant le cor au centre du tampon. *Voici ce qui se produit:* "A" est le doux médicament qui s'attaque à la base du cor; "B" est le tampon de feutre qui élimine la pression sur le cor et enraye la douleur; "C" tient le tampon en place et l'empêche de glisser. **3. Après 3 jours,** enlevez l'emplâtre, faites tremper le pied et soulevez le cor.

BLUE-JAY
EMPLATRE ANTI-COR
SCIENTIFIQUE BAUER & BLACK

●**"For Better Feet"** — Brochurette gratuite contenant de précieux renseignements pour ceux qui souffrent des pieds. Suggère aussi des exercices pour les pieds. Adressez: Bauer & Black Limited, 101 Spadina Ave., Toronto.

Nom .....

Rue .....

Ville .....

laissée, avant-hier, vous dire de sottes histoires sur mes souvenirs de couvent?

— C'était très intéressant, mademoiselle, et je ne me serais pas permis de vous interrompre.

— Pourquoi, alors, ne m'avoir pas dit tout simplement: "Ce fameux Palverini, c'est moi!"

Olivier retint à grand'peine un sourire amusé.

— J'ai eu cette intention, mademoiselle, répondit-il, et je me suis tu pour deux raisons: d'abord, j'ai horreur des coups de théâtre et, dame! ce que vous auriez voulu y ressemble bien un peu; ensuite, j'ai craint d'exciter votre mécontentement, votre regret des choses si flatteuses pour moi que je venais d'entendre, et j'ai espéré que le lendemain, grâce au temps pacificateur, je serais plus facilement pardonné de mon silence. Me suis-je trompé?

Il se rapprocha d'elle, soumis, l'air pénitent, et Antoinette comprit toute la délicatesse, la bonté qui craignaient d'amener une rougeur au front de l'étroudie, attendant le lendemain pour que son émoi fût passé.

— Vous avez raison, fit-elle, et moi je suis une sotte de parler à tort et à travers. Cela ne m'arrivera plus désormais, soyez-en certain!

Elle avait, pour dire cela, un petit air si raisonnable, si convaincu qu'Olivier fut presque persuadé. Et la séance recommença dans la caresse du soleil oblique et chaud qui mettait une flamme aux boucles blondes d'Antoinette, aux cuivres des taillis, à la palette de l'artiste, jusqu'à ce qu'un dernier rayon, escaladant un hêtre, jetât de la plus haute branche un bonsoir joyeux et disparût en souriant.

Le lendemain, les choses se passèrent de même sorte. Le temps semblait au beau fixe, la jeunesse vibrait dans l'âme de l'heureux modèle qui, trouvant la vie si belle, ne s'étonna pas, au retour, de voir Mlle Bertrand aimable et gracieuse contre son habitude. Pourtant, vers la fin du dîner, cette gaieté inaccoutumée lui sembla suspecte.

— Bien sûr, se dit-elle, il y a du notaire là-dessous.

Elle ne se trompait pas.

Le notaire était venu et, d'une voix que l'émotion faisait trembler, avait dit à Mlle Virginie combien la grâce charmante de sa jolie nièce l'avait impressionné. Sans formuler une vraie demande en mariage, il avait laissé comprendre qu'un mot d'encouragement, un seul, échappé de mignonnes lèvres roses, suffirait pour qu'il mît aux pieds d'Antoinette son étude et son cœur. Ce mot d'encouragement Mlle Bertrand ne le lui refusa pas, oh! non, elle le lui prodigua même de mille manières... Il n'aurait jamais cru qu'un si mince thème pût donner lieu à autant de variations!

Et, de part et d'autre, tout fut dit de façon si impersonnelle que le nom de Mlle d'Aipeuille ne fut même pas prononcé.

La bienveillance de tante Virginie, ce n'était pas tout, mais c'était déjà quelque chose, et quelque chose d'important; aussi Roger Marelle rentra-t-il chez lui très satisfait du résultat de sa démarche. Il voyait se préciser le rêve charmant qu'il caressait depuis le bal de Mme de Châtenoy, ce fameux bal où la grâce d'Antoinette avait été pour lui la révélation d'un idéal insoupçonné... Dans cette lointaine et radieuse espérance, l'âme du notaire chantait.

— Savez-vous, Toinon, ce que l'on dit en ville? demanda, le lendemain, Mlle Bertrand à sa nièce.

— Oh! ma tante, beaucoup de choses, sans doute.

— Et vous ne devinez pas lesquelles?

— Certes non; du reste, je ne m'en soucie guère.

— Mais, ma chère, les choses qui vous concernent doivent cependant ne pas vous être indifférentes à ce point!...

— Comment! *ces dames* me feraient-elles l'honneur de s'occuper encore de moi? Je suis confuse, en vérité, et bien touchée. Mais... que peuvent-elles dire?

— Ah! ah! ma nièce, je vous y prends! je croyais que vous ne vous inquiétiez pas des commérages de notre ville?

— Ma tante, une fois n'est pas coutume, et puisqu'il s'agit de moi!... Alors, on dit...

Mlle Bertrand prit un air grave, se recueillit un moment, ôta ses lunettes, les remit, et prononça d'un ton solennel:

— Antoinette, on vous fait le plus grand honneur en jugeant possible et même probable un mariage entre M. Roger Marelle et vous.

Enfin! cette fois le grand mot était lâché. Depuis le bal, et surtout depuis la

Le Rêve d'Antoinette

première visite du notaire, tante Virginie l'avait eu souvent sur les lèvres, ce mot fameux, mais ses premières tentatives avaient si piteusement échoué qu'il avait fallu le garder pour une occasion meilleure.

Maintenant, c'était fait! Elle soupira très fort, de satisfaction, et regarda Antoinette. Celle-ci riait, riait comme une petite folle, un peu nerveusement, elle avait eu si peur! Elle riait de sa frayeur, de l'air solennel de tante Virginie, et de la chose amusante qu'elle venait d'entendre. La digne demoiselle qui, tout d'abord, avait mis cette gaieté sur le compte d'une surprise joyeuse, commençait à s'inquiéter.

— Ma nièce, fit-elle, j'aimerais à vous voir plus sérieuse.

L'espiègle reprenait tout son calme.

— Pardonnez-moi, ma tante, mais je ne savais pas *ces dames* si gaies. C'est très drôle!

— Pourriez-vous me dire, Antoinette, ce qui est si drôle? demanda Mlle Bertrand vexée.

— Mais... ce ridicule cancan de petite ville. On m'avait bien dit, seulement je ne voulais pas le croire, que les austères bandeaux des ménagères accomplies de province cachaient l'imagination la plus extravagante, la plus folle qu'on pût rêver. Sous ces plaques pommadées au musc ou à la rose, on marie, on tue, on damne des gens que l'on connaît à peine, à qui l'on n'a jamais parlé, et voyez-vous, ma tante, cela m'amuse plus que je ne saurais vous le dire, d'avoir fait travailler ces pauvres cerveaux au point d'en faire sortir l'idée la plus invraisemblable du monde.

Mlle Bertrand ne savait si elle devait rire ou se fâcher. Il importait de continuer cette conversation longuement mûrie et péniblement amenée; il fallait aussi ne pas indisposer la petite. Mieux valait donc laisser passer les allusions irrespectueuses et ne pas s'écarter du grand sujet.

— Ma chérie, que trouvez-vous d'invraisemblable à ce que l'on dit? Je comprends qu'en jeune fille raisonnable vous n'ayez jamais osé prétendre à un si beau parti, mais je crois en même temps M. Marelle très désintéressé, et l'opinion publique n'est pas si sotte, après tout.

— Je n'ai aucune reconnaissance à l'opinion publique qui me trouve digne d'un tel honneur, ma tante, car, moi, je ne juge pas les choses comme elle.

Le moment était grave. Mlle Bertrand allait enfin savoir les idées contenues dans la jolie tête blonde, et ce qu'Antoinette pensait du cher mariage tant désiré. Elle rajusta ses lunettes sur son nez et s'approcha de sa nièce.

— Et comment jugez-vous les choses, mon enfant?

— Mon Dieu! ma tante, je ne les juge pas, à dire vrai, je les apprécie telles qu'elles sont. Par exemple, vous semblez croire que M. Marelle me ferait un grand honneur en m'épousant; d'après les commérages de Montreil, une telle union serait très bien assortie. Moi, je pense différemment, je n'y verrais aucun honneur, au contraire, et ce mariage me semble si disproportionné que l'idée ne m'en serait jamais venue si vous n'en aviez pas parlé... Mais laissons là les petits potins du pays; heureusement ce ne sont pas eux qui feront ma destinée.

— Parlons-en, au contraire. Antoinette, car je suis bien étonnée et je voudrais savoir ce que signifie ce prétendu dédain pour un homme que tout le monde estime.

— Ce dédain est sincère. Avez-vous pu supposer même une minute que je sois faite pour devenir la femme d'un notaire de campagne? Un notaire!... ma tante, vous n'avez donc jamais été jeune, vous ne savez donc pas qu'à dix-huit ans on a quelque part dans le cœur ou dans la tête un grain d'idéal... et qu'une étude de notaire est l'éteignoir de l'idéal! Vous n'avez donc jamais rêvé d'une vie rose, ensoleillée et parfumée?... Vous voudriez m'ensevelir entre des cartons poussiéreux, sans autre aliment intellectuel que la préoccupation du dîner ou des prochaines confitures, sans autre sujet de conversation que le testament de M. X., et la vente des champs du sieur***, à condition, bien entendu, que cela n'effleure pas le secret professionnel! Avoir en face de soi, à table, deux fois par jour, un notaire, vivre avec un notaire!... Ma tante, désirez-vous que je devienne folle?

— Antoinette, vous êtes ridicule et sotte, laissez-moi vous le dire. Il est fort probable que M. Marelle ne voudrait pas d'une étourdie comme vous, romanesque et vaniteuse; il est donc inutile de vous défendre ainsi d'un avenir dont vous n'êtes pas digne. Sachez pourtant que si "ce notaire" vous faisait l'honneur de vouloir de vous, j'exigerais que vous acceptiez.

Mlle Bertrand n'était pas très tendre pour sa nièce, cependant elle ne lui avait jamais parlé ainsi. Antoinette rougit violemment, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Ma tante, dit-elle frémissante, je ne crois pas avoir mérité de si dures paroles, et je ne crois pas non plus que vous ayez le droit d'intervenir aussi arbitrairement dans mes décisions d'avenir. Je ne sais quelles sont vos intentions, mais si, par vos menaces et vos mots blessants, vous pensez rendre M. Marelle séduisant, vous vous trompez de façon étrange. Je ne le connais pas, il m'était indifférent, maintenant il m'est odieux, et son nom seul m'inspire une répulsion invincible. Comme vous le dites fort bien, il est probable que ce monsieur ne voudra pas de moi, j'en suis bien aise, car moi je ne consentirais *jamais* à l'épouser.

Mlle Bertrand s'aperçut qu'elle était allée un peu loin et ne releva pas comme elle l'aurait désiré la réplique de sa nièce, se contentant de dire en haussant les épaules:

— Dans quel siècle vivons-nous! Si, de mon temps, les enfants avaient parlé ainsi à leurs parents!...

Antoinette était déjà hors de la chambre, l'heure de la séance au bois d'Harfeuille approchait, et ce jour-là, moins que jamais, elle ne voulait en perdre une minute: il lui semblait que la vue du peintre pourrait seule calmer sa colère et la ramener, des confins d'une fosse obscure, à la lumière de son idéal.

Durant le trajet que, contre son habitude, elle faisait en silence, Fanchette l'observait, soucieuse de ce pli au front de "son enfant".

— Qu'avez-vous, ma mignonne? Pourquoi ne dites-vous rien? demanda-t-elle.

— Fanchette, je suis malheureuse, ma tante me déteste.

— Pouvez-vous dire!

— Mais si, je la gêne, je suis de trop dans sa vie... Voyez-vous, c'est bien triste à mon âge de sentir que personne ne m'aime, personne ne me désire, que je suis inutile, peut-être même nuisible, et je me demande parfois ce que je fais sur la terre.

— Mon agneau, taisez-vous! une bonne chrétienne ne parle pas ainsi. Et puis, comptez-vous pour rien votre vieille Fanchette? Je crois, moi, que le bon Dieu a eu pitié d'une pauvre servante qui l'aime, et qu'il vous a amenée ici tout exprès pour être son rayon de soleil et la joie de ses derniers jours.

Antoinette serra la main tremblante de sa fidèle amie, et la larme qui brillait à ses paupières s'éclaira d'un sourire. Au contact de cette affection dévouée, les papillons noirs s'envolèrent bien vite et, à la stupéfaction de Fanchette, elle eut soudain un joyeux éclat de rire.

— Ma bonne, fit-elle, ai-je l'air d'une sorcière? Ne vous effarez pas ainsi, répondez-moi plutôt. Ai-je l'apparence d'une prophétesse?

N'obtenant pas de réponse, elle continua:

— C'est que, autant vous le dire, j'ai deviné des choses invraisemblables, j'ai deviné, il y a un mois, les pensées les plus secrètes de ma tante, des pensées extraordinaires qui m'ont été révélées aujourd'hui seulement. Fanchette, ma tante tient-elle beaucoup à ses idées?

— Beaucoup, ma mignonne.

— Tant pis pour elle, alors! car moi aussi, je tiens aux miennes. Ah! ma bonne, nous allons en voir de drôles, maintenant.

Cette gaieté mouillée des récentes larmes donna un charme nouveau à la divinité des forêts que Palverini idéalisait de son pinceau magistral. Il reconnaissait à peine son modèle dans cette femme complexe mi-joie mi-tristesse, et c'était si charmant qu'il s'attarda jusqu'à ce que l'ombre, venue à pas de loup, mît entre elle et lui un nuage vaporeux.

"Ma chérie, écrivait le soir Antoinette à son amie, plaignez-moi un peu pour tout ce que je viens de vous dire, et dites-moi que Fanchette n'est pas seule à m'aimer. Par moment, mon pauvre cœur sevré de tendresse me fait mal, ne vous étonnez donc pas si j'ai accueilli comme une attention bénie de la Providence ce cher imprévu survenu dans ma vie. Je ne dois pas me plaindre puisque j'ai rencontré si vite celui que je devais aimer. Chaque jour, je le trouve plus charmant que la veille, il est si bon, si grand et si simple à la fois! Je me demande souvent si je rêve, si c'est bien moi qui suis auprès du grand

Palverini, et si c'est bien lui que je vois, que j'entends, qui daigne me regarder et s'adresser à moi!

"Pendant deux jours, deux interminables jours je vais être privée de ce bonheur. Demain samedi, grand nettoyage à la maison, Fanchette ne pourrait m'accompagner, et ma tante ne veut pas me laisser aller seule; pour comble de bonheur, j'ai reçu une invitation à passer l'après-midi avec Mlle Morisson! ! !... Le jour suivant est dimanche, grand repos pour les artistes, les modèles, les chaperons.

"J'ai peur que ces deux jours ne finissent jamais"!

XII

Depuis la scène un peu vive de la veille, quelque froideur s'était glissée dans les rapports de la tante et de la nièce; du côté d'Antoinette surtout, car Mlle Bertrand s'en était aperçue bien vite, sa diplomatie avait été de la plus mauvaise espèce.

Elles échangèrent à peine quelques mots jusqu'à l'heure où la jeune fille dut sortir pour aller chez Mme Morisson.

— Vous présenterez mes amitiés à ces dames, n'est-ce pas, Antoinette? et vous n'oublierez pas de les remercier de vous avoir invitée, c'est une attention fort gentille de leur part.

— Les remercier!... Ma tante je suis franche, je ne puis pas dire merci pour une chose qui m'ennuie.

Décidément, cela n'allait pas du tout, mais pas du tout.

Toutes les jeunes filles de l'endroit étaient réunies dans le salon de reps vert de Mme Morisson quand Antoinette arriva. On chuchota un peu en la regardant beaucoup, car la nièce de Mlle Bertrand était à peine connue et les curiosités n'étaient pas encore émoussées à son égard. Chacune lui fut présentée, deuxième édition, cette cérémonie ayant été faite déjà au bal du château, et l'on continua le jeu du mouchoir interrompu par son entrée.

"Cha-peau", ta-pis; dé...allons, Lucie, vous ne trouvez rien, un gage. Il y avait cependant tant de choses à dire: défaut, défi, dégel, désert!... — Ro-sace...

A ce moment, Marguerite Morisson tenait le mouchoir.

— A vous, mademoiselle d'Aipeuille, no...

— ...taire... répondit Antoinette, dont la tête était pleine de ce mot.

— Mais non, c'était: Noël, balbutia Marguerite interloquée.

— Noël? Ah! je croyais que l'on pouvait terminer le mot à son idée!

— Certainement, mais...

Marguerite était devenue rouge comme une cerise, ses amies baissaient modestement les yeux tandis que Mme Morisson posait un regard soupçonneux sur l'innocente cause de tant d'émoi.

Le jeu continuait, les gages s'entassaient dans la corbeille tapissée dont une fillette était gardienne.

— "Char-mille; bon-net; mar..."

Le mouchoir, lancé par la main malicieuse de la maîtresse de maison, tomba sur les genoux d'Antoinette, dont l'esprit hors du salon de reps vert se lamentait de la scène de la veille, après avoir vagabondé dans le bois d'Harfeuille.

— Mar..., répéta Mme Morisson.

— elle, finit étourdiment Antoinette qui venait de se remémorer les intonations attendries que prenait la voix de sa tante en prononçant ce nom.

Cette fois, Marguerite devint bleue.

— Les noms de famille ne sont pas admis dans le jeu, fit-elle, il y a tant d'autres choses à dire, par exemple, marchand ou marquis.

A ce mot de marquis ce fut Antoinette qui se troubla, croyant deviner une allusion au noble Palverini: sans doute on avait dit cela tout exprès pour voir à son attitude ce qu'elle pensait... et c'était exaspérant de rougir ainsi, d'en avoir conscience et de ne pouvoir s'en empêcher.

Pendant ce temps, Mme Morisson ne la quittait pas des yeux, triomphante et dépitée du succès de son stratagème. Au mot notaire, elle avait eu la subite intuition d'un danger, d'une rivalité déjà flairée, lors du bal du château, mais en personne prudente, elle voulait une confirmation à ses soupçons. Ce fut alors qu'elle envoya le mouchoir à la jeune fille avec la syllabe que nous savons. Elle n'espérait certes pas, de son épreuve, un succès si complet ni si prompt: Marelle!... et cette rougeur qui avait suivi ce mot dit sans doute dans un élan d'un cœur trop plein de lui!... Quels meilleurs témoignages pouvait-on demander des idées d'Antoinette?

Le Rêve d'Antoinette

Maintenant c'était certain, elle pensait au jeune notaire, elle rêvait de lui, elle voulait l'épouser. Cela ne faisait pas du tout l'affaire de Mme Morisson, M. Marelle était justement le mari qu'il fallait à Marguerite. Dans le monde entier on n'aurait pu trouver pour elle un parti plus convenable. Il s'agissait de ne pas le laisser prendre par cette intruse qui n'en avait pas le droit et n'en était pas digne.

Toutes ces demoiselles, Lucie, Monique, Henriette, se regardaient, choquées du cynisme de cette Parisienne qui prononçait avec tant d'aplomb le nom d'un jeune homme à marier, ce nom qu'elles chuchotaient à peine dans une stricte intimité! Les plus jeunes se poussaient le coude et riaient sous cape; les plus mûres gardaient sur leurs visages un masque hautain et désapprobateur. Marguerite, mal à l'aise, proposa de tirer les gages, et l'on oublia bientôt l'incident avec les charmes de la sellette ou des énigmes.

Quand le dernier gage fut rendu au milieu des rires de l'assistance, que l'embarras de sa propriétaire à construire une phrase sans employer ni *o* ni *a*, avait mise en joie, ces demoiselles allèrent un moment sur le balcon du salon surplombant de sa massive architecture la rue principale du pays.

La silhouette rarissime d'un cavalier tout au bout de la rue éveilla soudain les attentions.

— Regardez, mesdemoiselles, un monsieur à cheval! Qui cela peut-il être?

— Un étranger sûrement.

— Il est fort bien! s'écria impétueusement la blonde Suzanne (à quatorze ans on se croit le droit de tout dire!)

— Je le reconnais, murmura la timide Henriette, c'est le monsieur qui était dimanche à la grand'messe.

— Mais oui, c'est bien lui.

Dans l'allure élégante du cavalier qui venait, Antoinette avait reconnu Olivier Palverini. Elle eut un soupir de soulagement en écoutant les commentaires de ces demoiselles. Elles ne connaissaient pas le peintre, c'était évident, Marguerite n'avait donc mis aucune allusion maligne à son évocation du mot marquis tout à l'heure.

Autour d'elle, on s'agitait. L'étranger avait été remarqué le dimanche précédent à l'église. Mille conjectures s'étaient formées sur son compte, on était bien aise de le revoir, et cette fois de plus près.

En passant sous le balcon d'où cette jeunesse le regardait, Olivier leva la tête, et reconnaissant Mlle d'Aipeuille au milieu de ses compagnes, il eut un sourire et salua.

Tous les yeux, remplis d'étonnement, se fixèrent aussitôt sur Antoinette.

— Mademoiselle, ce monsieur vous a saluée!

— Vous le connaissez donc?

Mme Morisson, vexée de tous les hommages qui ne s'adressaient pas à Marguerite, s'approcha:

— Ce jeune homme est de vos parents, sans doute, mademoiselle?

La jeune fille, troublée par la chère apparition et surtout par l'émoi, les questions et les regards dont elle était assaillie, paraissait singulièrement émue. De plus, elle ne voulait pas livrer à la curiosité maligne de "ces dames" l'histoire du bois d'Harfeuille... Elle répondit donc d'un air absent:

— Mon parent? mais non.

— Alors vous le connaissez?

— Un peu, il est de passage à Montreil et a fait une visite à ma tante.

— Sans doute il avait quelque raison pour cela? fut-il demandé.

Antoinette eut l'air de ne pas entendre, mais son embarras n'échappa pas à la perspicacité de la maîtresse de maison.

— Il y a quelque chose là-dessous, pensa-t-elle.

Cette idée devait faire son chemin dans le cerveau fécond de Mme Morisson; ce ne fut pas long: Un jeune homme fort bien était à Montreil, pourquoi? Il avait fait une visite à Mlle Bertrand, pourquoi? Mlle d'Aipeuille avait gardé à ce sujet une réserve étrange, pourquoi? Autant de questions dont les réponses étaient évidentes. Tout cela voulait dire mariage.

Et ce fut pour la mère de Marguerite comme si un génie bienfaisant avait ôté de son cœur un gros poids très lourd. Antoinette ne pouvait pas, raisonnablement épouser à la fois le notaire et l'étranger; puisqu'elle était fiancée ou à peu près à celui-ci, l'autre restait pour Marguerite: rien de plus clair.

Ce fut donc avec un sourire sur les lèvres qu'elle présida le lunch offert aux amies de sa fille et qu'elle reçut leurs compliments sur la crème aux amandes, les brioches et la tarte aux pommes confectionnées par ses mains habiles. Antoinette ne comprenait rien à la recrudescence de petits soins dont elle était l'objet. On la mit à la place d'honneur; elle dut, de gré ou de force, manger de tout plusieurs fois; on prit son avis sur les plus plates banalités qu'échangeaient ces demoiselles, mais il semblait évident que Mme Morisson n'était pas tout à fait à la conversation.

— A propos, demanda-t-elle soudain, comment s'appelle ce monsieur?

— Quel monsieur? fit d'un air innocent Antoinette, indignée de cette curiosité.

— Mais... ce jeune homme à cheval qui vous a saluée tout à l'heure?

— Ah! M. Palverini!

— Palverini, ce n'est pas français, dit Suzanne: il est Italien sans doute.

— Non, je ne crois pas, répondit Antoinette suffoquée de voir le nom célèbre aussi inconnu à Montreil.

La maîtresse de maison avait toujours son idée.

— Et, où est-il descendu? où demeure-t-il?

— A l'hôtel du Coq-d'Argent, je crois.

L'artiste grandit d'une coudée dans l'esprit de ces demoiselles. Le Coq-d'Argent était le meilleur hôtel de l'endroit.

Mme Morisson souriait d'un air fin en regardant la jeune fille.

— M. Palverini est très bien, dit-elle d'un ton complimenteur, joli garçon, cavalier accompli et... il a un sourire charmant.

— Cela, c'est une pierre dans mon jardin, pensa Antoinette, c'est pour bien me faire comprendre que, s'il ne m'a pas saluée banalement, comme une indifférente, elle s'en est aperçue.

Et elle garda une vague inquiétude de ces compliments et du sourire à double face qui les accompagnait.

Cette inquiétude persista, le lendemain, quand à la sortie de l'église elle vit la figure de Mme Morisson contractée par la même joie malicieuse que la veille. A ce moment, Olivier, qu'elle n'avait pas encore aperçu, s'approchait de Mlle Bertrand pour la saluer. Ce fut bref, de part et d'autre, tante Virginie étant d'humeur assez rude ce jour-là. (Les regards de toutes ces dames fixés sur elle la gênaient un peu).

Dans le groupe des Morisson on chuchotait:

— Hé, hé! il y a du nouveau dans l'air, disait celle-ci. J'en suis charmée, car cette petite est assez gentille; et quel soulagement pour notre digne amie de n'avoir plus le souci de sa nièce!

Et comme ses auditeurs l'interrogeaient elle leur contait tout bas, à l'oreille, la "scène du balcon".

— Chère amie, concluait-elle, j'aurais voulu que vous vissiez ce sourire!...

Le lendemain, elle eut besoin de certaine recette de cuisine que l'on trouvait seulement au Coq-d'Argent. En bonne ménagère, elle y alla elle-même, et eut avec la maîtresse de l'hôtel une conférence interminable.

XIII

Le soleil était en fête quand Antoinette arriva au bois avec Fanchette, un peu plus tôt qu'il n'avait été convenu.

Comme elle le prévoyait, ces deux jours de repos lui avaient semblé très longs, d'autant plus longs que la vie commune avec Mlle Bertrand devenait singulièrement pénible. Il avait fallu batailler pour venir ce jour-là à la séance de peinture, tante Virginie déclarant soudain que ce genre d'occupation n'était pas dans les habitudes de Montreil et qu'elle ne permettait plus ni à Fanchette ni à sa nièce d'aller au fameux rendez-vous.

Antoinette ne voulait pas pleurer de peur d'être laide et de ne pouvoir poser, mais elle se tordit les mains de désespoir, se lamenta de son sort et accusa sa tante de ne pas tenir les promesses faites à "l'homme le plus célèbre du monde entier", si bien que, à demi convaincue de ses propres torts, Mlle Bertrand, sans dire tout à fait oui, ne répondit pas non quand Fanchette demanda si l'on pouvait partir.

Navrée de la tournure que prenaient les choses, la jeune fille réfléchissait.

L'ère de bonheur qu'elle venait de vivre touchait à sa fin. D'abord, l'œuvre du peintre s'avançait, et puis certainement tante Virginie ne supporterait pas davantage l'absence de Fanchette ni la satisfaction que trouvait sa nièce aux séances de pose.

COMMENT se débarrasser des acidités de l'estomac

Soulagement presque instantané



PRENDRE — deux cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips' dans un verre d'eau, chaque matin au réveil. Prendre une seconde cuillerée à thé trente minutes après avoir mangé. Et une autre avant de se mettre au lit.

D'APRES un grand nombre de spécialistes, environ 80 p.c. des personnes souffrent aujourd'hui des acidités de l'estomac. Cela parce que beaucoup d'aliments, préparée d'après la diététique moderne, contiennent des éléments acides.

Il en résulte des maux de tête, des nausées, des "gaz", des excès de bile et plus fréquemment des douleurs d'estomac trente minutes après avoir mangé. Ainsi, il est facile de diagnostiquer le mal.

Maintenant Facilement et Rapidement Corrigé

Si vous souffrez des acidités de l'estomac, ne vous inquiétez pas. Vous pouvez les faire disparaître d'une façon très simple. Contentez-vous de faire ceci. Votre estomac malade et rempli d'acidités sera presque instantanément *alcalisé*. Vous vous sentirez une autre personne.

PRENEZ — deux cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips' dans un verre d'eau chaque matin au réveil. Prenez-en une seconde cuillerée trente minutes après avoir mangé et une autre, le soir, avant de vous coucher.

Qu'est-ce que Cela Fait

C'est tout ce que vous faites. Mais faites-le régulièrement, CHAQUE JOUR, aussi longtemps qu'il subsiste des symptômes du malaise.

Ce procédé agit de manière à neutraliser les acides qui nourrissent votre estomac "bouleversé", provoquent les maux de tête, cette sensation de fatigue et d'énergie perdue.

Faites-en l'essai. Les résultats vous surprendront. Plus de maux de tête. Vous oublierez que vous avez toujours un estomac.

MAIS, prenez soin de vous procurer le VERITABLE lait de magnésie; l'authentique Lait de Magnésie PHILLIPS'. Voyez si le nom "Phillips'" est bien imprimé sur l'étiquette.

Existe aussi sous forme de tablettes:

Les tablettes de Lait de Magnésie Phillips' sont maintenant en vente dans toutes les pharmacies. Chaque mince tablette équivaut à une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie Phillips'.



Lait de Magnésie de

PHILLIPS'

Neutralise les acides des Aliments et du Tabac quelques minutes après son absorption

Le Rêve d'Antoinette

Le rêve charmant finirait-il aussi?... ou plutôt l'heure de la destinée n'allait-elle pas enfin sonner? Oui, c'était cela. Antoinette y croyait de toute son âme, à cette destinée qu'elle n'avait pas cherchée, qui s'était interposée toute seule à travers son existence inutile; et parce qu'elle y croyait, elle se sentait le devoir de l'aider, sans retard.

Le peintre n'était pas encore là. Il arriva bientôt, souriant et jeune, par un chemin irradié de lumière, comme une apparition charmante du bonheur.

— Déjà là, fit-il en s'approchant, comme c'est aimable à vous, mademoiselle! Je craignais que ces deux jours de repos ne vous rendissent plus pénibles votre complaisance et votre bonté. Je vois qu'il n'en est rien! Vous en serez bientôt récompensée, puisque mon tableau s'achève... Je n'ai pas perdu mon temps depuis vendredi, voyez plutôt.

Tout en parlant, il avait disposé son chevalet, il y plaça la toile commencée.

Antoinette ne put retenir un cri de surprise en voyant le changement survenu depuis la dernière séance. La clairière, complètement terminée, se drapait d'un geste large dans un manteau rutilant d'or et de pourpre, tandis que les rameaux enchevêtrés des arbres laissaient deviner des coins adorables pleins d'ombre et de mystère. La divinité des bois, vaporeuse et souriante, n'était plus seule maintenant dans la splendeur de ce jour d'automne; d'autres divinités, elfes ou sylvains, vagues, flous, de formes et de nuances insaisissables, avaient surgi des troncs d'arbres et des branches touffues: des ombres se mouvaient sous les arceaux cuivrés, des blancheurs transparentes traînaient sur le sol, des vapeurs planaient dans la lumière rousse, c'était étrange et très impressionnant. Tout semblait achevé, sauf la petite reine, silhouette encore molle, dont le visage seul ressortait bien vivant au milieu de ces ombres.

Antoinette, charmée d'être si jolie, eut pourtant un douloureux serrement de cœur à la vue de cette œuvre presque terminée. Encore une séance, deux peut-être, et ce serait tout! Oui, mais il pouvait se passer tant de choses d'ici là!

Olivier l'interrogeait.

— Que dites-vous de cela, mademoiselle?

— Je suis étonnée et ravie, répondit-elle. Je ne m'attendais pas à me voir en si poétique compagnie!

— J'ai craint pour vous l'ennui, dit Olivier. De reste, je crois que tous ces sylvains sont venus d'eux-mêmes sous mon pinceau, attirés par le désir de vous faire leur cour.

"Vous faire leur cour!" n'était-ce pas une habile entrée en matière, trouvée par le peintre pour aborder un sujet plus brûlant? Antoinette regarda du côté de Fanchette dont elle aurait voulu les oreilles bien loin de là, mais la fidèle servante, complètement absorbée par son travail et le sommeil qui la gagnait, n'était pas d'un voisinage bien gênant.

Elle reprit:

— Leur reine en est très flattée; elle n'est pas habituée à tant d'hommages.

— Ah bah! fit Olivier amusé, je suis incrédule, mademoiselle.

Antoinette devint très rouge.

— Vous avez tort, monsieur, car enfin où aurais-je pu prendre une telle habitude?

— Comment! fit-il en riant, Montreil est-il donc de si peu de ressources que ses habitants ne puissent y trouver d'hommages ni de succès! Pauvres jeunes filles! il y a pourtant dans le nombre quelques-unes qui méritent un meilleur sort.

Antoinette dressa l'oreille.

— Vous les connaissez donc?

— Mais oui, très bien, j'ai eu l'honneur d'en voir plusieurs fois la sélection. D'abord à la sortie de l'église hier et la semaine précédente, et puis samedi sur un balcon, vous savez bien...

— Oui, oui, je sais, mais en si peu de temps!...

— Il ne m'en faut pas plus, mademoiselle, un peintre apprend à voir vite; en un coup d'œil il doit tout saisir, ensemble et détail. Je pourrais donc, si vous le désiriez, vous faire le portrait de chacune de vos compagnes.

— Oh! c'est inutile, fit Antoinette ennuyée de voir dévier la conversation, je les connais assez sans cela.

— Ce que je ne sais pas, toutefois, ce sont leurs noms et prénoms. Comment s'appelle donc cette grande du coin à gauche?

— Une grande?... un peu forte?...

— Raide, pincée, un air de portrait de famille, oui, c'est cela.

— Ce doit être Mlle Forgeot, la fille de môssieu le maire, fit Antoinette, mise en joie par cette appréciation peu flatteuse.

— Mes compliments. Et cette petite brunette vouée au bleu?

— Vouée au bleu! je ne sais pas, je n'ai pas rémarqué.

— Voyons, rappelez-vous, un teint frais, des yeux noirs; elle avait, il y a huit jours, une robe bleu pervenche, samedi une robe bleu marine, et hier une robe bleu de roi.

— Ah! Marguerite Morisson!...

— Elle est très gentille!

— Vous trouvez? (Antoinette fit la moue). Je sais bien que des goûts et des couleurs...

Le peintre fut surpris de cette réflexion de la divinité des bois, qui jusque-là s'était toujours montrée bienveillante pour tout le monde.

— J'ai été charmé de voir ma petite reine sur ce fameux balcon, reprit-il, et bien vite m'est venu le remords de l'avoir empêchée toute la semaine d'aller avec ses amies.

La jeune fille, très pâle, écoutait, n'osant croire ce qu'elle entendait. Il avait dit "ma petite reine" comme dans les romans anglais! Ces trois mots, dans les livres, signifiaient une foule de choses: reine de ma vie, reine de mes pensées, reine de mon cœur, et bien d'autres encore! Comme ils étaient dits habilement, cette fois, à demi cachés sous le rôle qu'elle jouait dans le cher tableau!

"Mon Dieu! pensait-elle, pourvu que je ne m'évanouisse pas de joie quand il parlera plus clairement".

Elle ferma les yeux et répondit:

— Soyez sans remords, je ne regrette rien, je n'ai été privée de rien, je n'ai pas d'amies, et je suis plus heureuse ici que partout ailleurs.

"Je lui tends bien la perche, pensait-elle en même temps. Mon bon ange, ayez pitié de moi, voici l'instant solennel de ma vie".

Mais rien ne lui répondit. Surprise de ce silence, elle entr'ouvrit les yeux. Olivier, très maître de lui-même, la regardait d'un petit air apitoyé.

— Pauvre mademoiselle, fit-il, vous n'avez pas d'amies, vous êtes malheureuse, je m'en doutais bien un peu. Mlle votre tante, toute respectable qu'elle est, me paraît avoir des idées assez différentes des vôtres et je ne m'étonne point que la vie ne soit pas toujours très drôle avec elle. Mais vous avez l'avenir devant vous; à votre âge on doit croire au bonheur. Vous aurez des amies... l'amitié ne vient pas en un jour; quand vous connaîtrez mieux vos compagnes et quand vos compagnes vous connaîtront un peu, je suis sûr que des sympathies naîtront et vous deviendront chères.

— Je ne crois pas.

Antoinette, un peu désappointée, acceptait mal la perspective d'avenir qu'il lui montrait.

"Il ne m'a pas comprise, pensa-t-elle, ou peut-être il n'ose pas. Mais comme il est bon, quelle douceur, quelle pitié dans sa voix, dans son désir de me consoler!"

Il continuait:

— Le temps est trop joli, le soleil trop aimable; chassez vos idées noires, et ne refusez pas d'espérer ou de souhaiter un bonheur si légitime... Voyons, racontez-moi comment vous passez votre temps quand il n'y a pas un tyran pour vous garder immobile ainsi pendant de longues heures ennuyeuses.

— Oh! ce sera vite narré: je tiens compagnie à ma tante, je brode, je peins, je lis, je fais de la musique, tous les jours nous sortons pendant une heure, c'est à peu près tout.

— Il y a là de quoi occuper plusieurs existences, répliqua Olivier en riant, voyez, moi, je ne puis arriver qu'à faire une seule des choses qui vous occupent, je peins, et c'est tout.

— Oh! vous... c'est différent!

A l'idée que le grand Palverini pût comparer ses nobles travaux aux passe-temps d'une petite pensionnaire, Antoinette rit de si bon cœur que Fanchette, éveillée en sursaut, leva la tête.

— Vous savez que Mademoiselle vous a recommandé de rentrer de bonne heure, dit-elle.

— Alors, travaillons vite.

La besogne fut aisée, le modèle avait ce jour-là, au front et dans les yeux, un rayon qui l'idéalisait, quelque chose d'heureux et d'alangui, comme une espérance incertaine de joie.

Et ce rayon élargissait encore l'inspiration de l'artiste.

.....

— Monsieur semble bien gai, dit Mme Renaud, du Coq-d'Argent, quand Palverini rentra le soir avec tout son bagage.

— En effet, madame Renaud, je suis content, j'ai bien travaillé aujourd'hui.

— Bien sûr, cela fait plaisir, surtout quand avec cela on a le cœur joyeux! répliqua la digne hôtesse d'un air fin.

Comme son interlocuteur ne disait plus rien, elle reprit:

— Tout de même, monsieur Palverini, je ne suis pas contente de vous.

— Oh! madame Renaud, en quoi ai-je pu vous déplaire? demanda-t-il.

— Tenez, j'aime mieux vous le dire; je ne suis pas curieuse, mais je ne veux pas garder une chose qui me tracasse comme celle-là. Eh! bien, je sais... et cela m'a fait de la peine d'apprendre la grande nouvelle par des étrangers.

— La grande nouvelle? mais de quoi parlez-vous? Que voulez-vous dire?

— Ce n'est pas gentil de vouloir me le cacher, même maintenant que je le sais, monsieur, maintenant que toute la ville en parle...

— Au nom du ciel, expliquez-vous, s'écria Olivier. Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous me dites. De quoi la ville parle-t-elle?

— Monsieur Palverini, vous n'avez pas confiance en moi, vous avez très bien ce que je veux dire, et que je fais allusion à votre mariage avec Mlle d'Aipeuille.

— Mon mariage!... Qui a pu dire une chose pareille? s'écria Olivier suffoqué.

— Il y a des personnes qui trouvent que vous avez bon goût. Mlle Antoinette est gentille, elle peut plaire et on dit comme cela qu'elle est folle de vous.

Un fâcheux interrompit trop tôt cette conversation. Mme Renaud dut s'éloigner, laissant Olivier se débattre dans le chaos de sa stupéfaction.

Qui avait pu lancer l'idée première de ce cancan? Personne ne connaissait l'aventure du braconnier, de l'intervention de l'artiste, ni des séances de pose au bois d'Harfeuille, personne, à moins qu'Antoinette elle-même n'en eût parlé. Cette idée ne tenait pas debout. La jeune fille n'avait sûrement rien dit, elle était trop étrangère à Montreil, sans relations à son goût, sans amies à qui elle pût faire une confidence; trop intelligente aussi pour avoir bavardé avec les indifférents vus ici ou là. Quant à Mlle Bertrand, si à l'étroit dans ses préjugés de province, il aurait été fou de la soupçonner; la permission qu'on lui avait arrachée était trop en dehors des habitudes du pays pour qu'elle n'en eût pas un peu de regret, et le désir qu'on n'en sût rien. Restait Fanchette.

— Ce doit être elle, c'est sûrement elle, conclut Olivier. Une femme d'apparence si honnête, faire des contes semblables, qui l'aurait cru?

Puis il se remémora les deux ou trois occasions qu'il avait eues de saluer devant témoins Mlle d'Aipeuille et sa tante, il se rappela ses souvenirs de province, les quelques mois passés au hasard de son inspiration dans de petites villes dont l'esprit imaginatif l'avait toujours étonné; il se souvint de tout ce qu'Antoinette racontait de "ces dames" et de leurs facultés d'invention, et il pensa que peut-être la vieille servante n'était pas seule coupable. Il se pouvait fort bien que pour un salut, quelques phrases banales échangées la veille, on eût forgé ce joli roman.

— C'est inouï et stupide! s'écria-t-il. Aller jusqu'à dire que Mlle Antoinette est folle de moi! Non, mais où vont-ils chercher des idées comme celles-là.

Toute la soirée il en fut occupé. Peu à peu, mille choses lui revinrent à l'esprit, un mot d'Antoinette, un regard, une allusion, son admiration naïvement avouée pour le *grand Palverini*, sa nature enthousiaste, privée d'affection et par là même plus disposée aux prompts attachements. L'opinion publique n'avait-elle pas quelque peu le don de seconde vue?

Une phrase surtout martelait la pensée de l'artiste:

"Je ne regrette rien, je suis plus heureuse ici que partout ailleurs".

La lumière se faisait maintenant très vive. Comment n'avait-il pas vu naître, de l'admiration, un sentiment plus profond ou plus doux?

"Pauvre niais, pensait-il, qui n'ai pas compris que c'était fatal, qu'à dix-huit ans on a l'imagination merveilleuse, toute prête à s'enflammer. Non, emporté par mon égoïsme je n'ai pensé qu'à mon art! et il m'a fallu des racontars de femme pour m'ouvrir les yeux".

Un pli se creusait au front d'Olivier. Très tard dans la nuit son pas résonna nerveux et inlassable au-dessus de la chambre où Mme Renaud ne pouvait dormir.

— Non, pensait-elle, tout de même ce n'est pas gentil à M. Palverini de me faire des cachotteries comme cela!

XIV

"C'est le dernier jour, c'est la dernière fois...!"

Antoinette se répétait ces mots machinalement, sans même les comprendre, tant à la fin ils se pressaient dans la pauvre tête fatiguée. Et souvent, bien souvent, une angoisse lui serrait le cœur:

"S'il allait partir sur un adieu banal, sans rien dire!... Mais non, c'est impossible... pourquoi ferait-il cela?... nos destinées à tous deux ne sont-elles pas là, nettement marquées?"

Les feuilles craquaient sous les pieds d'Antoinette; tandis qu'elle marchait très vite, Fanchette avait peine à la suivre.

A un détour du sentier, elle vit une feuille brune zébrée d'or qui pendait toute seule à l'extrémité d'une branche, le moindre souffle eût suffi pour la faire tomber. Un oiseau voletait alentour.

"Si l'oiseau se pose sur cette branche et si la feuille ne tombe pas, se dit Antoinette, c'est qu'*il* parlera".

L'oiseau s'approchait, il atteignait la branche, son poids ne la fit pas même fléchir et la feuille resta suspendue. Le cœur de la jeune fille battit à se rompre.

Un peu après elle entendit ce même oiseau chanter.

"Si j'ai le temps de compter jusqu'à onze avant qu'il s'arrête, c'est que tout ira bien".

L'oiseau se tut avant qu'elle eût fini.

"C'est stupide, se dit-elle, à quoi bon ces émotions ridicules puisque bientôt je saurai?"

Olivier était le premier au rendez-vous, mais un Olivier tout différent de celui de la veille et des jours d'avant; un Olivier correctement habillé de noir, soigneusement ganté et cravaté, l'air soucieux et fatigué. Point de pliants, point d'attirail de peintre.

Il avait aperçu Antoinette et déjà s'approchait d'elle son chapeau à la main.

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, je suis un affreux égoïste de vous avoir demandé hier de venir poser encore; mon tableau est maintenant assez avancé pour que je puisse rendre la liberté à mon aimable modèle, et puis le temps est maussade, je craignais la pluie.

Ce disant, il marchait à pas lents auprès d'Antoinette si émue qu'elle ne trouvait rien à répondre. Il continua:

— Comment pourrais-je assez vous remercier, mademoiselle, de votre exquise complaisance, cette complaisance qui d'un tableau banal et sans âme, a fait une de mes œuvres les meilleures?... Croyez que jamais, jamais, je n'oublierai les heures charmantes où votre grâce et votre bonté rendaient mon travail plus facile. Pardonnez-moi d'en avoir peut-être abusé; c'est cela, mademoiselle, que je voulais vous dire ici.

"Mon bon ange, mon bon ange, je crois que je vais m'évanouir"! pensait la jeune fille. Du coin de l'œil, elle observait Olivier un peu pâle et singulièrement troublé.

— Je ne vous dis pas adieu, continua-t-il, mais au revoir; il y a encore par ici des horizons délicieux que je n'ai plus le temps d'étudier, l'hiver est trop rapproché. Aussi je pense revenir, et pour pouvoir rester plus longtemps, cette fois j'amènerai ma femme.

A ces mots, "ma femme", le choc fut si violent qu'Antoinette, étourdie, en comprit à peine le sens. Les choses qu'elle voyait, les moindres sons qu'elle entendait tourbillonnèrent devant ses yeux et dans sa tête en une ronde affolée, ses lèvres tremblaient, ses mains se glaçaient. Pour ne pas tomber elle dut s'asseoir sur un talus au pied d'un chêne. L'artiste s'attendait bien à peu d'émotion, mais cette confirmation si nette de ses craintes de la veille l'impressionna péniblement. Se détournant à demi, il sembla s'intéresser beaucoup à l'ascension d'une fourmi sur le tronc d'un hêtre. Mais il fallait dire quelque chose, laisser à la pauvre Antoinette le temps de se remettre...

(*Suite à la page 36*)



Des Cheveux d'Or
Les cheveux blonds lavés au Shampoo "Camomile" Evan Williams prennent le lustre de l'or fin, délicieusement doux et attrayants.
Un Shampoo Evan Williams propre à chaque teinte de cheveux. Demandez à votre pharmacien.
Importé d'Angleterre
Prix Modérés
EN VENTE PARTOUT

EVAN WILLIAMS SHAMPOOS
2

LA REVUE MODERNE
est éditée par Noël-E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

EVENING IN PARIS



LE PARFUM SEDUISANT
PAR BOURJOIS. PARIS

C'EST une "symphonie en parfum"... essentiellement parisien et délicieusement féminin... possède le chic et l'exclusivité d'une toilette par Patou. "Evening in Paris" s'offre à votre appréciation... dans les meilleurs magasins.

Flacon Bleu Améthyste $1.00
Grands formats . . $2.50 et $5.00
POUDRE ROUGES CRAYONS
COMPACTS SELS DE BAIN POUDRE DE TOILETTE

Seuls concessionnaires canadiens:
PALMERS LIMITED
MONTRÉAL

La beauté de la chevelure

Par Celia Caroline COLE

La femme n'est plus embarrassée pour choisir le style de sa coiffure. Elle sait quel genre sied à sa figure, ce qui donne plus de charme à sa beauté, ce qui révèle sa personnalité.

Plus de longues tresses bouclées. La mode impose cheveux courts ou chignons. En avant les ciseaux! Même celles qui n'ont jamais voulu couper leurs cheveux, les coupent maintenant.

Les nouveaux chapeaux demandent de nouvelles coiffures. Les modèles montrent de jolies têtes bouclées d'un effet charmant. Elles sont le grand succès du jour.

AUX jours simples d'autrefois, il y avait des saisons pour les vêtements. On s'achetait un joli costume à l'automne, ensuite, un manteau et quelques robes chaudes pour l'hiver. Au mois d'avril, on portait un costume de printemps, une robe de soie et un manteau de lainage léger. En mai, la couturière venait à la maison et préparait des robes d'organdi, de basin et de guingan. C'était la garde-robe des différentes saisons.

Mais il n'y avait pas de saison pour la coiffure. On se coiffait toute l'année de la même manière que l'année précédente. Si, par exemple, le style Pompadour était à l'ordre du jour, toutes les femmes avaient *un pompadour*. On le modifiait peut-être un peu pour le rendre plus seyant, mais on ne voyait que le genre Pompadour jusqu'à ce que quelque part, un mystérieux *quelqu'un* fatigué de sa tête, de son visage, de sa coiffure *fade*, lance un nouveau genre.

C'était dans le vieux temps. Maintenant les habitudes sont toutes bouleversées. Tout est changé. Nous avons conservé les vieilles habitudes auxquelles nous en avons ajouté des nouvelles. Dès août, nous nous enveloppons dans une élégante nouveauté de Paris et nous courons demander à notre coiffeur ce que sera la mode d'automne. Mais celle-ci change vers la fin d'octobre pour céder sa place à celle de février.

Aujourd'hui toutes les femmes n'adoptent pas la même coiffure sous prétexte que tel ou tel genre est à la mode. Chacune, désireuse d'être à son mieux, examine d'abord ce qui lui va de la coiffure portée, elle cherche ce qui lui est le plus seyant, retranchant, si nécessaire, tel ou tel détail, ajoutant telle ou telle chose qui s'harmonise davantage avec son type, accentue son charme et la rend plus jolie.

C'est que si la femme aujourd'hui aime à être élégante, elle aime tout autant le confort qui lui rend la vie agréable, et ce, dans sa toilette aussi bien que dans sa maison. Voilà pourquoi elle recherche une coiffure seyante qui dessine harmonieusement la ligne de tête, qui ne soit ni compliquée ni surchargée, mais qui soit bien féminine.

Il y a cette année toute une série de coiffures à votre disposition, mesdames, depuis les amusantes boucles qui font une parure fraîche et gracieuse aux jeunes visages, jusqu'au pompadour. Eh oui! si ce style vous va, si c'est celui que demande votre figure, adoptez-le... ce sera le genre Gibson 1933.

Les ondulations et les cheveux bouclés conviennent à presque toutes les physionomies. Il se rencontre seulement de temps à autre, une figure d'une beauté si pure qu'elle n'a aucun besoin de l'embellissement de la coiffure. Et pour celles-là, les cheveux simplement relevés avec chignon bouclé, sont un genre délicieux. Les petits chapeaux d'où s'échappent à demi les boucles légères, donnent beaucoup de charme à celles qui les portent.

Et il est très facile de friser le bout des cheveux. Roulez-les de biais sur votre doigt — remarquez bien, de biais — ils se façonneront ainsi gracieusement. Les cheveux contractent des habitudes comme les enfants et chacun de nous. Donnez-leur l'habitude de boucler, ils la garderont.

Il faut nécessairement que la coiffure soit en harmonie avec les chapeaux. Comme ceux de l'époque Victoria dominent et sont décidément les favoris de la saison, ils ne peuvent être portés ni avec de longues mèches bouclées ni avec un chignon de ligne sévère. Celles qui jusqu'ici ont gardé leurs cheveux longs, ne peuvent plus rester retardataires.

Toutes les femmes porteront donc un chignon bouclé ou un souple nœud grec, ou encore quelques petites boucles fantaisistes qui terminent bien les cheveux relevés et rejetés en arrière, dégageant complètement le front.

La coiffure est ainsi simple, nette, seyante, sans aucune prétention, permettant à chacune quelques légères modifications avantageant la physionomie sans rien faire perdre à la personnalité.

(Courtoisie du "Delineator")

Les Vents de Mars Flétrissent le Teint...

Conservez la bonne santé de votre peau en la lavant avec du Savon Baby's Own et de l'eau tiède. Rincez ensuite avec de l'eau froide et tamponnez à sec.

Les huiles bienfaisantes du savon Baby's Own adoucissent et nettoient parfaitement la peau et la beauté d'un teint sain vous est assurée en dépit des vents les plus perçants.

La douce mousse parfumée du Savon Baby's Own est une réelle volupté. En vente partout. Cartons individuels 10c.
Meilleur pour Vous et pour Bébé

La **PNEUMONIE**
est souvent causée par un
RHUME NÉGLIGÉ

A moins d'être cassé, un simple rhume abat la résistance physique et prépare fréquemment le terrain pour une attaque mortelle de pneumonie.

La meilleure manière de soigner rapidement n'importe quel rhume est d'employer Vicks VapoRub. Celà est doublement important pendant les quelques semaines qui suivront, alors que la pneumonie sera à son point le plus dangerux. Appliquée sur la gorge et la poitrine, Vicks produit aussitôt un double effet, tout en arrêtant le rhume.

(1) Les Vapeurs qui se dégagent par la chaleur du corps pénètrent directement dans les passages enflammés.

(2) Au même moment, Vicks agit comme un emplâtre et enlève toute raideur et douleur.

Cette méthode pour traiter les rhumes a commencé avec Vicks. Aujourd'hui, la pratique médicale moderne tend absolument à rejeter les remèdes inutiles.

VICKS VAPORUB
POUR TOUT RHUME

POILS et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à: *Gypsia Products Co. (M. O.) 55 W. 42 Street, New-York.*



Les CAPSULES
ANTALGINE
SOULAGENT TOUJOURS
Maux de tête, névralgies, rhumes, grippe, douleurs périodiques, lumbago, rhumatisme, torticolis. Ayez-en toujours une boîte à la main.
En vente partout, 25c
3

LA PEUR CHEZ L'ENFANT

On peut aider les enfants à triompher des ennuis qui les empêchent de jouir d'une "enfance heureuse."







LA peur est peut-être la difficulté reconnue par presque tous les parents comme le problème le plus délicat de l'éducation de leurs enfants. Il n'y a pratiquement pas d'enfant qui n'en soit atteint dès ses premières années.

A ce moment-là, il importe surtout de chercher, non pas tant la peur précise, que le sentiment très subtile et le moins facilement raisonné qui en est la cause. L'inquiétude et l'anxiété sont souvent considérées comme les conséquences malheureuses de la croissance. L'adulte qui doit accepter les responsabilités, non seulement pour lui mais tout autant pour les autres, peut difficilement échapper aux moments de tension et d'inquiétude. Même un adolescent, accablé par les exigences de l'étude et par le désir d'atteindre à un niveau social élevé, n'en est pas toujours exempt. Cependant tres peu de personnes réalisent que l'inquiétude peut être un facteur extrêmement troublant dans la vie des tout petits enfants. De fait, même quand l'enfant est capable de montrer qu'il est inquiet et anxieux, les adultes ont une tendance à faire peu de cas de ses inquiétudes parce qu'ils les jugent "enfantines" et passagères.

Jusqu'à un certain point, il est vrai que les peurs des petits enfants sont passagères et superficielles. Quand un bébé jette les hauts cris et que sa peau rose devient rouge de rage parce que sa maman l'éponge à l'eau froide après son bain chaud, celle-ci rit de lui et lui dit: "Quel vilain garçon!" Malgré son tapage, la mère sait que l'eau froide — et même ses cris — lui font du bien, et que la tempête sera passée et oubliée en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Mais l'erreur commence si la maman continue à conserver cette attitude envers l'enfant quand, par la période de développement, de bébé il est devenu un petit homme sensible. Il est vrai que ses peurs peuvent — justement ou injustement — continuer même alors à nous paraître passagères et superficielles, mais le fait essentiel à ne pas oublier, c'est qu'elles ne le sont pas pour lui. Si les adultes devaient conserver tout le long de la vie, l'intensité d'émotion momentanée avec laquelle l'enfant sensible reçoit chaque nouvelle expérience, aucun de nous ne pourrait atteindre un âge moyen.

Afin d'aider l'enfant, la mère doit être sensible à ses difficultés et à leurs causes, même quand il est incapable de les expliquer ou de les exprimer ou qu'il n'a pas conscience de leur existence. Les parents doivent examiner les symptômes de terreur ou d'inquiétude même quand ils prennent une forme de peu d'importance, chercher à découvrir les causes, les approfondir et s'intéresser aux efforts de l'enfant pour les expliquer. Cette connaissance approfondie, acquise par tendresse, nous fera bientôt comprendre que ce sont les beaux souvenirs qui plus tard font l'enfance la plus heureuse.

Chaque fois que l'enfant montre quelques signes de peur, si légers soient-ils, il faut s'appliquer à les dissiper par le raisonnement, et se garder de les traiter d'insignifiances. Les parents doivent lui aider à expliquer ce qui le trouble.

Il y a, bien entendu, une grande diversité individuelle dans la force des sentiments. Mais, plus que d'autres, l'enfant sensible *emmagasine* des impressions qui le conduisent plus tard à l'inquiétude ou à la peur.

Briser "les cercles vicieux" de la peur, a vraiment une importance *vitale* pour l'enfant qui sera l'adulte de demain. Sinon, les cercles deviennent de plus en plus petits, resserrant de plus en plus l'activité de la vie de l'individu, jusqu'à ce qu'il puisse à peine vivre dans le vrai sens du mot. Nous connaissons tous des neurasthéniques, les pauvres victimes de cet état d'anxiété. Ils ont peur de tout ce qui les entoure, de tout ce qu'ils voient. C'est que cette peur s'est développée avec le temps, qu'elle s'est fortifiée par l'habitude — il est très difficile d'en déterminer la source — et qu'elle est maintenant extrêmement difficile à guérir.

Il est donc infiniment plus sage d'en tenter l'essai pendant l'enfance, avant que le mal ait entraîné la faillite de la personnalité, qu'il ait causé des souffrances prolongées et gâté des années de la vie. Il faut nécessairement que l'enfant y mette de son côté de la bonne volonté, de la patience, de la persévérance pour arriver à surmonter les difficultés. Mais c'est la tendresse attentive des parents qui doit le mettre en état de transformer ses inquiétudes non motivées ou réelles, en un problème tangible qu'il peut envisager et espérer résoudre.







Le Courrier du Mois

Par MARJOLAINE

COEUR AIMANT — "La sublime leçon" de la Crèche aura-t-elle été mieux comprise? Les peuples voudront-ils cesser cette course *écervelée* qui les conduit à la plus effroyable faillite, voudront-ils s'assagir? Il semble que la folie les aveugle et que l'abîme les attire. Que le monde est à plaindre, mon amie! Malgré tout, le clair rayon de l'espérance brille toujours au-dessus des nuages. L'amour de la terre revivra en des cœurs jeunes et vaillants, des femmes courageuses *rebâtiront* les foyers écroulés, les arts domestiques refleuriront sous les mains habiles de nos canadiennes et les petites industries dédaignées verront de beaux jours. Quand le modernisme outré et extravagant aura semé la ruine, le beau et bon travail ramènera la prospérité.— Je suis tout attristée du sacrifice qui vient assombrir les jours que, cette année, on hésite à appeler "les fêtes. Mais j'ai confiance. La Providence n'a jamais déserté son poste et Elle n'a jamais fermé sa porte. Qui, sans ce secours divin, aurait le courage d'accepter les dures épreuves de la vie? — Nous n'avons pas eu le Noël blanc tant espéré. La pluie avait lavé la terre et tout était noir comme en novembre. Comme toutes les autres, l'année finissante s'en est allée dans le Temps pour jusqu'à l'Eternité. Elle emporte un énorme fardeau de tristesses et de larmes et laisse à sa remplaçante une succession fort embarrassée.— La *plénitude* de vos souhaits m'a touchée. Ils me sont chers de la "chaude amitié" qui me les offre et je vous remercie sincèrement. Au revoir, Cœur Aimant. Courage et *succès*.

JEANNE-MARIE — Je me souviens et il me fait plaisir de lire une de vos bonnes lettres. Je me suis bien demandée parfois quelle pouvait être la raison de votre silence, mais je n'ai jamais douté de votre sincérité, et voilà que votre aimable causerie me prouve que vous êtes "toujours ma petite amie".— L'inconnu est un myatère. Non seulement nous ne savons rien de demain, mais l'heure, la minute qui vont suivre nous sont cachées. A mesure que l'on avance dans la vie, "les illusions" fondent comme la neige au soleil d'avril et la réalité se dessine en traits nets et précis. Il en est ainsi pour tous. Pourtant, ce n'est pas une raison pour être "sceptique". Pourquoi douter, pourquoi voir noir quand le bon Dieu est là et que son soleil brille haut toujours? A chaque jour suffit sa peine. Faisons d'aujourd'hui un jour utile, *plein* et bon. Nous apprécierons davantage "les belles et bonnes choses" *mêlées aux ronces du chemin*.— Un grand merci pour l'année de bonheur souhaitée. J'ai confiance aux vœux de votre généreuse amitié.— Votre "au revoir" me fait vous attendre bientôt, petite amie, et je vous souris.

LORRAINE — Je veux bien faire tout ce que je pourrai pour vous aider. Mais vous allez aussi faire votre part, n'est-ce-pas petite Lorraine? D'abord, il faut sortir de ce *noir* qui vous fait croire que votre "mal s'accroit", et envisager la vie avec plus de courage. Ensuite, il ne faut pas vous abandonner à cette langueur qui paralyse votre volonté. Alors, vous pourrez mettre de l'intérêt dans vos actions, dans vos pensées, dans vos projets. Les rayons du soleil de l'espérance pénétreront votre cœur, leur chaleur vous réconfortera. Chaque jour, vos forces s'affermissant, votre activité grandira, se développera; vous serez tout étonnée du changement qui vous permettra de vous distraire agréablement comme autrefois, de sentir de la joie dans votre cœur et de connaître la paix qui fait la vie meilleure.— Je ne trouve aucune plainte dans ce que vous me dites. Je n'y vois que le moyen cherché de chasser des idées sombres, et je veux vous assurer de mon sincère désir de vous aider. J'aurai la pensée demandée. Restez ainsi, petite Lorraine, puisque mon sourire peut vous encourager. Mettez-vous bravement à l'œuvre et revenez causer bientôt. Je vous attends.

MOUSSE DES BOIS — Comme il y a d'étranges choses dans la vie et comme les circonstances nous servent bien parfois! Oui, je vous reconnais et vous retrouve avec plaisir. Je n'ai rien oublié, mais je me suis demandée quelque fois ce que vous étiez devenue. Je remercie l'an neuf qui vous ramène et me vaut une lettre si gentille.— Nous avons à peu près les mêmes goûts, jolie Mousse. Les enfants me font songer aux aurores dorées des beaux matins de mai et je revois dans les yeux au regard profond des vieillards la lumière ombrée de mauve des soirs sereins. Les premiers me *disent* des choses charmantes enveloppées de merveilleux et de fraîcheur; les derniers réfléchissent le calme des flots apaisés, la douceur de l'accalmie après la lutte, et je comprends leur *voix silencieuse*. Oh! les gracieux cheveux blonds! les beaux cheveux blancs! — Votre rêve est le plus beau que Dieu puisse accorder. Je souhaite qu'il ait sa pleine réalisation. J'aurai de la joie de vous savoir heureuse, Mousse des bois, et j'aime toujours vous lire.

GAETANE DES LAURENTIDES — La surprise m'est trop agréable pour que je n'en sois pas ravie et votre "petit quelque chose" trop joli pour ne pas être très apprécié. Je vous en remercie de tout mon cœur. Votre travail m'est un souvenir précieux et je vous félicite de votre habileté. Je souhaite que votre bonheur vous soit fidèle et que vous gardiez toujours votre gaieté.

MELLE B. — L'appréciation aimable de nos lectrices pour nos efforts constants à *grandir* la revue, nous est un précieux encouragement, et la vôtre présentée comme celle "d'une vieille abonnée" nous a été particulièrement agréable. Nous vous en remercions sincèrement et nous espérons que la chance favorisera *vos solutions* quelque jour.

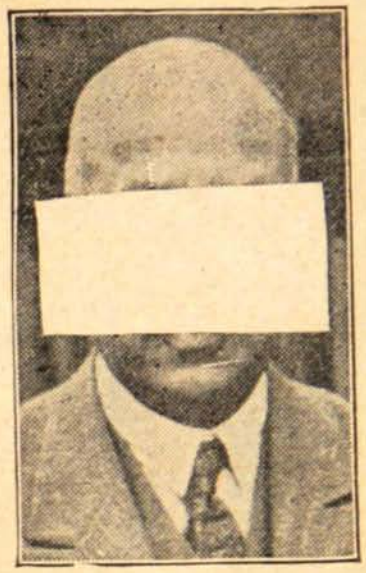
SILENCIEUSE — Mon merci du mois dernier n'a pu vous dire combien j'ai été touchée de la fine idée qui m'a valu la belle carte qui rappelle si gentiment ma chronique: "Ou vont les barques?" Où sont celles de l'après-midi ensoleillé d'alors? Quel chemin elles ont dû parcourir sous la poussée des années! Les vôtres ont la stabilité des choses fixées par le pinceau et la plume. Elles me parlent de vous, mon amie, et mon amitié vous remercie de la joie qu'elles me donnent.

Nous regrettons d'être obligés, vu le manque d'espace, de remettre la balance du Courrier au mois prochain.

MARJOLAINE

QUI EST CE MONSIEUR?

UN PHILANTHROPE CANADIEN



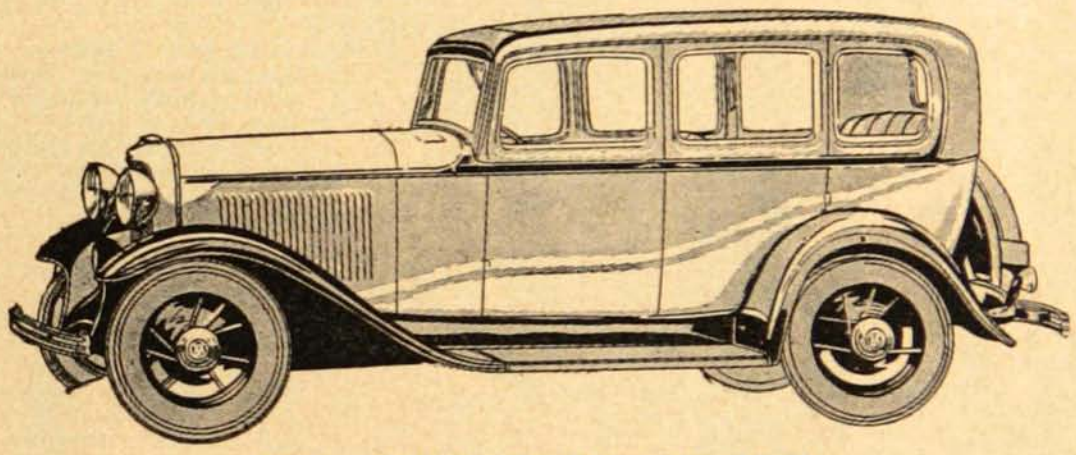
Animé d'un grand esprit de patriotisme, désirant aider à la diffusion d'une Revue canadienne-française parmi ses compatriotes, ce philanthrope canadien s'offre à payer le tiers du prix de l'abonnement pour un an à LA REVUE MODERNE.

Le beau geste de ce grand Canadien permettra à des milliers de personnes de s'assurer à très bon compte la réception d'une Revue à la fois intéressante et instructive, et qui, sans lui, n'auraient pu se procurer cette saine distraction.

Abonnez-vous à LA REVUE MODERNE, pour un an (valeur $1.50). Vous n'aurez qu'à payer $1.00, la balance soldée par la personne masquée dont nous publions ci-contre la photographie.

GAGNEZ CETTE AUTOMOBILE

Un prix en argent et 100 autres prix



CE QU'IL FAUT FAIRE

La Direction de LA REVUE MODERNE, pour compléter l'offre que fait l'éminent Canadien au public, donnera des prix qui seront distribués à ceux qui, en envoyant $1.00, (ce qui leur donnera droit à un an d'abonnement à LA REVUE MODERNE), nous dévoileront le nom du philanthrope masqué. Ceux qui l'auront trouvé participeront à un grand tirage où il sera donné :

Premier Prix: UNE AUTO FORD

2me Prix: une somme en argent de $100.00 100 Prix: Bas de soie pour dames, valeur $200.

Pas d'autre chose à faire, pas de sollicitation. Hâtez-vous d'envoyer votre abonnement et votre réponse.

LES COUPONS DEVRONT ETRE MIS A LA POSTE AU PLUS TARD LE 20 MARS 1933

Nous ferons connaître le nom de notre généreux compatriote et ceux des gagnants dans La Revue Moderne d'Avril.

La Revue Moderne

La publication préférée de la famille—Parait chaque mois.

CONTIENT : Littérature, Arts, Hygiène, Actualités Canadiennes, Récits de Voyage, Décorations de l'Intérieur — UN ROMAN COMPLET — Décors de Table — Recettes de Cuisine — Mode et Broderie — Le Courrier du Mois — La Petite Poste — Mots Croisés — ILLUSTRATIONS.

Les abonnés actuels de LA REVUE MODERNE pourront profiter de cette offre pour renouveler leur abonnement

En profitant de l'offre que vous fait le grand philanthrope Canadien, vous recevrez chaque mois, pendant un an, cette magnifique Revue pour la somme de ....

$1

REMPLISSEZ CE COUPON AUJOURD'HUI !

LA REVUE MODERNE,
320 est, rue Notre-Dame,
Montréal, P. Q.

Tous les chèques devront être faits payables au pair à Montréal.

MESSIEURS,

Je désire profiter de l'offre qui m'est faite de prendre un abonnement d'un an à LA REVUE MODERNE (12 numéros) pour $1.50 dont 50 sous sont payés par le Philanthrope Canadien, à qui vous voudrez bien adresser mes remerciements. J'accepterai la décision du jury comme étant irrévocable. Ci-joint veuillez trouver **$1.00**.

LE NOM DU PHILANTHROPE CANADIEN EST : .....

Nom .....

Adresse .....

NON VALABLE APRES LE 20 MARS 1933 (Dépt. R. M.)



Echos de la mode parisienne

4911. — Costume du genre le plus pratique: la robe avec jaquette. Les deux sont bleu marine. La jaquette est de haute nouveauté et chaque détail est d'une grande originalité. Boucle de ceinture. Prix: 50 sous.

4927. — Robe d'un beige doux avec avec blouse beige plus foncé. D'un effet joli et printanier. C'est absolument le genre de robe que les parisiennes portent sous le manteau de fourrure en fin de semaine et qu'elles continueront à porter au printemps, car rien n'est plus élégant à cette saison que le tailleur classique pour celles qui le portent bien. Prix: 45 sous.

4863-4920. — Ce costume est une création anglaise. C'est Londres qui l'a lancé. L'étoffe est un beau tweed en deux tons de gris avec un peu de blanc ici et là. Une blouse foncée est très élégante pour porter avec ce costume. Prix: 4863, 25 sous – 4920, 40 sous.

4922. — Charmante pour le bridge ou le lunch, en crêpe rugueux jaune safran. Ces nouvelles blouses de couleur égayent et rehaussent un costume d'hiver un peu "fatigué". La même jupe, si elle est de belle qualité, peut alors se porter toute l'année, tantôt avec chandails, tantôt avec blouses. Prix: 35 sous.

4908-4914.— Jupe enveloppante de lainage gris foncé — elles sont très en faveur à Paris — et blouse de linon gris pâle avec col d'écolier et noeud. Les cardigans sont de nouveau très en vogue ici. Leur retour est accueilli avec enthousiasme. Prix: 4908, 25 sous — 4914, 25 sous.

4906. — Costume pour le golf: jupe unie avec chandail genre jaquette et écharpe. Ce chandail peut également se porter avec d'autres robes assorties. Prix: 35 sous.

4936. — Robe de lainage rouge clair à col portant revers, courtes capes d'épaules, manches unies avec manchettes et ceinture étroite. Simple et pratique. Prix: 45 sous.

4905. — Robe de crêpe rugueux vert foncé, écharpe de crêpe blanc très jolie à l'encolure lorsque vous ouvrez votre manteau de fourrure, ou qui parera gentiment le manteau sans collet que vous porterez aux premiers jours chauds. Prix: 45 sous.

4915. — Robe grise avec bande de tissu gris pâle traversant le corsage et une partie du haut de la jupe. Le côté gauche de l'encolure forme écharpe avec trois *ganses*. Boucle de métal à la ceinture. Prix: 45 sous.

4909. — Les Parisiennes ont pris beaucoup de temps à adopter les imprimés si chers aux Américaines et notre modèle démontre bien l'élégance de la femme française qui les porte. Les couleurs sont: brun sur mandarine, et ces nouvelles combinaisons de teintes font très nouveaux les pois polka cependant portés depuis si longtemps. Prix: 45 sous.

4921. — Bien plus nouveau que les jolies petites manches et le genre de l'empiècement est le beau taffetas rugueux, noir, un changement qui nous repose de tous les tissus souples et mous et que nous avons si longtemps portés. Prix: 45 sous.

4953. — Robe d'imprimé gris avec fleurettes brun et orange. Elle fait partie de la collection privée d'une importante Maison française et est d'un effet merveilleux sous un manteau de fourrure. Prix: 45 sous.

4925. — Petite robe de tweed gris. Les pointes de l'encolure formant revers permettent de porter de jolies écharpes de formes et de couleurs variées. Prix: 45 sous.

4923. — Un des plus beaux modèles de la saison. En lainage pourpre, se porte avec une blouse de crêpe rugueux bleu jacinthe pâle, et en gris avec une blouse jaune. Prix: 45 sous.

4913. — En toile blanche, jaune ou rouge, voici la robe qui se porte le plus sur la côte d'azur où elle est devenue, dit-on, la robe de plage par excellence. Mais ce modèle convient à peu près à toutes les occasions. Prix: 25 sous.

4936-4941. — Nouvelle et charmante cette cape qui descend jusqu'à la ligne des hanches, et qui peut être assortie à une robe, à un costume, ou être absolument indépendante. On fait aussi ces capes en longueur trois-quarts. Prix: la jupe (4936) : 45 sous; la cape (4941) : 40 sous.

4907. — Robe de crêpe rugueux bleu jacinthe, de lignes seyantes et caractérisée par de jolies manches et une jolie encolure. Prix: 45 sous.

4944. — Robe à manches longues pour dîner de cérémonie, en crêpe rugueux noir, avec bandes de brillantes perles blanches sur les manches qui sont ouvertes à partir des épaules pour laisser paraître le bras. Prix: 50 sous.

4949. — Un manteau de bon tweed est un *placement* pratique et presque pour toute la vie. On peut exécuter notre modèle en blanc pour une croisière dans le sud, mais de préférence de teinte foncée pour le printemps. Prix: 45 sous.

4928. — Cette robe de crêpe léger, noir, avec sa jaquette-bolero fermée par un bouquet de violettes blanches naturelles, révèle bien le secret de l'élégance pour les plus de trente ans. Tout indiquée pour le bridge, le dîner, le théâtre ou la danse. Prix: 50 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Publishing Co., 468 Wellington Street West, Toronto

"White Tie"
4905
4915
"Gay Line"
4909
"Cutting Classes"
4921
4953
"Blossom Time"
4925
"Cum Laude"
"Newcomer"
Cape 4941
Skirt 4936
"Rushes"
4949
"Rain or Shine"
4923
"Spring Morning"
4913
"Riviera"
4907
"Springtime"
4944
"Juliet"
"Fatal Fascination"
4928

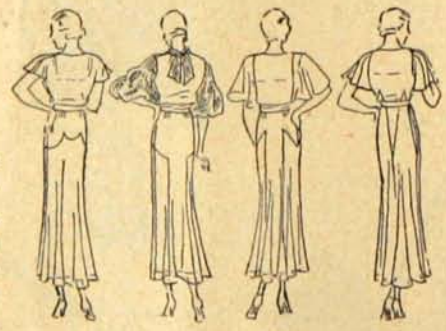
Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Publishing Co., 468 Wellington Street West Toron

Trois robes claires pour le joyeux printemps



4940. — La dentelle teinte pour se marier à la nuance du crêpe est ce qu'il y a de plus nouveau pour les robes garnies de dentelle, et la plus élégante est la dentelle la plus fine. Un vert doux serait charmant pour cette robe de crêpe pesant. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3⅛ verges de crêpe en 39 pouces et 2¾ verges de dentelle en 35 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 25 sous.

4938. — Quoiqu'il soit rumeur que le volume des manches diminue graduellement, celles que l'on relève à volonté restent aussi volumineuses. Les manches terminées dans le haut par des plis sont très nouvelles. Le col est jeune et gracieux. Métrage: pour un 36 (18 ans), 5⅝ verges de soie en 39 pouces et 1⅛ verge de tissu constrastant en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.



4932. — Les plus nouveaux imprimés sont maintenant des dessins en trois couleurs, de lignes diagonales comme notre modèle, et généralement dans les tons gris ou bleu jacinthe. Cette robe est de deux nuances jacinthe, pâle et foncé, et blanc avec ceinture foncée. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4⅞ verges d'imprimé en 39 pouces. 12 à à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

4930. — La question de la longueur des robes a été de nouveau discutée et réglée à la satisfaction de Paris: les jupes pour les robes d'après-midi se porteront plus longues. Notre modèle, de correcte longueur, est de pesant crêpe noir. Métrage: pour un 36 (18 ans), 5¼ verges de crêpe en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

4934. — Les capes sont assurées d'un grand succès, et il n'est pas de mode plus jolie et plus gracieuse que celle des manches qui les imitent. Cette robe est charmante en beige, surtout si elle est portée avec des accessoires bruns. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4⅝ verges de crêpe en 39 pouces. 12 à 20 et 30 à 44. Prix: 45 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Publishing Co., 468 Wellington Street West Toronto

Les nouveaux modèles pour jeunes filles







4945. — Les brillantes garnitures de bandes de perles ou de sequins sont au nombre des élégances pour les robes du soir. Le blanc est la couleur préférée. On les met autour de l'encolure ou des emmanchures comme pour notre modèle. Ces bandes se vendent à la verge. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3¼ verges de crêpe de soie en 39 pouces. 11 à 18 ans et 29 à 36. Prix: 45 sous.

4935. — L'année dernière on a beaucoup porté le coton pour le soir. Ce printemps ce sera le dernier cri de la mode et le genre le plus en faveur. L'organdi gris rayé est un des cotons les plus jolis et c'est un moyen économique d'être élégante à bon marché. Métrage: pour un 34 (16 ans), 4¾ verges de soie imprimée en 39 pouces. 11 à 18 ans et 29 à 36. Prix: 45 sous.

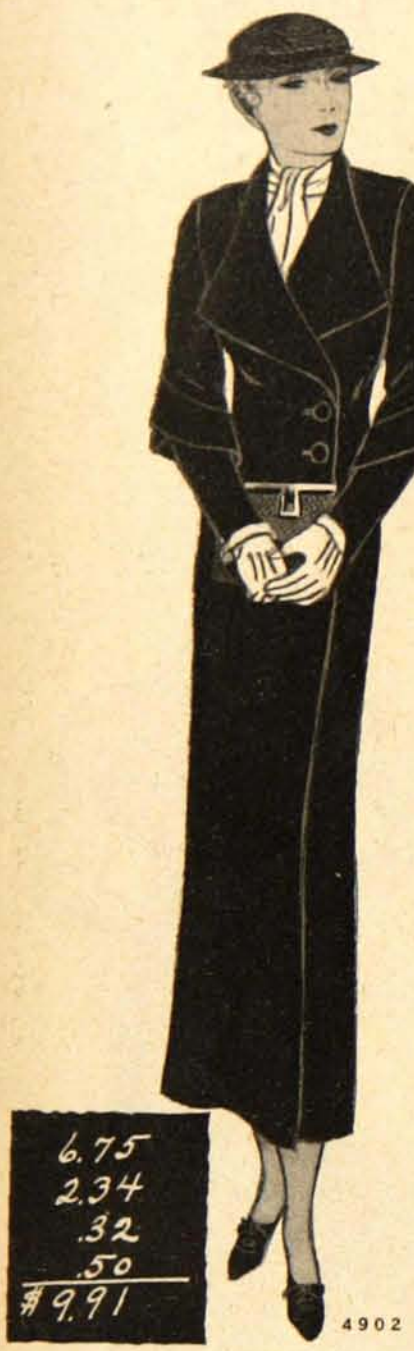
4929. — Paris a lancé les robes du soir en deux couleurs, et elles doivent être de deux teintes de la même couleur. Par exemple, deux nuances bleu jacinthe — comme notre modèle — ou deux tons de rose. Métrage: pour un 34 (16 ans), 4⅛ verges de chiffon en 39 pouces et 1⅞ verge de tissu de l'autre teinte en 39 pouces. 11 à 18 ans et 29 à 36. Prix: 50 sous.

4919. — La robe à guimpe reste la favorite des jeunes filles. Un imprimé nouveauté conviendra pour la guimpe avec crêpe uni pour la robe. Les manches, montées sur bande avec élastique, se relèvent à volonté. Métrage: pour un 34 (16 ans), 2⅝ verges de crêpe en 39 pouces et 2 verges d'imprimé en 39 pouces. 11 à 18 ans et 20 à 36. Prix: 25 sous.

4948. — Voici le genre de la robe de crêpe que l'on porte actuellement sous les manteaux d'hiver et que l'on portera avec ou sans manteau au printemps. Le vert citron et le jaune sont les deux nuances les plus populaires. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3⅝ verges de crêpe en 39 pouces et ⅞ de verge de tissu contrastant en 39 pouces. 11 à 18 ans et 29 à 36. Prix: 40 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Publishing Co., 468 Wellington Street West Toronto

Quelques modèles pratiques



4902



4840



4790



4904



Les modèles que nous présentons aujourd'hui possèdent un cachet de distinction en plus de la belle simplicité qui les caractérise. Ces robes sont particulièrement seyantes; elles n'entrent nullement dans le domaine de la fantaisie tout en restant dans celui de la plus haute nouveauté. La place de chacune est marquée dans toute garde-robe élégante et pratique. Ces toilettes ont aussi l'avantage d'être "à la mode" pour jusqu'à l'automne, en tenant compte des petites robes d'été qui viendront s'y ajouter. Il y en a pour toutes les occasions: pour magasiner, pour voyager, pour l'après-midi, pour assister à un mariage. Et le tout coûte à peine trente dollars.

4902. — Manteau de lainage noir, à basques et fermé par deux boutons. Le joli détail des manches lui donne beaucoup d'élégance. 3¾ verges de lainage à $1.80 la verge: $6.75. 3⅛ verges de crêpe noir pour doublure à 75 sous la verge: $2.34. Boutons: 32 sous. Patron: 50 sous. Total: $9.91. Prix: 50 sous.

4840. — Robe d'imprimé vert et blanc. Mais celles qui ont les yeux bleus devront choisir le bleu de préférence; un de ces jolis imprimés en deux nuances de bleu jacinthe et blanc. On peut aussi faire les manches plus courtes si on le préfère, ou en enlever le bouffant si on aime mieux les manches unies. La partie du corsage en crêpe uni vert ou bleu, selon la couleur de la robe, est notre idée personnelle et ne fait pas partie du patron. Pour un 38, 5¼ verges de crêpe à 75 sous: $3.94. ¾ de verge de crêpe uni: 56 sous. Boutons: 25 sous. Patron: 45 sous. Total: $5.20. Prix: 45 sous.

4790. — Robe d'après-midi en crêpe rugueux gris. Choisissez un gris très foncé, plus joli que le gris pâle, et prenez une jolie toile blanche pour le second revers qui éclaire si agréablement le corsage. 4¼ verges de crêpe à $1.00 la verge: $4.25. Toile blanche, ⅝ de verge: 31 sous. Ceinture et boutons de bois à recouvrir: 25 sous. Patron: 45 sous. Total: $5.26. Prix: 45 sous.

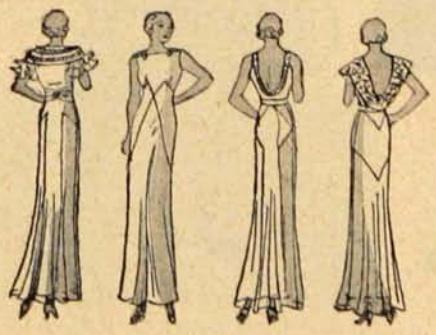
4904. — Ces deux robes n'en forment qu'une: la robe de crêpe pesant, noir, avec corsage de dentelle, et la jaquette de même crêpe. On se fatigue parfois du noir. Mais il est si distingué que toute garde-robe élégante comprend toujours *une* robe noire. Avec la jaquette, la robe convient parfaitement pour une occasion de cérémonie. Sans jaquette, elle devient une robe du soir. La longueur de la jupe est de huit pouces de terre, de sorte qu'elle peut servir aux deux fins. Ne choisissez pas une dentelle trop ajourée et doublez-là de chiffon chair. 4⅝ verges de crêpe pesant à $1.50 la verge: $6.94. La dentelle, 1¼ verge à $1.75 la verge: $2.19 et 50 sous pour le patron. Si vous doublez l'empiècement de chiffon, ajoutez $1.25. Total: $9.63. Pour compléter la note charmante de cette toilette, ajoutez un bouquet de violettes avec leur feuilles juste au-dessus de la pointe de la jupe. Prix: 50 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Publishing Co., 468 Wellington Street West Toronto

Taffetas, Cloqué, Chiffon et Dentelle







4955. — Le taffetas est de nouveau très en faveur pour les robes du soir. Il donne beaucoup de genre à ce modèle de chiffon gris, la nouvelle teinte à la mode, et aucun tissu ne peut être plus chic. Métrage: pour un 36 (18 ans), 5½ verges de chiffon en 39 pouces et 1⅜ verge de taffetas en 35 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

4494. — Le nom français du tissu de cette robe est le cloqué. C'est une soie matelassée qui est de toute beauté en blanc. Notre modèle est en cloqué blanc avec bandes de taffetas orange formant bretelles et terminées en longs pans sous une ceinture large. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3¼ verges de crêpe en 39 pouces et ⅞ de verge de tissu constrastant en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

4951. — Le noir est le choix parfait pour les robes basses. Il fait mieux ressortir la blancheur des épaules. Les lignes de cette toilette sont sobres. Le corsage est uni, la jupe de même avec pointes formant empiècement. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4⅜ verges de tissu léger. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

4946. — La saison des croisières ramène la robe de dentelle si facile à emporter et prenant si peu de place. Les belles dentelles sont plus élégantes et les teintes les plus nouvelles sont: rose, citron et mauve. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¼ verges de dentelle en 35 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

Lignes qui grandissent et Lignes amincissantes





4883. — Quelle joie pour une femme de petite taille et de hanches fortes que ce modèle aux lignes amincissantes et d'un dessin très spécial. Son attrayante simplicité en fait tout le charme. Métrage: pour un 40, 3½ verges de crêpe en 39 pouces. 36 à 52. Prix: 50 sous.

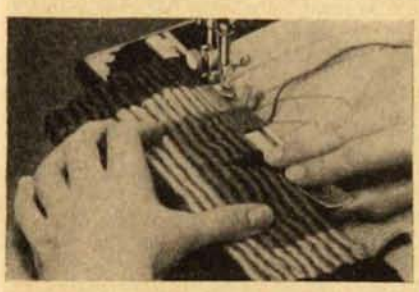
4956. — Ce manteau est aussi distingué qu'élégant. Il *grandit* celle qui le porte, ce qui est un grand avantage. Une petite femme ne peut faire un meilleur choix et c'est d'ailleurs pour elle qu'il a été créé. Métrage: pour un 40, 3⅜ verges de lainage en 54 pouces. 34 à 52. Prix 50 sous.

4957. — Un crêpe côtelé bleu jacinthe foncé serait ravissant pour ce modèle. Le corsage est orné d'un jabot formé par l'encolure. Jolie manche étroite, petite ceinture et jupe coupée en diagonale dans les côtés. Métrage: pour un 40, 4 verges de crêpe en 39 pouces. 34 à 48. Prix: 45 sous.

4917. — La ligne de taille baisse insensiblement. La ceinture de notre modèle est un pouce plus bas que la ligne normale. C'est bien la position la plus seyante et celle qui convient le mieux à presque toutes les tailles. Métrage: pour un 40, 3¾ verges de soie imprimée en 39 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

Une invention inappréciable pour la ménagère

LES arts domestiques ont pris chez nous, depuis quelques années, une place si importante, ils ont pris une telle intensité de développement, que l'on ne saurait compter les avantages qu'en retirent les ménagères canadiennes, non seulement pour



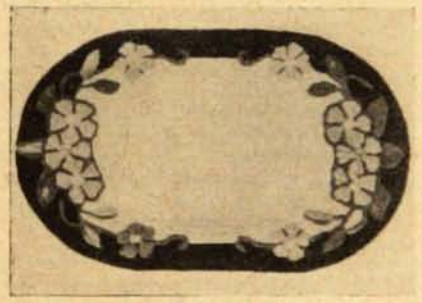
On voit ici la manière de se servir du Guide et le bel effet des rangées de mailles.

embellir leur "home", le rendre confortable et attrayant, mais encore comme ressource susceptible d'augmenter le budget familial.

On ne saurait trop applaudir aux nouvelles inventions ingénieuses qui mettent à la portée des femmes et des jeunes filles, tant de la ville que de la campagne, des moyens aussi intéressants que pratiques d'employer leurs moments de loisir. Voilà qu'aujourd'hui le progrès apporte une idée *neuve* dont l'exécution permet d'utiliser de manière tout à fait plaisante fil, laine, soie, coton, etc, et ce, au moyen du petit instrument vraiment merveilleux mis sur le marché par la Cie Singer qui crée ainsi, "un nouveau mode de couture artistique."

Le Guide du Singercraft est extrêmement simple: deux fourches d'acier réunies par un bouton amovible. Il s'adapte aisément aux machines à coudre; il est d'un emploi facile et n'exige aucun accessoire supplémentaire. Il suffit, comme l'explique l'annonce ci-contre, d'y enrouler des fils, de la laine ou des bandes de tissus et de piquer sur l'étoffe servant de fond.

C'est ainsi qu'au moyen de ce Guide, on peut fabriquer chez soi les articles les plus variés: carpettes, coussins, chemins de

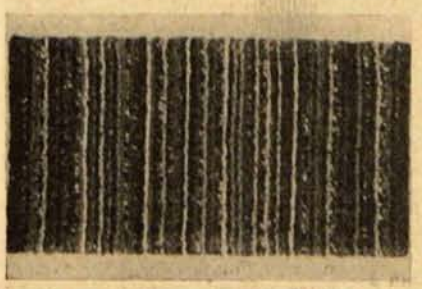


Carpette d'un joli dessin pour lequel on peut employer de la laine, de la chenille de coton ou des bandes découpées dans du coton ou de la soie.

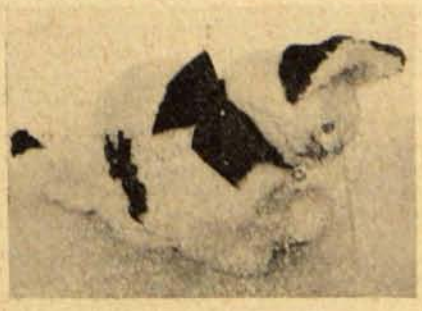
table, manteaux, chapeaux, écharpes, sacoches, et mille autres choses que peut inventer à son tour l'imagination, en une harmonie délicieuse de couleurs et en effets aussi charmants qu'inattendus.

Nos lectrices seront ravies de l'utilité de ce Guide et aucune d'elles ne voudra manquer de se procurer la Trousse Singercraft Complète à laquelle lui donne droit le coupon publié dans cette page.

MARJOLAINE



Travail genre "catalogne" permettant d'employer n'importe quelle étoffe.



Modèle pour coussin ou jouet d'enfant.

SINGERCRAFT

Apprenez, en 10 minutes, à faire des

CARPETTES

COURTEPOINTES · SACOCHES

COUSSINS

à la

Machine à Coudre



VOICI une nouvelle méthode, très intéressante, pour faire — chez vous et avec votre propre machine à coudre — de superbes et moelleuses carpettes, sans parler de toutes sortes d'autres articles, coussins, sacoches, garnitures de robes imitant étonnamment la fourrure, tous élégants, du meilleur goût, de couleurs vives ou délicates, et à longs poils veloutés. Il s'agit du Singercraft, nouveau mode de couture artistique, qui n'exige pour être exécuté que votre machine à coudre et le Guide Singercraft. Sur ce Guide, vous enroulez des fils ou de la laine en écheveaux, ou des bandes découpées dans des tissus usés ou de vieux bas de soie, et vous piquez le tout en rangées sur une étoffe servant de surface de fond. Ni métiers, ni formes, ni pénible travail au crochet . . , c'est aussi simple que la couture la plus élémentaire! Vous pouvez apprendre en 10 minutes, et devenir experte en une demi-heure.

Les Magasins Singer de toutes les localités offrent actuellement des démonstrations pratiques du Singercraft. Allez voir les ravissants articles tout confectionnés qui sont à l'étalage. Et, de plus, ne manquez pas d'examiner les nouvelles Machines Electriques Singer — les meilleures machines à coudre que la Maison Singer ait jamais fabriquées, à des prix d'une modicité inconnue depuis longtemps. Le nouveau modèle que vous voyez ci-haut coud de l'avant et à reculons et ses points, dans tous les sens, ont cette perfection qui a toujours caractérisé les appareils portant la Marque Singer.

Procurez-vous la Trousse Singercraft Complète

Tout ce qu'il vous faut pour commencer dès maintenant ce travail si intéressant est une Trousse Singercraft Complète. Elle comprend le Guide Singercraft, deux décalques, un modèle en grosse toile imprimée, des instructions très detaillées, et des gravures en couleurs reproduisant plusieurs articles à confectionner. Vous pouvez vous procurer cette trousse à n'importe quel Magasin Singer (l'adresse est dans l'indicateur des téléphones), ou nous envoyer le coupon, avec 50 cents seulement, et la Trousse Complète vous sera expédiée par la poste.

SINGER SEWING MACHINE COMPANY, Inc., Dept. C-129
Montreal, Que., 700 St. Catherine St., W.
Toronto, Ont., 252 Yonge St.
Winnipeg, Man., 424 Portage Ave.

Veuillez m'envoyer, franco, la Trousse Singercraft Complète. Ci-joint 50 cents (timbres ou mandat-poste).

Nom .....

Rue (ou Route Rurale) .....

Ville ou Cité ..... Province de .....

★ ★ ★

Le Lait Trois Etoiles

Le Cognac Trois Etoiles coûte un peu plus cher que le Cognac Une Etoile — mais la qualité en est infiniment supérieure.

S'agit-il du lait — la plus importante nourriture dans la vie — il importe avant tout de s'assurer la propreté et la pureté supplémentaires que Joubert offre à un prix légèrement plus élevé.

NOTRE AMBITION EST DE REDUIRE LE TAUX DE LA MORTALITE INFANTILE A MONTREAL.

J. J. Joubert LIMITÉE

4141, rue Saint-André — FRontenac 3121

Lait — Crème — Beurre — Crème à la Glace

Lait certifié provenant de la Ferme des Sulpiciens d'Oka

NE MANQUEZ PAS DE LIRE

La Petite Revue

EN VENTE PARTOUT **15** sous

L'Opinion de nos LECTRICES

Des goûts et des couleurs . . . ni les uns ni les autres ne sont susceptibles d'être discutés. Ce qui fait que, les goûts variant, on aime plus ceci que cela, et mieux ce que d'autres aiment moins.

Il en est ainsi des romans. Certains genres sont préférés, certains auteurs sont plus appréciés, certains ouvrages obtiennent plus de suffrages, soit pour leur forme neuve, leur délicatesse, leur originalité, la couleur et la variété des scènes, soit pour leur action mouvementée, s'entremêlant d'actes d'héroïsme, de dévouement, de courage, racontés en des accents émouvants, soit pour leurs personnages sympathiques ou leurs pages de vie réelle.

Pour mieux nous guider dans le choix de nos romans, nous demandons à nos lectrices de bien vouloir signer le coupon ci-dessous en marquant d'une croix l'une des trois qualités qui y sont indiquées, selon que le roman publié leur aura plu.

Nos lectrices seconderont ainsi les efforts constants faits pour rendre notre revue de plus en plus intéressante. Et cette coopération sera fort appréciée de la Direction qui poursuit activement son but de propager une lecture saine et agréable, mais de valeur sérieuse.

——————————COUPON——————————

Le roman que je viens de lire est

Excellent ..... **Bon** .....

Ordinaire.....

Nom .....

On peut signer d'un pseudonyme si on le préfère.

Prière d'adresser: —

LA REVUE MODERNE,

320, rue Notre-Dame est,

Montréal, P. Q.

Le Rêve d'Antoinette

(*Suite de la page 24*)

— J'aurai une très grande joie à vous présenter ma femme, dit-il, elle-même sera heureuse de faire votre connaissance; je suis sûr que vous seriez si sympathiques l'une à l'autre.

La douleur se faisait maintenant sentir, ressortant aiguë dans les idées enchevêtrées, et il fallait sourire, parler, tout, plutôt que de laisser deviner le douloureux secret . .

— Certainement, monsieur, dit-elle d'une voix blanche, je serai très heureuse moi-même . .

Un silence suivit, très court, qui sembla un siècle à Olivier.

— Elle ne m'a pas accompagné cette fois, reprit-il, parce que je venais en exploration, sans savoir où je me fixerais, ni même si je m'arrêterais quelque part, c'est pour cela que j'ai si grand'hâte de rentrer chez moi.

L'engourdissement du premier choc durait encore; pourtant un peu de révolte gronda au cœur d'Antoinette.

— Je m'étonne, monsieur, dit-elle, que vous ne m'ayez jamais parlé de Mme Palverini!

— Hélas! mademoiselle, vous avez devant vous un grand coupable. J'ai l'esprit ainsi fait qu'une seule chose l'emplit parfois à l'exclusion de tout le reste. Vous ai-je parlé d'autre chose que de mon art? Quand je suis en veine d'inspiration, je perds la notion de tout ce qui m'entoure, je ne vois rien, je ne devine rien, je n'existe plus que par l'idée qui me hante; ma femme le sait et a le bon esprit de n'en être pas jalouse. Quand je suis dans ce qu'elle appelle *une crise*, elle a pour moi une indulgence d'aïeule; elle s'efface, disparaît, et ne trahit sa présence que par des gâteries attendrissantes, une abnégation dont je ne m'aperçois pas tout de suite, mais dont je voudrais, quand je retombe sur terre, la remercier à genoux. Elle sait si bien comprendre le rôle difficile de femme d'artiste, qui veut un tact, une délicatesse exquise pour ne jamais effaroucher la muse, et, j'en suis bien sûr, elle aura pour moi un bon sourire de pardon quand je lui confesserai ne vous avoir point parlé d'elle durant nos séances du bois d'Harfeuille.

— Tout le regret en est pour moi, monsieur.

Malgré le ton enjoué qu'il voulait prendre, un attendrissement avait passé dans la voix d'Olivier en parlant de sa femme, un remords aussi de l'avoir presque oubliée durant ces quelques jours. Antoinette était si visiblement émue qu'il voulut abréger ce pénible entretien.

— Mademoiselle, dit-il, rien ne pourra acquitter envers vous ma dette de reconnaissance; pourtant j'ai encore une demande à vous faire. Vous avez eu autrefois le mauvais goût d'admirer quelques-uns de mes tableaux; mon amour-propre en est singulièrement flatté, aussi aimerais-je que vous conservassiez un peu vos préférences de pensionnaire, ce qui sera impossible si rien ne vous rappelle les *Djinns* ou la *Symphonie en bleu*. J'ai là justement une esquisse de l'un et de l'autre; vous me rendriez très heureux, mademoiselle, en consentant à choisir celle qui vous plaira le mieux.

En même temps, il prit dans un carton posé sur les feuilles sèches, deux aquarelles où Antoinette reconnut le charme délicieux qu'elle avait tant aimé dans l'œuvre du grand Palverini. Elle vécut en cette minute les heures enthousiastes de sa vie de couvent, ses rêves de gloire et d'héroïsme, son admiration passionnée pour l'artiste enchanteur. Si on lui avait dit alors que l'homme illustre lui demanderait un jour, comme une grâce, d'accepter l'esquise, l'idée première du chef-d'œuvre, elle eût traité de folie cette supposition extravagante!

Une douleur aiguë la rappela soudain à la déception actuelle . . Cette chose invraisemblable était une réalité . . et Antoinette souffrait comme aux heures les plus mauvaises de la vie.

— Monsieur, vous êtes trop bon, dit-elle enfin, je vous remercie, mais je n'accepterai ni l'une ni l'autre de ces aquarelles.

— Oh! vous ne me ferez pas cette peine.

— Je suppose que vous vous en consolerez.

— Mademoiselle, permettez-moi d'insister.

— C'est inutile, monsieur. Vos moindres croquis, surtout ceux-ci, valent une fortune; je ne puis accepter de vous un tel cadeau.

— N'en croyez rien, mademoiselle, je ne vous offre qu'un modeste souvenir, un timide et respectueux remerciement pour votre . .

— De grâce! ne soyez pas reconnaissant à ce point, vous n'avez même pas à me dire merci. Ce n'est pas pour vous faire plaisir que j'ai consenti à poser, c'est parce que cela m'amusait de figurer dans votre tableau, et que ces séances rompaient un peu la monotonie de mon existence. Et puis, c'était aussi par gratitude: vous savez, l'histoire du braconnier . . Si je vous ai rendu service, maintenant nous sommes quittes.

— Vous êtes franche, mademoiselle.

Il essaya de rire. Antoinette avait envie de pleurer, son visage marquait une telle désolation que l'artiste ému n'insista pas et replaça les croquis dans son carton.

— Laissez-moi espérer quand même, reprit-il, que vous voudrez bien penser de loin en loin au service que vous m'avez rendu; dites-vous alors que vous possédez en moi l'ami le plus sincère, le plus respectueux, le plus dévoué, un ami qui vous estime beaucoup et vous plaint un peu d'être seule, de n'avoir pas tout à fait la vie que vous aimeriez.

Oh! cette voix compatissante, cette bonté! . .

L'orgueil d'Antoinette tomba d'un bloc, les larmes jusque-là refoulées montèrent à ses yeux, et sans honte, devant Olivier attendri, elle pleura.

— Oui, plaignez-moi . . je suis si malheureuse, personne ne m'aime; personne, le soir, n'est heureux quand je rentre. Je me dis souvent que si je mourais, nul n'en aurait de chagrin! ni même ne s'en apercevrait. A quoi suis-je bonne, quelle est ma mission en ce monde? ai-je même une mission à remplir?

— Mademoiselle, pouvez-vous dire de telles choses, vous si jeune et si charmante! Votre mission est bien claire, et sans être sorcier je puis vous la montrer. Vous avez été créée tout simplement pour faire le bonheur de l'homme qui vous épousera.

— Je ne me marierai pas.

— Vous vous marierez, mademoiselle, vous aurez une famille à aimer, vous serez heureuse et vous rirez bien fort des papillons noirs de vos dix-huit ans. J'ai l'expérience de la vie, j'ai déjà vu beaucoup de choses, beaucoup de gens, et deviné beaucoup d'âmes; croyez-moi, votre tristesse passera. Ne gâtez pas vos plus belles années par des idées sombres ou par des chimères! . . On regrette tout cela plus tard, on voudrait revenir en arrière pour vive en paix les années de première jeunesse; il n'est plus temps!

Sa voix se faisait compatissante et douce un peu basse, comme s'il était auprès du lit d'un malade qu'il faut bercer pour l'endormir, pour lui donner, dans un sommeil bienfaisant, un peu l'oubli de sa douleur. Les yeux mi-clos, Antoinette écoutait, sensible à cette exquise sympathie, mais incrédule aux mots d'espoir qu'il prononçait. D'une voix de rêve elle demanda:

— Croyez-vous sincèrement que le bonheur existe?

— Mademoiselle, le bonheur est le fond même de la vie. A part quelques créatures prodigieusement affligées, je crois qu'en ce monde la part de joie dépasse de beaucoup la part de souffrance. Vous me direz, je le sais bien, que cependant chacun se plaint et médit de la vie; aussi, je ne prétends pas que tout le monde soit heureux, loin de là. Je veux dire seulement que chacun a les éléments pour l'être. Il faudrait qu'on sût les voir, les sentir et surtout les utiliser. Les causes d'affliction rayonnent tellement autour d'elles qu'on ne voit plus les causes de joie . . la tristesse s'étend comme une tache d'huile, gâtant le bonheur qu'elle trouve au passage, au point de le rendre aussi lamentable qu'elle-même. On dit ensuite que la vie est tissée de peines et l'on se trouve parfaitement malheureux.

Ah! vous ne connaissez pas le vrai chagrin!

Elle le connaissait bien, dans toute son âpreté, la pauvre petite Antoinette pâle, tremblante et troublée jusqu'au fond de l'âme, qu'Olivier osait à peine regarder.

Il avait encore mille choses à lui dire, mille choses de sympathie et de pitié, mais il eut peur d'effaroucher son orgueil et se tut. Et puis, ne valait-il pas mieux

Le Rêve d'Antoinette

en rester là? Mlle d'Aipeuille avait besoin, avant tout, de solitude et de repos. Pour tous deux, pour elle surtout, il devait partir.

Elle ne fit pas un geste pour le retenir, mais, croyant le tromper, elle s'efforça de mettre tout son enjouement d'autrefois dans le sourire navré qui répondit à l'affectueux "au revoir" du grand Palverini.

Pendant l'entretien d'Antoinette et de l'artiste Fanchette, aux prises avec son inséparable tricot, était restée dans la clairière. Elle n'avait donc rien entendu et ne pouvait s'expliquer l'abattement de sa "chère petite" durant le trajet de retour à la maison.

— Qu'avez-vous? interrogeait-elle. Vous êtes fatiguée, le temps est lourd, aujourd'hui, il n'aurait pas fallu sortir. Dépêchons-nous, je crois qu'il va pleuvoir. Je suis tout de même joliment contente que toutes ces histoires de tableau soient finies! Cela ne me plaisait pas du tout!

Pauvre Fanchette! ses frais d'éloquence étaient bien inutiles. Toute meurtrie de la chute qu'elle venait de faire du haut de ses illusions, Antoinette n'écoutait pas; elle se sentait à peine vivre et très peu souffrir. Ses sens avaient pris une acuité singulière pour voir et entendre tout ce qui, le long du chemin, pouvait lui ramener quelque souvenir des heures de joie si tôt passées: il aimait beaucoup ce tournant de sentier, il avait pris un croquis de ce buisson; il avait admiré, un jour, une feuille toute semblable à celle-ci, de forme et de couleur; un oiseau, peut-être le même, avait chanté ainsi pendant qu'il lui montrait l'image adorable de son home enguirlandé de glycines... Ce parfum de feuilles sèches et de plantes fanées s'était, durant les jours de rêve, mêlé à tout, elle ne pourrait plus maintenant le sentir sans revivre chacun d'eux.

Et là... là, Antoinette s'arrêta, c'était l'arbre mutilé par la balle du braconnier, le tertre, le petit chemin mystérieux d'où, comme en un songe, il était apparu...

— Dépêchons-nous, ma mignonne, il va pleuvoir!

De fait, les nuages s'amoncelaient au ciel, ressemblant à de gigantesques flocons d'étoupe. Le soleil, mordant leurs bords, en fit des franges de lumière et peu à peu disparut sous leur masse compacte. Autour d'Antoinette, tout se couvrit d'une teinte lugubre, l'or des feuilles devint sans éclat, les branches nerveuses d'un chêne séculaire semblaient se tordre en gestes de détresse, les oiseaux poussaient de petits cris d'effroi.

Les deux femmes se hâtèrent. La pluie commençait à tomber lente, morne et régulière comme toute pluie de novembre, flétrissant les dernières feuilles qui tournoient et se meurent.

Ce fut dans la tristesse navrante des affres de l'automne que s'évanouit le rêve charmeur qui, pour un moment, avait enchanté le cœur d'Antoinette.

XV

Mlle Bertrand était dans une agitation extrême quand sa nièce revint accompagnée de Fanchette.

— C'est de la folie, s'écria-t-elle; rien ne les arrête, ni vent, ni pluie, et cette vieille toquée est encore la plus enragée des deux, ma parole! Ai-je dit, oui ou non, que je ne voulais plus de ces promenades inconvenantes, de ces rendez-vous avec un jeune homme? Voyons, l'ai-je dit?...

— Certainement, mademoiselle...

— Elle a le cynisme d'en convenir, et cependant elle recommence tous les jours! Mais c'est fini, entends-tu, fini! S'il faut employer la force, je l'emploierai, et si tu oses résister, je te chasse.

Fanchette haussa les épaules. Elle connaissait les rares mais sérieux emportements de sa maîtresse et la phrase-type qui les terminait tous: "Je te chasse!" Pourtant, il fallait quelque chose de très grave pour les faire éclater ainsi. Qu'y avait-il donc aujourd'hui?

Quand la vieille bonne fut hors du salon, Mlle Bertrand, cachant mal sous une solennité voulue l'émotion qui l'agitait, s'approcha d'Antoinette.

— Ma nièce, j'ai à vous parler sérieusement.

— Dites, ma tante.

— J'ai un grave ennui dont vous êtes la cause. On jase, en ville, sur votre compte.

La jeune fille eut un geste lassé.

— Ah?...

— Oui, on dit que vous allez épouser ce peintre

— Quel scandale! fit Antoinette ironique.

— Certes, c'est un scandale, ou tout au moins un tort que vous subissez... Qui peut faire croire une telle chose? qui donc a pu savoir toutes ces horreurs?

— De quelles horreurs parlez-vous, ma tante? Est-ce du service innocent et autorisé par vous que j'ai rendu, sous les yeux vigilants de Fanchette, à un artiste célèbre, à un homme respectable et bien élevé, d'autant plus sérieux qu'il est déjà marié?

— Comment, ce peintre est marié?

— Naturellement!

Dès qu'elle eut prononcé ce mot, Antoinette se méprisa un peu. N'y avait-il pas là une hypocrisie? Ne semblait-elle pas dire ainsi qu'il avait toujours été hors de doute qu'Olivier fût marié, et invraisemblable qu'elle eût pu songer à lui?...

Le visage de tante Virginie se rasséréna.

— J'en suis bien aise, fit-elle, et bien fâchée de ne l'avoir pas su plus tôt, avant la visite de Mme Morisson. Au moins j'aurais pu lui répondre.

— Ah! c'était Mme Morisson.

Antoinette s'expliqua le sourire inquiétant de la trop aimable dame.

— N'empêche que tout cela est bien fâcheux, continuait Mlle Bertrand, ces choses-là ne valent rien pour une jeune fille. De tels propos peuvent éloigner les prétendants sérieux, effarouchés en croyant la place prise. Par exemple, ce jeune notaire...

— De grâce, ma tante, ne me parlez plus de votre odieux notaire, ni d'aucun stupide jeune homme. J'ai l'humanité en grippe et le mariage en horreur.

Sur ce, Antoinette sortit, laissant sa tante stupéfaite et de fort mauvaise humeur.

"Thérèse chérie, écrivit-elle, je suis comme un pauvre petit oiseau malheureux et blessé. Mes ailes étaient mon rêve, il m'a emportée bien loin, si haut que j'avais oublié la terre. En chemin, la réalité m'a heurtée et m'a fait tant de mal que j'ai bien peur de ne m'en remettre jamais. Je crois que je rirais très fort de ma mésaventure si je souffrais moins... pour le moment je pleure.

"Il me reste à peine la force de prier, faites-le pour moi."

XVI

Thérèse à Antoinette

"Il était une fois une princesse tendre et jolie nommée Rosita. Elle habitait un beau château, entouré d'un grand parc plein d'arbres et de fleurs; elle avait des chevaux, des bijoux, des fourrures. Pourtant Rosita n'était pas heureuse.

"Vous rappelez-vous, ma mignonne, ce vieux conte favori que nous lisions ensemble? Je vois encore le livre où dormait le conte, un vieux petit livre usé dans sa robe de papier rouge, qui s'ouvrait de lui-même à la page préférée. Des larmes d'émotion me viennent encore aux yeux quand je songe à la grande image où nous admirions Rosita vêtue des couleurs de l'arc-en-ciel et montée sur un cheval blanc fantastique de formes et d'allures. Ce conte était charmant.

"Voulez-vous que je vous le rappelle?

"On y trouvait l'histoire d'une princesse qui, possédée d'un rêve, n'aimait plus rien au monde: Rosita, un jour, avait vu un oiseau merveilleux, chant, plumage tout était splendide, je ne me rappelle plus bien le détail de ses perfections, mais je sais qu'elles étaient innombrables.

"La petite princesse voulut cet oiseau. Tout fut employé pour l'atteindre; on eut enfin recours au cheval ailé de l'image. Grâce à lui l'oiseau fut suivi de près et rejoint au moment où il atteignait un palais magnifique.

" — Je le tiens enfin!" s'écria Rosita.

"Hélas! l'oiseau appartenait à la princesse Védia, plus puissante encore, et jalouse de sa merveille.

"Vous n'avez pas oublié la fin.

"Faut-il vous dire, petite amie, que votre dernière lettre m'a semblé l'épilogue de notre conte? L'oiseau d'or était à une autre, il n'y faut plus penser. Je vous plains un peu, car je sais votre cœur aimant très capable de souffrir de sa méprise, mais ne nous apitoyons pas trop, rien n'est plus mauvais; il vaut mieux entre nous, rire de votre mésaventure.

"Voyez comme je suis méchante, en ce moment il me revient à l'esprit une foule de choses que vous disiez au couvent et dont je vais vous faire souvenir... Sur la question amour et mariage.

"Nous n'en parlions pas souvent, c'était défendu et nous n'y trouvions pas grand intérêt. Pourtant chacune de nous avait, sur ce sujet, des idées à elle, bien arrêtées, vous comme les autres.

"Un jour, vous le rappelez-vous? Lucie Barignier nous apprit le mariage d'une ancienne compagne avec un monsieur veuf. Je vous vois toujours, vous étiez indignée.

" — Pauvre Gabrielle! gémissiez-vous, pourquoi gâche-t-elle ainsi sa vie? pourquoi se sacrifie-t-elle à ce point?

" — Mais, ma chère, elle ne se sacrifie pas, je vous en réponds, elle est même enchantée.

" — Voyons, Lucie, pas de bêtises: il est invraisemblable qu'on puisse aimer un monsieur marié ou qui l'a été.

" — D'abord, cette chose n'est pas du tout impossible, et puis Gabrielle a vu M. X... dans le monde et l'a trouvé à son goût, sans même savoir qu'il était veuf.

" — Je ne puis comprendre cela! vous êtes-vous écriée. On voit bien tout de suite si un homme est marié ou non.

" — Ah! A quoi voit-on cela? fut-il demandé.

" — Je ne puis le dire, mais cela saute aux yeux".

Alors, petite Toinon, la chose en question ne vous a pas sauté aux yeux!

Vous avez envie de me griffer? Ne vous gênez pas, ma chérie, si cela doit vous faire du bien, et croyez que je vous rappelle ces souvenirs, non par malice, mais pour ramener sur vos lèvres le joli sourire que j'aimais tant à y voir et qui vous sied si bien.

Allons, du courage! Vous n'avez pas pu sérieusement aimer un monsieur qui était le mari d'une autre, même en ne le sachant pas! Tout cela n'était que fantaisie de votre imagination affamée. L'ennui est un conseiller terrible.

Pour remettre en ordre votre petite tête vagabonde et pour sécher vos yeux, je connais un moyen très sûr: c'est de répondre par un *oui* reconnaissant à l'invitation que vous avez certainement dû recevoir ces jours-ci de nos Mères. La retraite du couvent, clôturée par la fête de Noël, vous redonnera des idées saines et raisonnables, le programme de la prédication étant fort attrayant: les deux voies! Et puis nous nous retrouverons dans la chère maison aimée, au milieu de nos maîtresses et de presque toutes nos compagnes...

"Ecrivez-moi, ma chérie, pour me dire "à bientôt" et croyez à ma profonde affection.

THERESE

Antoinette n'eut pas grand'peine à obtenir l'autorisation désirée, Mlle Bertrand supportant mal la jeune fille depuis la déception qu'elle lui avait fait subir.

A une seconde visite du notaire, la pauvre tante avait montré tant de gêne que M. Marelle comprit bien vite la situation et évita soigneusement toute allusion à la chose qui l'amenait.

Le soir, Mlle Bertrand pleura et fit une scène à sa nièce, qui n'avait pas voulu descendre de sa chambre en entendant

HArbour 3088

823 est, rue DORCHESTER
Montréal

J. H. Breton
TEINTURIER ET NETTOYEUR
Propriétaire NEW SYSTEM CLEANING

UNE BELLE POITRINE obtenue définitivement grâce aux méthodes R. W. JACKSON *déposées*



exclusivement externes, sans aucun danger, qui réussissent rapidement là ou tout a échoué.

Ne perdez pas votre temps ni votre argent en vains et coûteux essais. Adressez-vous plutôt, en toute confiance, à Mme R.W. JACKSON, 91, rue de Rome, Paris (17e). La discrétion la plus absolue vous est garantie.

BON GRATUIT pour vous lectrices

Nom_____ Age_____
Adresse_____
Santé_____ Enfants_____
Développement_____
ou Raffermissement_____ 139

Aux Futures Mamans

Chaque année, les statistiques canadiennes nous révèlent que les mortalités maternelles et infantiles, à la naissance des enfants, sont beaucoup trop élevées. La plupart des décès par accidents de natalité, peuvent être prévenus par l'hygiène PRENATALE, OBSTETRICALE et POSTNATALE.

Pour le propre intérêt de chacun, pour l'amour de vos bébés et de votre famille, instruisez-vous afin que, possédant les connaissances nécessaires, vous puissiez, vous et vos enfants vous maintenir en santé et être heureux.

Vous n'avez, pour vous instruire très facilement, qu'à demander les lettres maternelles qui vous seront adressées gratuitement.

Adressez le coupon ci-dessous à :

LE CONSEIL CANADIEN DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE ET DE LA FAMILLE
245, rue Cooper, Ottawa, Ont.

COUPON

Nom .....
Adresse .....
.....
Date probable de la naissance attendue : .....
Nom du médecin retenu : .....
Adresse du médecin : .....

LA TOUX, LA NUIT

Quelle expérience désagréable que de ne pouvoir dormir—d'avoir la gorge irritée par la toux—de passer des heures et des heures à tousser presque sans interruption!

A moins que vous ne mettiez fin à cette toux déprimante et ne parveniez à trouver le repos dont vous avez grand besoin, vous vous exposez aux dangers d'une maladie grave, avec perte de temps inévitable.

Pour éviter pareille alternative, gardez toujours à la maison une bouteille de Pertussin, le remède efficace par excellence pour enrayer la toux. Il calme l'irritation de la gorge, dégage le flegme et en favorise l'expectoration.

Contrairement à nombre d'autres mixtures contre la toux, qui suppriment les quintes par l'intermédiaire de drogues, Pertussin est absolument sûr et dépourvu d'ingrédients nuisibles.

Depuis plus de 20 ans, tous les médecins prescrivent Pertussin pour tous les genres de toux.

Pertussin est en vente dans toutes les pharmacies. Ecrivez à Pertussin Ltd. pour obtenir gratis une bouteille d'essai: 265, avenue Atlantique, Montréal.

LISEZ...

La Petite Revue

EN VENTE PARTOUT A

15c

Teignez votre Robe

par ce nouveau procédé facile.

Vous Obtiendrez Un Résultat Parfait

Cette vieille robe que vous préfériez! Terne? Fanée? Alors, teignez-la en une nouvelle et vive couleur — n'importe quelle des teintes à la mode du printemps.

Vous êtes fatigué de housses couleur de terre... de rideaux décolorés... de lingerie terne? Alors, "Rit" en renouvellera les brillantes couleurs!



LUI: Vous êtes adorable, Marie, dans cette nouvelle robe bleue.

ELLE: Ce n'est pas une robe neuve, Jim. Mais je ne vous dirai pas mon secret.



Couleur Inaltérable Garantie

Cette merveilleuse nouvelle teinture Instant Rit se dissout en 40 secondes comme un morceau de sucre — et teint en des couleurs parfaites, absolument inaltérables! Rien de plus facile — impossible d'échouer. Un nouvel ingrédient spécial prévient le bariolage et les taches... permet des couleurs plus sûres, plus égales que n'importe quelle autre teinture... dure beaucoup plus longtemps. La nouvelle teinture Rit *concentrée* est plus économique, permet de teindre deux fois plus d'objets.

La teinture Instant Rit peut être assortie à n'importe quelle combinaison de couleurs. Renseignez-vous auprès de votre marchand ou écrivez pour vous procurer un livret gratuit. Regardez, chez votre marchand, le tableau des trente-trois élégantes couleurs de la teinture Rit. Employez la nouvelle Teinture Instant-Rit chaque fois que vous voudrez obtenir une nouvelle couleur brillante.

John A. Huston,
Fabricants,
35, chemin Caledonia
Toronto

En vente partout 15c.

INSTANT RIT

RIT TEINT PAR LE SEUL RINÇAGE
—— PLUS DE SAVON ——

le nom détesté et qui "brisait son avenir comme une insensée".

De part et d'autre, ce fut donc un jour de joie que celui où Antoinette, accompagnée de sa bonne, prit le train pour Paris.

Dans l'express qui filait à toute vapeur la distance fut rapidement franchie. Quelques heures plus tard, la porte du cher couvent s'ouvrait hospitalière devant la jeune fille ravie. Dans la loge un cri de joie l'accueillit.

— C'est vous, mademoiselle Antoinette? que vous avez grandi! Comme tout le monde sera content! je vais appeler notre Mère supérieure.

Celle-ci arriva bientôt, reçut son enfant à bras ouverts, écouta toutes ses confidences. Antoinette ne lui cacha rien, lui dit toute sa vie depuis qu'elle l'avait quittée, ses efforts pour être bonne, ses nombreux insuccès, ses faiblesses, et termina toute confuse par le récit de sa grande déception.

La supérieure comprit ce qu'elle devait faire pour rendre la paix à cette petite âme. Elle vit que, privée des joies de la famille, son enfant de prédilection cherchait le bonheur dans un idéal chimérique; il fallait, pour rassasier son cœur, lui apprendre à goûter les joies vraies que Dieu place auprès de nous.

Antoinette toute réconfortée revit avec bonheur ses anciennes compagnes, surtout Thérèse de Kerdignac plus charmante que jamais. La retraite, magistralement prêchée, retarda de quelques jours les effusions du revoir; elles en furent plus douces encore quand, le jour de Noël, après de merveilleux offices dans la chapelle toute blanche, elles s'en allèrent ensemble, la main dans la main, au bout du parc qu'un joyeux soleil s'efforçait d'attiédir.

— Pauvre Belle au Bois dormant, disait Thérèse tendrement malicieuse, pauvre Belle au Bois dormant, vous dormez encore. Un moment, vous serez réveillée par un *vrai* prince Charmant qui, si vous êtes bien sage, vous donnera de longues années de bonheur.

Antoinette secoua la tête.

— Je ne crois pas que je me marie jamais, murmura-t-elle.

Thérèse devint grave.

— Ma petite sœur, est-ce que vraiment.. c'était sérieux... y pensez-vous encore?

— Oui, j'y pense, Thérèse, pour rougir de confusion et me moquer de moi-même; ce souvenir me torture en me montrant ce que je vaux. Sœurette, vous m'avez quelquefois reproché mon orgueil, la vie a su mieux que vous m'en guérir. Je me faisais de moi une trop belle image; je me croyais raisonnable, sensée, ferme en mes sentiments, oh! oui, je croyais cela surtout! et la première épreuve de la vie me montre à moi-même folle et stupide... ne suis-je pas très malheureuse?"

Thérèse se pencha vers elle.

— Qu'y avait-il de stupide à trouver charmant un homme aimable et distingué, ma petite Toinon?

— Ne cherchez pas à comprendre, je m'y perds moi-même. Je suis malheureuse parce que je m'étais fait de l'amour une idée si haute qu'il semblait qu'un tel sentiment dût remplir toute une vie. Alors, si j'ai *aimé* M. Palverini ma vie doit être brisée, il le faut absolument; hélas! elle n'était pas brisée, je le sens, je n'ai donc pas réellement aimé. Qu'ai-je donc éprouvé? Si je me suis trompée cette fois, ne me tromperai-je pas encore? Existe-t-il un autre sentiment très doux qui n'est pas l'amour et qui lui ressemble à s'y méprendre, ou me suis-je fait de lui un idéal trop élevé?...

Thérèse l'interrompit.

— Mignonne chérie, vous avez lu trop de romans anglais; Mère Johannes vous avait bien dit que cela vous jouerait un mauvais tour. Quand je pense que vous ne vouliez pas la croire! Ne torturez pas votre chère petite tête à résoudre de si ridicules problèmes, abandonnez-vous aveuglément à la Providence, qui sait tout ce qu'il vous faut, et saura, mieux que vous, diriger votre vie.

— Vous avez raison, petite amie. Du reste, j'ai pris aujourd'hui la résolution de ne plus jamais aimer personne.

Thérèse mit sa main sur la jolie bouche qui osait dire de telles choses.

— Voulez-vous bien vous taire! J'espère que Dieu si bon ne vous prendra pas au mot. Vous n'êtes pas faite pour vivre seule, Toinon; il faudra vous marier un jour; et je pense bien que vous aimerez votre mari. Dans tout cela, une seule chose est claire, vous avez assez des artistes, maintenant.

Antoinette eut un sourire espiègle.

Le Rêve d'Antoinette

— Au contraire, Thérèse; mon nouvel ami, M. Palverini, me les fait encore mieux apprécier. Je ne sais pas si j'aimerai jamais, mais je ne pourrais pas et ne voudrais aimer personne autre qu'un artiste. Ah! Thérèse, si vous en connaissiez un vrai, tous les hommes vous sembleraient bien vulgaires. L'art... c'est la vie...

— Allons, dit Thérèse en l'embrassant, je vois que cette vie dont vous parlez avec tant d'âme, a encore bien du plomb à mettre dans votre petite tête.

Dans l'immense jardin, les ombres s'allongeaient, le soleil semblait toucher le mur bas douillettement encapuchonné de lierre, le froid devint plus vif.

Elles marchèrent lentement, choisissant les sentiers perdus où la neige toute neuve craquait sous leurs pas. Et elles arrivèrent enfin dans le parloir où les "anciennes" s'étaient réunies, retardant le plus possible l'heure de la séparation.

Elles éprouvèrent un sentiment exquis de bien-être à se trouver dans cette salle chaude et gaie, après le froid du dehors, et, heureuses des souvenirs joyeux que la vue des compagnes d'autrefois faisait surgir en foule, heureuses surtout de s'être retrouvées l'une à l'autre aussi chère, elles mêlèrent leurs voix au concert des "Vous rappelez-vous"? qui se donnait sous les voûtes sonores du vieux couvent.

Les heures sérieuses, les heures folles, tout fut évoqué, puis on parla des absentes et des aînées que déjà la vie avait dispersées. Une d'elles, Berthe C..., avait pris au mur la photographie d'un groupe nombreux d'élèves.

— Mes enfants, déclara-t-elle, je suis la plus vieille, que personne ne proteste! il n'y a pas de quoi, allez, j'ai vingt-trois ans. Donc, ici, je suis la plus vieille, je connais tout cela.

D'un large geste elle montrait la photographie placée devant elle sur une table.

— Aussi, continua-t-elle, je puis vous donner tous les renseignements possibles; j'y suis habituée, l'année dernière j'ai fait la même chose. De qui voulez-vous que je vous parle?

Les têtes blondes ou brunes se pressaient autour d'elle, des exclamations vibraient:

— Oh! Ginette, je vous reconnais, là, dans ce coin, vous n'avez pas du tout changé.

— Comment, Madeleine, c'est vous cette petite fille en robe courte?

— Tiens, Clémence X... Qu'est-elle devenue, celle-là!

— Mariée en province, répondit Berthe, et devenue la plus provinciale des dames de l'endroit.

— Cela ne m'étonne pas.

Berthe avait pris son épingle à chapeau et piquait l'une après l'autre les figurines de la photographie.

— Celle-ci, mariée; celle-ci, religieuse à Saint-Vincent-de-Paul; celle-ci, célibataire comme moi. Gabrielle V..., mariée avec ce veuf, vous vous en souvenez, Antoinette?

— Oui, oui, je sais, continuez.

— Cécile Dubois, morte à vingt ans.

— Celle-ci, je ne me rappelle pas du tout qui elle peut être.

— Cette grande, c'est Béatrix de Pradelles.

— Elle est là, oh! montrez... s'écria impétueusement Antoinette.

— C'est vrai, vous aviez autrefois une passion pour elle.

— Je crois bien, elle était ma petite mère, si bonne pour moi, et si jolie! Je voulais toujours copier ses chignons qui, du reste, ne m'allaient pas du tout. Qu'est-elle devenue, cette chère Béatrix?

— Elle est mariée au peintre Palverini.

Antoinette s'était levée, rouge jusqu'à la racine des cheveux.

— Vous dites?

— Je dis qu'elle a épousé le grand artiste Palverini. Mais au fait, vous avez eu aussi une passion pour lui; c'est bizarre, ce rapprochement. Voilà, ma chère, un couple qui doit vous faire rêver!

Le trouble d'Antoinette était si évident que Thérèse lui vint en aide.

— C'est assez curieux, en effet, mais cela prouve que notre Toinon avait bon goût en admirant la femme qu'un artiste compétent comme Palverini a choisie pour la sienne.

Berthe C... continua sa revue rétrospective.

Antoinette n'écoutait plus, mille idées confuses la troublaient, ce fut donc avec joie qu'une heure plus tard, elle se retrouva seule avec son amie:

— En voilà une nouvelle! dit Thérèse souriante. Qu'en pensez-vous, ma chérie?

— Ma grande, je suis très heureuse. Si j'avais eu besoin d'être consolée, je le serais maintenant. Comment, avec une telle femme, aurait-il pu se soucier de moi? Berthe l'a bien dit, c'est là un couple qui me fait rêver, c'est l'union du génie et de la beauté!

XVII

Ainsi qu'il avait été convenu avec tante Virginie, Antoinette passa chez son amie les fêtes du jour de l'an, puis elle quitta Paris pour se rendre à l'invitation que lui avait faite une proche parente de son père, habitant Saint-Germain.

Là, on eut mille gâteries pour elle, on aima son joli minois gracieux et surtout sa nature affectueuse et spontanée. Sachant la vie qu'il lui fallait mener à Montreil, on s'ingénia à la distraire. Mme de Lépine aimait le monde et sortait beaucoup; Antoinette l'accompagna dans tous les bals, concerts, soirées ou dîners qui se succédaient à brefs intervalles, car la saison d'hiver battait alors son plein. Partout, sa bonne grâce et sa simplicité eurent un succès flatteur; même une douairière se prit de passion pour elle et voulut la marier.

Avec un air mystérieux, elle l'emmena à une exposition d'art et faillit s'évanouir de surprise à la vue d'un jeune lieutenant que l'on rencontrait toujours chez elle à ses "tasses de thé".

Antoinette ne fut pas dupe de cette petite comédie, et joua son rôle avec une admirable maëstria, semblant trouver tout à fait naturelle cette rencontre inopinée, et ayant l'air de ne se douter de rien; au fond, elle s'amusait beaucoup. Mais cet incident la fit réfléchir: si ce jeune homme la demandait en mariage, que répondrait-elle? La question d'avenir se posait, avec son point d'interrogation.

Pendant les jours de retraite et d'amitié, elle avait eu le loisir d'y penser à son aise... qu'avait-elle conclu? Ce coup d'œil sur elle-même jeta Antoinette dans un grand trouble. Il lui fallut s'avouer que l'ébranlement du premier choc durait encore et qu'il lui serait impossible d'épouser aucun des insignifiants jeunes gens qui la faisaient bostonner sous les yeux attentifs des douairières bienveillantes.

Aussi fit-elle le désespoir de sa vieille amie quand celle-ci vint un soir lui confier

83% de ce que nous apprenons

Nous l'apprenons par les yeux. — L'application du principe périscope du sous-marin. — Au verre ophtalmique "Orthogon."

Le verre "Orthogon" constitue la plus merveilleuse découverte du siècle en optométrie. C'est le principe du périscope du sous-marin, consistant à donner au champ visuel une plus grande étendue, scientifiquement adapté aux verres ophtalmiques.

Sa construction, par couches superposées en retrait, comme le gratte-ciel moderne, donne la lumière permettant aux yeux de se tourner en tous sens, en ayant constamment une vision parfaite jusqu'à l'extrême bord du verre. C'est l'image ponctuelle, de sorte que quelle que soit la position de l'oeil, le verre "Orthogon" lui procure la mobilité que réclame celui-ci, tandis qu'avec le verre ordinaire, la vision n'est bonne qu'au centre du verre.

Les imitations sont nombreuses, mais les verres "Orthogons" de marque enregistrée Bausch & Lomb sont les seuls authentiques. Exigez-les de votre Optométriste.

Seuls aussi, quelques opticiens dans chaque ville, (réputés et recommandés) sont licenciés pour les vendre et autorisés à donner un certificat comportant une garantie absolue de satisfaction.

Ceux qui portent des verres ordinaires se rendront compte immédiatement après la lecture de cet article de l'importance d'une vision parfaite.

Une récente statistique démontre que 25% des enfants qui fréquentent les écoles ont la vue défectueuse, et n'oublions pas que 83% de ce que nous apprenons, nous l'apprenons par les yeux.

'impression profonde qu'elle avait faite sur le cœur de Monsieur...

— Chère madame, de grâce, ne me dites pas son nom, je le devine, je le sais et je ne puis l'accepter.

— Ma chère enfant, vous n'avez pas réfléchi!

— Vraiment, je ne voudrais pas l'épouser, madame; votre bonté m'écrase: faites-la plus grande encore en n'insistant pas.

Mme de Lépine et son amie hochèrent la tête sans mot dire, convaincues qu'il y avait là-dessous quelque roman d'amour. Antoinette les laissa croire tout ce qu'elles voulurent et continua à vive heureuse auprès des braves gens qui voulaient bien l'aimer.

Hélas! les meilleures choses ont un terme. L'hiver passa, il fallut dire adieu à la vie douce et joyeuse, aux nouveaux amis, à la chère cousine attendrie, et par une après-midi d'avril, tiède et souriante, Antoinette rentra dans la morose demeure de tante Virginie.

Même sous cette exubérance de soleil et de vie, les vieux murs beiges, le toit sombre et les volets bruns ne parvenaient pas à prendre une mine accueillante. En revanche, le jardin était un rêve. Jamais Antoinette ne l'avait vu dans sa parure printanière, ce fut pour elle une révélation.

— "Qui aurait pu croire que ce fût si joli? pensait-elle. Ma parole, je vais me plaire ici"!

Les arbres très vieux, dignes du parc d'un roi, faisaient le long des murs une voûte imposante où se mariait toute la gamme des verts; tilleuls, chênes, marronniers, catalpas, chacun donnait sa nuance pour se fondre en un tout chatoyant, tandis que la pelouse, devant la maison, s'éployait comme une traîne de velours brochée de mille couleurs: les violettes, les primevères, les pâquerettes et les myosotis, venus pêle-mêle, formaient des arabesques, des semis et des bouquets; au banc de pierre, des lianes s'accrochaient, Flore disparaissait sous l'escalade d'un liseron. Et partout, sous les arbres, dans la tonnelle, même dans la maison, une odeur adorable de sève, de fleurs, de soleil qui faisait chanter l'âme et sourire les yeux.

Mlle Bertrand semblait subir elle-même l'influence de cette joie. Elle reçut Antoinette les bras ouverts:

— Ma chère petite, que je suis heureuse de vous voir! Vous ne vous ennuyiez pas à Saint-Germain, je vois cela!

— Pas trop! Mais vous, ma tante, comment avez-vous passé l'hiver?

— Tout doucement; à mon âge je ne puis guère espérer mieux!

— Elle a été reprise de ses douleurs, mais elle veut quand même coucher en bas, où c'est humide; qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? grogna Fanchette.

— Ce n'est pas l'humidité, ma bonne, j'ai toujours couché là...

— Et vous avez toujours eu des douleurs. Cette fois je vous l'avais prédit.

— Tes prédictions ne signifient rien. Ce n'est pas du tout l'humidité, c'est mon âge.

Profitant de cette discussion, Antoinette s'esquiva pour monter chez elle.

Sa chambre était bien telle qu'elle l'avait laissée avec ses rideaux de calicot, ses fauteuils anguleux, sa table ronde couverte d'un tapis de drap rouge et sa grande armoire joliment sculptée. Une propreté rigoureuse lui tenait lieu de grâce. "Quelle différence, pensa Antoinette, avec le joli petit nid que j'ai quitté ce matin"!

Et elle se rappela son arrivée à Saint-Germain dans la chambrette rose et blanche qu'on lui avait préparée: sur la cheminée, sur la table, sur une étagère, des œillets, des tubéreuses et du mimosa; ici des bonbons, là des livres, partout la trace d'une pensée affectueuse et touchante.

"Tante Virginie n'y songerait même pas, conclut-elle. Du reste, à quoi bon? Qu'aurait-elle pu faire de mieux que ceci"?

Elle s'était approchée de la fenêtre et l'ouvrait toute grande pour laisser entrer à flots l'exquise odeur de printemps qui l'avait accueillie lors de son arrivée, et la chambre en parut transformée, presque joyeuse et presque jolie.

Antoinette ne jouit pas longtemps de sa solitude, Mlle Bertrand vint bientôt la rejoindre.

— Cette sotte de Fanchette devient intolérable, dit-elle en se laissant tomber tout essoufflée dans un fauteuil. Figurez-vous qu'elle veut absolument me faire faire ce que je ne veux pas. Nous verrons bien qui sera obligée de céder? Et qu'avez-vous fait, là-bas?

Le Rêve d'Antoinette

Après la solitude d'un hiver interminable, elle était bien aise du retour de sa nièce, et puis... elle avait toujours son idée.

Antoinette dut lui raconter par elle-même son séjour au couvent, chez Thérèse, et les distractions qu'elle avait eues à Saint-Germain.

Virginie écoutait attentivement.

— Croyez bien, ma chère, que ces mondanités ne m'intéressent pas, ajoutait-elle après chacune de ses questions, mais il est bon que je sache ce qui s'est passé là-bas.

Elle disait là-bas avec un geste lointain comme s'il se fût agi de la Cochinchine ou de l'Océanie. Antoinette riait sous cape et répondait à tout avec sa bonne grâce habituelle, heureuse de revivre ainsi les heures joyeuses trop tôt passées.

— Savez-vous, ma tante, que j'ai été demandée en mariage?

— Vraiment! par qui?

— Par un charmant officier, ma tante, plein d'avenir et d'illusions.

— Eh bien, qu'avez-vous répondu?

— J'ai refusé.

— Pourquoi?

— Parce que, ma chère tante, il me tenait au cœur à peu près autant que ce marronnier, dans le jardin, ou que ce poète éploré sur ma pendule.

— Il me semble, mon enfant, que vous eussiez pu me consulter.

— Pour quoi faire, puisque j'étais absolument décidée à dire non?

— Vous êtes inconcevable, Antoinette, vous ne vous marierez jamais! Au fond, je ne puis vous blâmer d'avoir refusé ce jeune homme. Avec ces militaires, on ne sait jamais! Mais d'autres, sérieux, riches, ce charmant notaire, par exemple...

Antoinette ne voulait pas se fâcher; aussi se levant d'un bond elle s'approcha de Mlle Virginie.

— Ma tante, j'y ai beaucoup réfléchi, et j'ai eu une inspiration: puisqu'il vous plaît tant, épousez-le. Je ne pourrais le supporter comme mari, mais je l'adorerais s'il était mon oncle!

— Etes-vous folle, Antoinette? Où allons-nous, mon Dieu! Entendre les enfants tenir de pareils propos!...

Elle suffoquait.

— Calmez-vous, ma petite tante, et pardonnez-moi si j'ai mal parlé...

Le ton était si humble, le regard si contrit, le temps était si beau, le printemps si joyeux, que Mlle Bertrand consentit à sourire. Elle reprit:

— C'est un parti superbe, et ce mariage me plairait beaucoup...

— Vous me navrez, ma tante, mais... même si votre monsieur m'était moins antipathique, je n'épouserais jamais un notaire.

XVIII

— Toc, toc, toc.

— Qui est-là?

— Ma mignonne, je vous apporte une lettre.

— Une lettre? Entrez vite, Fanchette, mais entrez donc!

Et Toinon tout ébouriffée, les yeux encore pleins d'un sommeil bienfaisant, courut elle-même ouvrir la porte.

— Le facteur est déjà venu? Ce n'est pas possible, mais quelle heure est-il donc?

— Huit heures passées.

— Ce devrait être défendu de dormir comme cela. Mon lit était si bon, si bien fait et je me sentais si fatiguée du voyage!

— Vous avez raison de bien dormir, ma petite demoiselle, c'est de votre âge et cela vous repose.

— Et cette lettre, Fanchette, donnez vite. Justement je n'en attendais pas ce matin. De qui peut-elle être? Je ne reconnais pas l'écriture.

Avec un bon sourire, la vieille femme ferma la porte et Antoinette resta seule pour prendre connaissance de la jolie missive azurée qui venait ainsi la réveiller.

— Une couronne de marquis? Non, mais je n'y suis pas du tout, pas le moins du monde. Voyons la signature, ce sera plus simple: Béatrix Palverini... Dieu!

La jeune fille abasourdie ferma les yeux, croyant dormir encore... Non, cette lettre était bien en vrai papier qu'elle pouvait déchirer en le tirant un peu, et c'était bien du vrai soleil qui remplissait la chambre d'étincelles flamboyantes. Alors, cette chose était vraie! Fallait-il s'en réjouir? Que disait Béatrix?

Le cœur palpitant, elle déchiffra la grande écriture que, maintenant, elle reconnaissait bien.

"Chère Antoinette, écrivait la marquise j'ai été bien agréablement étonnée en reconnaissant dans le tableau de mon mari un gentil visage que j'aimais fort au couvent. Une grâce toute féminine, une gravité charmante que n'avait pas la pensionnaire espiègle, m'ont d'abord un peu déroutée, mais votre nom respectueusement prononcé par Olivier m'a donné la joie d'être assurée que je ne me trompais pas. Votre cœur a-t-il autant de mémoire que le mien? Vous souvenez-vous encore de Béatrix de Pradelles, *une grande*, et pendant quelques mois votre petite mère? Je l'espère, et en tout cas, je vais agir comme si vous ne m'aviez pas oubliée:

"Mon mari est revenu enthousiasmé des bois, des plaines et des horizons de Montreil. Les études qu'il en a rapportées, et surtout le tableau pour lequel vous avez bien voulu poser, ont été fort goûtés ici. Tout cela donne corps au vague projet qu'il avait formé cet automne: retourner à Montreil pour étudier à fond ces sites enchanteurs. Cette fois ce sera pour longtemps, aussi l'accompagnerai-je; le plaisir que j'en éprouve est doublé de celui de vous y retrouver, je suis enchantée. Nous allons amplement renouveler connaissance.

"Pour commencer, je vais vous donner mille tracas et vous demander de me rendre un grand service.

"Pourriez-vous, ma petite Antoinette, nous découvrir en quelque coin isolé, non loin de vous et près de la campagne, une maison, un cottage quelconque, sur le choix duquel je vous donne toute liberté. Il nous faut de l'air, de l'eau, de la lumière. Si vous trouvez le confortable par surcroît, nous vous bénirons.

"J'amènerai des domestiques et des meubles s'il en est besoin.

"Pardon de mon sans-gêne et de tout ce dérangement. Faites-moi signe quand vous aurez trouvé la chose en question, et nous arriverons aussitôt après les fêtes du "vernissage" aux Champs-Elysées.

"Petite amie, je vous embrasse".

Antoinette lut cette lettre, la relut et recommença encore, et ce ne fut qu'à la cinquième ou sixième fois qu'elle en comprit bien tout le sens. Alors une pensée se dégagea éblouissante, dominant tout: pendant quelques semaines, quelques mois, peut-être, elle vivrait de la même vie que *Lui* et qu'*Elle*. En son esprit ravi, elle ne leur donnait pas d'autre nom: Lui, c'était le génie; Elle, la beauté; et le souvenir d'une femme exquise, brune, souple, au visage éclairé de grands yeux noirs langoureux, la transportait dans le monde merveilleux de son imagination d'adolescente, où Béatrix était une fée, une sirène, héroïne d'histoires fantastiques...

Pendant quelques mois, elle vivrait presque avec eux, connaîtrait leurs pensées, demanderait leurs avis, et peut-être aurait à leur donner les siens! En même temps, une grande joie lui venait, de ne plus sentir aucun trouble en songeant à Olivier, d'être maintenant capable de l'aborder sans rougir, sans regret. Même elle ne pouvait se défendre de rire en se rappelant sa folie ambitieuse et sa cruelle déception. "Heureusement qu'il ne s'était douté de rien!"

Mais il fallait se hâter de rendre à Béatrix le service demandé; l'arrivée de *ses amis* dépendant de sa diligence à préparer leur home, elle ne voulait pas perdre un seul jour.

Une heure plus tard, elle et Fanchette promenaient à travers les rues tranquilles du pays leur embarras et leur indécision.

— Voyons, ma bonne, où pourrions-nous aller? Je ne sais pas du tout louer des maisons, moi.

— Il y a bien au-dessus de l'épicière du coin, j'ai vu un écriteau "à louer", en passant.

— Fanchette, vous m'inquiétez. Croyez-vous sérieusement que je puisse proposer un trou pareil à Mme Palverini?

— Que voulez-vous? Je ne sais pas. Allez donc chez le notaire, il aura bientôt fait de vous trouver cela, c'est son métier.

Antoinette dressa l'oreille.

— Quel notaire?

— Celui de mademoiselle, comme de juste.

— Il se nomme?...

— M. Marelle.

— Fanchette, êtes-vous aussi de la conspiration?

— La conspiration?

— Hé, oui! vous le savez très bien, ma tante a un notaire dans la tête. Si je découvre qu'il loge aussi dans la vôtre, je ne

Exigez DE l'Aspirine

Parce que...

Tout le monde peut prendre de l'aspirine — aussi souvent qu'il en est besoin — car l'Aspirine n'offre aucun **danger.**

L'Aspirine ne déprime pas le coeur.

Ces tablettes se dissolvent si rapidement que l'on se sent aussitôt débarrassé du malaise.

Elles se dissolvent complètement, ne laissant derrière elles aucune parcelle susceptible d'irriter la gorge ou l'estomac.

Elle n'ont ni goût, ni odeur, ni aucun effet désagréable. Pourquoi donc faire l'essai d'autres remèdes ou employer d'autres moyens de vous soulager, lorsque vous souffrez d'un mal de tête, d'un refroidissement, d'une névralgie, d'une névrite, ou de rhumatisme?



"Aspirin" marque de commerce enregistrée au Canada

Le Rêve d'Antoinette

vous adresse plus jamais la parole. Mais votre idée n'est pas mauvaise, et l'honnête M. Benoît peut nous tendre une large main secourable. Allons chez lui.

Elles arrivèrent bientôt devant une maison blanche ornée de panonceaux défraîchis. A leur coup de sonnette, une bonne affairée vint ouvrir la porte, et elles entrèrent, sans voir le confrère malheureux de maître Benoît qui, juste à ce moment, passait de l'autre côté de la rue.

A la vue de Mlle d'Aipeuille, Roger Marelle s'arrêta interdit.

— Ah çà! que veut-elle donc à M. Benoît? Je suis le notaire de sa tante, pourquoi va-t-elle chez lui? Evidemment elle a pour moi de la répugnance, de l'horreur, de la haine... Après tout, elle vient peut-être tout simplement demander à Mme Benoît une recette pour faire germer les oignons de jacinthes!

Malgré cette conclusion consolante, il en fut tracassé toute la matinée.

De l'autre côté du mur crépi de blanc, Antoinette exposait sa requête à l'excellent notaire.

— Une jolie maison claire et gaie, pas trop *en ville*...

M. Benoît, empesé comme son faux col, pliait en deux son large corps pour montrer qu'il avait bien compris. Il chercha longtemps quelque chose dans un vénérable carton, et en sortit avec satisfaction une liste manuscrite.

— Voici, mademoiselle, tout ce dont je puis disposer. La maison Verdut, à l'angle de la rue du Puits-Joli et de la rue Haute, trois pièces en bas...

— Pas cela, monsieur, c'est trop central.

— Passons. La maison Bedoux, qui sera à louer dans une quinzaine. Chemin de Valfleur. Connaissez-vous?

— Non.

— C'est très gentil, avec des volets verts, une grosse boule de métal jaune dans le jardin, des urnes audessus de la porte.

— Une horreur, quoi! pensa Antoinette.

— Le seul petit inconvénient est le manque d'eau: dans ce quartier élevé, il faut aller en chercher jusqu'à la rue Pavée.

— Alors, c'est inutile, mon amie ne pourrait s'en arranger.

— J'ai encore un joli appartement chez Mme Veuve Morin, des chambres spacieuses, une belle vue, on pourrait louer complètement meublé.

— Mais il y a la communauté du jardin et de l'escalier... Non, cela ne convient pas.

M. Benoît, rajustant ses lunettes, continua sa lecture et donna de longues explications sur les avantages et les inconvénients de chacun des locaux en question.

Antoinette l'observait. Elle regardait ce front chauve, ce cou apoplectique, ces joues rondes et vermeilles, cette main épaisse qui jouait avec une somptueuse chaîne de montre; elle écoutait cette voix monotone, cet accent qui roulait les *r* et traînait les finales. Ses réflexions se résumèrent bientôt.

— Et dire que ma tante veut me faire épouser un notaire!

— Je crois que cela vous donnerait toute satisfaction, mademoiselle, ne trouvez-vous pas? Il me semble que vous n'avez pas tout à fait saisi les sérieux avantages de ce pavillon. Ce n'est peut-être pas absolument ce que j'aurais voulu vous offrir... Du reste vous pouvez visiter et prendre tout le temps nécessaire à la réflexion. Voici ma liste, choisissez vous-même.

Antoinette remercia, se leva, et sortit pour se mettre en quête d'un appartement.

XIX

Par le plus grand des hasards, M. Roger Marelle vint à l'étude de son collègue ce même jour, de bonne heure dans l'après-midi: un renseignement urgent à demander, qui ne pouvait souffrir un seul jour de retard.

Puis on causa un peu, de la pluie, du beau temps, de la dernière foire et des affaires.

— Les voilà qui se ralentissent un peu, déclara le jeune notaire. Chez moi, dans toute la matinée, il n'est venu personne à l'étude.

— Chez moi, seulement une petite affaire et qui, encore, n'est pas conclue.

— Ah?...

Le jeune homme n'osa rien demander, quoiqu'une question lui brûlât les lèvres.

— Au fait, reprit candidement le gros notaire, vous pourriez peut-être nous éclairer, mon ami. Figurez-vous que Mlle d'Aipeuille, nièce de Mlle Bertrand, cherche à louer une maison pour des amis qui veulent villégiaturer cet été à Montreil. Or, je n'ai rien de très convenable à lui proposer; elle désire une habitation confortable, bien meublée, un peu en dehors de la ville, pas trop loin, etc., etc. Connaîtriez-vous cela?

Roger réfléchit un moment.

— J'ai peut-être son affaire, dit-il ensuite, mais je ne puis rien vous dire de certain maintenant. Ne vous hâtez pas de conclure, je viendrai vous en reparler aussitôt que possible.

— C'est entendu! Vous partez déjà? Au revoir, mon ami.

Le jeune homme se hâta de rentrer chez lui, s'en fut directement à son étude et prit dans un coffre de vieux chêne une lettre qu'il avait reçue quelques jours auparavant. Il lut:

Monsieur,

"L'éducation de mes enfants à Paris, la surveillance de mes terres en Normandie, enfin le mariage de ma fille, à Rouen, me tenant de plus en plus éloignée de Montreil, j'ai décidé de vendre mon habitation dite du "Petit Château" en ce lieu. Le mobilier, ne comprenant aucun souvenir de famille que je désire conserver, pourra être vendu en même temps ou séparément, selon la convenance de l'acquéreur. Je vous confie ces intérêts, monsieur, sachant, pour avoir éprouvé déjà votre dévouement, qu'ils seront en bonnes mains, etc".

Roger ferma la lettre et donna libre cours à ses pensées. Mlle d'Aipeuille lui plaisait. Tout d'abord, il avait eu pour elle une sympathie extrême, à ce point qu'il n'avait rien rêvé de plus doux que d'en faire sa compagne. Puis, sous la résistance qu'il devinait, son sentiment s'était exaspéré, et peu à peu, devenait plus vif, plus tendre et plus profond. Il y songeait sans cesse, et puisque ce jour-là se présentait une occasion inespérée, il voulait à tout prix lui rendre service.

— Je suis pour elle un étranger, pis que cela même, pensait-il. Je l'ai presque demandée en mariage, elle m'a poliment refusé; peut-être aime-t-elle ce M. Palverini dont on avait parlé. N'importe, je ferai tout pour qu'elle soit contente, pour tâcher de me mettre au moins une fois dans son chemin. Mon collègue n'a rien de très bien à lui proposer pour son amie. Il est certain que le Petit-Château, lui, réunit tous les avantages possibles: espace, situation, confortable, rien n'y manque. Son seul inconvénient était de n'être pas à louer. Dès ce soir, cet inconvénient n'existera plus.

S'asseyant à son bureau, il rédigea aussitôt une dépêche: "Mme la baronne de la Blandière, Paris, rue... Achète "Petit Château" meublé, au prix convenu, pour mon propre compte. Désire terminer le plus tôt possible. Réponse télégraphique".

— C'est peut-être une folie, se dit-il, appelant un clerc pour l'envoyer à la poste, mais ce sera la première de ma vie!... et elle ne peut faire de mal à personne, pas même à moi.

De fait, Roger Marelle avait eu une jeunesse exemplaire. Ecolier travailleur, étudiant sérieux et rangé, à vingt-cinq ans, il avait repris l'étude paternelle parce que les choses s'étaient toujours passées ainsi dans sa famille et que c'était le dernier vœu de son père mourant. Il s'en occupait avec soin, mais la quittait dès qu'il pouvait en conscience le faire, préférant au code et aux actes de vente la lecture de Victor Hugo ou du "divin Homère", et plus attentif au souvenir de certains yeux bleus qu'à celui des combinaisons commerciales ou financières de ses honorables clients.

C'était pour l'amour de ces beaux yeux qu'il venait de commettre sa première folie! Bah! était-ce vraiment une folie? Sa très grande fortune n'en souffrirait guère, et puis ce pouvait devenir un bon placement d'argent. Son sérieux ne put tenir devant cette excuse déplorable. Qui donc, à Montreil ou aux environs, aurait jamais l'idée de devenir locataire du Petit-Château? Il valait mieux jouir en paix, sans arrière-pensée, de la douce perspective qui s'offrait.

Antoinette, obligée de s'adresser à lui, viendrait à son étude, ou le prierait de passer chez sa tante. Elle le saluerait ainsi... avec un petit sourire, comme le jour du bal; d'une main nerveuse et blanche, elle lui montrerait une chaise, peut-être un fauteuil, comme cela... Elle le regarderait bien en face, de son regard honnête et franc, et ils causeraient. Il voudrait tout ce qu'elle voudrait. Alors, elle serait contente et sourirait encore en lui disant merci.

Il proposerait ensuite de lui faire voir la maison, et il la conduirait lui-même dans ces grands salons et ce jardin tout blanc et rose des fleurs du printemps. Ce serait joli, elle s'attendrirait à cette joie de la nature, à ce regard tendre et soumis, à cette admiration ardente attachée à ses gestes, sa grâce et sa beauté, et quand il faudrait partir, elle lui tendrait sa petite main qui tremblerait un peu...

— Monsieur, une dépêche!

Avec ces joies les heures avaient passé; on apportait déjà la réponse de la baronne, un seul mot, "accepté". Roger, l'âme en fête, prit son chapeau et courut chez M. Benoît.

— Quand vous m'avez parlé de Mlle d'Aipeuille, dit-il en rentrant, je vous ai laissé entrevoir que j'avais une proposition à lui faire: c'est le Petit-Château.

— Le Petit-Château! il n'est pas à louer, que je sache?

— Pardon, il l'est.

— Pourtant, Mme de la Blandière...

— Mme de la Blandière n'a rien à y voir, puisque cette propriété ne lui appartient plus. Elle vient de la vendre tout récemment.

— Et l'acquéreur?...

— Est moi.

Me Benoît regarda son interlocuteur par-dessus ses lunettes.

— Comment, vous avez acheté le Petit-Château?

— Oui.

— Miséricorde! Et pourquoi faire? Puisque vous voulez le louer, ce n'est donc pas pour l'habiter?

— Non, c'est un placement d'argent.

— Cela vous regarde, mon ami, et je n'ai pas à me mêler de vos affaires, mais l'argent placé comme cela, hum!... Enfin, j'en parlerai à Mlle d'Aipeuille. Cette habitation me semble réunir tout ce qu'elle me demandait ce matin. Si vous passez demain, dans la soirée, entrez un moment, je vous donnerai sa réponse, ou j'irai jusque chez vous.

Le lendemain de bonne heure, Me Benoît envoya un mot à Antoinette pour lui apprendre qu'il avait une communication à lui faire. La jeune fille, à moitié contente de ses démarches de la veille, se hâta de venir à son étude.

— Avez-vous, enfin découvert la maison idéale? interrogea-t-elle gaiement.

— Oui, mademoiselle, ou peu s'en faut. Il se présente une occasion inespérée: le Petit-Château est à louer. Qu'en dites-vous?

— Cette belle maison, au bout du pays, avec d'immenses vieux arbres qui dépassent la cloture?

— Parfaitement.

— C'est bien grand, mais si joli! Il doit y avoir un parc ravissant... Je ne crois pas que la question pécuniaire arrête mes amis; rien ne pourrait mieux leur convenir, il me semble.

— En ce cas, mademoiselle, je vous prierai de vouloir bien passer à l'étude de mon collègue, M. Marelle, qui est le propriétaire dudit Petit-Château. Lui et moi sommes bons amis et nous rendons mutuellement service à l'occasion. Je pense que vous pourrez vous entendre.

Antoinette était devenue toute pâle; on lui jetait encore ce notaire à la face, ici, là; lui partout; lui toujours, c'était une obsession, un cauchemar. Il y avait contre elle une infâme conspiration.

L'honnête M. Benoît ne ressemblait guère à un conspirateur; un peu étonné du silence d'Antoinette, il la regardait tout en jouant avec sa chaîne de montre de son geste familier, attendant placidement qu'elle voulût bien se lever et partir. Ce regard était si candide qu'Antoinette fut désarmée.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre calme, mais je me suis adressée d'abord à vous, je n'ai pas de raison pour aller ailleurs maintenant. Je fixerai donc mon choix d'après la liste que vous m'avez donnée hier.

Le gros tabellion, très flatté, se confondit en excuses, en compliments, et reconduisit avec force saluts sa cliente jusqu'à la porte.

— Mademoiselle, je suis votre serviteur.

XX

— Eh bien, cher maître, quoi de nouveau?

Dans l'encadrement vieil or de la portière, le visage souriant et rebondi de Me Benoît apparaissait. La vaporeuse figure d'une fée ou d'une sylphide n'aurait pas donné à Roger Marelle une émotion plus vive.

— Quoi de nouveau? répéta-t-il.

Il fallait, avant de répondre, se laisser tomber dans une vaste bergère tapissée de soie précieuse, prendre un cigare, l'allumer, en tirer quelques bouffées, et jeter un coup d'œil satisfait autour de soi.

On se sentait si bien dans le cabinet du collègue, si "at home"! L'épais tapis grenat, l'antique bureau sculpté, la bibliothèque pleine de livres aux noms attirants, les portières brodées, les plantes vertes, les gravures, les bibelots rares et jolis, tout avait, dès l'abord, un aspect familier, si reposant, si confortable!

Après avoir savouré une minute sa satisfaction, Me Benoît se rappela que Roger venait de lui parler.

— Vous dites, mon cher ami?

— Je vous demande quelle nouvelle vous m'apportez.

— Très bien. Mlle d'Aipeuille ne prendra pas le Petit-Château.

C'était un rude choc pour le pauvre notaire qui, depuis la veille, bâtissait tant de châteaux en Espagne. Il n'y voulut pas croire.

— Pourquoi? demanda-t-il. Qu'est-ce qui ne lui convient pas?

— Rien, mon cher ami, rien du tout.

— Alors, pourquoi ne prend-elle pas cette propriété?

— Le sais-je? Les jeunes filles sont souvent capricieuses, elles ignorent elles-mêmes...

Roger s'impatientait.

— Enfin, qu'a-t-elle répondu à cette proposition?

— Tout simplement que, s'étant d'abord adressée à moi, elle n'avait pas de motif pour aller ailleurs.

— Ah!

Roger atterré sentait bien maintenant dans toute sa force le coup qu'il venait de recevoir.

Antoinette ne voulait ni le rencontrer ni lui parler. Elle l'avait toujours évité... Jusqu'ici, il croyait à un hasard malheureux; maintenant, plus de doute possible: Antoinette le fuyait. Probablement parce qu'elle avait pour lui de la haine. En quoi méritait-il cette infortune? qu'avait-il fait pour être si malheureux? Rien, non, rien ne justifiait une telle aventure.

Me Benoît, apitoyé, regardait la ride profonde qui se creusait au front de son jeune collègue.

— Voyons, mon ami, ne vous affectez pas ainsi, je vous assure que je n'ai rien fait pour conserver cette petite affaire à l'étude. Une de perdue, deux de retrouvées.

XXI

Antoinette et Fanchette ne perdaient pas leur temps. Aidées de la liste de Me Benoît, elles avaient découvert puis arrêté une maison toute petite, mais charmante avec son balcon tapissé de volubilis et de rosiers, ses larges fenêtres sur l'admirable campagne, et son joli jardin plein de fleurs. En vingt minutes on pourrait aller en plein bois, en un quart d'heure à l'église. Pour que ce fût presque très bien, il aurait fallu l'approcher un peu de l'habitation de Mlle Bertrand, mais c'était là chose impossible, et heureusement, le chemin d'une maison à l'autre ne passait point par les grandes rues ni par la place de Montreil.

— Une Parisienne rira de cette distance, conclut Antoinette, et trouvera sans doute que nous sommes proches voisines.

La chambre de Béatrix, celle du balcon, est gentiment tapissée de papier clair, meublée de pitchpin et de cretonne à fleurs; c'est banal, mais frais et joyeux. Pour lui donner un peu d'âme, Antoinette y mettra des giroflées et des iris. Le salon s'ouvre sur le jardin: la salle à manger rit par le bariolage de ses faïences indigènes, et surtout par sa grande fenêtre enguirlandée de verdure.

— Si Béatrix veut être indulgente, je crois qu'elle sera satisfaite, déclare Antoinette.

Il lui tarda de savoir ce que ses amis diront de son choix, de son goût, et de son soin à tout préparer. Aussi la première lettre écrite à Mme Palverini fut-elle suivie de près par un billet joyeux.

"Venez vite, chère amie, votre "chez vous" veut voir ses hôtes, il vous attend. Un mot, je vous prie, pour m'annoncer le jour et l'heure de votre arrivée. Ne faites pas trop languir votre amie impatiente".

(*Suite à la page 42*)

Encore des prix $1000.00 *ce mois-ci*

Premier prix, $250 . . . *Second prix,* $100 . . . *Troisième prix,* $50 . . . 60 *prix de* $10 *chacun*



Voici la recette de Miss Loughton Pouvez-vous lui donner un nom?

1 tasse beurre
2 tasses sucre granulé fin
3 tasses farine à pâtisserie ou
2¾ tasses farine à pain
3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
½ c. à thé sel
1 tasse lait
1 tasse écorce citron hachée fin
2 tasses amandes blanchies et hachées
½ tasse noix de coco déchiquetée
5 blancs d'oeufs

La texture et la fine saveur de ce gâteau anglais typique dépendent beaucoup du soin apporté au mélange des ingrédients. Défaites beurre et sucre en crème légère et mousseuse. Tamisez la farine une fois. Mélangez l'écorce, les amandes et le coco avec une demi-tasse de farine; ajoutez Poudre à Pâte "Magic" et sel au reste de la farine, tamisez deux fois ensemble, puis ajoutez graduellement en alternant avec le lait au mélangé crémeux de beurre et sucre; après mélange parfait, ajoutez écorce, amandes et coco. Incorporez en dernier les blancs d'oeufs battus ferme. Mettez dans un moule à gâteau bien graissé. Cuisez durant 1½ heure, chauffant le fourneau à 400° F. durant les 20 premières minutes et diminuant ensuite graduellement la chaleur.



"Quand je crée une recette," dit *Miss Lillian Loughton,* experte en art culinaire attachée au "Canadian Magazine," "je le fais pour la jeune femme inexpérimentée comme pour la ménagère d'expérience. C'est pourquoi j'emploie la 'Magic" et la recommande pour toutes les recettes exigeant de la poudre à pâte. Même les débutantes peuvent y avoir toute confiance."

Donnez un nom à ce nouveau

GATEAU MYSTERE "MAGIC"

Créé par Miss Lillian Loughton...

Ne manquez pas votre chance de gagner un prix dans ces Concours de Gateaux Mystère "Magic"

VOUS voudrez sûrement essayer de décrocher un prix en imaginant un nom pour ce Gâteau Mystère "Magic." Pensez donc, si vous gagniez le grand prix de $250!

La recette du gâteau que nous vous soumettons ce mois-ci est la création de Miss Lillian Loughton. C'est une recette qui donne un gâteau délicieusement différent, et elle est d'exécution si facile que même une cuisinière novice peut la réussir à la perfection.

Lisez cette recette. N'est-ce pas qu'elle est intéressante. Faites le gâteau et trouvez-lui un nom approprié. Mais n'oubliez pas de vous servir de Poudre à Pâte "Magic," tel que le recommande Miss Loughton.

La "Magic" est toujours uniforme, et de la première à la dernière cuillerée dans la boîte, elle donne invariablement de bons résultats. Il n'est pas étonnant que la plupart des experts en art culinaire du Dominion l'emploient *exclusivement.*

Prenez part à ce concours "Magic." Peut-être serez-vous l'une des gagnantes des 63 prix?

Règles du Concours
Lisez attentivement

1 Vous n'avez qu'à soumettre un *nom* pour le Gâteau Mystère—*un seul* nom par personne.

2 Ecrivez en lettre détachées, *au haut de votre feuille,* à l'encre ou au clavigraphe, les mots "Gâteau Mystère de Miss Loughton." Ecrivez lisiblement au-dessous le nom que vous suggérez. Dans le *coin droit inférieur,* écrivez clairement vos nom et adresse, *mais pas au crayon.*

3 N'envoyez pas le gâteau—seulement le nom, avec vos nom et adresse. Il n'est pas même nécessaire de faire cuire le gâteau.

4 Les membres de notre organisation et leurs parents ne peuvent concourir.

5 *Le Concours se terminera le* 31 MARS 1933 Aucune entrée oblitérée à la poste après minuit, 31 mars, ne sera acceptée—pas plus que les entrées insuffisamment affranchies.

6 *Les juges:* Les noms primés seront choisis par un comité de 3 juges impartiaux dont les décisions seront irrévocables.

7 *Les noms des gagnants* seront annoncés à tous les concurrents dans le cours du mois qui suivra la clôture du concours.

8 Dans le cas où deux personnes ou plus donneraient *le même nom primé,* le plein montant du prix sera versé à chacun des concurrents ex-aequo.

9 *Où envoyer les entrées:* adressez vos entrées au Rédacteur du Concours, Gillett Products, Fraser Ave., Toronto, 2.

NOTE: Il y aura encore d'autres Gâteaux Mystère "Magic." Surveillez-en les annonces dans les prochains numéros de ce magazine.



FABRIQUÉE AU CANADA

NE CONTIENT PAS D'ALUN. Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni ingrédients nuisibles.

GRATIS—LE LIVRE DE CUISINE "MAGIC," pour usage à la maison, contient des douzaines de recettes éprouvées. Vous l'obtiendrez en envoyant ce coupon.

GILLETT PRODUCTS LM-3
Fraser Ave., Toronto, 2.

Veuillez m'envoyer gratuitement une copie du Livre de Cuisine "Magic."

Nom.....

Adresse.....

Ville ou village..... Prov.....

Le Rêve d'Antoinette

(*Suite de la page 40*)

Il fallut attendre huit jours, huit interminables jours. Pour tromper les heures, Antoinette allait souvent au "cottage", et chaque fois y laissait une trace de son goût délicat et sûr: un peu de mousseline, quelques rubans, et voici des stores d'une grâce imprévue pour le salon et pour la chambre, des coussins, des abat-jour, et bien d'autres bibelots jolis et pratiques. Elle donnait aussi chaque jour des soins attendrissants au jardinet, arrosait le réséda, le muguet et les violettes, réglait la marche exubérante des volubilis et des rosiers, surveillait l'éclosion des pivoines, qu'elle voulait épanouies pour le grand jour de leur arrivée.

Le voici enfin levé ce jour. Antoinette s'étonne qu'il soit comme tous les autres.

Un dernier coup d'œil à l'habitation. Des fleurs partout, dans des potiches et dans des vases; une chiquenaude au rideau qui prend un mauvais pli... tout est bien. Antoinette contemple son ouvrage d'un œil satisfait, rentre chez elle chercher Fanchette et, tout émue, se dirige vers la gare. Une voiture la suit pour les bagages, ridicule avec ses roues trop grosses et son vieux cheval à la crinière folâtre: à Montreil on n'a guère de choix, et sans doute M. et Mme Palverini voudront aller à pied.

Voici le train. Ce sont eux. Antoinette, le cœur serré d'une émotion extrême, ne distingue rien. Elle voit à peine, comme en un rêve, une jeune femme grande et souple enveloppée dans un manteau beige, qui s'approche d'elle et lui tend la main.

— Bonjour, Toinon.

— Chère amie, ne me laisseriez-vous pas vous présenter à ma petite reine des forêts? dit une voix vibrante bien connue.

— Auriez-vous la prétention de nous révéler l'une à l'autre? Nous sommes de très anciennes connaissances, n'est-ce pas, Toinon?

Un baiser effleure la joue de la jeune fille. Alors seulement elle revient à elle et se rend compte de son attitude gauche et stupide.

— Oh! Béatrix, que je suis heureuse de vous voir!

Tout son besoin de tendresse passe en ces quelques mots; Mme Palverini lui prend affectueusement la main.

— Chère mignonne, vous nous laisserez beaucoup vous aimer, dites.

Mais Olivier intervient.

— Et moi, mademoiselle, ne voudrez-vous pas me permettre de vous saluer à mon tour?

Ils sont là, tous deux devant elle, légèrement appuyés l'un à l'autre, lui toujours beau, toujours prince Charmant, avec ce rayon de génie dans les yeux. Elle, adorable de grâce, de douceur infinie. Pourtant, elle est moins belle que l'image enchantée des rêves d'Antoinette... a-t-elle changé? ou plutôt la folle du logis ne l'avait-elle pas divinisée? Redescendue parmi l'humanité, Béatrix Palverini est une femme charmante, dans ses gestes, son regard et son sourire, et presque belle par ses yeux sombres très longs, son teint laiteux, ses merveilleux cheveux noirs! Un peu désappointée d'abord, Antoinette fut bientôt reconquise quand son amie, prenant son bras pour faire le chemin, évoqua les jours heureux d'autrefois, jours d'enthousiasme et d'espérance, jours d'extrême jeunesse dont la saveur ne peut jamais être surpassée.

On arriva au cottage. La vue des rosiers et des plantes grimpantes ravit l'artiste et sa jeune femme. Ils entrèrent; tout fut déclaré délicieux, la disposition des pièces, leur ameublement, tout, jusqu'à l'escalier incommode, bizarrement niché dans un coin du vestibule.

— Que de surprises, chérie! dit Béatrix embrassant son amie, et comme vous nous gâtez! J'étais loin de m'attendre à trouver ici quelque chose d'aussi gentil! Vraiment, vous avez fait tout cela? Vous l'avez inventé? Comme vous êtes adroite!

— Je vous disais bien que Mlle d'Aipeuille possède un goût incomparable, reprit Olivier.

Antoinette n'avait pas encore adressé la parole à "son peintre". Une émotion toute différente du sentiment de l'automne passé, et faite de souvenirs, de confusion surtout, tenait ses lèvres closes. Jamais comme à cette heure, elle n'avait eu tant de crainte d'avoir été devinée et d'être pour lui un objet de risée. Mais le bon regard d'Olivier la rassura. Elle retrouvait en lui l'ami dévoué qui, dans une heure d'angoisse déchirante, s'était incliné sur son âme pour y mettre le baume miraculeux de la compassion et de la bonté.

XXII

— Cette petite Antoinette est charmante, ne trouves-tu pas, Olivier? Depuis mon départ du couvent, elle a beaucoup embelli, je n'aurais jamais cru qu'elle pût devenir si gentille. C'était une enfant gracieuse, espiègle, mais sans beauté; maintenant elle est une femme délicieuse, et puis si bonne! toujours occupée des autres et oublieuse d'elle-même! N'as-tu pas remarqué, Olivier, que parfois elle semble un peu triste? Oh! c'est très vague, très vite passé, et je ne pourrais te dire comment ni quand j'ai fait cette découverte. Un nuage dans ses yeux, un pli au coin des lèvres, pas même cela... C'est peut-être une idée ridicule de ma part.

— Ma chérie, rien ne peut être ridicule venant de toi; du reste, cette remarque, je l'avais déjà faite l'automne dernier. Nous étions devenus fort bons amis, Antoinette et moi, et plusieurs fois elle m'a laissé entendre qu'elle n'était pas heureuse. Au fond, je me méfie de la tante: cette grande Virginie, raide et sèche, doit être peu capable de comprendre cette jolie âme infiniment généreuse.

— La pauvre petite est en effet bien à plaindre: orpheline, sans frère ni sœur, elle a soif d'affection et n'en trouve pas auprès d'elle. Mieux que personne je peux la comprendre! Puisse-t-elle comme moi rencontrer un mari bien-aimé qui, à force de tendresse, efface jusqu'au souvenir des heures désespérées!

La jeune femme appuyait sa jolie tête sur l'épaule d'Olivier, le laissant lire dans ses yeux caressants sa pensée toute pleine de lui.

Oui, il avait été si doux pour elle de trouver en lui le protecteur aimant et sûr qui l'avait emmenée, loin des tracasseries d'une belle-mère malveillante, à l'abri d'un nid douillet fait de confiance et d'amour. Et dans l'extase de son bonheur, elle avait une immense pitié pour toutes les souffrances, surtout celles du cœur, un tact merveilleux pour les deviner et pour les secourir.

— Si mon amie a quelque peine, je finirai bien par le savoir, dit-elle. A dix-huit ans, les illusions font mal, on souffre pour rien, on se guérit très vite. Or, j'ai la prétention d'accomplir cette cure, si toutefois je ne me suis pas trompée!

— Ma chère, mon excellente Béatrix! murmure Olivier attendri en lui prenant les mains. Tu me laisseras t'aider, veux-tu? Antoinette et moi avons conclu un pacte d'amitié... s'il y a du bien à lui faire je réclame ma part de la besogne.

Dans leurs soirées d'hiver, il lui avait longuement parlé de sa petite reine des bois, mais par une délicatesse exquise, n'avait rien dit du sentiment qu'il croyait lui avoir inspiré.

Le mal n'était pas grave, bien qu'une première déception fasse cruellement souffrir: il valait donc mieux respecter le secret de Toinon. Puisque, mieux que Béatrix, il avait deviné l'âme de leur amie, il voulait aider aussi à la cure de bonheur.

— N'est-ce pas, chérie, tu voudras bien?

— N'es-tu pas mon seigneur et maître, et ne suis-je pas ton esclave soumise? répondit en riant l'heureuse jeune femme.

Ils étaient au fond de leur jardin, sous un merveilleux platane qui projetait son ombre très loin devant eux. Une brise légère faisait vibrer les lilas en fleurs dont les houppes neigeuses embaumaient; le printemps souriait et chantait dans les guirlandes et dans les nids, c'était charmant.

Après l'encombrement et la fatigue des jours d'arrivée, Béatrix goûtait pleinement ce doux repos; maintenant elle était tout à fait chez elle, et en se rappelant les détails ennuyeux de l'installation, elle revoyait le dévouement et la bonté d'Antoinette, si précieux en ces moments difficiles.

— Olivier, penses-tu qu'elle viendra aujourd'hui?

— La voilà!

Antoinette apparaissait au fond de l'allée, un gros bouquet d'églantines entre les mains; à travers un fouillis d'herbes folles, on voyait ses yeux bleus qui souriaient.

— Bonjour! fit-elle, c'est encore moi.

— Soyez la bienvenue, ma mignonne, abaissez un peu ce joli bouquet, j'aime mieux encore voir votre visage que vos fleurs.

— Elles sont pour vous, Béatrix, je les ai cueillies en chemin, me rappelant combien vous aimiez les fleurs sauvages autrefois.

— Son goût n'a pas changé, fit Olivier, et nos réceptions doivent une certaine originalité presque célèbre maintenant à mon respect pour cette préférence. Quelle que soit la saison, je veux que Béatrix ait les fleurs de son choix: il y a toujours des coquelicots, des marguerites ou des violettes dans le salon, à ses mardis; quand nous recevons à dîner, la table est garnie de corbeilles et de rivières de ces mêmes fleurs, quelquefois on met seulement des églantines et des reines-des-près, l'effet est délicieux... Du reste, mademoiselle, j'espère bien que vous verrez tout cela par vous-même l'hiver prochain.

— Je suis très fâchée de n'avoir pas su votre séjour à Paris en décembre, dit Béatrix. Nous aurions pu vous avoir un peu chez nous, mais c'est entendu pour l'année prochaine, n'est-ce pas? Et vous nous resterez longtemps.

— A moins que Mlle Antoinette ne soit en la puissance d'un mari qui ne voudrait sans doute pas se priver d'elle en notre faveur.

— Oh! cela, je ne le crois pas, dit Antoinette très rouge.

— Et pourquoi, je vous prie? demanda Béatrix, vous aurez alors dix-neuf ans; je me suis mariée à cet âge.

— Moi, c'est différent...

— Nous reparlerons de cela plus tard, interrompit Béatrix, devinant que la présence d'Olivier gênerait les confidences de son amie. Maintenant nous avons à finir le rangement de la grande armoire du grenier, puis je m'habillerai et vous prierai de me présenter à mademoiselle votre tante, qui doit me juger bien mal de n'être pas encore allée jusque chez elle.

Quelques heures plus tard, le marquis et la marquise de Palverini, accompagnés d'Antoinette, entraient chez Mlle Bertrand.

Olivier, avec un enjouement parfait, rappela les détails de sa première visite à la vieille demoiselle, fort touchée de voir ses paroles si fidèlement conservées en la mémoire d'un homme célèbre... Béatrix produisit sur elle une vive impression par son élégance, sa grâce et son grand air. Aussi donna-t-elle toute permission à sa nièce d'accepter leurs invitations, disant qu'elle était charmée pour Antoinette de leur venue à Montreil.

— Savez-vous, ma chérie, disait le lendemain Béatrix à Antoinette, savez-vous quelle idée m'est venu en sortant de chez votre tante? Je l'ai vue si occupée des petits faits divers de Montreil, si bouleversée du feu de cheminée des ***, si inquiète de n'avoir pas vu passer M. Raynaud depuis trois jours, si scandalisée de l'encolure en carré de Mlle Julien, etc., etc., que j'ai presque pris la résolution de faire une tournée de visites dans le monde de l'endroit.

Antoinette éclata de rire.

— Comment, Béatrix, ces commérages vous intéressent-ils au point d'en vouloir faire votre occupation?

— Vous n'y êtes pas! J'ai conclu de ma visite que les gens d'ici étant fort au courant des faits et gestes de leurs voisins, on me fera sans doute l'honneur de parler de moi un jour et, je le crains bien, on me jugera très mal si je me tiens à l'écart. Les uns se vexeront, les autres donneront un motif mystérieux à notre amour de la tranquillité. Et qui sait quel roman s'échafaudera sur les "allures étranges" des habitants du Cottage! Pour couper court à tout cela, il vaut mieux faire la tournée de visites traditionnelle. N'êtes-vous pas de mon avis?

— A ce point de vue, oui, mais je vous prédis une fameuse corvée!

— Ma meilleure raison, je l'avoue, est surtout mon désir de ne blesser personne. Je connais assez la province pour savoir combien on y est formaliste. Puisque nous devons passer cinq ou six mois ici, je dois m'attendre à certains rapprochements avec les habitants de Montreil, surtout par votre tante et par vous. Il vaut mieux être en bons termes avec tous. Je vais donc sortir une robe de gala et faire des visites! Ah! seulement l'indispensable!

. . . . . .

La corvée fut faite de la meilleure grâce du monde. Du reste partout Olivier et sa femme reçurent le plus aimable accueil... Point de lessive, de confitures, ni même de compote chez Mme Benoît: sa petite bonne, en attendant son tour chez l'épicier, avait appris qu'une marquise authentique venait d'arriver à Montreil, qu'elle possédait une fortune de nabab, et que le soir même elle commencerait des visites. C'est pourquoi ils trouvèrent la digne notairesse sous les armes dans sa robe de soie puce.

Là comme ailleurs, Béatrix sut être charmante, toucha le cœur de la ménagère en demandant quelques recettes et celui de la mère de famille en lui parlant de ses enfants. Puis on en vint à l'inévitable:

— Vous plaisez-vous bien dans notre ville?

Béatrix vanta son installation, tout en déplorant l'exiguité du Cottage.

— Certainement, vous auriez été mieux dans le Petit-Château! déclara Mme Benoît.

— Quel château?

— Cette grande belle maison grise avec un parc, au commencement de la route de Montfort, tout près d'ici.

— Est-il donc à louer? demanda Olivier.

— Mais oui...

— Que ne l'avons-nous su! fit Béatrix. Antoinette ne nous en a pas parlé...

— Ce n'est pas la faute de mon mari, reprit Mme Benoît d'un air important, il l'a proposé à Mlle Antoinette mais elle a refusé. Il faut vous dire, ajouta-t-elle redoublant d'importance, que ce château a été acheté par le collègue de mon mari et que Mlle d'Aipeuille a préféré avoir affaire à M. Benoît.

— Du reste, mon amie avait plein pouvoir et nous a trouvé une habitation tout à fait à notre goût, conclut Béatrix pour dissimuler son étonnement.

Et la conversation continua; faite des mêmes clichés que celles qui avaient précédé et que celles qui suivirent.

Partout, les dames de Montreil voulurent se montrer femmes du monde, en racontant, chacune à sa façon, le bal de l'automne passé, si bien qu'à la fin Olivier, prévoyant la chose, amenait la conversation sur ce terrain glorieux pour en faciliter l'accès à la maîtresse de maison.

— Puisqu'ils aiment tant le bal, ici, dit Béatrix en sortant, il faudra que nous organisions quelque chose pour les distraire un peu, cet été, quand nous serons tout à fait reposés.

— Y a-t-il eu une heure dans ta vie pendant laquelle tu n'as pas pensé à faire quelque chose pour les autres, chère femme?

Avant de rentrer, Béatrix alla chez Mlle Bertrand rendre compte de sa journée à Antoinette.

Son mari passa chez M. Marelle, le tabellion célibataire. Le jeune homme était absent, Olivier y laissa une carte.

XXIII

Antoinette à Thérèse

"Sœurette chérie, la présence de Béatrix m'est infiniment douce. Je ne saurais vous dire son exquise bonté; c'est autrement et mieux encore que je ne l'espérais, plus grave et plus tendre: à son contact, je crois que je deviens meilleure.

"M. Palverini est pour moi un excellent ami; les sentiments tout fraternels qu'il m'inspire mettent un grand charme dans ma vie. Je ris souvent de mes idées passées, et ne puis croire que j'aie réellement souffert de cette absurde déception.

"Nous avons une vie bien agréable. Cette année le printemps fait son devoir, aussi formons-nous de jolis projets d'excursions et de promenades."

— Comment, Antoinette, vous restez à la chambre, vous écrivez!... Mais ne voyez-vous donc pas que le soleil brille, qu'il fait beau, trop beau, et que si nous ne profitons pas de cette heureuse disposition du temps pour faire une jolie promenade, un bon orage viendra plus tard contrecarrer tous nos projets?

Béatrix était entrée sans se faire annoncer. Elle paraissait fort peu disposée à contempler par la fenêtre les rayons de lumière qui filtraient à travers les grands arbres du jardin.

Antoinette sourit.

— Croyez-vous vraiment que le soleil ait si mauvais caractère, dit-elle, et qu'il se vexe parce que nous ne lui montrons pas assez d'empressement? Je ne veux pas commettre ce crime de lèse-majesté, et suis toute disposée à vous suivre là où il vous plaira de me conduire!

— Voilà qui est parlé, ma petite Toinon, fit Béatrix en l'embrassant. Mon mari redevient artiste aujourd'hui, il a sa crise,

c'est-à-dire que je n'existe plus pour lui!... Aussi voudrais-je consoler mon infortune en vous emmenant au château du Diable. Le connaissez-vous?

— Pas encore, et je rêve d'y aller.

— Mon Bædeker en dit merveille; j'espère qu'il n'exagère pas trop! J'ai pris une charrette anglaise pour pouvoir conduire moi-même; nous serons donc presque en tête à tête (Tony ne compte pas), ce sera délicieux! Mais venez vite, nous n'avons pas trop de temps.

... Le petit cheval bai file comme l'éclair, le paysage change à chaque instant, c'est une vraie fantasmagorie! Des buissons tout blancs d'aubépine, des bouquets touffus de mélèzes et de tilleuls, la ligne haute et droite des peupliers au bord du canal... çà et là le refrain d'un berger, le scintillement d'un ruisseau, puis de grandes prairies enchâssées dans des haies d'aubépine rose...

Les deux amies côte à côte ne cherchent pas de mots pour exprimer la douceur joyeuse qu'elles respirent avec l'air plein de parfums. Leurs âmes recueillies laissent monter une action de grâces jusqu'à Dieu qui fit la terre si belle.

Longtemps après, Béatrix parla.

— Vous souvenez-vous de ce que Mæterlinck dit du silence?

— Très vaguement. Je vous avoue que cette psychologie subtile et compliquée me produit un effet lamentable... Ma conclusion est toujours la même: A quoi bon tout cela? En quoi suis-je plus avancée quand je l'ai lu? Es-til nécessaire de tant fouiller en soi-même?

— Pourtant Mæterlinck a écrit des choses qui valent la peine qu'on y réfléchisse, et je me souviens, entre autres, de cette pensée dans le chapitre dont je vous parlais tout à l'heure: "Les âmes se pèsent dans le silence, comme l'or se pèse dans l'eau pure, et les mots que nous disons n'ont de sens que grâce au silence où ils baignent. Si vous voulez vous livrer à quelqu'un, taisez-vous". J'en conclus que notre amitié est de la meilleure espèce puisque nous avons su nous taire ensemble. Et c'est très vrai, ma mignonne, je n'ai jamais si bien joui de notre amitié que dans ces dernières minutes de recueillement...

Antoinette, heureuse de cette expansion rare chez sa sérieuse amie, avait les yeux pleins de larmes.

— Que c'est bon de se sentir aimée, dit-elle, et comme je souffrirai s'il me faut recommencer un jour à vivre toute seule en moi-même!

— N'êtes-vous donc pas heureuse, ma petite Antoinette? Oh! ne craignez rien, reprit-elle à un mouvement de son amie, Tony ne comprend que l'anglais. Dites-moi, avez-vous quelque chagrin?

— Non, Béatrix, aucun. A ma place, beaucoup se trouveraient heureuses, et je suis une sotte de me lamenter sur ma destinée, mais il me faut autre chose, et, voyez-vous... je ne me consolerai jamais d'avoir perdu mes parents si jeunes. Qu'y a-t-il de plus triste au monde qu'une orpheline?

— Oh! comme je vous comprends!

— Oui, vous avez été comme moi sans mère, pauvre amie, mais il vous restait votre père.

Béatrix soupira sans répondre. Antoinette continuait:

— Tandis que moi, je n'ai que d'aimables cousins. Ils m'aiment, mais me considèrent comme une invitée qui, dans un jour prochain, retournera chez elle.

— Et puis, vous avez votre tante Virginie.

— Oui, ma tante Virginie!...

— Oh! terrible enfant, ce nom vénéré doit-il vous faire soupirer ainsi? Mlle Bertrand me semble bonne personne.

— Peut-être! mais si agacante! Figurez-vous qu'hier soir elle m'a obligée à me déchausser, malgré la sécheresse du temps, et à mettre d'immenses pantoufles de molleton, sous prétexte que j'avais toussé en rentrant! C'était un chat dans ma gorge. D'abord je ne voulais pas lui obéir, mais quand j'ai vu que cela se tournait en scène, j'ai fini par céder.

— Ma chérie, je ne vois là qu'une préoccupation touchante de votre santé, et vous devriez...

— Je devrais lui dire merci, n'est-ce pas?

— Peut-être.

— Voyons, croyez-vous réellement que je puisse mourir de reconnaissance pour les incursions multipliées qu'elle opère dans ma chambre, sous prétexte de voir si j'ai mon châle, si ma fenêtre ferme bien, si je me suis aperçue qu'il pleut, s'il ne vient pas un courant d'air par le trou de la serrure? Le pire est que tout cela gêne ma tante, et l'ennuie comme moi,

Le Rêve d'Antoinette

mais elle croit que son devoir l'y oblige. Elle est responsable de ma précieuse personne (oh! l'ai-je entendu ce mot *responsable* depuis que je suis chez elle!) et ne se dérobera jamais ni à son devoir ni à ses responsabilités. Jugez si je lui suis à charge!

— Patience! l'heure de la délivrance viendra pour elle et pour vous. En attendant, soyez bonne, cela vous est si facile!... Songez que Mlle Bertrand déjà âgée a vu ses habitudes modifiées par votre présence chez elle, et que... ses manies, si vous voulez, se sont faites par la solitude où depuis si longtemps elle vit. Avez-vous jamais pensé qu'un peu d'affection pourrait lui être une nouvelle habitude très douce? Vous avez, comme les autres, votre mission à remplir en ce monde; la vieillesse d'une parente à rendre meilleure et plus heureuse.

— Mais, Béatrix, c'est justement parce que ma présence est loin de la rendre heureuse, que je souffre.

— Là où nous mettons un peu de tendresse, nous mettons un peu de bonheur, mon amie. Mais regardez, nous voici au but de notre promenade.

A un détour du chemin, le château du Diable apparaît. Il profile sur le ciel sa masse hardie et sombre qui surgit du chaos sur un socle de granit. Très bas au-dessous de lui, d'immenses quartiers de roche semblent mis là par la main des Géants; des sapins font des taches sombres dans toute cette grisaille sans vie. Et puis du lierre qui rampe, un peu de bruyère, des ronces, de la mousse, et partout le vertige que donne l'aspect grandiose et sinistre de l'antique manoir aux tours crénelées, aux ogives mystérieuses, aux grands murs farouches et muets.

Antoinette, était vivement impressionnée.

— Laissez-moi jouir à mon aise de cette vue, demande-t-elle. C'est incomparable!

Et tandis qu'elles atteignent la première marche de l'escalade de Titans qui conduit au manoir, Antoinette récite à demi-voix:

La tempête est la soeur fauve de la bataille;
Et le puissant donjon féroce, échevelé,
Dit: Me voilà! sitôt que la brise a sifflé!

Le soleil continue à briller, à patiner d'or les grandes pierres tourmentées qu'il faut franchir pour atteindre le château, et à faire miroiter l'acier des chardons, gardes vigilantes et redoutables de l'antique demeure... C'est une vraie lutte qu'elles doivent engager avec eux, ils défendent âprement leur domaine, mais après mille escarmouches les deux vaillantes jeunes femmes arrivent enfin victorieuses. Ce triomphe leur fait trouver un charme délicieux à la cour d'honneur tout encombrée d'une végétation fraîche et luxuriante. Les murs se devinent très sombres sous l'escalade du lierre et des liserons; sur le sol, s'épand une herbe épaisse et de la mousse, et dans cette mousse des violettes; une rose trémière montre à demi le satin chiffonné de ses boutons entr'ouverts; près de la fontaine, un églantier a fleuri, ses pétales nacrés jonchent le gazon à l'entour.

Dans les grandes salles sonores il n'y a plus rien, que le souvenir émouvant d'un passé très lointain, rien que l'idée troublante de l'âge de ces pierres et des scènes dont elles furent témoins.

La visite est bientôt terminée, Antoinette et Béatrix sortent par le pont-levis toujours abaissé et, pour jouir un peu du délicieux panorama, s'asseyent sur une des marches géantes de l'escalier du Diable.

— On est bien ici, dit Antoinette, ne partons pas encore. Mais, ne craignez-vous pas de voir surgir dans l'écartement d'une ogive ou le sommet d'une tour le redoutable parrain de ce château?

— Au fait, pourquoi l'appelle-t-on *Château du Diable*?

— C'est tout une légende. Fanchette me l'a dite, voulez-vous que je vous la raconte?

— Oui, si ce n'est pas interminable.

— Tout a une fin en ce monde, chère Béatrix, même les jours de pluie. Alors je commence.

"Il y a bien longtemps, vivait en ce château une noble dame belle comme le jour".

— Naturellement.

— "Elle était fille unique du comte Hugues de Lesmargue qui l'avait fiancée au baron Rodolphe de Plassieu. Les deux jeunes gens s'aimaient de toute la force de leurs âmes loyales et pures. Ils faisaient de beaux projets, échangeaient de doux serments, et s'en allaient parmi les vertes prairies demander son cher secret à la fleur mystérieuse"...

— Bref, ils effeuillaient la marguerite. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Passez, passez.

— Ah çà, me laisserez-vous parler? Si vous m'interrompez ainsi au milieu de mes périodes, je ne pourrai plus en sortir. Je continue:

"Et la fleur, toujours, répondait: Il t'aime..."

"Mais bientôt de graves événements bouleversèrent la France: un moine revenu d'Orient prêchait la délivrance du Saint-Sépulcre, le peuple s'enthousiasmait à la voix de l'apôtre, les seigneurs enrôlaient des hommes d'armes".

— En un mot, c'était la première croisade. Ne vous donnez pas la peine de l'expliquer.

— "Le comte et Rodolphe partirent. Yolande resta au château, seule avec dame Gertrude, sa respectable gouvernante, ses chambrières et quelques hommes de confiance laissés là pour la garde des hommes et du domaine. Yolande s'ennuyait beaucoup. Tout le jour elle pensait à son père, et peut-être plus encore à Rodolphe. Elle craignait pour leur vie et adressait au ciel d'ardentes supplications pour eux.

"Un jour que dame Gertrude était occupée à surveiller les chambrières, la jeune fille, accablée de tristesse, s'aventura hors du manoir et s'assit sur un quartier de roche (peut-être celui où nous sommes) d'où elle pouvait admirer toute la vallée. Elle vit venir au loin, par un sentier qui coupait le bois, un superbe cavalier monté sur un cheval noir comme l'enfer. Le casque du gentilhomme étincelait sous son panache flottant; ses éperons, sa cuirasse brillaient. Quand il fut plus près, elle distingua des yeux noirs, une mine hautaine, une beauté étrange et fascinante.

"Elle aurait voulu fuir mais se sentit retenue sous le regard troublant de l'étranger, sans rien pouvoir tenter pour se délivrer du charme qui la gardait là. Le cavalier mit pied à terre et l'aborda:

— "Noble demoiselle, dit-il, je vous salue.

"Yolande rougissante ne répondit pas".

— L'impolie!

— "Je viens de loin, continua-t-il, mon cheval n'en peut plus, il se fait tard, j'ai vu ce château. Puis-je trouver un gîte pour cette nuit?

"Tandis qu'il prononçait ces mots, son regard enveloppait la jeune fille d'une admiration ardente et respectueuse, si respectueuse qu'elle reprit son sang-froid et dit avec une jolie révérence:

— "Messire, entrez, le château de mon père sera aujourd'hui le vôtre".

— L'étourdie! elle n'avait donc pas vu ses pieds fourchus?

— Béatrix!

— Oui, votre petite histoire est très gentille. Ce monsieur est le diable, n'est-ce pas? Il va entrer au château, tendre à Yolande toutes sortes de pièges, dont je n'essaie pas de deviner le détail, pour lui faire oublier son fiancé; elle va subir ce charme mystérieux, mais au moment psychologique il surviendra quelque chose d'heureux qui remettra tout en ordre. Le vilain sera confondu. Les jeunes gens se marieront et seront très heureux. En souvenir de ces événements, leur domaine prendra le nom de château du Diable. Ou bien ce seront peut-être simplement les paysans qui le chuchoteront tout bas sans que Monsieur ni Madame le sache. Est-ce bien cela?

— A peu près. Vous ne voulez donc pas de mon histoire?...

— Je serai franche, ma mignonne. Réellement, cela m'intéresse fort peu. Toutes ces légendes extravagantes et romanesques me semblent avoir un côté dangereux dont on ne s'aperçoit pas toujours. Ce danger est non dans le fond, généralement très moral, mais dans le détail et les circonstances. Je trouve que nous avons mieux à dire pendant que nous sommes seules toutes l'une à l'autre.

Son bras entourait la taille de son amie, une caresse passait dans sa voix.

— Ma petite Toinon, je voudrais que vous m'expliquiez une chose...

— Moi?

— Vous. Pourquoi, au lieu du Cottage n'avez-vous pas choisi pour nous le Petit-Château?

Antoinette, embarrassée, voulut détourner la question.

— N'êtes-vous pas bien au Cottage? Vous paraissiez enchantés.

Cet embarras n'échappa point à Béatrix, pas plus que l'ambiguité de cette réponse, et l'idée lui vint, plus nette, que son amie ne disait pas tout.

— Antoinette, dit-elle, point de ruse entre nous. Ne répondez pas à une question par une autre question.

— Que voulez-vous que je vous dise? Je n'ai pas pris le château, parce qu'il n'était pas dans la liste que m'a donnée M. Benoît.

— Mais il vous en a parlé.

— Oui.

— Alors?

— Cette habitation est un peu grande...

— Vous saviez que pour nous c'était un heureux défaut. Je ne veux pas forcer votre confiance, Antoinette; si vous ne voulez rien me dire, ne parlez pas. Il y a une chose qui m'échappe, j'ai retourné le problème de mille manières sans y trouver de solution satisfaisante... je ne voulais rien vous demander, mais je vous aime. Vous ne me semblez pas complètement heureuse et je voudrais vous savoir contente et sans chagrin... Si je vous semble indiscrète, accusez mon affection, et pardonnez-lui.

Antoinette avait caché son visage sur l'épaule de la jeune femme.

— Vous êtes bonne, Béatrix, d'une bonté rayonnante qui va au fond de mon âme. Et moi, je suis mauvaise, je ne voulais rien dire par amour-propre, de peur que vous ne me blâmiez. J'ai sacrifié votre bien-être à mon égoïsme. Pardonnez-moi.

— Oh! chère petite Toinon!

— Je n'ai même pas voulu voir ce petit château, parce qu'il aurait fallu m'adresser à quelqu'un qui me déplaît.

— Comment cela?

— C'est très simple. Pour louer cette habitation, je devais nécessairement entrer en pourparlers avec son propriétaire... Je ne le voulais à aucun prix.

— Mais qui donc est ce monstre ou cet infortuné?

— M. Marelle, un des notaires de l'endroit.

Vous pouvez avoir des yeux brillants comme ceux que vous voyez au cinéma

Si vous suivez les conseils des directeurs de Film



KAY FRANCIS
une étoile de la compagnie Warner qui paraîtra bientôt dans "The Keyhole"

Voici un moyen rapide et sûr d'avoir des yeux clairs et brillants comme ceux que vous admirez sur l'écran. Employez simplement **Murine** chaque jour, comme le conseillent les directeurs de la compagnie cinématographique Warner Bros. qui en ont toujours dans leurs studios pour l'usage de Kay Francis, Bebe Daniels, Joan Blondell, Barbara Stanwyck, Loretta Young et autres célèbres étoiles de cinéma.

Composée d'après la formule d'un spécialiste de l'oeil, **Murine** renferme dix ingrédients (pas de belladone) qui agissent tous de manière à rendre les yeux brillants et à arrêter toute rougeur. Procurez-vous une bouteille de 60 cents chez votre pharmacien et mettez plusieurs gouttes dans vos yeux matin et soir. Vous constaterez une amélioration **immédiate.**

MURINE POUR VOS YEUX

FABRIQUEE AU CANADA

Le Rêve d'Antoinette

— Et vous aviez peur de lui?

— Peur? ah! non, par exemple! Je l'ai en horreur tout simplement.

— Que vous a-t-il donc fait?

— Tout! Ma tante veut me le faire épouser. Je ne suis pas sûre qu'il m'ait demandée en mariage, mais il me semble, d'après les scènes ou les allusions acides de ma tante, qu'il ne tient qu'à moi d'être sa misérable femme.

— Pourquoi misérable?

— Ne trouvez-vous pas tout à fait réjouissante cette perspective d'une étude qui sent le moisi, d'un mari notaire, gros, chauve et rouge, qui se frictionne les mains en faisant craquer ses articulations, comme M. Benoît, et d'une vie monotone, morose et décolorée dans cette affreuse petite ville?

— Vous êtes injuste. Montreil est charmant et je m'arrangerais fort bien d'y vivre; quant à l'odeur de moisi, on la fait passer en organisant des courants d'air et en brûlant des pastilles du sérail. Si le monsieur vous déplaît, c'est plus grave, et là je ne trouve pas de remède. Vous dites chauve, rouge...

— Avec des doigts qui craquent. Non, je ne pourrais jamais!...

— Dans ces conditions, il vaut mieux dire non, mais en cela, je ne vois rien pour vous donner tant de souci, ni faire naître une si violente antipathie. Un homme n'est pas responsable de son physique, et pas toujours de son caractère; on n'épouse pas, et tout est dit.

— Tout serait dit si ma tante supportait avec philosophie l'anéantissement de ses plus chères espérances. Mais elle me harcèle sans cesse, et plusieurs fois déjà a prétendu m'imposer sa volonté. L'idée de se débarrasser de moi de façon honorable pour elle lui avait été fort séduisante. Elle sent mieux, maintenant, l'embarras que lui cause ma présence, et dont elle ne voit pas la fin.

— Cette fin viendra, vous vous marierez, ma chérie.

— Je ne le crois pas. Où rencontrerais-je celui que je voudrais épouser?

— Vous avez donc des rêves bien inaccessibles? Antoinette, le bonheur est partout; à quoi bon le chercher trop haut ou trop loin?

— Mon cœur a des aspirations, est-ce mal de vouloir y satisfaire?

— Cela dépend. Ces aspirations, quelles sont-elles?

— Eh bien! je voudrais épouser un homme que j'admirerais beaucoup, un homme très bon et très intelligent, un poète, un musicien, un artiste. L'année dernière, je rêvais avant tout la notoriété, aujourd'hui je désire le talent, plus que le talent, même sans gloire, et la beauté du cœur et de l'esprit. C'est bien difficile à trouver, et je veux être prudente, aussi je crois bien que je ne me marierai pas de sitôt.

— Oui, c'est difficile à trouver, mais pas impossible, et j'y penserai. En attendant, Toinon, ne rêvez pas trop. Certes, je plains profondément votre cœur de son isolement, mais vous pourriez avoir ici une existence heureuse si vous vouliez vous en donner la peine. Qu'avez-vous fait à Montreil depuis votre retour du couvent?

— Oh! bien des choses.

— Lesquelles? Vous voilà tout embarrassée, sans doute vous ne savez par quel bout commencer. Je vais vous le dire: vous avez fait de jolies promenades à la campagne; vous avez peint un ravissant écran pour votre chambre, un coussin pour Mlle Bertrand, deux abat-jour, et pour moi un délicieux porte-photographies; vous avez étudié votre musique, chant et piano, très peu, le tout une heure par jour; vous vous êtes fait un corsage et quelques chapeaux; vous avez organisé mon installation. Est-ce tout?... J'excepte vos quatre mois d'absence, qui sont hors de question.

— Il me semble que tout cela...

— Voyons, ma petite amie, excepté mon installation, qui fut œuvre de charité, et qui, je l'espère, vous sera comptée dans le ciel, qu'avez-vous fait de méritoire en ces quatre ou cinq mois? Est-ce pour ces petites choses que vous avez été créée et mise au monde? Quand Dieu décida la mission qu'il voulait vous confier sur terre, pensez-vous qu'il dit: "Antoinette d'Aipeuille fera des petits corsages, des chapeaux et peindra des fleurs à la gouache pour s'amuser. C'est dans ce but que je lui donne un cœur exquis et une brillante intelligence".

— Hélas! Béatrix, je n'ai aucune mission à remplir.

— Tout le monde en a une et on ne peut s'y soustraire sans péché. Je crois et j'espère que la vôtre sera de fonder une famille, mais s'il plaît à Dieu de vous la confier seulement un peu plus tard, pensez-vous que vous ayez le droit de laisser sans travail et sans fruits les années qui doivent vous y conduire? Notre vie est faite de minutes, et chaque minute compte pour notre éternité. N'oubliez pas que Dieu a des desseins sur chacune de nos heures.

— Béatrix, conseillez-moi, que dois-je faire?

— N'avez-vous pas la vieillesse de votre tante à rendre plus douce? N'y a-t-il pas de pauvres dans le pays? Avec votre temps, vous pourriez travailler pour eux, les voir, les moraliser, faire le catéchisme aux enfants. Et puis, vous avez des devoirs envers vous-même. Il vous faut apprendre votre rôle de femme et de maîtresse de maison, Fanchette vous faciliterait la tâche; enfin ne négligez pas votre esprit. Etudiez toujours, pour ne pas oublier et pour savoir davantage...

Béatrix souriait en passant ses doigts fins dans les boucles blondes de son amie. Antoinette, les yeux fermés, n'essayait point d'échapper à cette douce influence.

— Ne suis-je pas un bon prédicateur? reprit avec enjouement la jeune femme. Je m'arrête, de peur de vous ennuyer; du reste il est temps de regagner nos pénates.

Il faisait presque nuit lorsqu'elles rentrèrent à Montreil.

XXIV

— Madame la marquise recevra-t-elle encore? On sonne à la porte.

— Certainement, faites entrer.

Tout le jour, les visites s'étaient succédé au cottage. Jamais la route de Montfort n'avait laissé passer tant de robes de soie, de redingotes ni de chapeaux haute forme. Les rares habitants du quartier n'avaient pas quitté le seuil de leur porte pour ne rien manquer d'un si noble spectacle; et maintenant le souvenir en restait en une vague odeur de poivre et de camphre dont le chemin semblait tout imprégné.

— Il est un peu tard, mais je recevrai quand même.

Et Béatrix, qui était déjà hors du salon, vint reprendre, au coin de la console, sa place habituelle. Le valet de chambre ouvrait la porte:

— M. Marelle!

La jeune femme se leva, mue par un vif mouvement de curiosité, et, tout interloquée, répondit à peine au profond salut du notaire.

Où donc était le tabellion chauve, obèse et rougeaud que, la veille, Antoinette lui dépeignait? Elle avait devant elle un homme grand, mince, jeune, très distingué, dont la bonté se trahissait par le regard honnête et confiant de ses yeux clairs.

— Je suis confus, madame, de me présenter chez vous aussi tard, mais j'ai été retenu par mes affaires plus longtemps que je ne pensais, et je ne voulais pas attendre huit jours...

— Monsieur, cette heure est tout à fait raisonnable et vous n'avez pas à vous excuser. Mon mari a été désolé de ne pas vous voir chez vous l'autre jour, il le sera plus encore de manquer votre visite aujourd'hui. Il est sorti après déjeuner pour peindre et, sans doute, aura oublié l'heure. L'inspiration est une mauvaise horloge; mon mari n'en veut point emporter d'autre.

— Tout en déplorant de ne pouvoir rencontrer M. Palverini, madame, je rends grâce à sa mauvaise horloge, puisque nous lui devons les œuvres les plus appréciées et les plus dignes de l'être parmi celles dont s'enorgueillit l'art français moderne.

— Avez-vous vu quelques tableaux de mon mari, monsieur?

— Je crois que j'en connais la plus grande partie, madame; je suis un de ses fervents admirateurs.

Et il parla longuement de l'œuvre de Palverini.

Ce fut ainsi, par la louange discrète et sincère du génie d'Olivier, que Me Marelle se fit une amie dévouée de la marquise Palverini. Elle était charmée de voir si bien comprise la pensée de son "grand homme" de rencontrer dans cette petite ville quelqu'un sachant aussi bien les procédés du peintre, sa marche ascensionnelle vers le beau, son évolution lente et sûre vers l'idéal. Les mots de Roger la ravissaient et se répercutaient en mille échos dans sa mémoire et dans son cœur.

Ce fut tout émue, d'une exquise émotion, qu'elle dit, le soir, à son cher artiste la joie intime qu'elle venait d'éprouver.

— Ce jeune homme est charmant, conclut-elle, et je ne puis comprendre l'aversion qu'il inspire à Antoinette. Elle va jusqu'à dire qu'il est chauve, rouge, commun! Je t'assure que c'est absolument injuste: il est au contraire fort bien de sa personne, intelligent et distingué...

— Voyons, ne t'emballe pas sur le compte de ton protégé, reprit Olivier en riant. Avoir dit de moi quelques mots aimables, pour te faire plaisir, ne suffit pas à lui donner toutes les qualités physiques et morales.

— D'abord il n'a rien dit pour me faire plaisir, c'était très sincère, je t'assure. Et puis, je ne suis pas aveugle au point de voir d'épais cheveux noirs, au lieu d'un crâne chauve, et de juger svelte et distinguée une lourde silhouette obèse.

— Cependant l'aversion d'Antoinette ne peut guère tondre cette même chevelure, ni élargir cette même silhouette! Tout cela est fort amusant, sais-tu bien? Je tâcherai d'avoir mon opinion personnelle sur ce monsieur, peut-être le verrai-je d'une troisième espèce. Nous trouverons bien un motif plausible, et j'irai chez lui.

Dès le lendemain, ce motif surgit.

Béatrix désirait faire, sur la jolie Vivette, quelques promenades en bateau. La rivière passait loin du cottage, au fond du parc du Petit-Château.

— Elle y décrit une courbe abritée sous de grands arbres, ce serait un port d'attache délicieux pour notre *Djinn*. On pourrait s'y rendre par une petite porte de côté sans avoir à passer par la maison ni le jardin. Qu'en penses-tu, Béatrix?

La jeune femme leva sur Olivier deux yeux noirs pleins de malice.

— Je pense, mon cher ami, que tu meurs d'envie d'aller voir par toi-même un extraordinaire monsieur fort avisé en critique d'art.

— Creusez-vous donc la tête pour faire plaisir à votre femme! riposta Olivier vexé.

Sa mauvaise humeur tomba bien vite devant le bon sourire de Béatrix, et le soir même, il se rendait à l'étude Marelle.

Le jeune notaire parut enchanté de voir l'artiste; en quelques allusions, il sut lui montrer qu'il ne recevait pas un inconnu, et consentit avec la meilleure grâce du monde à donner l'hospitalité à la flotte des Palverini. Puis la conversation s'engagea, intéressante, grave, laissant voir de part et d'autre des coins plus sympathiques d'intelligence et de cœur. Roger sut parler d'art: Olivier, de littérature et de science, si bien que l'heure passa sans qu'ils s'en aperçussent. Deux ou trois apparitions discrètes d'une vieille bonne bienveillante ramenèrent les causeurs à la conscience du temps.

— Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, dit Olivier en se levant. Puisque j'ai cette bonne fortune de rencontrer à Montreil quelqu'un d'aussi sympathique, j'espère que vous me laisserez en profiter. Ma femme sera très heureuse de vous recevoir chaque fois que vous voudrez bien venir au Cottage.

— Je serai moi-même toujours très heureux, monsieur...

Le jeune homme se tut, brusquement interrompu par quelque pensée soudaine.

— Je ne fais guère de visites, continua-t-il hésitant, mon étude m'occupe beaucoup, je suis très surmené.

Son embarras et sa rougeur n'échappèrent pas à Olivier.

— Qu'y a-t-il là-dessous? pensa-t-il. Alors, cher monsieur, je craindrais d'abuser de ce temps si précieux en venant ici vous déranger.

— Ne le craignez pas, interrompit vivement Roger, vous ne me dérangerez jamais.

— Cependant, vous êtes très occupé...

— C'est-à-dire... je n'aime pas à m'absenter de chez moi.

— Vos intérêts vous y retiennent, je comprends cela. Vous êtes retenu chez vous, moi je le suis chez moi. Pour peindre à la campagne, je laisse trop souvent ma femme à la maison, aussi est-il bien naturel que je lui consacre toutes les heures qui ne sont pas prises par l'art.

En disant ces mots, Olivier souriait, et s'amusait beaucoup de l'embarras croissant de son nouvel ami. Roger ne répondit pas tout de suite: il rompit enfin un silence pénible.

— Monsieur, dit-il, je serais désolé si vous pensiez que je n'apprécie pas votre sympathie. Je vous en suis infiniment reconnaissant, mais...

— Mais quoi? interrogea Palverini le regardant bien en face.

Roger vit tant de franchise et de bonté dans ce regard que, sans hésiter, sans vouloir même réfléchir, il parla.

— Mais en allant chez vous, je craindrais de rencontrer Mlle d'Aipeuille.

— Pourquoi cette peur de la voir?

— Je ne voudrais pas rencontrer Mlle d'Aipeuille parce que j'ai la certitude de lui être désagréable. Je sais qu'elle n'aimerait pas à me voir chez vous.

L'air piteux du pauvre notaire arracha un sourire à Olivier qui voulait cependant être grave.

— Quelle étrange idée! fit-il, vous l'a-t-elle donc déclaré?

— Je n'ai pas souvent l'honneur de parler à Mlle d'Aipeuille; depuis la première fois que je l'ai vue je n'en ai jamais eu l'occasion, mais je sais pertinemment qu'elle désire ignorer mon exitence.

— Ah çà! que s'est-il passé entre vous?...

— Rien, rien que je sache.

En quelques mots, il raconta l'histoire du Petit-Château, sans avouer sa folie de l'avoir acheté tout exprès pour elle.

Faut-il s'étonner de cette expansion subite chez un homme grave, un peu froid dans le monde, et qui, vivant seul depuis longtemps, aimait peu à parler de ses propres soucis?

Roger traversait une crise de sa vie, et son âme cherchait un point d'appui, un flambeau, un guide. Olivier, avec son bon sourire et sa sympathie, était venu, rappelant à Roger une heure désespérée, celle où il avait cru qu'*elle* en aimait un autre... Cette vue, le souvenir d'Antoinette, tout cela se confondit en un tout exquis et douloureux. Il avait l'habitude de se taire; il parla et se plaignit.

— Vous comprenez maintenant que je ne puis aller chez vous, et lui rendre votre maison odieuse!

Palverini ne protesta pas, il voulait consulter Béatrix.

. . . . . .

— Tu as raison, ma chérie, il est grand, mince, brun, distingué et charmant. Antoinette a eu la berlue et nous allons bien nous moquer d'elle.

Et Olivier fit, tout au long, le récit de sa visite au notaire. Béatrix l'écouta sans l'interrompre, réfléchit un moment et sourit.

— Gardons-nous bien de nous moquer d'elle! D'abord, la moquerie est un passe-temps fort vilain, qui peut faire beaucoup de mal et que j'ai en horreur. Ensuite, je connais Antoinette, c'est la petite tête la plus obstinée qu'aient jamais parée des boucles blondes, des yeux rêveurs et un sourire insouciant. Elle tient à son idée, nous ne l'en ferons pas démordre, et en la vexant nous avancerions de deux ou trois crans son antipathie pour un inconnu. Je me charge de lui parler. Toi, ne te mêle pas de nos petites affaires.

— La "raison même" a dit: ses paroles sont d'or, tout comme le silence de nous autres, pauvres fous que nous sommes.

XXV

Dans l'austère maison de Mlle Bertrand, un bon ange semblait avoir passé. La maîtresse de céans, d'abord agressive et méfiante aux prévenances de sa nièce, les acceptait maintenant d'un air attendri et, ne se heurtant plus aussi inévitablement aux regards courroucés d'Antoinette, multipliait ses ascensions à la chambre blanche et ses recommandations saugrenues et intempestives. La jeune fille acceptait presque tout de bonne grâce, mais devait, pour cela, faire tant d'efforts sur elle-même que plusieurs fois elle s'accusa d'hypocrisie.

— Je vous assure, Béatrix, disait-elle ensuite, je vous assure que je ne suis pas sincère. Il me semble que j'essaie de tromper et ma tante, et moi-même!... et je me méprise beaucoup.

— Serait-il plus honnête d'être désagréable à votre entourage, de faire sciemment de la peine à autrui? Soutenez-vous, comme certain moraliste, que la vertu est une hypocrisie? Interrogez votre conscience. Si elle vous répond que vous agissez en vue de plaire à Dieu, d'être agréable aux autres et de vous améliorer, vous êtes sincère avec vous-même, quels que soient l'effort et le plaisir que vous éprouviez au fond de l'âme. Demeurez donc en paix,

Le Rêve d'Antoinette

et dites-vous qu'il n'est pire mal que de faire, à qui que ce soit, un chagrin. La vie est si courte! rendons-là douce à ceux qui nous entourent.

Ainsi rassérénée, Antoinette écouta sans hausser les épaules les doléances de Mlle Virginie, que la prodigalité de sa cuisinière mettait sens dessus dessous.

— Une livre de beurre en deux jours, ma chère, sans compter la graisse et l'huile! Si cela continue, je remettrai Fanchette à la cuisine.

Ce thème étant inépuisable, la jeune fille, souriante, prétexta poliment un catéchisme à préparer et rentra chez elle.

Tout de suite, dès que Béatrix lui en eut donnée l'idée, elle voulut s'occuper des enfants de la première communion. L'ignorance des petites filles confiées à ses soins la navra. Elle désira les voir souvent, sans déranger sa tante, et pour cela résolut de s'adresser à l'hospitalité des Palverini.

Un jour de mai tout ensoleillé, elle arriva donc au Cottage pour demander aide et conseil. Béatrix approuva les projets apostoliques de son amie et consentit à tout.

— Amenez ici toutes vos petites filles, dit-elle, en retour vous m'aiderez à catéchiser mes garçons. Nous organiserons les classes dans le jardin, à moins de mauvais temps; en ce cas, nous irons dans la salle à manger. Nous les ferons goûter, pour les voir contents, et je vais augmenter ma provision d'images.

— Croyez-vous, chère amie, qu'ils puissent être prêts pour le mois de juillet? Songez que deux des enfants que j'ai vues hier ignorent tout, après avoir assisté plus d'un an au catéchisme. Elles répondaient, sans y comprendre un mot, aux questions de M. le Curé qui, dans une classe de vingt enfants, ne peut faire mieux. Il interroge, on répond, il croit que tout est bien.

— Pauvre M. le Curé, il est si surmené! Nous ferons certainement œuvre pie en nous occupant de sa première communion, et vous verrez comme, avec cette note, votre vie vous semblera meilleure. Tout cela ne nous empêchera pas de sortir, de voir beaucoup de fleurs et beaucoup d'arbres, et de faire de longues et jolies promenades à pied, en voiture et en bateau. Vous savez que nous avons trouvé un port pour le *Djinn*?

— Vraiment?

— Oui, depuis quelques jours il est sous l'ombrage hospitalier des saules du Petit-Château.

— Le Petit-Château!... mais... Béatrix.

— Est la propriété de votre ennemi, oui, je sais, dit Béatrix en souriant. Rassurez-vous, nous ne vous infligerons point la douleur de le voir. Il y a une petite porte dans le parc à trois pas de la rivière; il faudrait, pour rencontrer ce monsieur, le vouloir de part et d'autre. Et puis, il est toujours à son étude!...

— Vous croyez?

— J'en suis sûre. Dites-moi, Toinon, quelle sorte d'effet cela vous produit-il quand vous le rencontrez?

— Je ne puis vous le dire, attendu que cet événement n'est jamais arrivé.

Le sourire de Béatrix s'accentua.

— Il paraît cependant qu'il a eu l'honneur de danser avec moi au bal de Mme de Châtenoy, continua Antoinette, mais il y avait tant de monde, j'étais si nouvellement arrivée à Montreil où je ne connaissais personne, que je ne l'ai pas remarqué et ne m'en souviens plus. Depuis je ne l'ai point vu.

— Pourtant, vous m'avez fait de lui une description très complète.

— Pauvre chère amie, croyez-vous, parce que j'ai passé ma vie au couvent, que je ne sache pas comment est fait un notaire?

Béatrix rit de si bon cœur que sa gaieté fut contagieuse.

— C'est que ma tante y tient toujours, dit Antoinette riant aux larmes. Elle profite même de ma douceur pour rendre ses allusions de plus en plus transparentes, et me narrer des anecdotes délicieuses sur l'enfance de son favori.

XXVI

Le beau ciel de printemps a mis un manteau sombre, le vent siffle dans les grands peupliers, la pluie tombe à torrents.

L'inclémence du temps est telle qu'Antoinette n'a pu venir jusqu'au Cottage passer avec ses amis cette triste après-midi. Olivier et Béatrix sont seuls chez eux. La jeune femme travaille l'artiste, derrière la fenêtre, regarde l'averse tomber.

— Quel plaisir trouves-tu dans cette contemplation? interroge Béatrix. Il n'y a personne sur la route, tout, au dehors, prend un air lamentable, c'est très laid!

— Je ne trouve pas, reprend Olivier; il se passe dans ces millions de gouttelettes un jeu de lumière remarquable dont je n'avais jamais si bien joui que maintenant. C'est qu'aujourd'hui la fête est complète, on ne peut rien rêver de plus torrentiel. Que disais-tu donc, qu'il ne passe personne sur la route? Voici quelqu'un. Oh! le malheureux! que peut-il bien faire là par un temps pareil? Le croirais-tu? il n'a pas même de parapluie.

— Pauvre homme!

Béatrix, apitoyée, laissa son ouvrage et s'approcha de la fenêtre.

— Mon Dieu! le vent va l'enlever, c'est une pitié... Olivier, c'est M. Marelle.

En effet, c'était bien lui qui, la tête pleine de trop de choses, n'avait pas pris garde à l'horizon menaçant quand, une heure plus tôt, il était allé sur la route de Montfort. Loin de la ville et surtout loin de chez lui, il ne trouvait pas, sur son chemin, de ferme ou de chaumière pour s'y mettre à l'abri; rien de plus proche que le Cottage. Oserait-il entrer?...

Pour la centième fois, il se posait cette question, récapitulant avec une lucidité absolue sa toilette piteuse, et se sentant presque mourir d'effroi à l'idée possible de rencontrer Antoinette, en un tel équipage, quand jetant un coup d'œil plein de convoitise sur les fenêtres bien closes de la villa, il aperçut Olivier qui lui faisait signe d'entrer. Cette fois, plus d'hésitation on l'avait vu, on l'invitait!

Et délibérément, il entra.

— Il ne m'est pas possible d'aller plus loin que le vestibule ou la cuisine, dit-il, en prenant la main d'Olivier. Mon chien Black est plus présentable que moi quand, après une averse, je lui interdis l'entrée de mon cabinet.

— Le fait est, répondit Olivier avec son sourire de bonne humeur, le fait est que vous êtes lamentable. Il faut vous sécher sans perdre une minute.

Un quart d'heure plus tard, le jeune notaire, bien au sec dans des vêtements de son hôte, attendait que ses propres habits redevinssent mettables, et rassuré sur *la question Antoinette* jouissait sans arrière-pensée de l'aimable accueil de Mme Palverini.

— Une tasse de thé, monsieur? Prenez-le bien chaud pour faire peur au rhume qui vous guette. Je n'ai jamais vu un temps pareil! Pleut-il souvent ainsi?

— Jamais à ce point, madame. Toutefois, notre mois de mai n'est pas toujours très beau.

— Mon pauvre Olivier, dit Béatrix compatissante, que deviendras-tu s'il te faut rester à la maison, dans un atelier aussi sommaire que celui que nous avons improvisé ici?

— Ce ne sera pas tout à fait l'idéal, ma chère amie, cependant rassure-toi. Le temps est une denrée dont je n'ai jamais pu avoir de provision suffisante, je ne crains pas d'en être embarrassé, même pendant les jours de pluie. J'aurai enfin l'occasion de déclouer la caisse de livres qui me suit dans tous mes voyages sans me donner d'autre agrément qu'une énorme surtaxe à payer au chemin de fer. Et puis, nous pourrons faire de la musique.

— Quelle délicieuse idée! Voilà si longtemps que tu ne m'as fait ce plaisir! Il faut vous dire, monsieur, ajouta-t-elle en rougissant un peu, il faut vous dire que mon mari est un excellent pianiste.

— Ma chère amie, ces choses-là ne se disent pas.

— Puisque c'est vrai!... Un peu de citron avec votre thé? Olivier, passe-nous les sandwiches. Merci. Etes-vous musicien, monsieur?

— Oui, madame, c'est-à-dire...

— Je vous ai posé une question stupide, pardonnez-moi. Dire oui, c'est se poser en artiste. Dire non vous donne l'air musicophobe (le mot est-il français?). Aussi, monsieur, je change ma question: "Jouez-vous d'un instrument de musique?"

— Oui, madame, répondit Roger, reposant sa tasse sur le plateau de laque, je joue du violon et j'ajoute, j'aime beaucoup la musique.

— C'est, ici, un goût malheureux, dit Olivier, car l'élément musical doit être assez nul dans votre estimable ville.

— Les bons amateurs sont en effet très rares.

— Pourrions-nous organiser un peu de musique? Trouverions-nous quelques bonnes volontés? demanda Béatrix.

— N'y comptez pas, madame! et si vous réussissiez à les trouver, vous auriez ensuite, je le crains, une grosse déception!...

— Fuyons les déceptions, déclara Olivier; du reste, je ne tiens pas du tout à sortir, ce qui serait inévitable avec des séances de musique. Mais, monsieur, pourquoi ne réunirions-nous pas nos infortunes? Vous nous feriez profiter de votre talent de violoniste; en retour vous auriez la joie d'entendre le mien, dont ma femme vous a parlé tout à l'heure tandis qu'elle-même nous prêterait le concours de sa harpe.

— Vous jouez de la harpe, madame? C'est délicieux.

Roger s'animait; la perspective de voir davantage ces gens aimables, celle de faire un peu de bonne musique, le ravissait d'aise. Mais bientôt un pli barra son front: Antoinette n'était-elle pas une commensale du Cottage?

— Mon mari a une excellente idée, monsieur, qu'en dites-vous?

Le jeune homme préféra parler net, sans feindre de chimériques obstacles.

— M. Palverini doit vous avoir dit, madame, que je ne puis ni ne veux m'exposer à rencontrer Mlle d'Aipeuille.

— Il me l'a dit.

— Cette jeune fille a montré de façon manifeste qu'elle ne veut ni me voir ni me parler. Il serait malséant à moi de lui imposer ma présence ou de la priver du plaisir de venir chez vous. Il vaut mieux que cette privation soit pour moi.

— Etes-vous bien sûr des sentiments que vous prêtez à mon amie? Vous pouvez vous tromper.

— Madame, vous connaissez assez Mlle d'Aipeuille pour *savoir* que je ne me trompe pas.

En même temps, il regardait Béatrix bien en face, voulant lui montrer sa conviction absolue.

La jeune femme sourit gravement, comme au soupçon d'une souffrance et, baissant un peu la voix, demanda:

— Et... cela... vous est sensible?

Oh! cette compassion! cette voix de femme, vibrante de bonté!... Roger détourna ses yeux que troublait une tristesse désespérée, et dit tout bas un seul mot:

— Oui.

Alors, elle comprit. Doucement, avec des précautions infinies, sentant ce qu'il fallait à cette douleur, elle montra les trésors de pitié que celait son âme, et sans secousse le secret vint aux lèvres de Roger, soulageant le cœur trop plein de lui.

— Comment cela est-il venu? Je ne sais. La première fois que je la vis, il me sembla l'avoir toujours connue. Pourtant je ne croyais pas l'aimer... Depuis, j'y pensais sans cesse... quelquefois, je la voyais de loin, sans oser me mettre sur son passage... je craignais de lui déplaire, il me semblait qu'une telle audace l'irriterait... Pourquoi?

Au dehors, la pluie tombait toujours, lourde et morne, dans la nuit qui venait; les choses s'enveloppaient d'ombre; dans le salon parfumé de violettes et d'iris, on y voyait à peine; les voix s'étaient abaissées et les mots semblaient si graves et si doux dans ce crépuscule flottant, teinté de mystère, que nul ne songeait à rompre le charme, et qu'ils causèrent ainsi longtemps, longtemps, jusqu'à la nuit close.

XXVII

M. le curé de Montreil semblait rajeunir. Au dernier catéchisme, les plus désespérants de ses catéchumènes avaient su sur le bout du doigt les commandements de Dieu, et pour comble de ravissement, lui avaient donné une explication fort acceptable du symbole des Apôtres.

Antoinette et Béatrix tout heureuses des succès de leurs protégés, redoublèrent de zèle. Entre les giboulées de printemps, le mignon jardin du Cottage devint le rendez-vous quotidien des enfants pauvres du pays. Antoinette y venait chaque jour, apportant à cette œuvre toute son ardeur généreuse, et chaque jour, aussi, le lien d'amitié se faisait plus fort entre elle et la marquise Palverini.

Toutes ses visites étaient accueillies avec joie. Olivier lui-même se plaisait à entendre son babillage, parfois enfantin, qu'éclairaient d'une vive lueur son intelligence et sa bonté. Elle aimait à parler des choses entrevues qui jadis l'attiraient, de la vie parisienne, surtout des gens célèbres, désirant savoir d'eux ce que le public ignore.

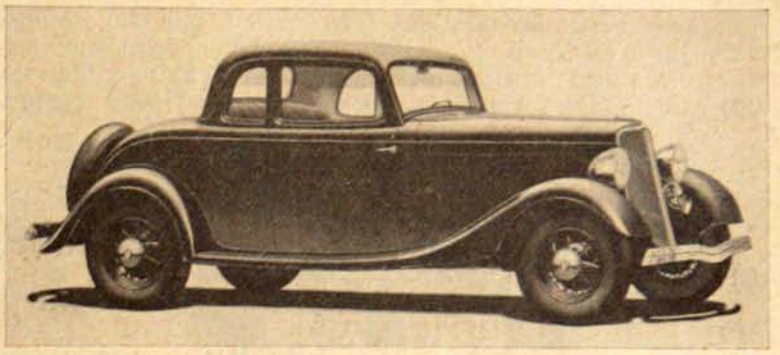
L'artiste la tenait au courant des menus événements du tourbillon parisien, tandis que Béatrix indulgente les écoutait "potiner" en tricotant les petits bas et les petits jupons qui devaient combler d'aise tant de pauvres mamans.

— Vous savez que Jean Renoir va se marier? dit-il un jour.

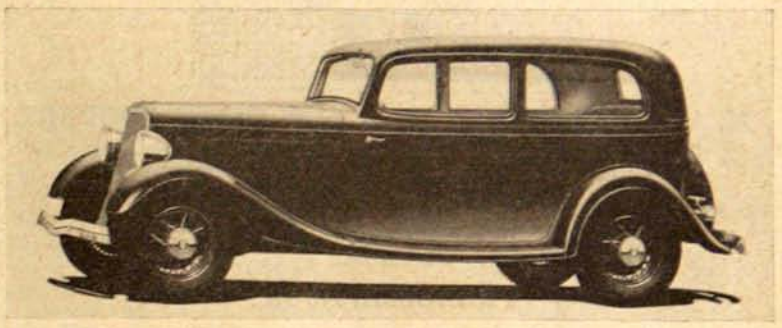
— Jean Renoir, l'auteur de *Madame Gilquin* et des *Reflets de Provence*? Mais quel âge a-t-il?

— Il est très jeune, à peine trente ans.

Le nouveau modèle Ford pour 1933



Le nouveau Coupé Ford V-8 à cinq fenêtres



Le nouveau Sedan Ford Tudor V-8

◈ Nos Mots Croisés ◈

Nous recevrons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au lundi, 20 mars, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar ($1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort.

LES TROIS GAGNANTS DU ONZIEME CONCOURS

S	A	P	I	N	■	M	O	R	I	N
U	L	I	T	E	■	U	R	E	D	O
Z	E	L	E	■	G	■	T	A	R	I
O	S	E	■	D	U	C	■	S	I	R
R	E	■	C	U	I	R	E	■	A	E
■	■	H	I	C	■	O	P	S	■	■
F	■	■	V	E	S	C	E	■	■	J
R	O	■	A	R	C	H	E	■	V	A
O	R	D	■	F	I	E	■	H	A	M
I	M	A	N	■	E	■	H	A	S	E
D	E	M	E	S	■	P	A	N	E	T

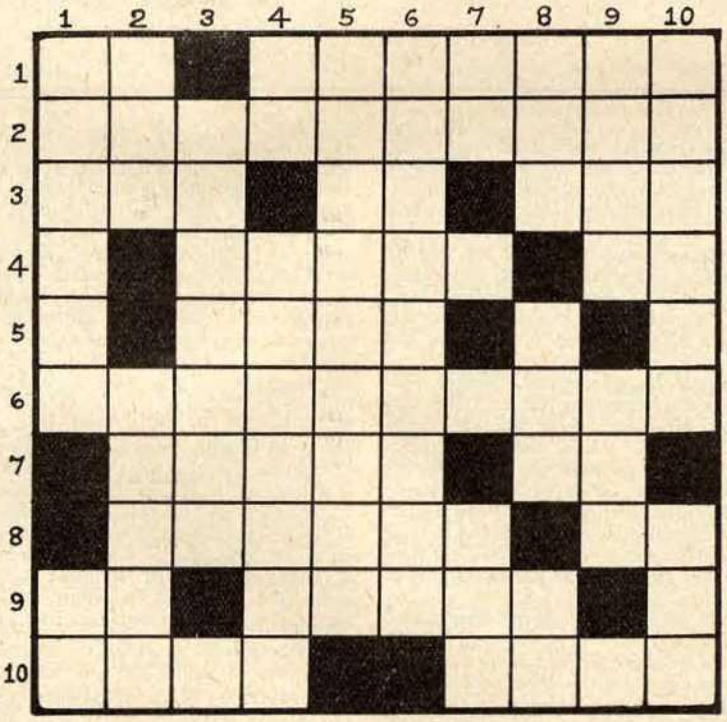
SOLUTION DU PROBLEME No 11

M. A. O. BARRETTE
68, rue Manrèse
Québec

M. Gabriel POUPART
4450, rue Berri
Montréal

M. Gérard PARADIS
60, rue Wellington Nord
Sherbrooke

PROBLEME No 12



Nom .....

Adresse .....

HORIZONTALEMENT

1. Initiales d'un peintre et graveur italien (1693-1770). – Noms donnés en Italie à certaines statuettes.
2. Useront de ladrerie.
3. Roi d'Israël. — Terminaison de certains substantifs. — A des aptitudes spéciales.
4. Ville de la Turquie d'Asie. — Article arabe.
5. Favori de Charles VII.
6. Sonores.
7. Affaiblit. — Deux lettres de ses.
8. Combats opiniâtres. — Adjectif possessif.
9. Unité de mesure chez les anciens Romains. — Elan.
10. Obscurité. — Myriapode.

VERTICALEMENT

1. Zézayer. — Période.
2. Semblable. — Lettres de Modius.
3. Exaction.
4. Note. — Petit instrument à vent.
5. Irrégularités.
5. Exquises.
7. Métal. — Pronom personnel.
8. Particule négative. — Excepté. — Petit cours d'eau.
9. Fils de Vénus. — Direction.
10. Monuments. — conscience.

(La solution de ce problème et les noms des gagnants seront publiés dans La Revue Moderne *d'avril)*

UNE NOUVELLE PETITE CANADIENNE

A Montréal, le 16 février dernier, est née: Marie, Elmire, Anne, enfant de M. et Mme Jean Bruchesi.

Nous souhaitons a bébé Anne tout ce que la vie a de meilleur.

Le Rêve d'Antoinette

— Et déjà célèbre! Que sa femme sera heureuse. Quelle est cette mortelle chérie de la fortune?

— Une jeune fille très riche, très jolie, très charmante et très éprise.

— Naturellement. Beaucoup voudraient bien être cette demoiselle-là!

— Vous, par exemple?

— Je ne dis pas non.

— Mais pourquoi cela, mon Dieu?

— Parce que ce doit être exquis d'être la femme d'un homme ainsi possédé d'idéal, et doué d'un tel talent. A côté de ces unions, tous les autres mariages me semblent misérables.

— Vous exagérez.

— Non, c'est mon avis absolu.

— Alors, mademoiselle Antoinette, sous peine de traîner une existence infortunée, il vous faut épouser un homme célèbre.

— Célèbre ou digne de l'être.

— Vous rendez hommage à la vertu malheureuse, c'est beau.

— Mais, faute de rencontrer ce que je veux, il est probable que je ne me marierai pas.

— Ce serait bien triste. Il vaut mieux tâcher de découvrir votre grand homme. Nous en connaissons un petit choix; venez nous voir l'hiver prochain à Paris, nous vous les montrerons.

— Et je pourrai choisir? interrogea-t-elle amusée.

— Certainement. Mademoiselle Antoinette, c'est entendu, nous voulons vous marier. Il y en a trois surtout, continua Olivier levant les yeux au plafond et comptant sur ses doigts, oh! mais trois charmants: un poète, genre Lamartine, en plus nouveau, très nouveau même; un peintre, mon genre, en mieux; un musicien, genre Chopin, en plus triste. L'ennui, c'est qu'il y a égalité d'avantages et que le choix sera très embarrassant.

— Ne vous tourmentez pas si tôt, déclara la jeune fille en riant; d'ici là l'égalité actuelle peut subir quelque trouble qui arrangera tout pour le mieux. Chère Béatrix, je vous dis à demain. Tante Virginie doit m'attendre, c'est presque l'heure de son dîner.

Dans l'allée encadrée de pivoines et de jacinthes, sous un lilas en fleur, Antoinette croisa un jeune homme qui, sans la regarder, salua. Elle eut à peine le temps de voir son visage mince et grave.

— Je ne connais pas ce monsieur, pensa-t-elle en s'éloignant. Qui peut-il être?

.....

Quand elle revint au Cottage le lendemain, Béatrix l'attendait sur le pas de la porte.

— Venez vite, ma chérie, tous nos bambins sont là.

Les deux jeunes femmes eurent bien vite rejoint leur gentil troupeau, la leçon, patiemment et clairement expliquée, fut suivie d'une abondante distribution de tartines de confiture, et l'heure de douce intimité sonna, comme la veille, dans le jour un peu pâli d'une fin d'après-midi de mai.

Il faisait beau, Olivier n'était pas là. Elles s'attardèrent toutes deux sous le grand platane, roi du joli jardin.

— Dites-moi, Béatrix, quel est donc ce monsieur qui entrait chez vous, hier, comme je sortais?

— Vous l'avez rencontré? Je m'en doutais. C'est un ami d'Olivier.

— Un ami de M. Palverini à Montreil? Je croyais qu'il ne connaissait personne ici?

— Pensez-vous, ma chère, que l'idée d'une villégiature en ce pays soit notre propriété exclusive? Les bois et les vallons du voisinage regorgent d'artistes, sans compter les amateurs de belle nature et les touristes. Il y en a deux tout à fait installés au "Coq d'Argent", paraît-il: un jeune Normand que je ne connais pas, et Vaudrecourt.

— Vaudrecourt? il a au moins cent ans!

— Pas tout à fait, seulement quatre-vingt-deux, ce qui ne l'empêche pas de peindre des choses délicieuses.

— Et ce monsieur que j'ai aperçu hier, est-il aussi artiste?

— Oui, élève et ami de mon mari.

— Je lui souhaite de marcher sur les traces de son illustre maître. Vous ne m'en aviez pas parlé.

— Nous l'avons rencontré par hasard, tout à fait par hasard. Il est venu nous faire visite hier, et nous espérons bien le voir très souvent cet été.

— Ah! et... (Antoinette hésita un peu) est-il un peintre connu? comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle... Bernard Valin, cela ne vous dit rien?

— Non, mais je suis si ignorante des choses d'art et d'actualité!

— Bah! vous avez l'avenir devant vous. En attendant, profitons du présent si calme, si rose, si parfumé! Venez sur le balcon, nous verrons le soleil descendre derrière les montagnes, je ne sais rien au monde de plus beau et de plus reposant.

XXVIII

Antoinette à Thérèse

"Chère amie, ne dites plus que je vous néglige, et que les nouveaux venus me font oublier les anciens amis, vous me feriez beaucoup de peine! ce n'est pas mon besoin d'expansion qui est moins vif, comme vous le prétendez, c'est mon temps qui se raréfie.

"N'en soyez pas jalouse: je ne connais plus l'ennui! Il me faut chaque matin organiser mes journées heure par heure pour y faire tout tenir, et encore je n'y parviens pas toujours.

"Je dois avouer que l'amitié prend une grande place dans ces programmes quotidiens, mais comme les heures passées au Cottage contribuent toutes à mon amélioration intellectuelle et morale, je n'en ai point de remords et ne considère pas ce temps comme perdu.

"Hélas! notre douce intimité va se trouver quelque peu rompue, je le crains. Il y a maintenant des étrangers dans notre vie, je les supporte parce qu'ils sont artistes, mais combien je les aimerais mieux chacun dans son atelier respectif!

"C'est avant-hier, jeudi, le jour de Béatrix, que j'ai fait leur connaissance.

"Nous étions au salon pendant une fin d'averse, Béatrix, M. Palverini et moi, quand le valet de chambre annonce: M. Vaudrecourt, M. de la Mare!

"Vous connaissez Vaudrecourt de réputation et par les très jolies toiles que nous avons de lui au musée du Luxembourg; vous savez qu'il est très vieux, la renommée vous a parlé de sa belle prestance et de son talent, les mauvaises langues de son caractère orageux, variable comme le temps au mois de mai(en ce moment, je ne trouve pas de comparaison plus expressive).

"J'étais donc fort curieuse de rencontrer le propriétaire de tant de notoriété. Quant à M. de la Mare, son nom ne me disait rien, et j'ai vu entrer sans émotion un très joli monsieur, jeune, portant bien la tête, et tout à fait à l'aise dans ses corrects vêtements de drap gros bleu. Vaudrecourt est absolument semblable au portrait qu'a donné de lui la *Semaine illustrée* en novembre ou décembre.

— Cher monsieur, désolé d'avoir manqué votre visite l'autre jour, dit-il au maître de céans après avoir salué Béatrix. Vous êtes bien aimable d'être venu jusqu'à mon antre.

— Cher maître, j'avais appris votre arrivée à Montreil. Au risque d'être indiscret, j'ai voulu vous présenter mes devoirs.

— Pas indiscret du tout... on ne me dérange jamais... je suis toujours sorti.

Pendant ce temps, le M. de la Mare faisait la plus piteuse figure. Par une petite toux sèche, il rappela discrètement sa présence.

— Ah! j'oubliais, fit Vaudrecourt. Madame, je vous présente M. Othon de la Mare. Au fait, pourquoi "Othon", dit-il en se retournant vers l'infortuné, on ne s'appelle pas Othon, c'est un nom d'empereur, vous n'êtes pas empereur. Enfin, Othon ou Jean-Pierre, je vous présente M. de la Mare, qui se dit peintre... et artiste ncore!

Béatrix tendit la main au nouveau venu Vaudrecourt continua:

— Il n'y a eu ni fin ni cesse, il a voulu venir avec moi quand je lui ai dit que j'allais vous voir. Je lui ai fait observer que cela ne vous donnerait aucun plaisir, que vous ne teniez pas le moins du monde à sa visite, attendu que vous ne le connaissiez pas, à quoi il a eu l'audace de répondre que je me trompais: il n'est pas un inconnu... vous avez sûrement remarqué au dernier Salon deux infâmes paysages qu'il a exposés, une prairie rose et une marine mauve.

Le pauvre Othon eut un gémissement de protestation, la barbe de Vaudrecourt se hérissa.

— Oui mauve, mauve et rose... et vous appelez cela de l'impressionisme!

Le Rêve d'Antoinette

Ah! elles sont jolies vos impressions! Si vous voyez les choses comme cela, il faut vous faire soigner, mon garçon.

Béatrix et son mari, habitués aux manières de Vaudrecourt, souriaient placidement; moi, je me sentais un peu gênée.

— Enfin, pour me débarrasser de lui, j'ai consenti à m'en embarrasser une heure et à vous l'amener. C'est un bon garçon, au fond, malgré ses extravagances pseudo-artistiques, et je vous demande de ne pas lui faire trop sentir votre mépris pour ce qu'il appelle son génie.

Othon avait pris le parti de rire. Cette preuve de bon caractère nous mit tous à l'aise.

Vaudrecourt m'amusa beaucoup par ses innombrables saillies. Le pauvre de la Mare, désespéré de ne pouvoir placer un mot qui ne fût aussitôt rabroué, s'était résigné à se taire. Cela dura ainsi jusqu'à l'arrivée d'un nouveau personnage.

— M. Bernard Valin!

Encore un artiste, celui-là, ami et disciple de Palverini. Vaudrecourt le regarda d'abord en dessous, puis sembla ignorer complètement son existence. Le jeune homme ne s'émut pas de cette attitude plutôt peu sympathique, et par sa parfaite aisance me produisit une très bonne impression. Il m'a semblé modeste, d'une modestie voulue, supérieure à celle du pauvre Othon forcée par la présence de son redoutable voisin. Et puis, l'amitié des Palverini m'est le meilleur garant de sa valeur morale.

Othon, enchanté d'avoir un auditeur complaisant pendant que Béatrix écoutait Vaudrecourt, parlait avec amour de son art et de ses théories étonnantes sur les couleurs; puis il déplora le mauvais temps qui l'empêche d'aller peindre dans la campagne ses paysages fantastiques.

— Faites des effets de pluie, conseilla M. Valin très calme.

— J'en ai déjà une demi-douzaine!

— Alors, faites de la musique, cela vous épargnera des couleurs! conclut Palverini. De quel instrument jouez-vous?

— Du violon, du piano, de la...

— Flûte! lança Vaudrecourt qui avait entendu, du hautbois, de la clarinette, de la contrebasse, que sais-je encore?... Il prétend que l'art ne peut se cantonner et qu'un artiste doit pouvoir jouer du gong et du violoncelle aussi bien que dessiner des fusains et brosser des tableaux. Je vous en prie, ne vous donnez pas la peine de l'écouter!

— M. de la Mare est tout à fait précieux pour la musique d'ensemble, fit aimablement Béatrix. J'espère qu'il voudra bien nous prêter son concours si nous organisons quelques symphonies les jours de mauvais temps. M. Valin est très bon musicien, Mlle d'Aipeuille a un fort joli talent de mandoliniste, ce sera parfait.

Les jeunes gens se confondirent en remerciements tandis que j'allais gronder mon amie d'avoir ainsi parlé de mon pauvre petit talent. Demain, s'il pleut, nous aurons notre première réunion.

"Vous ne vous plaindrez pas de la brièveté de cette lettre, chère Thérèse. En voici pour un peu de temps, je le crains, mais vous, écrivez-moi.

"Pour vous tenir au courant de ma vie sans avoir à trouver deux ou trois heures pour faire une lettre, j'écrirai chaque soir quelques mots, une sorte de journal, moins que cela, un résumé de mes impressions du jour; une minute me suffira pour le faire. Ainsi vous saurez tout et vous ne me gronderez plus.

"A bientôt, je vous embrasse tendrement.

ANTOINETTE

XXIX

— Oh! ma chérie, que vous êtes indignement coiffée.

Et tandis que la jeune fille s'approchait pour l'embrasser, Mme Palverini fit tomber les épingles qui retenaient les cheveux d'Antoinette et, d'un tour de main, renoua gracieusement leur masse souple et dorée.

— Là! vous êtes beaucoup mieux ainsi. Depuis quelque temps, vous ne savez plus vous habiller, vous prenez un petit air campagne qui ne vous sied pas du tout. Quelles idées avez-vous en tête?

— Aucune idée, chère Béatrix, seulement je n'ai plus le temps de faire mieux, et puis j'avoue qu'aujourd'hui je juge singulièrement frivoles les préoccupations de toilette qui m'intéressaient tant il y a quelques mois.

— Mais, chérie, vous vous embarquez dans une voie déplorable! Ce n'est pas mal que de mettre à s'habiller le goût dont on est capable. De l'indifférence, on tombe vite dans la négligence; c'est à mon avis une chose mauvaise. Il faut respecter l'ouvrage de Dieu, à condition bien entendu de ne pas exagérer. Vous avez apporté votre mandoline? c'est gentil. Nos jeunes gens vont bientôt arriver, mon mari aussi, je pense.

— Croyez-vous que le mois de mai sera très pluvieux cette année? demanda Antoinette.

— Pourquoi cette question?

— Parce que les jours de pluie amèneront des étrangers entre vous et moi. Or, je vous déclare que j'aime beaucoup le soleil.

— C'est tout à fait gentil à vous, Toinon, de me dire aussi délicatement que nous vous suffisons, mais, vous le savez, la monotonie est mère de l'ennui et je ne suis pas fâchée de vous distraire un peu de mon éternelle présence. Ces messieurs sont fort aimables, je suis sûre que vous aurez du plaisir à les voir.

— Vous croyez?

— Certainement. M. de la Mare n'a-t-il pas l'air d'un brave garçon?

— Pauvre homme, le fait est qu'il a une patience!

— Et M. Valin, ne le trouvez-vous pas distingué?

— Si, si, il est très bien. A-t-il beaucoup de talent?

— Il est très artiste.

— Alors, il vient à Montreil pour peindre? Où est-il descendu?

— Au Petit-Château. C'est un peu grand pour lui, mais si joli! et il déteste la vie d'hôtel.

Les joues fraîches d'Antoinette s'empourprèrent.

— Le Petit-Château! Votre monsieur doit être en relations amicales et suivies avec le fameux notaire. Un de ces jours il va vous l'amener, on ne verra plus que lui, chez vous. Je vous serai bien reconnaissante de me prévenir de ses visites.

— Tranquillisez-vous, ma mignonne, M. Valin n'amènera personne, je vous le promets.

A ce moment, le personnage en question arrivait au Cottage en compagnie d'Olivier; sa tenue élégante, sa fière prestance, sa physionomie grave et douce soutenaient brillamment la comparaison avec le bel artiste. Au premier coup d'œil, Antoinette en fut frappée.

— Il n'y a que les artistes au monde! pensa-t-elle.

Et son plus gracieux sourire accueillit l'hôte des Palverini. On s'occupa tout de suite du choix d'une partition. Béatrix proposa le *Freischutz*. Olivier inclinait pour Mendelssohn.

— Et vous, Antoinette, que dites-vous?

— Je ne sais trop, une symphonie de Haydn, peut-être, répondit-elle en feuilletant un album de musique.

— Je propose la symphonie *la Surprise*, dit Bernard Valin.

— C'est vrai, c'est exquis.

— Et pas trop difficile; nous pourrons nous en tirer tant bien que mal avec piano, harpe, violon, mandoline et basse, déclara Olivier. M. de la Mare sera la basse, je lui ai dit de ne pas oublier d'apporter son instrument. Il en a ici toute une collection qu'il essaye de cacher à Vaudrecourt sans grand succès. Tiens, le voilà.

L'infortuné arrivait, rouge, excité, dirigeant avec angoisse les pas chancelants d'un garçonnet à demi écrasé sous le poids d'une énorme machine. Il eut un cri de terreur en voyant le tout trébucher et s'incliner plus que de raison.

— Malheureux! vous ne savez donc pas que c'est très fragile?

Tout le personnel du Cottage vint à la rescousse et introduisit la machine dans le salon, avec mille précautions.

— Enfin! s'écria-t-il, en épongeant son front ruisselant de sueur. J'ai cru que nous n'arriverions jamais.

— Comme c'est grand! murmurait Antoinette terrifiée.

— Oui, mademoiselle, c'est grand, et cependant cela me suit partout, je ne voyage pas sans *elle*. C'est très rare et très utile dans la musique d'ensemble. Avec *elle* j'ai toujours pu rendre service à quelqu'un.

— Et Vaudrecourt, que dit-il de cela? interrogea Olivier.

— Vous pouvez le supposer, et cependant vous n'arrivez pas à la moitié de la réalité. J'avais laissé en consigne pendant trois jours tous mes instruments, pour le dépister, et j'ai profité de son absence pour les faire amener à ma chambre. Grâce à un cabinet noir, j'ai pu les cacher pendant trois autres jours. Le quatrième jour, croyant qu'il était parti pour toute la matinée, j'ai étudié un peu cette basse. Au bout d'un quart d'heure à peine, M. Vaudrecourt faisait irruption chez moi en se bouchant les oreilles. Vous devinez tout ce qu'il a pu me dire!

Le brave de la Mare riait de si bon cœur au souvenir de son infortune que chacun l'imita et la délicieuse symphonie de Haydn commença au milieu d'un bien-être général.

Rien ne met les gens d'accord comme un morceau de musique compris de bonne sorte et exécuté de façon suffisante. Ce fut le cas avec *la Surprise*. Peut-être que, de-ci, de-là quelques notes furent croquées, peut-être que bien des trilles et des traits manquèrent d'agilité ou de perlé; peut-être que la bizarrerie des instruments réunis là eussent étonné le doux auteur de *la Surprise*, mais l'âme de la symphonie chantait, c'était assez pour émouvoir ses interprètes et mettre sur leurs lèvres, après le dernier accord, le sourire de ceux qui ont vu ou senti des choses très lointaines et très douces.

Le soir, Antoinette écrivit à la première page de son bloc-notes:

"Les étrangers n'ont pas mis de trouble dans notre vie. C'est pour l'âme un inexprimable délassement que la bonne et saine musique; merci à eux qui nous l'ont apporté. L'un est d'une bonté touchante, l'autre m'intimide un peu.— J'aime la musique, mais j'espère qu'il fera beau temps demain".

.....

Il fit assez souvent beau temps, mais il plut quelquefois...

Béatrix s'était prise d'une belle ardeur pour ces concerts improvisés, et trouvant insuffisants les jours nuageux, elle organisa le quintette deux fois par semaine, après dîner. On déchiffrait beaucoup et l'on étudiait ensuite les partitions qui avaient réuni les suffrages de tous les exécutants. La musique classique cédait parfois le pas à la musique moderne. Saint-Saens, Massenet, Wagner passèrent tour à tour sous l'archet ou dans les doigts des hôtes du Cottage. Et puis, quand les bras retombaient fatigués et que les têtes s'inclinaient saturées d'harmonie, Béatrix s'enveloppait d'un long châle souple et l'on s'en allait, à petit spas, reconduire Antoinette.

Le chemin le plus long était le préféré, il était tard, on y voyait à peine, mais l'on sentait flotter une odeur de printemps, et l'on devinait que tout à l'entour était vert et fleuri.

De la Mare racontait parfois des histoires terrifiantes de spectres et de revenants, le frisson se faisait plus fort, et nul, ensuite, ne disait plus rien. Et quand après un dernier bonsoir Antoinette rentrait dans la maison grise et regagnait sa chambre, elle demeurait longtemps devant les feuilles légères de papier transparent, la plume entre les doigts et le regard au loin. Le vol d'un papillon passant devant sa lampe, le bruit d'un oiseau de nuit sur la fenêtre, un rien la ramenait ici-bas... Elle écrivait en hâte:

"Temps délicieux aujourd'hui, Montreil devient charmant. Nos bambins ont su leur catéhcisme. Bonne musique ce soir. Le printemps est joli cette année".

XXX

Le printemps s'écoulait très doux pour les habitants du Cottage et leurs hôtes. Une franche amitié s'était établie entre tous les membres du corps musical, comme disait en riant le bon de la Mare. Sa bienveillance, sa joyeuse humeur étaient toujours accueillies avec plaisir; pourtant on se ménageait parfois un peu d'intimité sans lui.

— Il est charmant, je vous l'accorde, déclarait Olivier, mais j'ai bien le droit de vouloir de temps en temps mes amis pour moi tout seul!

Et dans les longues causeries qui s'attardaient le soir sous les platanes, quelque chose de doux passait, comme des reflets d'âme, ou le frémissement de jeunes cœurs qui s'éveillent.

Béatrix se taisait volontiers, sa nature contemplative se plaisant au silence; un mot d'elle dit à propos dirigeait toujours la conversation. On parlait ainsi d'art, très peu; de musique, beaucoup; de littérature et, parfois, de morale et de philosophie. Olivier et Bernard, souvent de même avis, discutaient à l'occasion leurs opinions respectives avec éloquence, montrant ainsi leurs intelligences et leurs cœurs.

Antoinette, d'abord entraînée dans la causerie, finissait par se taire, se trouvant trop au-dessous de ces choses; mais chacun des mots qu'elle entendait se gravait en son esprit et s'y fixait à jamais par une ardente admiration.

Chose étrange! elle et le jeune artiste se parlaient à peine; pourtant on les devinait toujours de pensée semblable, exprimée dans un geste approbateur, dans un sourire ou dans un regard bien vite détourné. Elle comprenait comme lui la loi divine de bonté, comme lui elle voulait un idéal dans sa vie, idéal d'honneur, de tendresse et de paix, et en écoutant les grandes vérités se faire si douces dans le timbre de cette voix, elle se prenait à mépriser un peu le côté fragile qu'elle avait mis jusque-là à cet idéal: art, poésie, célébrité.

Bien souvent, sa nature enjouée prenait sa revanche, elle redevenait l'Antoinette d'autrefois.

— Je suis très inquiète, dit-elle d'un air drôlement sérieux pendant la demi-heure de repos que se donnait le quintette à l'heure du thé. Je suis vraiment très inquiète, je crains que tante Virginie ne fasse une maladie.

— Mon Dieu! pourquoi cette crainte?

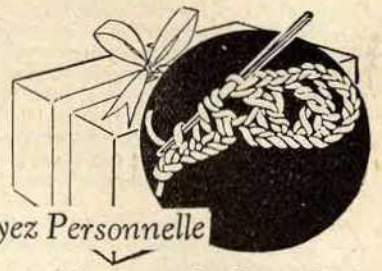
— Parce que Mme Morisson et sa fille sont parties mystérieusement en voyage mardi dernier, sans dire où elles allaient ni quand elles rentreraient. Ma tante se creuse la tête pour deviner ce que cela veut dire, elle n'en dort plus, ne boit ni ne mange. Vous pensez bien qu'un tel régime ne peut durer longtemps.

— Qu'est-ce que cela peut lui faire? demanda de la Mare intéressé.

— Oh! rien absolument, ce qui ne l'empêche pas d'en rêver dans ses rares minutes de sommeil. "Ce doit être un mariage pour la petite", me dit-elle quelquefois, cependant cela m'étonnerait un peu; Mme Morisson, femme intelligente et pratique, ne désire pas chercher ailleurs ce qu'elle a

TRICOTEZ

Votre Prochain Cadeau



Soyez Personnelle

Faites Preuves de Bon Goût

Soyez Econome !

Bords tricotés pour serviettes, taies d'oreillers, services de napperons, bérets, bonnets boudoir, mouchoirs. Vous pouvez tricoter vous-même ces jolis cadeaux et en le faisant, vous prouvez que non seulement vous êtes personnelle, que vous avez bon goût, mais aussi que vous êtes économe, car ces cadeaux coûtent peu, sauf les loisirs que vous consacrez à leur confection.

Ne manquez pas de vous servir de fil mercerisé Mercer-Crochet de J. & P. Coats. Il possède un lustre durable et se peut obtenir en jolies teintes pastel ainsi qu'écru, toile, noir et blanc... et, naturellement, les couleurs sont durables. En vente à tous les magasins.

Ne Manquez Pas de Vous Servir d'un Crochet d'Acier à Tricoter de Milward.

MERCER-CROCHET

J. & P. COATS S3F

FABRIQUE AU CANADA par les Fabricants du Coton en Bobines Coats et Clark

The Canadian Spool Cotton Co.
Dépt. B-15, Case postale 519, Montréal, P.Q.

Veuillez m'envoyer le feuillet gratuit où est illustré le patron du Béret en Filet Français Crocheté — J'inclus 10c. pour votre brochurette "New Imported Crochet Designs" (Nouveaux Dessins au Crochet Importés).

Nom .....

Adresse .....

Le Rêve d'Antoinette

sous la main. Elle a une idée, Mme Morris son, une fort bonne idée, quoique peut-être impraticable.

Antoinette s'arrêta.

— Et quelle est cette idée? interrogea Othon.

— A quoi bon vous redire les potins de l'endroit? répliqua Antoinette amusée par la curiosité du jeune homme, vous ne connaissez personne à Montreil, tout cela ne peut pas vous intéresser.

— Pardon. On trouve si peu de gens ayant des idées, que ceux qui, par hasard, en sont hantés m'intéressent comme des phénomènes.

— Merci pour notre intellect, dit Olivier.

— Les artistes et leurs familles sont hors de cause, cela va sans dire, fit vivement le jeune homme. Alors, l'idée de cette dame?

— Si vous y tenez tant que cela! L'idée de cette dame est de faire épouser à sa fille le notaire de l'endroit.

— Ce monsieur est-il bien?

— Comme tous les notaires, je suppose.

— Est-il riche?

— Très riche.

— Ce n'est pas une idée, cela, c'est un calcul.

— Je suis de votre avis. Pourtant ce calcul semble bon, car toutes les mères de filles à marier l'ont fait. Elles se l'arrachent paraît-il. Deux familles amies se sont brouillées à mort à son sujet, l'une reprochant à l'autre d'attirer l'oiseau dans son piège.

— On se l'arrache! je voudrais bien être ce notaire, gémit le pauvre Othon rappelé au souvenir de certaines petites déceptions matrimoniales.

— Oh! Monsieur, Dieu vous en garde!

— Pourquoi? Ce notaire est un homme heureux, bien tranquille, assis tout le jour dans un bureau frais en été, chaud en hiver, rarement dérangé, jouissant en paix de ses jolies rentes, fier de sa gloire de jeune homme à marier, content avec sa pipe, son chien, sa table bien servie...

— Pouah! exclama Antoinette, quelle horreur!

— Mon cher, vous dites des choses répugnantes, interrompit Olivier riant aux larmes. Regardez ma femme, elle en rougit pour vous, et le pauvre Valin est suffoqué d'indignation.

De fait, le doux visage de Béatrix s'était empourpré; par contre, le silencieux Bernard, très calme, tournait lentement sa cuiller dans sa tasse en souriant. A l'exclamation d'Olivier il releva la tête et regarda Toinon.

— Pourquoi ce cri de dégoût, mademoiselle? demanda-t-il.

Rarement, bien rarement, il s'adressait ainsi à la jeune fille, plus rarement encore il osait l'interroger sur ses propres actions. Elle fut étrangement troublée par cette question nette, articulée d'une voix lente et bien posée. Ses idées romanesques, ses préventions, ses préjugés se dressèrent devant elle dans leur puérilité et leur folie; elle eut honte d'avouer ses sottes chimères à cet artiste qui, pourtant, lui inspirait une confiance absolue, et, ne pouvant soutenir son regard droit et grave, elle détourna la tête.

Mais il insista.

— Pourquoi ce dédain?

Et elle, domptée, frémissant en son âme de toutes ses folles idées vaincues, dut lui répondre *toute* la vérité:

— Je ne sais pas!...

"...10 juin.— Comme je suis encore mauvaise! Comme l'opinion des autres m'est encore sensible! L'idée que quelqu'un puisse me mépriser me cause une douleur intolérable. Je ne puis rien écrire, je suis trop malheureuse, les larmes m'aveuglent... Thérèse, quand serai-je comme vous au-dessus de ces misères"!

XXXI

Le premier jour de juin se leva si beau, qu'Olivier, sacrifiant quelques heures de travail au désir de sa femme, décida une excursion sur la Vivette, dans la "flotte des Palverini".

Ils prirent Antoinette au passage, et tous trois se dirigèrent gaiement vers le Petit-Château.

— Mademoiselle Antoinette, dit le peintre, vous êtes toute pâle, je suis sûr que vous mourez de peur.

— De peur... pourquoi?

— Parce que les arbres mystérieux qui abritent mon *Djinn* cachent aussi peut-être des spectres ou des cauchemars!...

— Je comprends très bien ce que vous voulez dire, mais ce n'est pas de cette crainte que je mourrai, tranquillisez-vous. Même, faut-il vous l'avouer?... Je désire presque rencontrer ce cauchemar pour voir comment il est fait.

— Je croyais qu'il était chauve, rouge, épais, couvert de breloques!

— Probablement, mais je n'en suis pas sûre, je m'en fais peut-être une idée injuste.

— Voilà mon Antoinette qui devient raisonnable, dit affectueusement Béatrix, en voulant compter avec son jugement plutôt qu'avec sa trop prime-sautière imagination.

— Vous devenez même si raisonnable, continua Olivier, que vous n'aimez plus les artistes.

— Comment cela?

— Vous dédaignez mon ami Valin, ou vous l'avez pris en grippe, vous ne le regardez pas, vous lui parlez à peine, comme si vous ne pouviez le supporter, n'est-ce pas, Béatrix?

La jeune femme eut un sourire étrange.

— Ce ne sont point tes affaires, mon ami laisse Toinon en paix.

Pauvre Antoinette! pouvait-elle leur dire combien une première méprise avait rendu son âme peureuse et défiante. Elle craignait maintenant à l'extrême son imagination; et trouver Bernard si sympathique dans ses idées, son jugement, son regard, même dans le son de sa voix, lui causait une terreur folle.

La première fois que cette sympathie s'était révélée, oh! presque tout de suite, elle avait juré de n'être plus la dupe de ses chimères, et s'était promis de ne pas l'aimer. Elle oubliait son idée fixe, nettement exprimée, de n'épouser qu'un artiste: tout calcul, toute combinaison d'avenir disparaissait dans le trouble que lui causait la présence du jeune homme, et dont elle ne voulait pas convenir. Elle ne cherchait pas à comprendre l'ardente sympathie qu'elle devinait en Bernard, et qu'elle sentait à travers sa froideur, l'attraction invincible qu'exerçait sur elle ce sentiment si bien caché en lui que personne autre n'eût pu le soupçonner; et si parfois elle se recueillait un instant pour écouter battre son cœur, elle repoussait bien loin ces "délires d'imagination" et se traitait de pauvre folle.

Elle croyait conjurer tout péril et prévenir toute déception en étant avec lui d'une froideur extrême, lui parlant peu pour n'y pas penser ensuite et ne pas se faire "des idées".

Tout en devisant, ils arrivèrent à la porte du parc dont Olivier avait la clé; ils entrèrent.

Ils s'engagèrent, charmés, sous la voûte odorante que formaient des rameaux enlacés d'acacias; leurs pieds s'enfonçaient dans un tapis moelleux d'herbe verte: du lierre et des liserons rampaient ou s'accrochaient aux troncs d'arbres; devant eux, l'allée s'allongeait pour s'épanouir en un éblouissement: la rivière dont le remous semblait charrier mille soleils, parmi les roseaux et les nénuphars.

C'était vraiment un jour de fête. Une langueur délicieuse envahissait l'âme d'Antoinette, une paix immense et douce. Il lui sembla soudain que rien au monde ne pouvait être plus profondément compris par elle-même que cette nature, ce calme, cette ombre parfumée, et que tout ce qu'elle voudrait tenter pour s'en détourner serait une méprise, peut-être même une faute...

— Bonjour, mes amis, criait joyeusement Olivier.

Dans l'ogive lumineuse où s'enchâssait l'horizon, deux silhouettes ressortaient en sombre, Bernard et l'aimable Othon venaient à leur rencontre, le sourire de l'un s'épanouissant sur des dents très blanches, celui de l'autre semblant s'ouvrir sur quelque coin d'âme où dormait un secret.

— Nous venons de voir le *Djinn*, c'est un modèle de patience, criait à tue-tête le brave Othon.

— Hein? fit Olivier.

— Oui, il vous attend sans broncher, depuis un mois qu'il gît ici, abandonné, le pauvre! Il aurait pu se venger à sa façon; mais non, il est intact et superbe, ne prend pas l'eau et semble tout disposé à promener César et sa fortune. Voyez plutôt!

Après de vigoureux shake-hands, il entraînait les arrivants vers l'anse verdoyante, où, sous les longues branches traînantes des saules, le joli bateau cachait sa coque blanche arrondie et les lettres dorées de son nom. Après bien des lenteurs, bien des paroles inutiles et joyeuses, on s'embarqua. Olivier et Othon tenaient les rames, M. Valin était au gouvernail, ces dames à l'avant. Dans le bruit soyeux de l'eau frôlée en cadence, la flotte des Palverini remonta le cours de la Vivette.

Ce jour de printemps passa comme un rêve: les longues haltes dans les prés, la cueillette des nénuphars et des myosotis, le goûter sur l'herbe auprès d'un églantier en fleurs, tout semblait trop doux, trop joli pour être la réalité.

On prit à regret le chemin du retour, il était tard; dans les prairies, les cloches des troupeaux s'éloignaient..., à la joie de tout le jour succédait une adorable mélancolie; sur le *Djinn* on ne parlait pas.

Béatrix avait voulu prendre le gouvernail; Bernard s'était assis auprès d'Antoinette: il la dépassait de toute la tête.

Elle fit un mouvement, son bouquet de myosotis tomba; il se pencha pour le ramasser; sous l'ombre du chapeau tout ennuagé de mousseline leurs regards se rencontrèrent et, pour la première fois, ne se détournèrent pas.

C'était presque la nuit quand ils débarquèrent. Le parfum capiteux de l'allée s'exagérait dans l'ombre; des pétales tombés sur l'herbe y faisaient des taches blanches; on entendait dans les buissons des frôlements d'ailes et de feuilles froissées.

— De la Mare, donnez-moi un coup de main! disait la voix d'Olivier sous les saules.

Le bon garçon s'empressa, Béatrix resta avec eux.

Bernard et Antoinette, qui n'avaient rien entendu continuèrent à marcher, lentement, vers le fouillis de verdure où nichaient des merles et des fauvettes, où s'épanouissaient des lilas, des églantines et des cytises dans la lueur vague et molle d'un radieux crépuscule.

— Ce parc est ravissant, murmura la jeune fille.

— Vraiment, le pensez-vous?

— C'est un délice, et vous devez être bien heureux d'y vivre.

— Heureux!... Mademoiselle, si nous vivons, les yeux fixés en haut, si nous attendons tout de Celui qui peut tout, si nous voulons ce qu'Il veut, et (sa voix trembla légèrement) si nous gardons au cœur une espérance, nous pouvons toujours être heureux, ici ou là. Qu'importe? pour celui qui aime et qui croit, le bonheur est partout.

Malgré cette affirmation, un peu de tristesse fléchissait dans les mots nettement dits. Antoinette eut le cœur serré... et sans rien trouver à répondre, elle continua à marcher lentement auprès de lui, ne voyant, ne sentant, ne comprenant plus rien.

"11 juin.— Les myosotis ont, ce printemps, un azur merveilleux. J'en ai rapporté de ma promenade, un gros bouquet que j'ai mis là, sur ma table, tout près de moi; j'aime ces jolies fleurs...

"M. Valin a de bien beaux yeux...

"Il m'a confié ce soir qu'il est heureux. Chez certaines âmes très nobles, le bonheur est parfois une vertu, la plus difficile de toutes, que l'on acquiert à force d'énergie et de soumission au Maître suprême. J'ai cru deviner cette résignation victorieuse dans les mots qu'il m'a dits... Aurait-il un chagrin, refoulé par sa volonté? Peut-être une peine d'amour!

"Quelle est cette espérance qui, partout lui donne le bonheur?

"Je suis triste ce soir".

XXXII

— Béatrix, M. Valin est-il marié?

La jeune marquise sursaute à cette question.

— Quelle idée? non? mais quelle idée, Antoinette!

— Serait-ce donc si extraordinaire?

— Certes non! Il pourrait être marié, mais vous savez bien qu'il ne l'est pas.

Antoinette rougit.

Elle avait eu tant de peine à faire franchir au nom de Bernard le rempart de ses lèvres! Depuis deux jours, vingt fois par heure elle ouvrait la bouche pour faire la même question, et toujours le courage lui avait manqué. Aujourd'hui, fermant les yeux, et parlant très vite, elle avait formulé sa pensée obsédante... La surprise de Béatrix augmentait son malaise.

— Comment saurais-je ces choses, chère amie? M. Valin ne me fait pas ses confidences.

— Ah çà! Toinon, est-ce donc un secret que d'avoir une femme, et faut-il tant de mystère pour en parler?

— Un secret? non certes, mais on n'est pas obligé de tout dire aux étrangers...

Elle pensait en même temps à certain artiste de sa connaissance que, pendant une semaine, elle avait vu chaque jour sans se douter qu'il fût marié. Aussitôt elle eut conscience d'avoir dit à Béatrix une énormité.

A la rigueur, on peut vivre près d'un étranger quelques heures par jour, toute une semaine, sans rien apprendre de sa vie; mais un mois?... C'est invraisemblable. Et puis, là-bas, dans la forêt, ils étaient seuls, inconnus l'un à l'autre, sans aucune raison pour rien dire d'eux-mêmes ou de leur famille, tandis qu'ici, au Cottage, les Palverini, étant amis de Bernard, l'auraient été inévitablement de sa femme et en auraient souvent parlé.

Pauvre Toinon! l'absurdité de sa question lui faisait monter le rouge au visage. Que devait penser Béatrix? Mais Béatrix ne semblait pas le moins du monde étonnée.

— Vous avez raison, disait-elle, on n'est pas obligé de tout dire...

Elle se tut. Et Antoinette désirait tant savoir autre chose! Elle avait eu tant de peine à mettre la conversation sur ce sujet troublant!

D'une voix mal assurée, et les lèvres tremblantes, elle continua:

— C'est du reste ce qu'il fait.

— Vraiment! (La jeune femme sourit). Que voudriez-vous donc savoir de lui?

— Ah! rien! cela m'est égal, vous comprenez... mais... c'est un monsieur très maître de lui-même, qui ne montre de ses impressions que ce qu'il en veut bien montrer, et sait admirablement garder pour lui tout le reste.

Pourquoi, mais pourquoi était-elle si troublée? Que lui faisait tout cela?

Béatrix continuait à sourire.

— Ma chérie, vous êtes étonnante, dit-elle. Je ne vois rien en lui de si compliqué. Que savons-nous de ses impressions? et qu'en devinez-vous d'inexprimé?

— Je ne puis guère le dire, car je vous le répète, cela m'est indifférent...

— Dites toujours.

— Par exemple, je crois qu'il peut parfaitement être joyeux avec un chagrin dans l'âme.

— Oh! oh! vous pouvez avoir raison.

— N'est-ce pas? Ne lui trouvez-vous pas parfois l'air d'un résigné?

Comme Béatrix ne répondait pas, Antoinette continua, le cœur palpitant à lui faire mal.

— Il a peut-être des chagrins d'amour...

— Peut-être.

La marquise articula ce mot lentement, presque solennellement.

— Peut-être... dit-elle une seconde fois. Je crois que vous avez bien jugé. Vous êtes perspicace, Toinon.

Elle appuyait sur chaque mot, comme pour y mettre une intention voulue. Intéressée sans doute par les arabesques de sa tapisserie, elle ne vit pas la pâleur d'Antoinette que les paroles de son amie avaient bouleversée.

Après quelques réflexions banales sur le temps, sous un prétexte futile la jeune fille se retira.

Le soir, elle n'écrivit rien sur son block-notes, car, incapable de penser, elle ne voyait plus dans le chaos de son esprit. Etait-ce la joie ou la douleur qui l'engourdissait ainsi?... Par moments, elle ressentait une douceur extrême, quelque chose d'imprévu, de nouveau et d'immense qui la transportait en plein rêve enchanté... puis une souffrance aiguë, inexplicable, cassait les ailes de ce rêve, et son cœur, à chaque battement, se tordait d'angoisse. Peu à peu l'apaisement se fit, et dans la lueur confuse de son esprit encore troublé elle vit pourquoi elle souffrait ainsi.

"Il a une peine, je m'en doutais bien, une peine d'amour!... Qui donc pourrait être indifférent à cela?"

A genoux devant le crucifix, elle pria pour *lui*, de toute son âme.

— "Mon Dieu, mon Dieu! ayez pitié de lui, faites qu'il soit heureux; il est si digne de tout le bonheur qu'il peut rêver!"

Insensiblement détournée de sa prière, elle laissa ses pensées s'en aller au loin parmi l'enchantement de ce rêve de bonheur.

Que voulait-il pour être heureux? Un foyer paisible, quelques bons amis éprouvés et fidèles, une noble cause à protéger ou à défendre... et surtout épouser celle qu'il aimait, celle par laquelle il souffrait aujourd'hui sans se plaindre. Un éblouissement passa devant les yeux d'Antoinette la même angoisse affolante lui tordit le cœur:

Le Rêve d'Antoinette

"Il aime! et celle qu'il aime est assez insensée pour le faire souffrir!..."

Elle voyait alors avec une lucidité singulière et dans ses plus intimes replis l'âme de l'étranger, sa noblesse, sa bonté, son exquise modestie, et elle s'indignait contre l'ingrate incapable d'apprécier un tel trésor.

"Mais qu'ai-je donc, se dit-elle enfin, et que peut me faire toute cette histoire"?

Son trouble, un moment apaisé, l'envahit de plus belle; une fois encore elle s'adressa à Celui qui sait tout. Sa tête enfouie dans ses mains, elle eut avec lui un entretien suprême.

Quand elle se releva, ses paupières étaient rougies de larmes, mais une paix profonde souriait dans ses yeux.

— Mon Dieu, murmurait-elle, vous savez que je ne le voulais pas, je le craignais, j'ai tout fait pour que ce ne soit pas ainsi... Mon Dieu, vous savez que je ne suis pas coupable! Si je me trompe cette fois encore, éclairez votre pauvre petite Toinon qui vous aime, guidez-la, montrez-lui sa route".

Puis, le front illuminé de cette douceur extrême qui d'abord l'engourdissait de joie, cette douceur nouvelle, imprévue et immense, elle conclut, les yeux fixés au crucifix:

— Mais je ne me trompe pas, vous le savez bien, mon Dieu!

XXXIII

MM. Vaudrecourt et de la Mare quittèrent Montreil dans la première quinzaine de juin. On regretta le bon garçon joyeux et insouciant et son inépuisable complaisance; on regretta sa basse encombrante qui tenait dans l'étroit salon une place exagérée; on regretta son cor de chasse, sa flûte et son triangle, et pourtant quand tout cela fut parti, les "survivants", comme disait Olivier, éprouvèrent un sentiment inavoué de bien-être intime, la satisfaction de se trouver enfin *entre soi*.

On fit moins de musique, le bon Othon n'étant plus là pour toutes les corvées. Et puis, ces dames étaient fort occupées par l'approche de la première co mmunion. Antoinette apportait à l'œuvre de catéchisation un dévouement admirable, ayant pour chaque enfant des attentions particulières et touchantes, si bien que tous ces petits l'adoraient. Quand elle en rencontrait un dans la rue, il accourait vers elle pour lui dire bonjour et lui confier qu'il n'avait pas désobéi à maman ni mal répondu à grand'mère. Elle récompensait le bambin d'un sourire ou d'une caresse et se hâtait pour remplir toute sa tâche; elle avait tant de choses à faire! Des robes blanches à coudre, une leçon à expliquer, une autre à préparer pour le lendemain, et puis ses petites protégées à garder!

C'étaient deux enfants très pauvres dont les petites âmes négligées ne demandaient qu'à s'épanouir au doux soleil de la tendresse et de la foi. Elles trouvaient au Cottage, et surtout près d'Antoinette, que son amie voulait au premier rang dans l'œuvre de bonté, cette lumière et cette chaleur, et leurs bons petits cœurs reconnaissants la payaient de sa sollicitude avec usure par l'éclosion de charmantes vertus.

Olivier avait manifesté le désir de les voir, même il sollicitait de temps à autre l'honneur d'être admis au catéchisme, et faisait la joie de tous les bambins d'abord par ses poches gonflées qu'on devinait pleines de bonnes choses, et puis par la manière ingénieuse dont il interrogeait les petits élèves et expliquait la leçon.

— Quelle couleur préfères-tu? demanda-t-il un jour à une fillette souriante et mutine.

— Le bleu, monsieur le marquis.

— Bleu clair ou foncé?

— Clair, monsieur le marquis, très clair.

— Bon, alors tu es contente quand on te donne des rubans et d'autres objets de cette nuance.

— Oui, monsieur.

— Et si toi-même tu as quelque chose à donner, il te semble que ton présent sera plus agréable s'il est bleu clair, garni ou enveloppé de bleu clair, j'en suis sûr.

— C'est vrai, monsieur le marquis.

— Tu veux faire plaisir au bon Jésus, n'est-ce pas?

— Oh! oui, bien sûr! répondit la petite avec ferveur.

— Alors, donne-lui des rubans bleu pâle.

Les enfants se regardèrent étonnés.

Olivier sourit.

— Es-tu douce? interrogea-t-il à brûle-pourpoint.

Lucie confuse baissa la tête, mais encouragée par la voix bienveillante de l'artiste, elle osa le regarder en face.

— Non, monsieur le marquis, dit-elle.

— Je m'en doutais. Eh! bien, il faut le devenir si tu veux avoir l'âme bleu pâle, et pour donner des rubans de cette nuance au bon Jésus, il faut faire d'ici demain autant d'actes de douceur que tu voudras offrir de rubans. Vous riez, continua-t-il en s'adressant à tous les catéchumènes, et pourtant, je dis vrai, chaque vertu a sa couleur. La pureté est blanche, l'amabilité est rose, la douceur est bleu pâle, la franchise bleu ardent, la modestie mauve, le dévouement orangé, la bonté dorée ou plutôt d'or fin et brillant... etc. Or, Jésus aime beaucoup les rubans, je vous propose de lui en offrir pour demain une corbeille pleine; chacun les donnera de sa couleur préférée; vous m'en apporterez la liste au catéchisme.

Les enfants s'en allèrent, très amusés par cette façon nouvelle de pratiquer la vertu. Tout le soir ils virent rose, bleu ou doré, et le lendemain chacun apporta sa liste sincère de petits actes de vertu.

Béatrix et Antoinette racontaient en riant les "inventions" d'Olivier à Bernard Valin. Celui-ci écoutait tout avec plaisir demandait ce que faisaient les enfants, semblait s'intéresser énormément à l'œuvre dévouée des deux jeunes femmes, mais ne demandait jamais à voir les protégées d'Antoinette, et loin de réclamer comme son ami la faveur de venir au catéchisme, paraissait fuir avec soin toutes les occasions de la rencontrer.

— Ce n'est pas gentil, pensait la jeune fille.

Et elle voyait là une preuve d'indifférence profonde pour elle, de la part de l'artiste. Cette preuve était sa grande force contre la douceur de certains regards attendris qu'elle croyait surprendre lorsqu'il la voyait, le soir, entourée du nuage de mousseline blanche où elle taillait les robes vaporeuses que mettraient les *petites* le jour de la première communion... ou quand il écoutait vibrer son âme aux mots de devoir et de charité qu'elle prononçait parfois, timidement, tout effarouchée de le sentir là. Ces regards attendris se faisaient plus longs et plus fréquents depuis qu'elle-même avait dans ses yeux, dans son sourire, dans ses moindres gestes, quelque chose de recueilli et de rayonnant qui l'idéalisait et la transformait au point de la rendre méconnaissable.

— Comme Antoinette embellit! disait Olivier. Elle est tout simplement exquise.

Et, avec Béatrix, il souriait, du sourire mystérieux qui maintenant leur venait aux lèvres au seul nom de leur amie.

Embellissait-elle vraiment? En tout cas, elle ne s'en souciait guère, et redoublait de tendresse pour Eugénie et Suzanne, afin de remplacer l'affection qu'*on* ne voulait pas leur donner; et qui leur était bien due, pensait-elle un peu dépitée.

Un jour elle les vit arriver toutes joyeuses tenant chacune un gros paquet à la main.

— Mademoiselle Antoinette, voyez comme on nous gâte, s'écrièrent-elles, ce sont de jolies étoffes pour nous faire de belles robes pour le lendemain de la première communion.

Et elles montraient en riant deux pièces de lainage l'un bleu, l'autre grenat, à petites fleurettes blanches.

— C'est magnifique! Qui vous a donné cela?

— M. Marelle.

— M. Marelle? quel M. Marelle?

— Le notaire... Il est bien bon.

Antoinette fronça le sourcil:

— Vous le connaissez?

— Oh! oui, mademoiselle, il vient souvent chez nous et nous apporte toujours quelque chose: de la viande, des fruits, des habits pour papa. Hier il a donné cela que nous désirions tant en nous demandant de prier pour lui et pour quelqu'un.

— Il ne vous a pas dit qui? interrogea Antoinette, rougissant de sa curiosité.

— Non, il ne l'a pas dit.

— Oh! c'est mystérieux, pensa Antoinette. Aurait-il lui aussi un amour au cœur?... Un notaire amoureux! c'est gentil. Après tout, il n'a pas eu l'intention de me faire du mal, ce garçon; s'il aime quelqu'un, je souhaite qu'il l'épouse! Quand il sera marié, tante Virginie sera plus calme, elle se résignera sans doute à la rareté de ses visites, car il n'y a pas à dire, il ne vient plus la voir et elle ne s'en console pas!... Oui, mes chéries, dit-elle aux petites filles, nous allons vous tailler vos robes tout de suite, je vous promets qu'elles seront prêtes, soyez tranquilles.

Le soir même, au Cottage, Antoinette se mettait à l'œuvre.

— Regardez comme "mes petites" seront gentilles, dit-elle en déployant les rouleaux d'étoffe. C'est un cadeau qu'on leur a fait, vous ne devineriez jamais qui.

— Aussi ne chercherons-nous pas, dit Olivier. Le nom?

— M. Marelle, vous savez, votre propriétaire, ajouta-t-elle en regardant Bernard.

— Ah!

Faisant un violent effort sur elle-même, pour accomplir œuvre de justice, et peut-être aussi... peut-être... pour se réhabiliter dans une opinion précieuse, elle continua:

— C'est très gentil à lui, n'est-ce pas? Du reste, il est très bon, ce "notaire", paraît-il.

Dans ces mots "ce notaire" quelque chose passait qu'elle n'aurait pas voulu y mettre.

— Suzanne et Eugénie l'aiment beaucoup, il fait du bien à leur famille; son tact et sa générosité...

Olivier l'interrompit en riant.

— Mademoiselle, c'est une apologie complète; je commence à croire que l'air de Montreil vous gagne: vous nous avez dit un jour que, ici, on s'arrache ce monsieur... C'est fait, vous êtes sur les rangs.

— Moi? Jamais de la vie!

Toutes les idées enfuies revenaient dans cette exclamation, puis, honteuse de sa vivacité, elle reprit:

— D'abord, je ne suis pas une jeune fille à marier, moi, je ne me marierai jamais.

— On ne doit pas dire: "Fontaine...", murmura Béatrix en souriant.

— Est-il très indiscret de vous demander pourquoi? interrogea Palverini.

— Oui, très indiscret, répondit Antoinette, s'efforçant vainement de donner à sa voix un ton de plaisanterie.

Bernard s'était levé et, près de la fenêtre, regardait avec attention la marche affolée d'une coccinelle égarée sur le rebord intérieur de la croisée. Le pauvre insecte lui faisant peine à voir, il prit dans sa poche un morceau de papier, y fit monter la bestiole et, avec mille précautions, laissa glisser le tout en dehors sur les rosiers odorants qui tapissaient le mur au-dessous de la fenêtre.

Dans la chambre bien éclairée on ne pouvait voir son visage, mais Antoinette remarqua cette pitié pour un très petit et, le cœur serré d'émotion, pensa:

— Comme il est bon!

XXXIV

— C'est vous, Toinon? Bonjour, bonjour.

Mlle d'Aipeuille qui, au même moment, ouvrait la grille du Cottage, s'arrêta et levant la tête vit au balcon son amie, charmante dans un long peignoir blanc.

— Comme vous êtes matinale, disait Béatrix, ou plutôt comme je suis paresseuse! Voyez, je ne suis pas encore prête à descendre.

— Savez-vous, Béatrix, que vous et votre balcon formez un tableau délicieux par cette matinée de juin lumineuse et jolie. Tenez, comme cela, ne bougez pas: avec votre robe blanche, vos cheveux qui scintillent, votre main sur la rampe de bois, et ces guirlandes qui montent, descendent, moutonnent, sans que l'on sache comment ni pourquoi, on dirait Juliette, dona Sol, ou Roxane...

— Ces héroïnes ne se ressemblent pourtant pas! C'est miracle que de leur ressembler à toutes trois en même temps.

— C'est ainsi, cependant... Je vous assure que ce balcon serait le décor à souhait pour faire jouer Cyrano. J'ai toujours eu pour le pauvre Cyrano une immense compassion. Ne trouvez-vous pas que Roxane était une sotte de ne point discerner le véritable amour de l'autre, et de s'attacher autant aux vulgaires et fragiles avantages de la beauté?

— Sommes-nous bien sûres qu'à la place de Roxane nous n'eussions point agi comme elle? dit lentement la marquise.

— Oh! Béatrix.

— Il faudrait vivre les événements pour pouvoir les juger. Que celui de nous qui ne s'est jamais trompé lui jette la première pierre.

— Chère amie, votre indulgence est sans limite, mais je ne suis pas de votre avis. Ainsi, moi, je saurais bien apprécier le bonheur d'un tel amour, et je ne passerais pas à côté sans le voir.

— Roxane l'a vu, reprit Béatrix de la même voix lente, mais trop tard. Heureux ceux que la grâce éclaire à temps et qui ne rejettent pas sa lumière. Souvenez-vous de ces paroles, mon amie. Mais nous nous faisons attendre mutuellement, ajouta-t-elle en reprenant son ton enjoué. Pardonnez-moi comme je vous pardonne. Entrez prendre un livre dans le salon ou, si vous préférez, promenez-vous dans le jardin: vous verrez si notre rose France est épanouie.

Béatrix rentra dans sa chambre et Antoinette courut au massif de rosiers.

Sous la fenêtre du salon, les roses déployaient leur magie; bengales, bouquets de mariée, gloires, baronnes, tout un armorial, toute la gamme des jaunes, des roses, des blancs, embaumaient. Une France donnait les plus belles promesses et intéressait fort Antoinette à chacune de ses visites au parterre. Elle eut un cri de joie en y arrivant ce matin-là. La rose était superbe, exubérante de vie et de fraîcheur, comme une jeune reine au milieu de ses sujets inclinés à ses pieds.

Son regard enchanté parcourait la mousse soyeuse et nacrée des pétales odorants... Sous la fenêtre, contre le mur, une chose vulgaire et laide retint ce regard que les corolles merveilleuses avaient laissé passer: c'était un vulgaire morceau de papier grisaille suspendu aux épines d'une branche... et ce simple chiffon mit un sourire aux yeux pensifs de Toinon. Elle revoyait une petite bête à bon Dieu courant affolée, une main nerveuse et brune suspendue au-dessus d'elle, et tous les détails du sauvetage, l'incompréhension de l'insecte, la ruse de Bernard qui, retirant cette main effrayante, n'avait laissé que l'instrument de salut... et cette douceur du geste pour mettre dehors, parmi les herbes et les fleurs, la coccinelle sans lui faire de mal.

Toute cette scène de la veille vivait encore en sa pensée... Mue par un sentiment irraisonné, Antoinette marcha entre les rosiers jusqu'au chiffon grisaille dont le tremblement l'attirait.

— La coccinelle n'y est plus, murmura-t-elle.

Elle rit aussitôt de sa sottise et de son trouble étrange qui lui soufflait de telles idées, mais tout de suite le rire s'arrêta, tandis que ses yeux dilatés regardaient frissonner la branche souple où le morceau de papier honteux, semblait-il, se cachait à demi. C'était une enveloppe de lettre un peu déchirée, mais dont l'adresse demeurait intacte: "Monsieur Roger Marelle, notaire à Montreil."

Un problème se posait dans l'esprit d'Antoinette. Comment cette enveloppe a-t-elle été en la possession de Bernard? Le maître du Petit-Château et son locataire sont-ils devenus si bons amis que les lettres de l'un soient dans la poche de l'autre? Mais non, une chose était plus probable, Bernard avait trouvé cette enveloppe vide chez lui, dans le parc, et l'avait ramassée pour y mettre une fleur, un trèfle à quatre feuilles, une pierre intéressante, ou peut-être pour aider quelque insecte à sortir d'un mauvais pas. Malgré cette réponse satisfaisante, le point d'interrogation demeurait encore debout, et ce fut d'un air absent qu'elle accueillit Béatrix qui venait à elle les mains tendues, dans l'irradiation enchanteresse de ce merveilleux jour d'été.

L'examen de catéchisme eut lieu le lendemain matin dans l'église de Montreil.

Dès dix heures moins un quart Antoinette était arrivée; Béatrix et Olivier vinrent ensuite, tous trois voulant donner à leurs petits protégés cette marque d'intérêt, et peut-être aussi, désirant voir si leurs leçons avaient réellement été profitables.

Les enfants arrivaient deux ou trois ensemble. Chaque fois que la porte s'ouvrait, Antoinette tournait la tête, et ensuite, confuse de cette faiblesse, un peu dépitée aussi, reprenait son rosaire et disait avec ferveur les *Ave Maria*. C'est que, la veille, M. Valin avait promis de venir...

Il avait posé tant de questions sur l'organisation de cet examen, sur le nombre et la qualité des examinateurs, sur les chances de succès de chaque aspirant, qu'Olivier impatienté finit par lui dire:

— Mon cher, si cela vous intéresse autant, il est bien plus simple d'aller vous-même voir comment cela se passe; c'est à dix heures, entrée libre.

— Non, vraiment, je ne puis.

— Si, si, vous pouvez, reprit Béatrix; je vous assure que vous pouvez.

Le Rêve d'Antoinette

Antoinette se rappelait la manière dont elle avait accentué ces deux derniers mots.

— Ne serai-je pas indiscret?

— Pas le moins du moins du monde. Avouez que vous en mourez d'envie.

— Cela m'intéresserait certainement beaucoup.

Et c'est pourquoi, ce jour-là, Antoinette avait tant de peine à ne point se distraire de sa prière. Elle s'inquiétait un peu de trouver si délicieuse la perspective de le voir là, occupé des mêmes choses qu'elle, amené enfin à ce catéchisme où, il lui fallait bien se l'avouer maintenant, elle avait si ardemment désiré qu'il vint! Elle s'en inquiétait, et serrant avec plus de force les grains de nacre, prononçait avec ferveur:

Ora pro nobis, peccatoribus...

Dix heures moins deux. Cette fois, c'est lui. Elle n'a pas tourné la tête, mais elle l'entend, le devine. le sent là, tout près. Oui, c'est bien lui! Distraite encore, elle lève les yeux et le regarde venir, sérieux et grave, par la nef gauche de l'église. Pour arriver jusqu'aux places des Palverini, il doit passer devant le groupe des enfants... La jeune fille surprise voit alors tous ces petits lui sourire, le saluer gentiment, comme une vieille connaissance.

— C'est drôle! pense Antoinette... Il les a donc déjà vus?

Tout occupée de cet incident, elle suivit mal les phases de l'examen; mais elle recouvra pour quelques minutes sa présence d'esprit pendant l'épreuve de Suzanne et d'Eugénie, qui du reste s'en tirèrent fort bien, à la plus grande gloire de leur protectrice.

— Mes félicitations, mademoiselle, dit Bernard à la sortie de l'église.

Elle le regarda bien en face, sans répondre, mais très vite détourna les yeux, troublée jusqu'à l'âme par ce qu'elle devinait en lui d'émotion attendrie, et la question qu'elle voulait faire trembla un moment sur ses lèvres et demeura inexprimée... Après quelques remarques sur l'examen de catéchisme, la promesse d'aller au Cottage dans la soirée, le jeune homme s'éloigna. Tandis que Béatrix restait encore sur le perron de l'église, attendant ses petites élèves, Antoinette regardait la silhouette, la marche souple de l'artiste et s'accusait de le trouver tant à son goût. Au milieu de la place, il croisa un groupe de dames et salua. Vivement intéressée, elle découvrit sous un chapeau bleu le visage réjoui de la femme du docteur. Auprès d'elle marchaient, l'une guindée, l'autre bonne fille, les demoiselles Vadier.

— Laquelle salue-t-il? Puisqu'il les connaît, pourquoi n'en parle-t-il jamais?

Sans se douter de l'émoi qu'il laissait derrière lui, Bernard se hâtait.

Quelques pas plus loin, il rencontra un brave homme en bourgeron, ses outils sur l'épaule. L'ouvrier l'aborda et parla avec animation... Ce fut très court, Bernard dit quelques mots et continua son chemin.

Il allait prendre la rue Saint-Jean quand un gros monsieur essoufflé qui venait lui frappa familièrement sur l'épaule. Le jeune homme se retourna, sourit et prit la main qu'on lui tendait... Antoinette avait reconnu Me Benoît, notaire.

— "Pour le coup, c'est trop fort!" pensa-t-elle.

— Ma mignonne, à quoi songez-vous? Voici deux fois que je vous propose de rentrer.

Béatrix, prenant affectueusement le bras de son amie, cherchait à l'entraîner.

Antoinette avait une lueur étrange dans les yeux.

— Pardonnez-moi, je suis si distraite... Béatrix, dit-elle après un silence, M. Valin connaît-il beaucoup de monde à Montreil.

— Pourquoi cette question?... Il connaît, nous... et peut-être d'autres encore: quand on est dans une petite ville depuis quelque temps...

— Savez-vous s'il connaît Mme Morin?

— Quelle idée!

— Et les demoiselles Vadier? et M. Benoît?

— Pourquoi? mais pourquoi?

— Vous en a-t-il jamais parlé?

— Toinon, vous m'inquiétez.

Toinon ne poussa pas plus loin son interrogatoire; elle ne fit pas remarquer à Béatrix qu'aucune de ses questions n'avait reçu de réponse valable, mais elle vit fort bien l'embarras de son amie et la rougeur qui rendait plus charmant encore son doux et beau visage.

Le soir, elle sembla nerveuse, contre son habitude, avec dans ses paroles une ironie qu'on ne lui connaissait pas. Elle demanda à Bernard mille renseignements sur les dernières expositions d'art, les procédés modernes de peinture, et les artistes les plus connus des deux salons; elle s'impatienta parce qu'Olivier prenait la parole quand on ne l'en priait pas et s'empressait de répondre aux lieu et place de son ami; elle insista pour que le jeune homme montrât quelques-unes de ses œuvres artistiques et, voyant quelque chose de grave et d'attristé dans de beaux yeux dont plusieurs fois elle avait rêvé, se leva, se plaignit d'une migraine et demanda qu'on voulût bien la faire reconduire chez elle.

"30 juin.— Ne m'abandonnez pas, mon Dieu! Mon Dieu, ayez pitié de moi"!

XXXV

Des envolées de mousseline blanche, des lueurs mystiques de cierges, des parfums de fleurs et d'encens, les grandes portes s'ouvrent, la cérémonie est terminée. Sur les marches de l'église, des yeux d'anges extasiés sous leurs voiles, et gardant la pensée de la miraculeuse union.

Il est quatre heures, tout est fini, le soleil est plus doux, une joie flotte dans l'air, et presque tous, à petits pas, prennent le chemin du Cottage.

Antoinette et Béatrix se sont hâtées pour arriver les premières, pour accueillir à leur venue ceux que l'on fête aujourd'hui; amis et parents sont invités aussi: ne faut-il pas que tout le monde soit heureux? La salle à manger, la vérandah, le salon ont leurs portes grandes ouvertes; sous le balcon, parmi les branches folles des rosiers grimpants, un lunch est préparé, la maison entière a pris un air de fête. Bon gré mal gré, tout doit sourire.

Antoinette fait comme les autres, et son sourire garde quelque chose de vague et d'incertain tandis qu'arrivent, joyeuses et recueillies, ses chères petites protégées. Elle les embrasse longuement, mais elle doit être à tous, et remet à plus tard des confidences que l'on voudrait lui faire.

— Toinon, voulez-vous m'aider à offrir les gâteaux?

Les deux jeunes femmes s'empressent, les visiteurs sont nombreux.

— Ah! monsieur Valin! vous êtes venu, c'est gentil.

Et Antoinette, pourtant tout occupée d'autre chose, l'entend distinctement répondre à Béatrix.

— Oui, madame... à la grâce de Dieu!

Depuis le soir de l'examen, elle ne l'a pas revu: ces derniers jours ont été si surmenés! Et puis, elle se sent trop profondément troublée pour pouvoir rester de sang-froid un seul moment en face de lui!... Il est là, dans ce cadre de fête, elle sent *son* regard posé sur elle... elle voudrait le regarder aussi et ne peut pas!

Le lunch est terminé, les petits frères et les petites sœurs, tout bébés, finissent les derniers gâteaux. Olivier propose aux garçons de chanter un cantique qu'il leur a enseigné. Antoinette, dans un coin d'ombre, sous les volubilis de la vérandah, ose enfin lever les yeux. Elle voit autour d'elle les visages heureux des enfants, et ceux attendris des parents, elle voit le profil régulier de Béatrix, la main d'Olivier qui, soulevée en cadence, bat la mesure, et c'est tout: "Il n'y a plus personne! il n'est plus là!"

Un peu soulagée, tout assombrie aussi, elle s'aperçoit enfin du geste suppliant de la petite Eugénie qui la cherche et voudrait lui parler.

— Oh! mademoiselle, j'aimerais tant vous dire comme je suis heureuse!

— Chère mignonne! viens avec moi dans le jardin, nous serons mieux pour causer.

Toutes deux, elles sortent, si doucement que personne ne le voit. Elles vont dans le parterre de roses et de géraniums, et penchée sur cette joie, la jeune fille écoute la confidence d'une jolie âme toute pleine de la divinité.

De peur d'effaroucher le bonheur qui rôde par ici, elles marchent si légèrement qu'un oiseau perché au bout d'une branche ne les entend pas. Elles arrivent ainsi à l'allée de platanes où tant de fois, par de lumineux soirs de printemps, elle avait entrevu la douceur enchantée d'un rêve...

Toute pâle, Antoinette serre plus fort la main de l'enfant... Il est là... à la place même qui était devenue *la sienne*. Mais avant qu'elle pût lui parler ou s'enfuir, Eugénie s'était élancée, joyeuse, vers lui.

— Monsieur Marelle! disait-elle de sa voix chantante, monsieur Marelle, je vous ai vu tout à l'heure, et je n'ai pas pu vous dire merci pour le beau cierge... Nos robes sont faites, et très jolies, nous les mettrons demain.

Elle tendait son front à son cher bienfaiteur, pour qu'il y mît un baiser. Mais lui, tout occupé d'autre chose, n'écoutait pas, ne voyait rien qu'Antoinette appuyée au platane, et si pâle, avec ses yeux fermés, qu'il eut un moment l'horrible crainte de la voir mourir là devant lui.

L'enfant insistait.

— Ma petite Eugénie, va rejoindre ta sœur, il est déjà tard, on pourrait te chercher.

Sans rien dire, avec cette science du cœur et cette divination qu'ont les âmes très pures, l'enfant s'éloigna. Alors, il vint tout près du visage tant aimé, et d'une voix très basse, il parla.

— Vous savez tout, maintenant, je n'ai plus à vous dire ce secret si lourd que c'était un martyre pour moi de le supporter. Oh! comme vous devez me mépriser de vous avoir ainsi trompée! Mais pourquoi êtes-vous venue au travers de ma vie, pourquoi vous ai-je tant adorée?... Ils disaient que vous détestiez mon nom sans me connaître, et qu'en cachant ce pauvre nom que je rêvais de vous offrir, j'arriverais peut-être un jour à me faire aimer de vous... Et moi, trop désireux de voir se réaliser le rêve impossible... j'ai dit oui, et j'ai fait tout ce qu'ils ont voulu. J'ai bientôt compris toute ma folie en vous voyant si bonne, si angélique, si digne d'un meilleur que moi... Un jour, j'ai cru voir dans vos yeux ce que je voulais y lire... la joie fait mal... mais un mal enivrant. Dieu est bon d'avoir mis cette heure-là dans ma vie.

Il parlait d'une voix brève, saccadée, en hachant les phrases. Antoinette demeurait les yeux clos, appuyée contre le grand platane.

— Si vous me méprisez, continua-t-il, ayez au moins un peu de pitié, n'accusez que mon amour qui, toujours, quand je voulais parler, gardait mes lèvres closes. Je craignais tant de vous voir vous éloigner de moi... je craignais tant ce qui arrive aujourd'hui!...

Il se tut, épiant sur le cher visage la trace d'une ironie ou d'un dédain.

Elle ouvrit les yeux lentement, joignit les mains comme en extase, et dans un regard montrant toute son âme, dit avec ferveur:

— Oh! que c'est bon d'être aimée ainsi!

S'éloignant d'elle, il reprit d'un ton âpre et sourd:

— Vous n'avez donc pas compris? Vous n'avez donc pas entendu Eugénie tout à l'heure!...

A son tour elle s'approcha de lui, et d'une voix vibrante de tendresse:

— J'avais deviné, je savais tout, dit-elle.

Roger pâlit, le cœur gonflé d'espérance.

— Oh!... vous le saviez!...

— Oui, et j'ai cru mourir de honte; vous aviez si bien le droit de mépriser ma sottise, et si bien le droit de me garder rancune! Oh! dites encore que vous me pardonnez!

Des larmes tremblaient dans ces mots.

— Que je vous pardonne! s'écria-t-il éperdu, oh! chère, chère bien-aimée!...

Par le chemin encadré de géraniums et de roses, Béatrix venait. Dans l'ombre vaporeuse de l'allée, elle vit Roger, les yeux fous de bonheur, prendre la main d'Antoinette extasiée...

Alors, mettant dans un sourire toute sa joie et toute son âme, la jeune femme reprit à pas légers le chemin de la maison.

Autour d'elle, les roses s'effeuillaient; dans le vieux lilas défleuri, un oiseau en pépiant construisait son nid.

XXXVI

"5 juillet.— Thérèse chérie, je vous envoie mon block-notes: vous n'y lirez rien, mais je crois que votre amitié profonde y découvrira ce que je ne voulais pas écrire. Et vous aurez comme toujours raison, ma Thérèse, car je l'aime, je l'aime de toute mon âme.

"Mon amour est si grand qu'il me semble presque superflu de vous dire que, sous un pseudonyme d'artiste, il cachait le nom et la personnalité de Roger Marelle, le notaire détesté. Tout cela m'importe si peu, maintenant! C'est son âme que j'aime, son âme rencontrée, connue et si bien comprise par la mienne...

"J'ai beaucoup souffert, mon amie, quand j'ai deviné son cher nom: ne pouvais-je pas craindre qu'il méprisât ma folie? et, n'est-ce pas étrange? je préférais mille fois son estime sans amour à son amour sans estime.

"Dieu est bon; Roger m'a comprise mieux que je ne me comprends moi-même et, tout tremblant de son indignité, lui!... il m'a demandé de devenir sa femme. Ma mission bénie en ce monde, ma Thérèse, sera donc de lui faire oublier à force de tendresse tout ce que je lui ai fait souffrir, d'apporter la joie à son doux foyer, à ce nid délicieux qui, par un pressentiment peut-être, me semblait un coin du paradis.

"Tante Virginie exulte: elle savait bien que j'en arriverais là..., elle savait bien que je finirais par lui céder... Je la laisse dire, ne voulant pas gâter sa joie par une trop exacte et décevante remise au point.

"Merci à Dieu seul, qui envoya, dans Béatrix, un ange pour me montrer ma voie.

"Et malgré ses folles chimères, malgré tous ses rêves de gloire, dans un mois votre Toinon, mille fois heureuse, sera... femme de notaire".

FIN

La Petite Poste

ATTENTION...

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de:—

UNE INSERTION : 75c

On devra adresser:—

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent: — Mesdemoiselles:

SUSIE — (Corr. de 22 à 30 ans; but: échange d'idées). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

JEANNETTE — (Corr. de 22 à 30 ans; but: échange d'idées). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MUGUETTE — (Corr. dist. inst). C.P. 305, Richmond, P. Q.

LOUISETTE — (Corr. de 40 à 55 ans, célib. ou veufs, bonne pos.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Mme M. P. — Dist. et de très bonne éducation. (Corr. âgés, cultivés et honnêtes). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

FLEUR DU FOYER — (Corr. hon. célib. ou veuf de 30 à 40 ans, dist. bonne pos.). Poste restante 389, rue Delinelle, Montréal, P. Q.

MURIEL — Aime le printemps et désire corr. gais. C. P. 113, SaintSauveur, Québec.

MONIQUE LE BUIS — Brunette dist. inst. (Corr. également inst. et de très bonne éduc. de 35 à 40 ans; rep. ass) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

SOLANGE — Dist. élégante. (Corr. dist. inst. bonne pos. de 27 à 40 ans), 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

PAULINE DULAC — Inst. ser. (Corr. et corr'tes de bonne éduc. de 25 à 30 ans). C. P. 417, Rimouski, P. Q.

FLEUR D'AMOUR. — Gentille, dist. (Corr. dist. de 30 à 45 ans, veuf ou célib. bonne pos. stable; but sérieux). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MARIA DUPUIS — (Corr. inst. dist. sympathique, de 40 à 50 ans), 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MIMI PINSON — (Corr. ser. inst. dist. de 30 à 35 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

GISELE De BONCOEUR — (Corr. de 30 à 45 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

R. RANTE — (Corr. ser. célib. ou veuf sans enf. de 35 à 50 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

FLORE MARION — Demoiselle sage. (Corr. de 30 ans et plus; rep. ass. à tous). 1135, rue Marie-Anne, Montréal, P. Q.

ELIANE — (Corr. dist. de 25 ans et plus). 5233, rue Wellington, Verdun, P. Q.

Mlle AUDET — Brunette de 22 ans, gaie, inst. désire correspondants. 743, avenue de l'Epée, Montréal, P. Q.

ARLETTE DE RENANCOURT — (Corr. et corr'tes dist. de 25 à 35 ans; rep. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

SUZETTE DESPRES — Sténo. (Corr. inst. et sympathique de 25 à 30 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Mlle SUNKIST — Brunette dist. inst. (Corr. dist. bonne éduc. de 20 à 35 ans; rep. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. P.

MON REVE — (Corr. dist. inst. de 25 à 35 ans; rep. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent: — Messieurs:

A. PAPINEAU — (Corr. filles ou veuves. 40 ans et plus; but ser. seulement). 3105, Boulevard Westmount, Montréal, P. Q.

PAVOT D'ARGENT—Bonne pos. (Corr'tes de 18 à 23 ans; but: se distraire, rep. à toutes). Poste restante, Sainte-Marie de Beauce, P. Q.

CLAUDE BERNARD — Jeune homme finis. cours classique. (Corr'tes dist. de 17 à 21; rep. ass.) C. P. 73, Trois-Rivières P. Q.

De progrès en progrès

Quatre cent soixante-dix-huit millions de dollars d'augmentation, fin 1932, sur le total déjà très élevé des assurances en vigueur de 1929, voilà le tour de force réalisé par la Sun Life Assurance Company of Canada. Au dire d'économistes de renommée internationale, nous avons traversé, au cours des trois dernières années, la crise économique la plus grave que le monde ait connue depuis cent ans, la courbe des affaires ayant marqué une baisse quatre fois plus forte que celle de toutes les crises antérieures. Les statistiques nous apprennent que le mouvement général des affaires a subi un recul de 54 pour cent et que plus de 30 pour cent des travailleurs sont actuellement sans emploi.

La Sun Life of Canada, dont les activités couvrent toute la surface du globe, a dû lutter depuis trois ans, beaucoup plus que d'autres institutions financières du Canada, contre les difficultés économiques internationales. Malgré ces conditions adverses, la Sun Life a réussi, en tant que compagnie mondiale, à conserver son rang; elle a même augmenté dans des proportions considérables le montant de ses assurances en vigueur. Ses affaires ont autant d'importance pour le pays que le commerce d'exportation. Les résultats obtenus prouvent irréfutablement à ceux qui pourraient encore l'ignorer, que cette grande compagnie canadienne est solidement établie et continue de se développer. Depuis 1929, l'actif de la Compagnie s'est accru de plus de quarante-trois millions de dollars; il dépasse maintenant les six cent onze millions de dollars.

A l'occasion de son Assemblée annuelle, tenue à Montréal le 13 février, la Sun Life Assurance Company of Canada a rendu public son soixante-deuxième rapport annuel.

Monsieur T. B. MaCaulay, qui présidait, a parlé de la situation économique du monde. Il a dit que, tout bien considéré, il croit que les affaires ont enfin touché un fond solide sur lequel s'appuiera désormais l'activité économique pour revenir à la normale, et que la conférence économique internationale qui doit se réunir bientôt devrait contribuer largement à faire renaître la prospérité. Les crises antérieures à celle que nous traversons actuellement n'ont pas, en moyenne, duré plus de vingt mois. Or il y a exactement quarante mois, soit trois ans et quatre mois, que la crise actuelle bat son plein. Elle s'est caractérisée en particulier par une baisse graduelle et persistante des prix de tous les produits, celle des prix de gros ayant atteint environ 35 pour cent depuis 1929. Les bénéfices ont été par suite singulièrement diminués ou même réduits à rien dans tous les domaines de l'activité économique et il en est résulté une diminution générale du pouvoir d'achat des consommateurs.

Monsieur Arthur B. Wood, vice-président et directeur général de la Sun Life, a parlé des progrès réalisés par la Compagnie pendant cette période de marasme et donné un exposé clair et intéressant de l'état financier de 1932. Il a insisté sur le fait qu'au cours des trois années de crise que nous venons de traverser la Sun Life a continué d'aller de l'avant, malgré la contraction qu'ont subie les affaires dans le monde entier; en effet, pendant ces trois années, le nombre des assurés de la Compagnie a augmenté de plus de deux cent mille pour atteindre presque le million, le montant de l'assurance en vigueur a augmenté de près de cinq cents millions de dollars et celui de l'actif, de quarante-trois millions de dollars. M. Wood a appuyé sur la manière dont l'assurance-vie aide les individus à se tirer sans trop de difficulté de leurs embarras d'ordre financier et il a fait voir dans quelle mesure les assurés ont jusqu'ici tiré parti de leur assurance-vie.

L'assurance-vie, a dit M. Wood, a gagné la confiance du public et elle la conserve: c'est peut-être là l'actif le plus précieux de toutes les compagnies d'assurance-vie. La façon judicieuse dont elles ont conduit leurs affaires leur a valu cette confiance. A ce point de vue, la Sun Life est particulièrement favorisée, puisqu'elle possède la confiance d'une clientèle de tout près d'un million d'assurés; en effet, elle a, en 1932, vendu à d'anciens assurés une forte proportion de ses nouvelles polices et le nombre des annulations qu'elle a enregistrées a été inférieur à la moyenne générale.

Sun Life Assurance Company of Canada

CONSTITUÉE EN 1865 — SIÈGE SOCIAL - MONTRÉAL

L'ASSURANCE-VIE se tire avec honneur de l'épreuve à laquelle elle a été soumise depuis trois ans, par suite du ralentissement des affaires. Le public apprécie plus que jamais les services qu'elle lui rend pendant les périodes difficiles.

LA Sun Life of Canada a, au cours des trois dernières années—la période la plus critique, dit-on, que le monde ait jamais connue—poursuivi sa marche ascendante. Elle s'est rendue éminemment utile à ses nombreux assurés du monde entier.

DEPUIS 1929, le montant de ses assurances en vigueur a augmenté de 465 millions de dollars; celui de son actif, de 43 millions de dollars. La Sun Life compte maintenant près d'un million d'assurés.

RAPPORT *de* 1932

MONTANT D'ASSURANCE EN VIGUEUR au 31 décembre 1932 — Ce montant considérable, qui représente la fortune, en train de se constituer, de près d'un million d'assurés de la Sun Life, sera versé à ces assurés ou à leurs héritiers avant la fin du vingtième siècle. On ne saurait surestimer cet élément de stabilité économique et sociale.	$2,928,952,000
NOUVELLES ASSURANCES ÉMISES (première prime versée)	284,098,000
RECETTES DE L'EXERCICE	161,407,000
DÉBOURSÉS DE L'EXERCICE	148,026,000
EXCÉDENT DES RECETTES SUR LES DÉBOURSÉS	13,381,000
VERSEMENTS AUX ASSURÉS ET AUX BÉNÉFICIAIRES:	
En 1932	108,527,000
Depuis la fondation	702,712,000
ACTIF — Obligations—d'États, de municipalités, de compagnies de service public, etc.; actions privilégiées et actions ordinaires; prêts hypothécaires; immeubles; prêts sur polices de la Compagnie; espèces en banque, etc.	611,436,000
PASSIF — Près des neuf dixièmes de cette somme constituent le fonds de réserve des polices—le montant mis de côté pour garantir que tous les payements relatifs aux polices seront effectués à leur échéance.	597,241,000
CAPITAL VERSÉ ($2,000,000) et solde créditeur du compte des actionnaires	$3,416,000
RÉSERVE pour dépréciation des immeubles et des prêts hypothécaires	4,781,000
SURPLUS	5,998,000
	$14,195,000

L'actif a été évalué d'après les données fournies à toutes les compagnies par le Département fédéral des Assurances du Canada.

La méthode des primes uniformes nettes a servi de base au calcul des réserves des polices. Les réserves ainsi établies sont plus élevées que celles qu'exige la Loi fédérale des Assurances du Canada.

En 1932, la Compagnie a reçu des propositions d'assurance pour une somme moyenne de plus d'un million de dollars par jour ouvrable.

Elle a, pendant cette année, versé à ses assurés et aux bénéficiaires de ses polices plus de 360,000 dollars par jour ouvrable.

Le volume des encaissements de primes de renouvellement dépasse pour l'année tous les records antérieurs.

Le total des sommes versées par les assurés pour rembourser, totalement ou en partie, leurs emprunts sur polices, est plus considérable que celui d'aucune année précédente.

Pour la remise en vigueur de polices annulées, l'année 1932 n'est dépassée que par une seule année dans toute l'histoire de la Compagnie.

Pendant le dernier exercice, le montant net des capitaux, provenant des polices, laissés à la Compagnie pour porter intérêt a marqué une très forte augmentation.

Sun Life Assurance Company of Canada

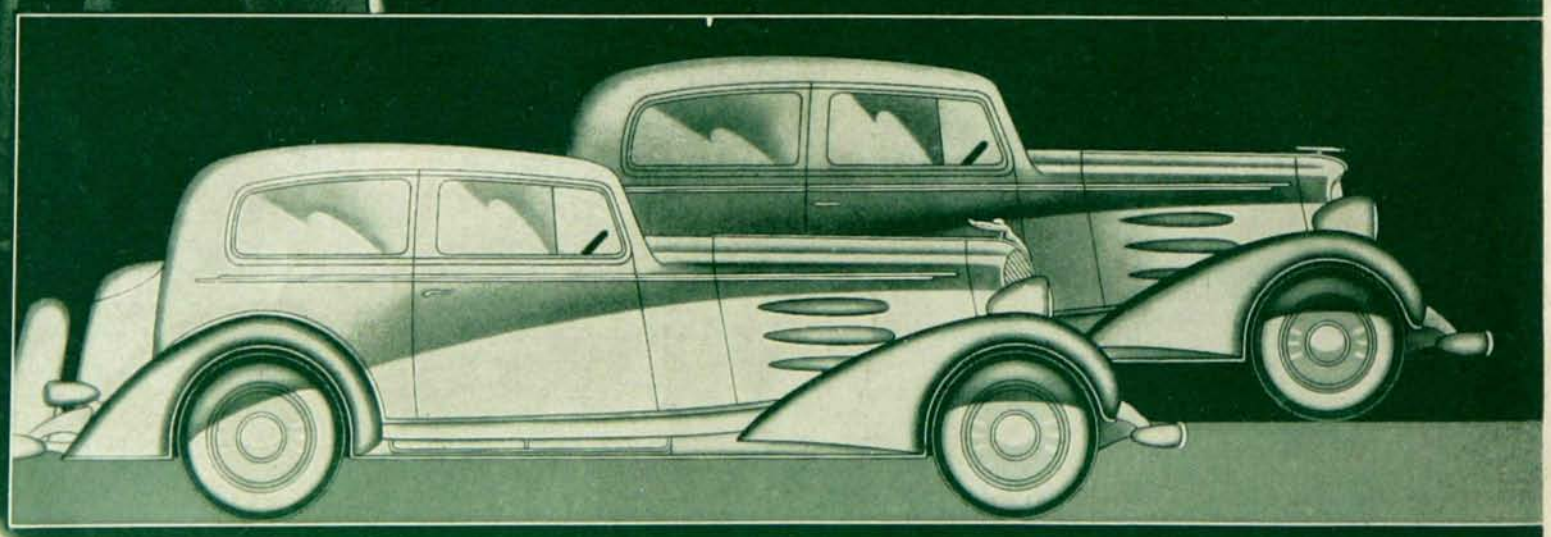
L'AUTO TOUT A FAIT MODERNE



1933 . . . et une nouvelle page est tournée dans l'histoire d'Oldsmobile! Deux modèles d'une nouveauté manifeste seront vus sur les grandes routes canadiennes . . . un Six de 80 chevaux et un Huit en Ligne de 90 chevaux dessinés expressément pour ceux dont l'opinion n'est pas disputée sur toutes les choses modernes. Les nouveaux Oldsmobile, tout en se faisant pionniers d'une tendance vraiment originale dans l'apparence des automobiles, ne dépassent pas les dictées du bon goût. Chaque ligne, glissant en arrière, depuis le crane radiateur en V jusqu'au pont arrière radicalement nouveau, en passant par les garde-boue drapés et fuyants, semble promettre la performance rapide et infatiguable de ces autos. Ce sont, vous devez le comprendre, les plus fameux de tous les Oldsmobile. Ils personnifient les automobiles tout à fait modernes que les Canadiens ont demandés dans leurs réponses au questionnaire qui leur fut adressé par la General Motors Customer Research. Vous êtes invité — oui, incité à voir et à conduire ces autos, aujourd'hui même, chez votre plus proche dépositaire. Les quelques moments que vous consacrerez à cette expérience vous convaincront du fait qu'il y a quelque chose d'absolument nouveau sous le soleil . . . l'Oldsmobile pour 1933!

PRODUIT AU CANADA

GM GENERAL MOTORS PRODUCTS



OLDSMOBILE

SIX ET HUIT EN LIGNE

LA CIE D'IMPRIMERIE DES MARCHANDS, LIMITEE, MONTREAL